BnF Gallica

Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire : ou Recueil des relations originales inédites, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

> . Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire : ou Recueil des relations originales inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers ; des voyages nouveaux, traduits de toutes les langues européennes ; et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les moeurs et les arts des peuples, ainsi que sur les productions et le commerce des pays peu ou mal connus : accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie / publiées par MM. J. B. Eyriès et Malte-Brun. 1858.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Nouvelles Annales des Voyages...

Ge.FF 6000

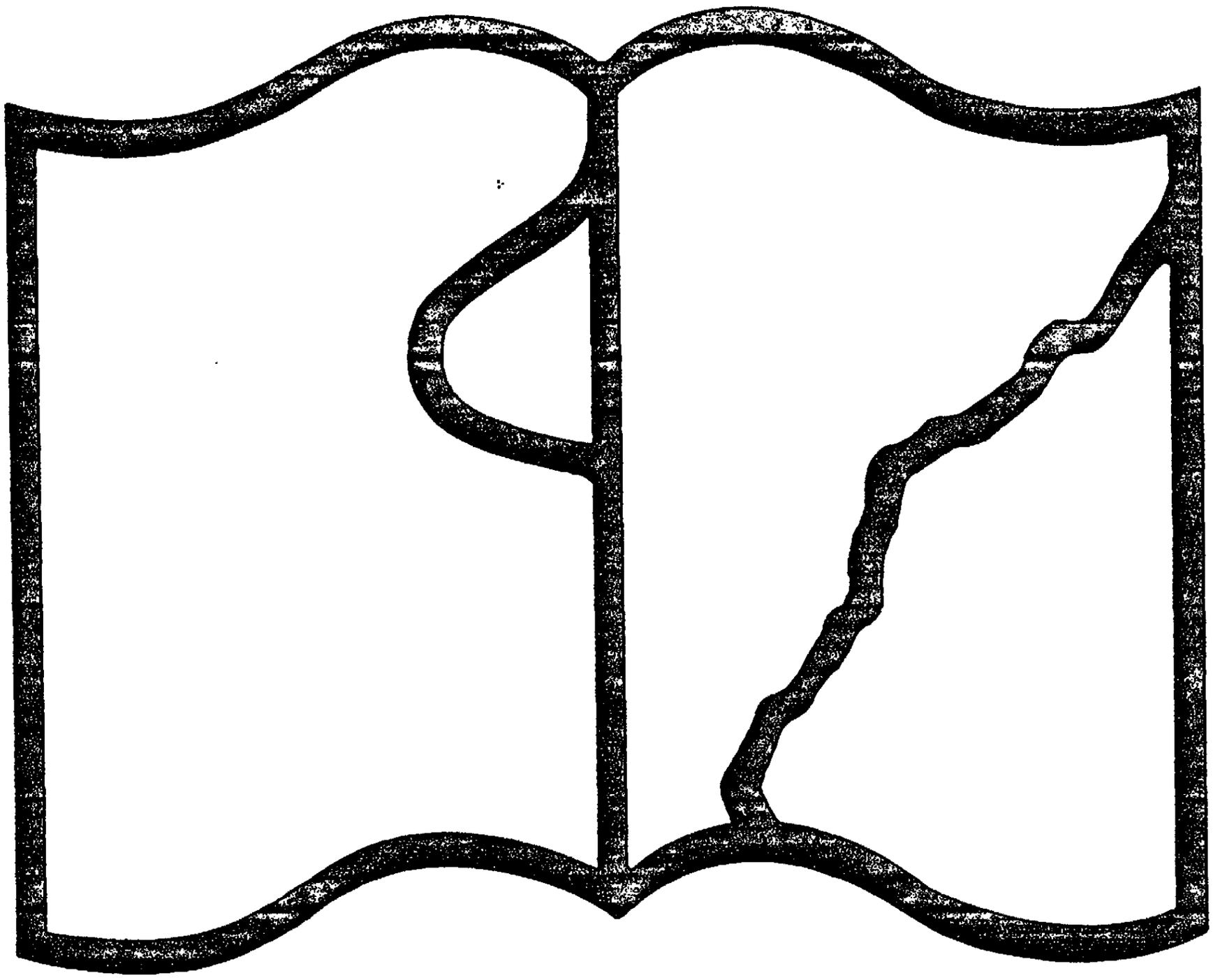
Volume 157

Sixième série

1858

Tome 1

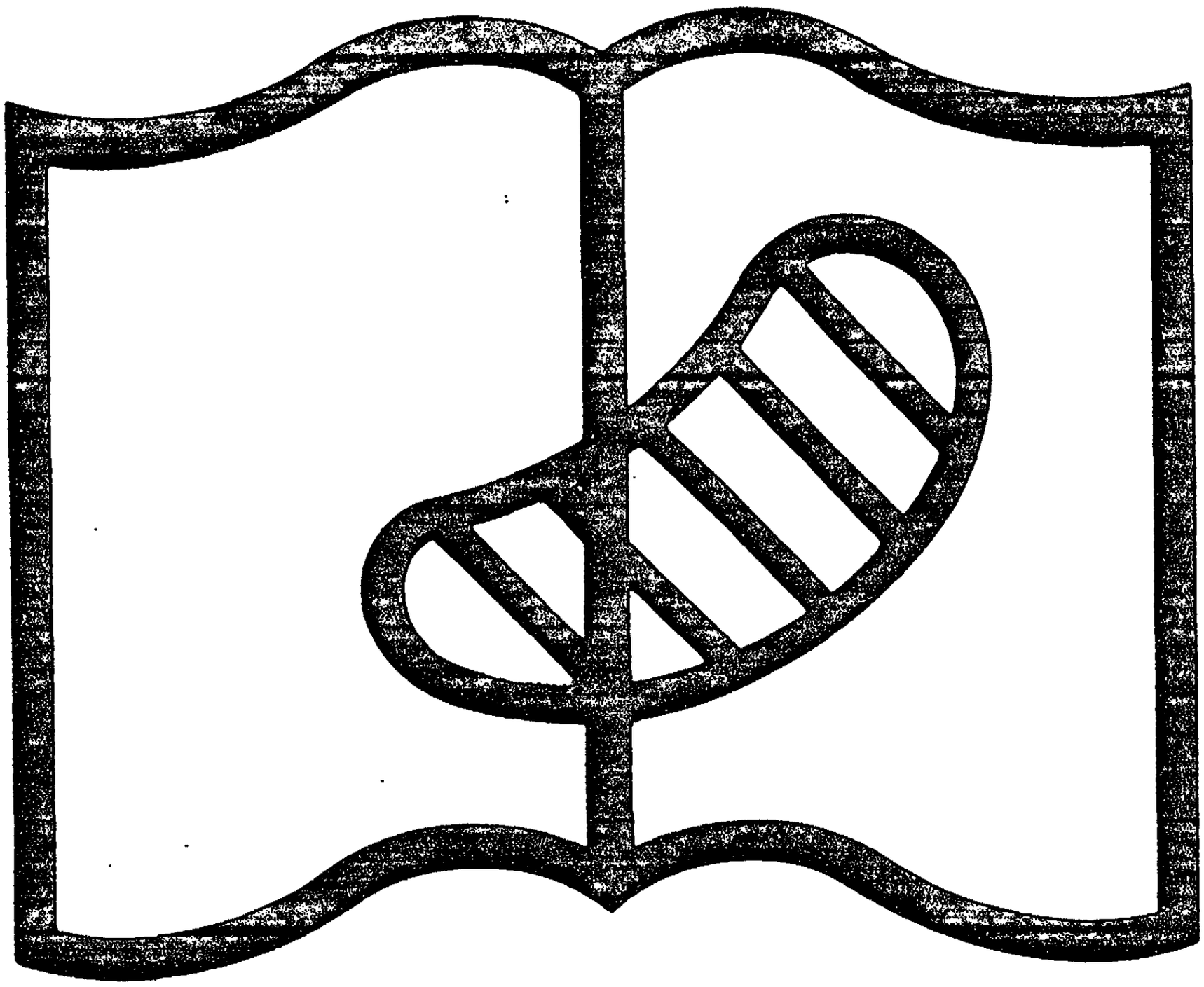
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Texte détérioré — reliure défectueuse

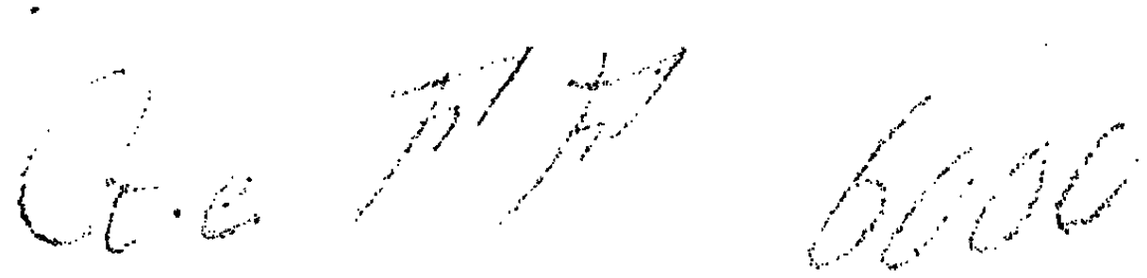
NF Z 43-120-11



Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés

Original illisible

NF Z 43-120-10



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

SIXIÈME SÉRIE. — QUATRIÈME ANNÉE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

NOUVELLES ANNALES

I

V. A. Malte-Brun

Nouvelles

Annales

des

Voyages

IE DE PARIS
SIE,

ES, ETC.

IS.

RAND, ÉDITEUR,

HIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,

AUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES, ETC.

ANNÉE 1858.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

VOYAGES DE LADISLAS MAGYAR

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

EN 1848, 1849 ET 1852 (1).

Pendant une longue suite de siècles, l'Europe semblait s'être montrée indifférente à l'égard de cette portion immense du continent africain qui embrasse trente-cinq degrés de latitude depuis l'équateur jusqu'au cap des Aiguilles, c'est-à-dire environ 2,100 milles géographiques : à peine en connaissait-on les côtes, rarement visitées, et, si l'on

(1) Le contenu presque entier de cet article est tiré par extraits, ou même *in extenso* des *Mittheilungen* du Dr *A. Petermann*, Nos IV et V, 1857; publiées par l'établissement géographique de Gotha. Nous avons pris la précaution de renfermer entre deux crochets [ ] tout ce qui appartient à cette utile publication. D*****.

en excepte la colonie du Cap et quelques points au sud-est, tout l'intérieur était inconnu ou à peu près. Quelques auteurs ont bien essayé de nous en dire quelque chose; mais leurs descriptions sont empreintes d'un caractère d'exagération qui exclut en grande partie la confiance, ou du moins fait naître des doutes trop judicieusement motivés. De Grandpré, en 1786-1787, et Tuckey, dans son expédition en 1816, ont, il est vrai, attaqué l'Afrique sud dans sa partie occidentale : or on sait que, de ces deux voyageurs, le premier s'est borné à visiter le littoral, et le second s'est contenté de remonter le fleuve du Congo jusqu'à une distance relativement peu considérable; d'ailleurs la mission de Tuckey avait uniquement pour objet de s'assurer si l'hypothèse avancée par le célèbre Mungo-Park, qui croyait avoir rencontré l'embouchure du Dhiolli-Bâ dans celle du Zaïre, était fondée. On sait aussi quelle fut la triste issue de cette aventureuse expédition.

Enfin la première moité de ce siècle si fécond en découvertes s'est à peine écoulée, et l'Afrique australe n'a déjà presque rien à envier à l'Afrique du Nord. Un zèle ardent, mais éclairé, mais intrépide et persévérant, a entrepris, nonobstant tous les obstacles, de pénétrer dans cet intérieur mystérieux, de lui arracher et de nous révéler ses secrets. Il est assez remarquable que si jusqu'ici on a dû presque exclusivement à l'esprit éminemment mercantile d'une seule nation la plupart des découvertes qui ont été faites dans l'Afrique septentrionale,

maintenant nous voyons des hommes appartenant à divers États de notre Europe, mus par l'amour de la science ou d'autres motifs honorables, entreprendre, concurremment avec nos voisins d'outre-Manche, cette conquête toute pacifique, dont les résultats sont incalculables. Les uns, comme le Portugais Gamitto, pénètrent jusqu'au Cazembe, point intermédiaire entre Angola et Quiloa; d'autres franchissent la chaîne de montagnes qui sépare la Cafrerie proprement dite du pays des Hottentots et ne s'arrêtent qu'au delà du tropique austral, après avoir parcouru plus de sept degrés de latitude, ou quatre cent quatre-vingts milles. L'intérieur de cette partie du continent ouvre son sein aux patientes et périlleuses investigations des Oswell, des Murray, des Galton, des Livingstone; Livingstone, qui vient d'immortaliser son nom par la découverte mémorable du cours du Zambési jusqu'alors inconnu depuis sa source jusqu'aux postes les plus avancés des Portugais, à cinq degrés seulement de la côte orientale. Déjà il avait exploré plus de six cents milles de pays, du sud-est au nord-ouest, et dans cet immense intervalle le lac N'gami, le Téogé, le Chobé, le Séshéké ou Zambési et ses nombreux affluents, les contrées de Makololo et de Barotse, etc., grâce à ses pérégrinations infatigables, comblent en partie aujourd'hui sur nos cartes la désespérante lacune qui faisait de l'Afrique du Sud une autre Australie. Le Suédois Andersson ouvre une voie nouvelle pour parvenir dans ces contrées vierges, en partant de la

baie Walfish, en traversant le pays des Damaras et l'Ovaherero, jusqu'à un degré seulement au sud du Cunène; puis en s'avançant jusqu'au lac N'gami dont il complète la reconnaissance et en remontant à une certaine distance le Téogé qui paraît être son principal tributaire. Les régions du nord-est ne se dissimulent pas plus aux recherches des Krapf, des Rebmann et des Erhardt stationnés à Rabai-M'pia que les contrées du sud n'échappent à celles de leurs compatriotes qui résident dans la colonie du Cap. Ils joignent à leurs importantes découvertes dans ces directions des renseignements du plus haut intérêt recueillis de la bouche des naturels, non-seulement sur les pays qu'il ne leur a pas encore été loisible de visiter, mais sur l'existence d'un vaste réservoir d'eau très-rapproché de l'équateur, destiné, selon toute apparence, à donner la solution d'un grand problème hydrographique. Des rapports unanimes dont les auteurs n'ont pu s'être concertés ne permettent pas de concevoir la moindre incertitude sur ce sujet capital. Mais il faut connaître la situation précise de cette autre Caspienne, sa configuration, son étendue, son niveau, etc. Or c'est à quoi s'applique sans doute, dans le moment où nous traçons ces lignes, le capitaine R. Burton, l'heureux explorateur de Harrar; espérons que cette glorieuse tentative lui réussira aussi bien que la première! Les Portugais, maîtres de plusieurs contrées sur les deux côtes orientale et occidentale de l'Afrique, ont laissé ignorer pendant longtemps au reste de l'Europe, s'ils ont connu

les peuples voisins de leurs possessions : ils nous devaient bien, à cette époque où il n'est plus permis de retenir par un égoïsme intéressé les connaissances acquises, de grossir la liste des voyageurs dans cette partie du monde et d'en laisser au moins transpirer les résultats : ils n'ont point failli à ce devoir. Nous avons déjà parlé du major Gamito; quelques autres ont fait des excursions plus ou moins étendues; mais ou les détails n'en sont pas généralement connus, ou leurs journaux de route laissent trop à désirer pour être véritablement utiles sous le rapport scientifique, plusieurs d'entre eux ne voyageant que dans l'intérêt de leur commerce. Celui dont la relation a semblé mériter une attention plus sérieuse est Joaquim Rodriguez Graça qui, en 1843, se rendit d'Angola, par le Bihé, dans le cœur du continent où il ne pénétra que trois ans après, et gagna Muropue, résidence du Muata-Ya-nvo, en descendant la rivière de Cassaby ou Casaï (1). Comme sa route se rencontre sur quelques points avec celle d'autres voyageurs, son journal fournit des termes de comparaison qui ne sont jamais à négliger dans le champ de la critique, d'autant plus que le ton de naïveté et de franchise qui y règne témoigne en faveur de la véracité de son auteur. Du reste, on a remarqué que ce journal portait le cachet de l'ignorance la plus regrettable.

Enfin l'une des fractions de la grande famille à laquelle nous appartenons qui a fait le plus rare-

(1) Nous nous proposons de publier prochainement cette relation. V.A. M.-B.

ment parler d'elle lorsqu'il s'est agi de pérégrinations lointaines, la Hongrie, vient aussi, dans la personne de l'un de ses enfants, de payer à la géographie de l'Afrique un large tribut. László ou Ladislas Amerigo Magyar aurait parcouru à plusieurs reprises, dans l'espace de dix années, l'intérieur de l'Afrique australe. C'est de cette importante exploration dont nous allons nous occuper dans cet article. Mais s'il peut nous être permis d'accueillir avec intérêt la relation de Ladislas, parce que le gouvernement portugais, appréciateur naturel d'un voyage semblable, paraît l'avoir accueilli favorablement lui-même, nous n'en devons pas moins apporter à cette admission une prudente réserve, et en voici les motifs. La plupart des noms que Ladislas donne aux lieux de l'Afrique australe ne s'accordent en aucune manière avec ce que l'on connaît de cette partie du continent. Une seconde difficulté est relative aux mesures itinéraires employées par Ladislas : N'en a-t-il adopté qu'une seule? Ses milles géographiques sont-ils toujours des milles (de 60 au degré), ou quelquefois des milles géographiques allemands (de 15 au degré)? Comment se fait-il ensuite que le docteur Livingstone n'ait nullement entendu parler jusqu'à présent du voyageur hongrois nonobstant le long séjour qu'a fait celui-ci dans cette partie de l'Afrique et ses rapports fréquents avec les autorités portugaises (1)?

(1) On a ajouté aux difficultés précédentes que Ladislas a fait mention de colibris et de serpens à sonnettes qu'il aurait rencontrés dans

Quoi qu'il en soit, et espérant que Ladislas nous donnera la solution de la plupart de ces difficultés dans le grand ouvrage qu'il se dispose à livrer au public, nous n'hésiterons pas à reproduire le récit plus ou moins succinct de celles de ses excursions qui sont venues à notre connaissance.

[Ladislas, ou Lászlo Magyar, d'abord officier de marine à Rio-Janeiro, se rendit dans le sud de l'Afrique en 1847, où il passa dix ans pendant lesquels il réalisa plusieurs voyages considérables dans l'intérieur. Le gouvernement portugais, depuis cette époque, lui conféra un emploi et l'autorisa à composer en langue portugaise et faire imprimer le résultat de ses explorations aux frais de l'État. Dans une lettre écrite à son père et datée de Central-Ohila (1), le 25 décembre 1853, il annonce avoir consacré cinq ans entiers à parcourir l'Afrique australe depuis l'océan Atlantique jusqu'à une distance peu éloignée de l'océan Indien ; c'est-à-dire tout

le cours de ses voyages, tandis que jusqu'ici on a toujours regardé l'Amérique comme leur patrie exclusive. L'objection reste relativement aux serpents à sonnettes; mais quant aux colibris, il est assez probable qu'il a confondu certaines espèces ornithologiques qui se rapprochent plus ou moins des trochilidées par leurs proportions et la richesse de leur plumage, telles qu'on en rencontre dans l'archipel Indien et dans l'Océanie. D'ailleurs, « on confond fréquemment les co» libris, dit le naturaliste R. P. Lesson, avec les sucriers ou soui-man» gas de l'ancien monde, et il n'est pas rare de lire dans les voyages » aux Indes, aux Moluques et sur les côtes d'Afrique l'indication de » colibris, lorsqu'il est positivement démontré que leur race ne quitte » point la région intertropicale du Nouveau-Monde. » *Hist. nat. des colibris*, etc., par R. P. Lesson, p. 2. D*****.

(1) Au 16° de lat. sud, et au 15° 20′ de long. est. D*****.

l'espace compris entre le 4e et le 22e degré de latitude sud, et entre les 12e et 34e degrés de longitude est. Il ajoute avoir lui-même exploré ces contrées avec une si scrupuleuse attention qu'il est en mesure d'en faire la description sous les rapports géographique, statistique, politique et ethnographique, « mais Dieu sait, dit-il, ce qu'il m'en a coûté. Il est possible que je me trompe, pourtant je crois qu'aucun Européen n'a encore parcouru jusqu'à présent une aussi grande étendue de pays en Afrique que moi. Comme je parlais, ou du moins comprenais les langues de l'Afrique australe et que j'étais partout accompagné de mes nègres bien armés, je pouvais m'initier librement aux usages domestiques ; cependant je me suis vu forcé de renoncer à bien des objets utiles et précieux, aux collections d'histoire naturelle les plus intéressantes peut-être que qui que ce soit ait jamais formées dans l'intérieur de l'Afrique. Je parle la langue de beaucoup de peuplades africaines : l'abunda, le kálobar, le moluva, le munyaneka, et les dialectes qui ont quelque affinité avec ces diverses langues...

« Comme en Europe on a révoqué en doute mon existence et la réalité de mon entreprise, je joins à cette lettre et tu trouveras ci-inclus un document portugais au moyen duquel quiconque persisterait à douter de mon existence pourra se procurer au ministère de la marine à Lisbonne de plus amples renseignements sur mon compte. J'ai outre cela entre les mains cinq pièces officielles, émanées du

gouvernement portugais : l'une du gouverneur général, trois du gouverneur de Benguela, et la dernière du gouverneur de Mossamedes...

» Il existe encore un grand nombre de territoires étendus et populeux dans ce climat brûlant que la géographie n'a encore pu connaître jusqu'à présent même de nom; d'autres dont la position a été déterminée d'une manière incorrecte, outre que l'ethnographie des peuples qui les habitent était inconnue. L'hydrographie de ce continent éloigné offre un intérêt tout à fait spécial, et j'ai visité vingt-six rivières importantes dont j'ai fixé astronomiquement et retracé en grande partie les sources et la direction; j'ai également précisé par le même moyen la situation des pays que j'ai traversés pendant mon grand voyage. »

Dans une lettre plus récente reçue en Hongrie et datée de Bihé en août 1856, Ladislas annonce que le gouvernement de Portugal l'a invité à publier la relation de son voyage en portugais, et qu'on lui a promis à cette occasion de lui conférer le grade de lieutenant général et de le faire participer pour les deux tiers au produit de la vente de son ouvrage.

Nous trouvons la preuve de ces dernières assertions de notre voyageur dans le 14e numéro du journal officiel publié à Lisbonne (juillet 1856), sous ce titre : « Boletim e Anñaes do Conselho Ultramar. »

De tout ce qui précède, et nonobstant le petit nombre d'objections que l'on peut élever contre le voyage de Ladislas, mais qui ne sont pas absolu-

ment insolubles, il résulte que ses découvertes méritent de fixer l'attention des géographes et de tout homme instruit. Il est bon d'observer ensuite que les informations qu'on a obtenues jusqu'ici ne sont pas les plus nouvelles, et qu'elles ne forment au contraire que le prélude d'un voyage plus considérable qui doit être l'objet du grand ouvrage entrepris par ordre et sous les auspices du gouvernement portugais.

Ce voyage doit être d'autant plus intéressant qu'il embrasse cette moitié de l'Afrique australe sur laquelle dans ces derniers temps s'est portée à un si haut degré l'attention universelle excitée par les explorations de plusieurs voyageurs, et surtout par celles si importantes du docteur Livingstone ; et cet intérêt ne peut que s'accroître si l'on vient à réfléchir que la route de Ladislas a croisé et coupé sur plusieurs points celle du missionnaire anglais entre Seshéké et Loanda, et que l'intrépide Hongrois s'est même avancé dans la direction de l'équateur et du lac d'Uniamesi, beaucoup plus loin sans contredit dans l'intérieur que ces derniers.]

Nous nous bornerons, quant à présent, à entretenir nos lecteurs des trois excursions préliminaires de Ladislas : la première sur le Zaïre, en 1848 ; la seconde au Kalunda et au fleuve de Kaszabi ou Casaï, en 1849 ; la troisième au Kamba et à la partie intermédiaire du fleuve de Kunène, en 1852.

Voyage sur le Zaïre en 1848.

C'est le moins intéressant des trois, parce que Ladislas n'a remonté le fleuve que jusqu'à la cataracte qu'il nomme Faro-Songo, et que Tuckey, qui appelle cette chute Yellala, l'a remonté beaucoup plus loin jusque vers le 4° 40′ de lat. sud. L'expédition si malheureuse du capitaine anglais, malgré de tristes préoccupations, a laissé les détails les plus circonstanciés sur les différents points de ce parcours. Mais les positions déterminées par Tuckey, qui sont absolument conformes à celles de la carte de l'amirauté anglaise, sont loin de cadrer avec celles fixées par Ladislas, quant à deux points essentiels dont celui-ci fait mention. Voici les différences :

Latit. sud.		Noms des lieux.	Long. est de Greenwich.	
Ladislas.	6° 45′	Ambriz.	12° 0′	
Carte de l'amirauté.	7° 50′		13° 5′	
Ladislas.	4° 35′	Punta de Padrao. Cap	11° 5′	
Tuckey.	6° 7′	Padron (carte de Tuckey)	12° 12′	
Carte de l'amirauté.	6° 7′		12° 12′	

Ladislas parle d'un village de Boma dont il ne détermine ni la latitude ni la longitude, mais qu'il place à 150 lieues marines de l'embouchure du fleuve, ce qui est beaucoup plus loin en amont du Zaïre que le village du même nom dont parle Tuckey. Seraient-ce sous le même nom deux endroits différents?

Les désignations faites par Ladislas des lieux situés sur les bords du fleuve sont très-peu nombreuses, et, sauf une seule, l'*Ilha dos Coqueiros* qui rappelle le *Kokay Island* de Tuckey, nous ne trouvons rien dans les noms cités par les deux voyageurs qui présente même la moindre analogie.

Ce voyage n'offre guère d'ailleurs rien de très-remarquable, si ce n'est lorsqu'il y est question de Punta da Lenha et de Boma, les deux principaux marchés d'esclaves des rives du Zaïre. Voici ce qu'il nous apprend à ce sujet :

« Mes lettres de recommandation, dit Ladislas, me valurent de la part des facteurs de Punta da Lenha une réception assez hospitalière ; mais il ne me fut pas possible d'apaiser leurs soupçons sur ma personne et sur le but de mon voyage. Je me trouvais, moi Hongrois, dans une position critique au milieu de gens appartenant à une trentaine de nations différentes et qui faisaient le commerce illicite d'esclaves. *Que vient faire ici ce chien de Hongrois-Autrichien* ? se demandaient les uns aux autres ces hommes grossiers. D'autres assuraient avec serment que j'étais un espion de quelque croiseur anglais, et que j'étais venu ici pour reconnaître toutes leurs cachettes, le nombre d'esclaves dont ils faisaient l'acquisition et l'époque de leur embarquement, afin de pouvoir en informer les Anglais, qui s'empareraient ensuite des esclaves embarqués et détruiraient ce repaire aussitôt qu'il leur serait possible de remonter le fleuve. Cependant je parvins insensiblement à les dissuader,

surtout au moyen d'une vieille connaissance avec laquelle j'avais été en relation dans les eaux de la Plata, et que je venais de rencontrer par hasard.

» Punta da Lenha est, à ce qu'on prétend, une place importante pour le commerce des esclaves, dans le sud de l'Afrique. Elle est située sur le bord septentrional du Zaïre, à environ 70 lieues marines de son embouchure, dans un pays bas, marécageux et presque continuellement submergé, au milieu de bois profonds, et compte à peu près quarante maisons d'un étage construites en bambous. Le climat est meurtrier, et il n'y a que le lucre considérable qu'obtiennent les blancs, qui y font la traite, qui puisse les engager à s'y établir. Aussi le tempérament le plus robuste ne saurait y résister plus de trois ans. Aux exhalaisons miasmatiques qui proviennent d'un soleil ardent, d'un sol humide et fangeux, et d'épaisses forêts, se joint encore la manière de vivre de ces hommes démoralisés qui s'occupent exclusivement de manger et de boire, et qui s'abandonnent à tous les genres d'excès. Il se trouve ici des richesses incalculables de marchandises emmagasinées qui viennent du Brésil et des Antilles, pour être expédiées ensuite dans toutes les directions aux marchés d'esclaves situés sur les bords du fleuve et de ses nombreux affluents. J'évalue à deux millions d'écus d'Espagne la quantité de marchandises qui se trouvent ici, et à 20,000 le nombre des esclaves transportés dans les diverses contrées de l'Amérique. Il s'ensuit que les croiseurs anglais, malgré

leur surveillance, ne réussissent que faiblement à empêcher ce trafic infâme.....

» Boma est l'un des plus forts marchés d'esclaves de l'Afrique méridionale. Il est situé sur la rive septentrionale du Zaïre, dans une plaine élevée qui monte insensiblement. Il consiste à peu près en cinquante maisons de marchands d'esclaves; mais il forme, avec les habitations des nègres libres employés a leur service, un endroit assez considérable. Ce n'est plus en bambous que les maisons sont construites ici, mais en pièces de bois enfoncées en terre et revêtues d'argile, les toits sont en chaume. En raison du peu de sécurité qu'inspirent les naturels, les marchandises restent à bord des embarcations et l'on n'en retire chaque jour que ce dont on a besoin pour faire les acquisitions nécessaires. Muni préalablement comme je l'étais de bonnes recommandations pour les marchands d'esclaves qui demeuraient ici, je fus accueilli par eux sans défiance. Boma est à environ 150 lieues marines de l'embouchure du fleuve, et sa position est très-favorable pour la traite.

» Voici quels sont les ballots de marchandises que l'on donne pour un esclave adulte; le prix d'échange a été fixé en ma présence : une pièce de coton noir (*suarte*), longue de 20 aunes; deux pièces de coton de couleurs variées avec des fleurs blanches (*puntado*) sur fond bleu et de la même dimension; trois pièces de toile (*lengos de charuttes*), ordinairement à raies rouges et blanches, de quinze aunes chacune; six pièces de coton à carreaux blancs et bleus (*maballa*

ou *facenda de leiji*) d'un tissu clair et de vingt aunes chacune; six aunes de toile bleue et autant de toile rouge; une balle de bonnets de coton rouges et bleus; une balle d'armes à feu; dix livres de poudre (ils se fabriquent eux-mêmes des balles qui sans doute sont en fer); une balle de couteaux à manches de corne; quatre bouteilles d'eau-de-vie (*cama*); des bracelets et anneaux de pied en cuivre, et une certaine quantité de perles de verre de différentes couleurs. J'évalue le prix de ces marchandises, suivant le cours du pays, à 80 florins (environ 210 francs). »

Source et cours du Congo. — « Le Zaïre ou Congo prend sa source, comme je m'en suis assuré ultérieurement, dans l'intérieur de l'Afrique, sur le plateau élevé de Moluva, aux 5 et 6° de lat. sud et du 25 au 26° de long. est de Greenwich, dans un marais appelé Inha-nha du pays de Lu-bá. Un grand nombre de ruisseaux de cette contrée s'y étant réunis, il devient bientôt, à environ cinq journées de marche plus loin, un fleuve profond quoique étroit, qui coule à l'ouest dans un pays plat et couvert de bois touffus, où il reçoit quantité de petites rivières qui lui affluent du nord et du sud; ensuite, s'étant un peu détourné au nord-ouest sous le nom de Kuango, il sépare les terres lointaines de Sinde du pays de Kassángysi-Jaga (1). Tout est coulant sur le territoire des nations sauvages de Schinga (2) et de

(1) C'est le même que le Jaga Cassangi, ou Cassange. D*****.

(2) Schinga ou Ginga, qui par conséquent n'est pas seulement un nom historique, mais encore celui d'une contrée. D*****.

Hóló-hó où il reçoit la grande rivière de Koutilek-Fouti qui vient du sud, il quitte encore sa direction nord-ouest et court à l'ouest. Ensuite il arrose les pays de plusieurs peuples sauvages encore inconnus, où il se réunit à la rivière de Bá-Kára qui vient du nord-ouest, et sépare, en suivant toujours la même direction, le royaume de Monscholo(1) des domaines du Congo, où, après avoir entraîné avec lui le bras de Fáro-Songo qui coule du nord au sud entre les chaînes de montagnes d'En-Ganga, sous les 4 et 5° de lat. sud, et 16° de long. est, il forme de nombreuses chutes d'eau. De là il coule avec une extrême rapidité entre des bords composés de roches, et s'élargit ensuite dans la plaine à tel point qu'il forme, dans la saison pluvieuse, une masse d'eau de 40 lieues de large sur 70 de long, jusqu'à ce qu'enfin il se jette dans la mer entre le cap de Punta da Padrao et Manda-Másia.

» Ce fleuve a environ 500 milles géographiques de long ; mais il n'est navigable que dans quelques parties de son cours ; les gros bâtiments ne peuvent le remonter qu'à environ 70 lieues jusqu'à Punta da Lenha. De ce point à Boma, les petits navires eux-mêmes n'y peuvent naviguer qu'avec peine, et de Boma aux cataractes la difficulté s'accroît sensiblement. Quant à la navigation proprement dite, on ne peut guère compter que vingt milles géographiques en amont depuis l'embouchure.

1) Ce nom rappelle, à ne pouvoir s'y méprendre, le *Monsol* des cartes. D*****.

» Il y a dans l'Afrique australe trois fleuves dont les noms sont semblables : le Kuángo, le Kuándo et le Kubángo. Le premier est celui dont nous venons de parler sous le nom de Zaïre. Le Kuándo est le même que celui que David Livingstone appelle Chobé ; il prend sa source, sous les 13 et 14° de lat. sud, et les 18 et 19° de long. est, au marais de Kan-Ssila, et coule en faisant beaucoup de sinuosités de l'ouest à l'est, reçoit plus loin, en aval, la rivière profonde de Kuembo qui vient du nord, s'élargit dans le pays de plaines de Másse, jusqu'à cinq lieues, forme ici un archipel composé d'une multitude d'îles, coule plus loin vers l'est, reçoit le Lu-Lu qui vient du sud et se réunit enfin au Riambési. Le Kubángo prend naissance sur le plateau élevé de Galanguei, dans le district de Számbos, de plusieurs ruisseaux, forme ensuite quelques belles chutes d'eau, coule au sud-est dans les pays de Ká-kingi, Dal-Anhossi, Maszáka et Ganguella, se réunit dans le pays d'Oukangári au Caudal qui est très-profond, et au Cuitu qui vient du nord et forme plus loin en aval un grand lac ; mais je n'ai pu rien apprendre de son embouchure. Quelques-uns assurent qu'il se réunit au Riambézi ; d'autres, qu'il se jette dans l'océan Indien ; d'autres encore, qu'il forme un grand lac sans issue dans le pays de Riámbándi. J'espère que Livingstone, qui visitait ces contrées en 1852, aura eu occasion de lever ce doute. »

Voyage au Kalunda et au fleuve de Kaszabi, ou Casaï, en 1849 (1).

Le 15 janvier 1849, Ladislas partit de Benguela et, après plusieurs jours d'un voyage pénible dans une contrée aride et déserte, qui, excepté une espèce d'aloès appelée casonera, ne produit absolument rien, il arriva à Kiszagin, le premier lieu habité du royaume de Hambó, dans les environs de la rivière de Kubale, et à 2,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Sept journées de plus le menèrent à Kandala, grande ville bâtie sur une montagne de forme pyramidale, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les pays circonvoisins. De là il se rendit en cinq jours aux montagnes de Kindumbo, qui renferment des mines de métaux et une source thermale. Il franchit l'une des plus hautes de ces montagnes nommée Lingi-Lingi, et de cette hauteur il eut un coup d'œil magnifique sur la plaine couverte de nombreux villages et de bois. Après avoir traversé quelques-uns de ces villages, il vint à Colongo, seconde capitale du royaume de Hambó. La rivière d'Izésze prend naissance dans cette contrée (11° de lat. sud).

De Colongo en passant par les montagnes de Dsamba et les rivières de Keve et de Kutalu, il vint à Komblenge, premier village du royaume de Bihé. Ce royaume est située vers les 14° de lat. sud et 18° 22′ de long. est, et se trouve à 4,600 pieds an-

(1) Extrait du journal de la Société géographique de Londres, t. XXIV.

glais au-dessus du niveau de la mer. La température en général est de 14 à 15° de Réaumur. Le pays est borné au nord par Bailundo et Andul; au sud, par Kaking et Zambuila; à l'ouest, par les montagnes du Hambó; à l'est, par la grande rivière de Goanza. Le sol est uni partout et d'une fertilité extraordinaire; il se compose d'argile mêlée de silex. Les montagnes, qui ne s'élèvent pas à une hauteur considérable, sont couvertes de belles forêts. Les habitants portent le nom de Kimbundu; ils se montrent plus civilisés que les autres nègres, les deux sexes sont grands et bien proportionnés; ils sont hospitaliers et les seuls, dans cette partie de l'Afrique, qui protégent les marchands et les voyageurs. Ils aiment passionnément les parures et les vêtements de couleurs variées. Leurs armes consistent en lances de six pieds de long, en petits couteaux turcs, et même ils possèdent des armes à feu. Ils sont païens et ont aussi plusieurs femmes. La forme du gouvernement doit être appelée oligarchique; car le roi est obligé de partager son autorité avec les chefs des différentes tribus ou familles. La population totale se monte à 50,000 âmes environ, dont le dixième d'esclaves.

Le voyageur hongrois s'établit à Massisikuita, dans le royaume de Bihé, et épousa la sœur d'un chef. « Je n'ai point reçu d'argent pour sa dot, écrit-il à son père, mais un bon nombre d'habiles chasseurs d'éléphants et de tigres. »

Le 25 février 1850, il partit de sa nouvelle patrie avec sa femme et 285 hommes armés, traversa la ri-

vière de Kokéma et, s'étant dirigé à l'est, il gagna sept jours après le Koanza. En suivant ses bords, il reconnut que ce fleuve prenait sa source près du village de Kapeke, vers les 15° 9′ de lat. sud et 20° de long. est. A partir de Koanza jusqu'à environ 300 milles anglais à l'est du même fleuve, le sol est en grande partie sablonneux, et l'on y trouve quantité de zèbres, de gazelles, de bœufs sauvages, de chevaux et d'éléphants. Lorsqu'il eut traversé les rivières de Vindika, Kuiva, Karima et Kambale, et laissé au sud le royaume de Bunda, il atteignit les grandes forêts de Kibokue, qui s'étendent de l'ouest à l'est à partir du 6° de lat. sud. Au delà de Kariongo, dernière ville sur la limite du royaume de Bunda, il parvint à une hauteur de 12 milles anglais de circonférence, par les 10° 6′ de lat. sud et 21° 19′ de long. est, et dont l'altitude est de 5,200 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. « Cette contrée, dit le voyageur, peut être appelée la mère des plus grands fleuves de l'Afrique centrale. » C'est là que prend sa source le Kaszabi-Kandal, qui est large en beaucoup d'endroits de plusieurs milles, reçoit un grand nombre d'affluents, et, après un cours de 1,500 milles géographiques anglais, se jette dans l'océan Indien. Les rivières de Lunge-Búngo, Lueña et Lumegi traversent les royaumes de Lobar et Kalui, et vont se perdre au loin dans des pays inconnus. Indépendamment des rivières qu'on vient de nommer, celles de Vindika, Kuiva, Karima et Kambale prennent ici leur source.

Après un voyage de trente-trois jours qui le conduisit dans le royaume de Kibokue et à la rivière de Lumegi, il arriva à Yah-Quilem dans le Kalunda. Yah-Quilem est situé sur le grand fleuve de Kaszabi, vers les 4° 41′ de lat. sud et 23° 41′ de long. est.

Voici comment on peut, suivant M. Desborough Cooley, expliquer et se représenter la route indiquée dans la relation précédente : de Benguela le voyageur se rendit au sud-est dans le pays élevé de Namno ou Nano, et de là à Hambó, au nord-est du fort portugais de Caconda. La rivière de Kubale est sans doute la même que celle de Catombela. Douze journées plus loin il vint à la montagne de Kindumbo (Sova Candumbo), à l'est de Nano où prend naissance le Izésze, qui probablement n'est autre que la source principale du Cunene. De Colongo (peut-être le Galanque des Portugais) Ladislas traversa les montagnes de Dsamba, Samba ou Sambos des Portugais, et pénétra dans le pays de Bihé. En s'avançant davantage, il vint en sept jours au Quanza, encore plus éloigné de 70 milles anglais, le suivit à quelque distance en amont, et reconnut que sa source était à environ 90 milles anglais de Bihé ; ce qui s'accorde avec la relation de José Bothello de Vasconcellos, qui place la source du Quanza aux limites communes du Galangue et du Bihé, dans le pays de Samba Catenda (montagne de Dsamba). On peut regarder les quatre rivières de Vindik, Kuiva, Karima et Kambale comme appartenant au bassin du Lulua. Les forêts situées entre Kibokue (Quiboque) au nord, et Bunda au sud,

forment évidemment la ligne de partage des eaux entre le Lulua et le Sesheke. Le Kaszabi-Kandal est le Kazembe ou Cassaby; le Langebongo et Luefia appartiennent tous deux au Lulua, et Lumegi est le Liambey des Betchuanas. Ces rivières traversent les royaumes de Lobar et de Calui qui sont le Lobale et le Luy. Lorsque Ladislas eut passé le Lumegi, il fut obligé de se diriger au sud depuis Lualaba, et son chemin le conduisit par Kalunda, c'est-à-dire le pays d'Alunda, et par Yah-Quilem au Kaszabi. Il a voulu dire par là qu'il était venu à la résidence ou au village du chef du pays, Libata ya Quilembe, lequel est situé sur le Luapula, ou, comme il nomme ce fleuve, le Kaszabi. On a quelque raison de croire que ce Quilembe est l'employé chargé de faire acquitter les droits ou le tribut; et l'on peut en inférer que le village de cet employé (ya Quilembe) est le même qui, suivant la relation des Pombeiros, appartient au chef du port ou du bac. Que le Kaszabi se décharge dans l'océan Indien; le voyageur en avançant cette assertion ne fait que répéter ce qu'il a appris de la bouche des indigènes. Les positions géographiques qu'il a indiquées sont souvent tout à fait incertaines ou contradictoires. Peut-être ont-elles été hasardées par le traducteur de la relation dont il n'a paru qu'un abrégé. En tout cas, on est fondé à croire que Ladislas n'a eu pour se guider ni cartes ni instruments. Bihé doit être placé pour le moins un degré plus au nord et deux degrés plus à l'est. La position de la source du Quanza doit subir une varia-

tion analogue. Par contre, l'évaluation des distances est assez exacte.

Voyage au Kamba et au cours intermédiaire de Kunène, en 1853.

..... « Ayant quitté le pays de Gambos, et après onze journées d'un long et pénible voyage dans le désert sablonneux d'Affe (sans doute des Singes), où l'on ne trouve que rarement de l'eau, j'arrivai enfin, le 2 juillet 1852, au royaume de Kamba.

» A peine arrivé, une foule d'habitants accourut à moi de tous côtés en poussant de grands cris et en manifestant la joie que leur faisait éprouver ma visite ; ils m'accompagnèrent ensuite jusqu'à une grande plaine désignée pour ma réception et qui se faisait remarquer par des arbres magnifiques dont le frais ombrage dans ce climat torride est un véritable trésor pour les voyageurs. Quand je m'y fus placé, hommes et femmes se relayant les uns les autres et en faisant assaut de politesses, m'offrirent du lait frais, des poules et de la farine de massambála. Les hommes apportèrent de la viande desséchée qui ressemblait à celle de l'éléphant et de l'hippopotame ; et tout en m'entourant avec un vacarme horrible, voulaient savoir mon nom et de quel pays j'étais. Comme le sexe féminin est aussi curieux ici qu'ailleurs, les femmes palpaient mes cheveux et mon visage et tremblaient d'abord que je ne les contrediasse ; mais bientôt elles s'enhardirent et demandèrent tantôt le motif de telle chose, tantôt la rai-

son de telle différence; par exemple, pourquoi ma peau était si blanche et mes cheveux si longs, et comme mes réponses satisfirent leur curiosité, nous devînmes bientôt bons amis.

» Je ne pus assez admirer la franche cordialité que ces sauvages, ce peuple de pasteurs me témoigna ce jour-là, d'autant plus que, excepté moi, on n'avait pas encore vu d'hommes blancs dans ces contrées; particulièrement les femmes, qui sont ici très-belles, me montrèrent bientôt tant de confiance qu'elles s'offrirent spontanément à nous servir de domestiques. Après un accueil aussi bienveillant, je dus compter sur le succès de mon entreprise pour atteindre la rivière de Kunène dans le pays d'Oukanyama.

» Dans la soirée, un Námbolo (gouverneur) se présenta dans mon camp pour me saluer de la part du souverain de ce pays. Voici comment il s'exprima en se tenant profondément incliné à quelque distance : *Djepei djepei inene va pinduka; va Kamba Kindele* (nous te souhaitons une santé parfaite, une santé durable; sois le bien venu chez nous, homme blanc!) Je lui rendis son salut, ensuite je lui fis connaître que je désirais beaucoup voir son maître et lui offrir un présent. Il fut très-content de ce que je venais de lui dire, et répliqua qu'il avait déjà de son côté informé le souverain de mon arrivée, et qu'il pensait que sous deux ou trois jours le roi me dépêcherait un messager. Ainsi finit notre entretien. Je lui donnai quelques filières de verroterie, et nous

nous séparâmes ensuite. Le thermomètre marqua ce jour-là à l'ombre 29° de Réaumur. »

Lac de Kamba et ses environs. — « Le 5 juillet je me levai de grand matin, car il m'avait été impossible de fermer l'œil à cause du tintamarre que firent les naturels devant ma tente. On se pressa autour de moi, en partie par curiosité, et en partie pour me vendre des provisions. Accompagné de mes gens armés et de quelques indigènes, et muni des provisions de bouche qui nous étaient nécessaires, je suis parti ce matin pour me mettre en quête du lac. Je me dirigeai au sud-est. Quand nous eûmes marché pendant environ six heures dans un pays habité, nous descendîmes dans une vallée plane où continuait de se montrer une brillante végétation. Les bois surtout paraissaient encore plus fournis que précédemment. Les branches des grands arbres étaient couvertes d'une grande herbe *filix* qui communiquait à ces bois un caractère plus en rapport avec l'Amérique du Sud qu'avec l'Afrique. Dans les lieux humides et ombragés, le lantana, l'héliconia, le bromelia étalent avec splendeur leurs superbes fleurs rouges. Je marchais à peu près depuis deux heures au milieu de cette forêt, lorsqu'un spectacle magnifique se déploya à mes regards. Le lac de Kamba, environné de bois et doré par les rayons du soleil couchant, offrait aux yeux un panorama tel qu'on en rencontre sans doute bien rarement un pareil dans le monde. Je ne pouvais me rassasier du coup d'œil de ce lac, jusqu'à ce qu'enfin les ombres de la nuit eussent mis un terme à ma jouissance. »

6 juillet. — « Une nuit très-humide remplaça une journée où la chaleur avait été accablante, mais qui n'avait fait tort en rien à la beauté de cette contrée magnifique. Le gazouillement des oiseaux qui peuplaient les environs du lac formait ici un concert varié indescriptible dont les plaisirs réunis des hommes peuvent à peine donner une idée. On voyait voltiger dans tous les sens et par nuées l'oiseau musqué (*anas moschatus*), outre le superbe flamant au plumage écarlate (*phœnicopterus ruber*) et le héron à cuiller (*platalea leucorodia*), qui se pavanaient librement sur les bords du lac. J'y ai vu également beaucoup d'espèces de colibris, parmi lesquels figuraient le plus souvent le *trochilus* à plumes bleues et à bec rouge, et le *trochilus ornatus*, à plumes rouges et à tête jaune. Mais ce qui attira le plus mon attention, ce fut un singe de taille moyenne qu'on pourrait appeler *simia aurea*, parce qu'il est entièrement de couleur d'or. Tous ces animaux sautillaient par multitudes sur les branches des grands arbres et n'avaient pas l'air de s'effaroucher à notre aspect : ce qui m'étonna beaucoup, surtout de la part des singes. Je ne me souviens pas d'avoir vu cette espèce de singe dans aucune autre partie de l'Afrique, et il me prit bientôt une forte envie de m'en procurer un lorsque je vis combien il serait facile de l'apprivoiser ; mais le guide ne voulut pas le poursuivre ni le saisir ; il m'en expliqua le motif en m'informant que cette acquisition m'était interdite parce que la chasse ici était défendue à qui que ce fût sous peine de mort, attendu

que les tombeaux des souverains défunts se trouvaient dans cette partie du pays. Parmi les arbres à haute futaie on remarque surtout des espèces de sapukaia (*lecythis*), de barrigudo et de takulla : on tire de ce dernier une belle couleur rouge. Nous avons trouvé les bords du lac couverts de cette plante grasse connue sous le nom de cyprès herbacé qui en se réfléchissant dans l'eau formait comme un très-bel encadrement, en sorte qu'on peut dire que la nature n'a rien épargné pour revêtir les contours de ce beau lac de la plus splendide végétation, tandis qu'à deux pas plus loin les yeux sont fatigués de l'aspect aride et brûlé du pays. Près de ce lac j'aurais pu me figurer que j'étais au bord de l'un des fleuves de l'Amérique méridionale, si la vue des hippopotames qui nageaient dans l'eau ne m'eût rappelé que j'étais en Afrique. Ces animaux, conjointement avec les crocodiles, sont en nombre immense dans le lac. Les derniers sont si redoutables que si, sans y penser, l'on vient à s'approcher de la rive, on court risque de perdre la vie ; car cet insidieux amphibie se cache sous l'eau pour guetter sa proie, et pour peu qu'elle soit à sa portée, il la renverse avec sa queue, qui est d'une force extrême, et la saisit avec ses mâchoires avec la rapidité de l'éclair.

» Je fus témoin d'une scène qui m'a fourni l'occasion de voir de près deux crocodiles. Mes deux chiens, que la chaleur et la marche avaient altérés, n'eurent rien de plus pressé que de chercher à étan-

cher leur soif, lorsque arrivés auprès du lac, ils s'arrêtèrent la queue basse avec un air effrayé et se mirent à aboyer après l'eau sans aller plus loin. Curieux de savoir pourquoi ils aboyaient, j'accourus à eux précipitamment, et pendant que j'agitais l'eau avec une longue perche, je vis les deux monstres s'éloigner en nageant.

» Ce lac a quinze milles géographiques d'étendue environ (il s'agit ici de milles géographiques allemands), et a la forme d'un parallélogramme régulier. Il doit son existence aux débordements de la grande rivière de Kunène avec laquelle il communique par un bras considérable de celle-ci, et comme le niveau de son bassin est inférieur à celui du Kunène, ce dernier le remplit complétement dans la saison des pluies. A cette occasion un grand nombre d'hippopotames et de crocodiles passent de la rivière dans le lac, qui dès lors se trouve tout à fait abandonné et qu'on ne visite que très-rarement. »

7 juillet. — « Quoique j'eusse vivement désiré pouvoir m'arrêter davantage dans ce pays enchanteur afin de l'examiner avec plus de soin, je songeai cependant qu'il ne serait guère convenable de faire attendre plus longtemps le messager du roi qui déjà était en route pour se rendre chez moi ; je partis donc sans tarder et revins à mon camp. Chemin faisant, je fis rencontre d'une troupe d'environ seize éléphants ; mais comme il n'était pas permis de chasser, je les laissai passer sans les inquiéter et je continuai tranquillement ma route.

J'arrivai à mon camp dans la soirée. La chaleur était bien plus sensible ici qu'au bord de l'eau et s'élevait à 30° de Réaumur. »

Kikúndessu, roi de Kamba. 8 juillet. — « Le messager du chef m'attendait déjà, et après m'avoir salué de la part de son maître, il me dit que celui-ci était content de ce que j'étais venu le voir et qu'il avait donné l'ordre de me conduire à sa résidence pour que je lui fisse connaître mes intentions. Je me mis aussitôt en chemin accompagné de quelques-uns de mes gens. L'accueil amical que j'avais reçu précédemment du gouverneur me faisait espérer que celui du souverain ne serait pas moins favorable ; l'expérience du contraire m'a bien désabusé.

» Le pays que je traversai pour me rendre chez ce chef était passablement cultivé et peuplé. Chaque famille bâtit sa maison à une certaine distance de celles des autres, au milieu de pièces de terre en cultures plus ou moins grandes qui sont entourées d'une haie d'épine. Les habitations consistent en des huttes de paille; elles sont rondes et très-exiguës, n'ayant guère que neuf pieds de diamètre. Une large ouverture de deux pieds carrés tient lieu de porte, de façon qu'on ne peut y pénétrer ou en sortir qu'en rampant. Lorsque nous eûmes marché pendant sept heures par une chaleur intense, j'arrivai au logement qui m'était assigné. Kihita, chef de ce pays, me reçut très-bien : il me donna pour moi et mes gens un bœuf et des pots remplis de

héla. Ce héla est une liqueur qui, pour la couleur et le goût, ressemble un peu à du vin clairet. On la prépare avec les graines du massámbala (espèce de *pisongur*). On broie ces graines dans un mortier de bois, puis on les fait bouillir et on les passe dans un tamis de paille : le liquide est reçu dans un vase pour le faire promptement fermenter, et l'on s'en sert dès qu'il est refroidi. Dans un climat aussi chaud, cette liqueur est considérée comme très-rafraîchissante en même temps que saine; mais elle est extrêmement spiritueuse. Elle est généralement en usage dans l'Afrique méridionale entre les 14 et 22° parallèles.

» Aussitôt que je fus arrivé, un quimbanda (sorcier ou devin) annonça à tous ceux qui étaient réunis autour de moi, que le signe qu'il avait découvert dans les entrailles d'un bœuf qu'on venait d'immoler marquait que la présence de l'homme blanc n'avait rien d'inquiétant, et que tout le monde pouvait, sans crainte aucune, avoir des relations avec lui. Je n'avais pas négligé en effet, connaissant l'usage qui règne ici, de mettre le quimbanda dans mes intérêts ; car toute puissance dans ce pays ici repose entre ses mains. Mais je reviendrai bientôt plus au long sur ce sujet. Aujourd'hui le thermomètre s'est maintenu à 30° de Réaumur. »

9 juillet. — « Voulant profiter de la fraîcheur de la matinée, je suis parti de bonne heure, et après avoir passé comme auparavant dans des terres bien cultivées, accompagné d'un grand nombre de cu-

rieux, j'arrivai enfin entre une heure et deux de l'après-midi à Kombála, résidence du souverain de ce royaume. La demeure royale, bâtie au milieu de taillis épineux, dans un site sauvage et désert, n'est distinguée des maisons des autres habitants que par son étendue. Sa circonférence est tracée par une clôture de bois enfoncé en terre qui renferme un grand espace d'environ mille toises carrées. Dans cette enceinte sont des huttes rondes couvertes en chaume, où habitait alors le souverain. Cependant on m'a dit qu'il n'y demeurait que provisoirement parce qu'on était en train de bâtir, à la place de l'ancienne maison royale qui avait été brûlée, une nouvelle résidence plus magnifique. Après avoir attendu une demi-heure, on me mena dans une vaste cour au milieu de laquelle j'aperçus, sous un toit de chaume que supportaient des colonnes en bois, sa majesté Kikundessu, souverain du Kamba, étendu sur une peau de lion, entouré de ses nombreuses femmes et de ses courtisans qui fixèrent sur moi leurs regards lorsque leur maître en m'indiquant une place me permit de m'y asseoir.

» Le monarque est un homme d'une quarantaine d'années, d'une complexion vigoureuse, haut de six pieds, et porteur d'une physionomie qui n'était rien moins que prévenante en sa faveur ; ses deux petits yeux étaient chez un nègre la marque infaillible d'une perfidie déguisée. Cette majesté Kambaienne était déjà ivre ainsi que toute sa cour au moment où je me présentai, et comme j'en fis la remarque,

il ne paraissait pas encore décidé à cesser de boire ce jour-là, car le vase plein de héla circulait sans interruption, et il était plus attentif à s'en verser qu'à ma personne. Aussi je demandai qu'il me fût permis de remettre au jour suivant ma présentation, ce qui me fut accordé. M'étant retiré ensuite, je dressai ma tente et j'attendis la chance du lendemain. »

10 juillet. — « Les présents que j'avais apportés pour le chef consistaient en objets de peu de valeur, tels qu'un baril d'eau-de-vie, de la verroterie de toute couleur, un sabre recourbé, trois aunes de grosse toile bleue et quelques bracelets de cuivre. C'était un assez beau présent pour un chef de si peu d'importance ; mais il ne me fut pas possible de me concilier la bienveillance de cet ivrogne de nègre, et comme il était maître absolu de la navigation du Kunène, que je voulais traverser, il était de mon intérêt de me le rendre favorable à ce prix.

» Le jour ne paraissait pas encore, lorsque le messager du roi vint à ma tente pour chercher les présents : il les arrangea de manière à ce que le peuple ne pût pas les voir. Je le suivis et il me conduisit dans une maison très-vaste où je trouvai le chef avec ses quatre femmes en compagnie d'un kallei ou interprète ; car il est d'usage chez les rois africains de se servir d'interprète quand ils s'entretiennent avec un étranger, lors même que celui-ci saurait la langue du pays. Quand on se fut adressé réciproquement les salutations accoutumées, le roi

me fit les questions suivantes : ***Homme blanc! quel est le but de ton voyage et à quoi t'occupes-tu?***

— C'est pour connaître toi et ton peuple, répondis-je, et pour aller à la chasse des éléphants, si cela est permis.

— ***Et comment t'y prendras-tu pour tuer un éléphant?***

— Je ferai usage d'armes à feu.

— ***Bah! tu n'y entends rien. Si tu veux tuer un éléphant, ce n'est que par le moyen du temo que tu y parviendras*** (je ferai connaître plus loin en détail en quoi consiste la chasse au temo), ***parce que le fusil fait trop de bruit, et qu'alors les éléphants s'enfuient bien loin de la rivière. De quel pays viens-tu? Où vas-tu, et quelle route comptes-tu prendre?***

— Je suis venu de Gambos en passant par le désert sablonneux des Singes.

— ***Y a-t-il encore de l'eau à boire dans le désert?***

— Très-peu, et il n'est pas bien prudent maintenant de le parcourir avant les pluies.

» Il m'adressa encore, sur mon pays et les usages de ses habitants, des questions auxquels je satisfis le plus clairement qu'il me fut possible. Finalement, ayant l'intention d'aller dans le pays d'Oukanyama par la rivière de Kunène, je lui demandai la permission de continuer ma route; mais il me la refusa tout net en disant : ***Jamais homme blanc n'est encore allé jusqu'à cette rivière. De quels malheurs donc, ô blanc! mon royaume ne sera-t-il pas menacé si tu y vas?***

» Je n'eus, bien entendu, rien à répondre à cela;

mais j'appris que le motif de ce refus venait de ce que j'avais encore deux barils d'eau-de-vie que je destinais pour Haimbiri, roi d'Oukanyama, et que cet ivrogne tenait fortement à ne pas les sacrifier. Après lui avoir bien expliqué la nature de mes demandes, je finis par lui déclarer que j'étais fermement résolu, à tout événement, à pénétrer, n'importe de quelle manière, jusqu'au fleuve. A ces mots, le chef, ivre d'eau-de-vie, s'emporta à tel point qu'il saisit sa lance et m'aurait certainement embroché si les femmes qui étaient présentes ne l'en eussent empêché en lui disant : *Cet homme est le serviteur du Roi blanc; ainsi tu n'as pas droit de le tuer; autrement nous payerions sa mort très-cher. Quel est le blanc qui n'a pas entre ses mains un ganga efficace* (talisman), *par la vertu duquel il pourrait nous anéantir?*

» En entendant ces paroles, la majesté furieuse m'apostropha en ces termes : *Pita! Pita! tupari ove kindele!* (hors d'ici! hors d'ici! misérable, blanc infâme). Je me hâtai de laisser là cet ivrogne et je m'en retournai avec mes gens dans ma tente ; mais le cœur navré, parce que je voyais mes espérances s'en aller en fumée et mes projets tomber dans l'eau. »

Histoire de Kikundessu, sa fin tragique. — « Pour mieux faire connaître encore ce souverain, il est bon de raconter son histoire et de parler des usages de ce peuple à l'occasion d'un changement de règne.

» Dans l'Afrique méridionale la succession n'appartient point au fils ; mais elle est dévolue aux enfants de la sœur. Il en est de même de la transmis-

sion du pouvoir suprême qui néanmoins, parmi ces peuples sauvages, ne s'obtient, sauf quelques exceptions, que par violence; pourvu seulement que l'héritier présomptif se sente assez de vigueur pour étrangler son oncle régnant.

» C'est ainsi que se conduisirent les deux frères Kikundessu et Bitépa. Ils convinrent de mettre un terme au long règne de leur oncle Karihova et de se partager ensuite le gouvernement; mais, comme ils ne rencontrèrent pas chez les habitants une coopération suffisante, Bitépa, qui était le plus jeune des deux frères, s'adressa au roi Haimbiri pour lui demander du secours. Au moment même où Bitépa réclamait cette intervention, le perfide Kikundessu faisait tomber par artifice en son pouvoir Karihova avec un certain nombre de ses affidés, et l'étrangla; après quoi, sans perdre de temps, il se fit proclamer roi de Kamba.

» Dès que Bitépa fut informé de ce qui venait de se passer, il se transporta sur-le-champ chez son frère et le somma de partager le gouvernement avec lui; mais Kikundessu fit la sourde oreille aux représentations de son jeune frère; cette circonstance le portant au contraire à se défaire de lui comme d'un lâche et d'un étourdi qui était incapable de gouverner. Bitépa se le tint pour dit et quitta son frère en lui jurant une haine mortelle pour aller avec quelques esclaves fidèles se refugier sur les bords du Kunène dans le royaume de Handa. Il y demeura environ huit longues années, et, dans cet intervalle,

il se fit des partisans de tous les mécontents qui étaient las du gouvernement barbare de Kikundessu. Avec le concours d'une armée étrangère, il vint par le fleuve, précisément durant mon séjour dans cette contrée, attaquer Kikundessu, et, après un combat furieux, il le défit avec tout son monde.

» Cette affaire eut lieu le 12 juillet, deux jours après mon audience, et me fit revenir sur la détermination que j'avais prise la veille de chercher à passer par le pays de Humbi pour de là continuer mon voyage. Voici l'histoire de cet événement. Le 12 juillet, de grand matin, entre trois et quatre heures, je fus éveillé par un bruit étourdissant; mes gens se précipitèrent dans ma tente et s'écrièrent : ***Engana vita! vita!*** (Maître! l'ennemi! l'ennemi!). Je me jetai sur mes armes et je sortis pour apprendre ce dont il s'agissait et la cause de tout ce tapage. Alors je vis courir la foule par-ci par-là; les femmes et les enfants s'enfuyaient dans toutes les directions en pleurant; mais il me fut impossible, au milieu de cette multitude, de distinguer quel était l'ennemi et de quel côté on était menacé. Je me tins prêt à tout événement, et j'encourageai mes gens à la résistance ; car j'étais décidé à vendre chèrement ma vie : ce qui m'eût été facile au moyen de mes armes à feu. Mais il n'arriva rien fort heureusement. Il est vrai que, malgré tout ce que j'ai appris du caractère rapace et sanguinaire de ces sauvages pendant le combat, je pouvais être parfaitement sûr qu'ils n'entreprendraient rien contre moi.

13 juillet. — « Il régna toute la journée un calme parfait autour de mon camp. Excepté quelques troupeaux de bœufs qui allaient au pâturage, je ne vis aucun être vivant, jusqu'à ce que, vers dix heures du soir, un Mukangesila (un guide) vint, comme à la dérobée, pour me raconter ce qui venait de se passer. Voici en propres termes ce qu'il me dit :

» *Homme blanc! ce qui était inévitable est déjà fait; ainsi tu n'as plus rien à craindre ; il n'y a aucun danger pour toi. Bitépa a tué Kikundessu et ses partisans; et comme à présent il est tout à fait le maître du pays, il ne consent point à ce que l'on pille davantage. Il est probable que tu ne pourras lui être présenté que sous quelques jours ; attends donc que le moment soit venu, et tranquillise-toi.*

» Je fus très-content d'apprendre ces nouvelles, bien que j'eusse lieu de craindre qu'il me fallût encore me dessaisir d'une partie de mes effets et de mes présents. »

14 juillet. — « Les fugitifs rentrèrent insensiblement chez eux; mais personne n'osa encore se hasarder à paraître dans mon camp. Le thermomètre de Réaumur marqua 28°. »

Magyar est présenté au nouveau roi. 15 juillet. — « Il n'était guère que neuf heures du matin à peu près, lorsque plusieurs individus armés de flèches et de lances entrèrent dans ma tente, chargés par Bitépa de me conduire à son camp. Je partis donc, et, après cinq heures de marche, j'arrivai près du camp où l'on me fit asseoir à l'ombre d'un baobab.

Deux de ceux qui m'avaient accompagné annoncèrent mon arrivée au chef, puis il me fit encore attendre une heure.

» Le pays autour du camp était fort agréable, mais totalement inhabité, les plaines basses et sujettes aux inondations étaient toutes couvertes de munyangas, arbre qui ne croît que dans les terres basses et submergées; il donne un fruit excellent, absolument semblable à la nèfle; il est d'une grandeur moyenne; ses feuilles sont d'un vert foncé, ovales et coriaces; son écorce est épaisse et grossière; ses branches forment immédiatement, à partir de la souche, plusieurs étages réguliers et s'étendent horizontalement. Vu de loin, on dirait que cet arbre s'élève sans tronc au-dessus du sol. On ne le rencontre dans l'Afrique australe que entre les 17 et 20° parallèles, où il se multiplie singulièrement.

» Lorsque je fus arrivé auprès du camp, j'entendis un bruit sourd et confus qu'il était impossible de démêler à cause de l'épaisseur du bois que je traversais; mais quand j'en fus sorti, un spectacle fort curieux vint frapper mes regards. Plus d'un Européen aurait payé bien cher pour en être témoin. Sur le plateau qu'ombrageaient de gigantesques baobabs se trouvaient disséminés et divisés en groupes plus ou moins considérables les peuplades diverses qui composaient l'armée de Bitépa. Mon attention se portait ici sur les Muhanda, là sur les troupes d'Oukanyama. Les premiers avaient pour armes des lances, des flèches et des massues de bois. Dans plusieurs groupes

on servait à manger du bœuf, fumé chez ceux-ci, rôti chez ceux-là, et il était dévoré à moitié cuit, tandis que d'autres encore, montrant leur taille élevée et svelte, et la tête ornée de plumes aux couleurs éclatantes, accompagnés par le son du marimba, leur musique favorite, dansaient le Minyenge: danse de guerre fort en vogue parmi ces peuples. Les guerriers se tiennent vis-à-vis les uns des autres en lignes parallèle et les armes à main; ils représentent dans leurs mouvements un simulacre de combat. En même temps ils exécutent divers chants guerriers, par exemple: *Es-tu brave? Voici le moment de le prouver. Va au champ de bataille, mais sois un homme! Car aujourd'hui encore j'exposerai tes entrailles au soleil.* Un autre chante: *Le poison de ma lance est si subtil que mon ennemi, pour peu que je le touche avec cette arme, ne tarde pas à prendre congé de sa maîtresse.* Dans ces chansons et autres semblables se manifestent les dispositions sanguinaires qui animent dans les combats ces peuples barbares.

» Au milieu de ces groupes, entouré de chefs de guerre, je trouvai Bitépa assis seul à l'ombre sur une souche d'arbre. On voyait auprès de lui à sa droite, fichée sur un saga (lance), la tête coupée de Kikundessu.

» Aussitôt que Bitépa m'eut aperçu, il me salua amicalement et me fit asseoir. Il peut avoir 35 ans, est d'une belle taille et a de l'embonpoint. Sa physionomie agréable était pour ainsi dire illuminée par ses deux grands yeux ronds, dans lesquels se

peignait la bonté, et, si le jeu de ses muscles autour de sa bouche et la partie saillante de son menton ne m'eussent pas fait reconnaître en lui une volonté ferme et décidée, jamais je ne l'aurais pu croire capable d'une action énergique. Sa coiffure était composée de plumes d'autruche et ressemblait au schako d'un grenadier d'où retombaient naturellement des plumes d'oiseaux noires et blanches. J'avoue que je ne pouvais me lasser de contempler l'extérieur imposant de ce nègre belliqueux.

» Nous nous entretînmes fort longtemps. Je lui communiquai mon projet de voyage et l'intention où j'étais de passer la rivière. Non-seulement il y consentit, mais en outre il déclara qu'il voulait m'aider à réaliser mon plan, parce qu'il était l'allié et l'ami dévoué de Haimbiri. Il ordonna en conséquence à deux guides de m'accompagner; toutefois il exigea pour ce service un baril d'eau-de-vie qu'il savait être en ma possession, et il me conseilla de porter les autres barils qui restaient à Haimbiri qui en serait également satisfait. Bien entendu qu'il me fallut acquiescer à sa demande. Content de mon présent, il me fit donner un bœuf, quelques pots de héla et du pain fabriqué avec de la farine de massámbala. Ensuite je pris congé de lui. »

16 juillet. — « Comme j'appréhendais que le roi, à l'instigation de son fanatique sorcier, ne revînt sur sa parole, je retournai encore ce jour-là à mon camp avec sa permission, fort content de l'accueil qu'il venait de me faire. »

Description du royaume de Kamba. Mœurs et usages de ses habitants, etc. — « Le royaume de Kamba, terme de mon voyage, est situé entre les 16 et 17° de lat. sud et du 18 au 19° de long. est de Greenwich. Il est borné au nord par le royaume de Molondo; à l'est, par la rivière de Kunène; au sud, par le pays des Humbi; enfin, à l'ouest, par le désert sablonneux d'Affe (des Singes?). Son étendue est d'environ 300 milles carrés, et il contient à peu près 12,000 habitants qui vivent, non dans des centres de population considérables, mais, au contraire, dans des établissements isolés et dispersés, comme qui dirait des métairies. Sous le rapport ethnographique ils appartiennent à la race nègre des Mu-nyanéka dont ils parlent la langue.

» La tribu de Mu-nyanéka, dans l'intervalle qui se trouve entre les 14 et 18es parallèles, et de l'ouest à l'est, entre la chaîne des montagnes de Sela et la rivière du Kunène, forme plusieurs petits États indépendants les uns des autres. Ces États sont : Ohila, Dsau, Hahi, Gámbos, Kipungo, Molondo, Kamba et Humbi. Ce qui distingue en général cette race de nègres, c'est la privation de trois dents de devant, qu'ils extirpent avec violence de la mâchoire inférieure. Excepté les membres des familles régnantes, les deux sexes ne sont point assujettis à cette coutume. La circoncision n'est pas générale; elle n'est en usage que parmi les chefs seulement.

» Kamba se présente au milieu du désert de sable comme un véritable oasis. Son climat est très-chaud,

et il ne doit sa fertilité qu'au voisinage du Kunène qui déborde dans la saison des pluies, et par là devient favorable à l'agriculture. Mais celle-ci se borne à des plantations de manioc (jatropha manihot), de massango, de massambála (espèce de pisongum) et d'un peu de tabac. On ne connaît ici que deux saisons : la saison sèche et la saison humide; la dernière ne dure que les trois mois de février, mars et avril. Pendant ces mois la pluie est très-abondante et continuelle. Puis, à la suite de l'inondation, la plaine se couvre aussiôt de magnifiques herbages qui nourrissent toute l'année d'innombrables troupeaux de bœufs. Durant les autres mois l'air est parfaitement sec et pur ; mais il règne une chaleur excessive qui, réfractée sur le sable par les rayons solaires, s'élève jusqu'à 40 degrés de Réaumur.

» Le gouvernement est une monarchie tempérée. Les naturels sont très-peu avancés dans les arts mécaniques et ne montrent que peu d'aptitude à la fabrication des armes. Le costume consiste dans des boyaux de bœufs qu'ils apprêtent pour cet usage. Leur arme est le saga (lance de fer) long de six pieds, au milieu duquel est attachée une queue de bœuf. Cette arme est si redoutable qu'avec elle ils peuvent tuer l'ennemi à la distance de 25 à 30 pas sans courir de risque pour eux-mêmes. Ils ont de plus des flèches et une massue de bois longue de trois palmes. Leur principale occupation est le maraudage ; aussi sont-ils presque toujours en guerre avec leurs voisins ; mais ils sont hospitaliers et généreux à l'égard

des étrangers. La polygamie règne ici généralement. Le mariage a lieu sans être accompagné de cérémonies. Le temps se compte d'une lune à l'autre lune; on ne sait pas le partager en semaines. Leur commerce avec le dehors consiste en ivoire qu'ils troquent dans le Benguela (par l'entremise des marchands nègres qui se transportent des côtes dans l'intérieur de l'Afrique) contre divers articles tels que la verroterie, l'eau-de-vie, etc.

» Leur religion est une espèce de monothéisme, dont le premier dogme admet un bon et un mauvais génie. Mais, suivant eux, le mauvais génie a deux fois plus de puissance sur la terre, aussi n'offrent-ils de sacrifices qu'à ce dernier, et ce sont des bœufs qui sont leurs victimes. Ils n'ont ni prêtres ni temples, une multitude de devins (Quimbanda) les remplacent.

» Les maladies sont à peu près inconnues; aussi voit-on un grand nombre d'exemples de longévité. Dans l'opinion des Africains, personne ne meurt d'une mort naturelle sans qu'un ennemi quelconque ne l'ait ensorcelé. Ainsi dès que quelqu'un a rendu le dernier soupir, les parents et les connaissances du défunt se rassemblent dans sa maison, où ils manifestent leur douleur par des hurlements affreux; ils demandent à plusieurs reprises et à haute voix au défunt quelle est la cause de sa mort et lui promettent d'en tirer vengeance. Dans ces sortes d'occasions ils tuent plusieurs bœufs et préparent une grande quantité de héla pour le festin mortuaire,

lequel dure plusieurs jours et nuits avec accompagnement de danse et d'excès de tout genre. Quand la fête funèbre est terminée, ils enveloppent le cadavre dans une peau de bœuf fraîchement écorchée et l'enterrent communément dans une fosse près d'un chemin. Ils placent sur la tombe beaucoup d'ossements et de cornes de bœuf. Après la cérémonie des funérailles, les plus proches parents vont trouver le devin pour s'enquérir de l'auteur de la mort. Le devin le fait connaître, non sans avoir procédé préalablement à l'accomplissement de quelques cérémonies cabalistiques, et celui qu'il désigne est pour l'ordinaire quelqu'un avec qui lui-même ou les parents du défunt ne sont pas en bons termes. On traduit ensuite celui-ci devant le chef pour lui faire boire le serment ou bulongo : c'est le nom qu'on donne à cette pratique superstitieuse qui s'observe de la manière suivante : l'accusateur et l'accusé sont placés vis-à-vis l'un de l'autre, environnés de beaucoup de curieux. Ils ont chacun à la main une corne à boire, dans laquelle se trouve le héla du devin. Alors celui-ci prononce ces paroles en faisant plusieurs sauts et en tenant un sac de cuir : *Quiconque est le coupable, qu'il l'avoue, il est encore temps ; car si je jette seulement un grain de ma poudre dans sa boisson, il mourra à l'instant même.* Après avoir répété trois fois la même chose, il tire de son petit sac une cuiller remplie de poudre blanche qu'il répand dans sa corne à boire et dans celle de l'accusé, puis tous deux boivent, et en moins de vingt minutes l'accusé lutte déjà avec les symp-

tômes de l'empoisonnement, pendant que le devin reçoit tranquillement les félicitations de ses amis sur cet heureux dénoûment.

» J'ai eu occasion d'apprendre que l'intérieur du sac de cuir était divisé en deux parties, que dans l'une était de la farine de Massámbala et dans l'autre un poison très-actif au moyen duquel l'individu qui ne pouvait pas payer était expédié dans l'autre monde. On peut aussi en payant éviter la mort par un contre-poison ; mais je n'ai pas encore pu savoir comment ce contre-poison était composé.

» Tout crime, chez ces peuples, même le meurtre, peut se racheter, et dans le cas où le coupable viendrait à nier le fait qui lui est imputé, il est soumis au jugement ou épreuve du bulongo (boire le serment), mais l'issue favorable ou non de cette formalité dépend toujours de la volonté arbitraire du devin qui, suivant la valeur du présent, se prononce pour l'une ou l'autre des parties.

» On ne voit ici qu'un petit nombre d'animaux domestiques, et, indépendamment des poules et des chiens, il n'y a que les bœufs, dont les troupeaux sont nombreux, qui peuvent y prospérer. J'ai été à portée de voir les troupeaux de bœufs de Kikundessu, le même qui a été tué, et je les ai évalués à 20,000 têtes. On trouve cependant dans le pays d'Oukanyama des troupeaux plus considérables encore. Les bêtes sauvages sont ici en très-grand nombre, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre, l'autruche, l'enpakassa

(bœuf sauvage), le lion, la panthère, et surtout les hyènes que l'on rencontre fréquemment au point qu'elles font retentir toute la contrée de leurs continuels rugissements; elles sont en même temps si hardies qu'elles pénètrent la nuit dans les maisons mal closes; c'est ce qui m'est arrivé une fois, deux hyènes s'étant glissées sous ma tente; mais heureusement elles furent assez lâches pour s'enfuir au premier bruit. Il y a encore ici plusieurs espèces de serpent, comme par exemple, le boa constrictor, le *crotalus horridus*, etc. »

Excursion au Kunène. 18 juillet. — « Je partis avec ma troupe ordinaire à laquelle s'étaient joints plusieurs chasseurs indigènes, ce qui l'accrut au point d'y compter soixante personnes; nous fîmes route au sud, partie dans des pays habités, partie dans des forêts remplies d'arbustes épineux et sauvages; et après sept heures de marche environ, nous gagnâmes Potji-Kapaula, endroit très-misérable, composé à peu près d'une trentaine de huttes. Nous avons trouvé de l'eau passable dans le puits de ce lieu le thermomètre marqua 30° de Réaumur. »

19 juillet. — « Nous prîmes notre route par un pays entièrement inhabité, et nous ne pûmes pénétrer que très-lentement à travers des bois épais pleins de buissons épineux, en sorte que nous ne pûmes atteindre que le soir la métairie nommée Bongolulukan dont les troupeaux de bœufs avaient déjà tari les puits entièrement, de façon qu'il nous

fallut attendre jusqu'après minuit pour nous désaltérer, et alors encore nous ne pûmes obtenir qu'une eau blanchâtre et bourbeuse. »

20 juillet. — « Aujourd'hui la contrée a présenté un aspect plus animé. Le pays était couvert de beaux et nombreux munyanga : ce qui, avec la dépression du sol qui devenait de plus en plus sensible, et tous les signes d'une végétation luxuriante, me fit conclure que nous approchions du fleuve. Avant d'y arriver cependant nous vînmes dans un lieu appelé Mussanda, dont les habitants étaient bateliers et pêcheurs.

» Le 21 juillet, force nous fut de nous réunir de bonne heure sur le chemin pour passer tous ensemble ; et, vers dix heures, nous atteignîmes enfin le Kunene tant désiré et pour le passage duquel mon existence courut tant de risques auprès de Kikundessu. Saisi d'une émotion inexprimable, je considérai longtemps dans une contemplation muette ce fleuve majestueux encore si peu connu, qui, plus grand que notre Theiss, promenait tranquillement ses eaux limpides. Le lit de cette rivière est sablonneux, et l'on peut y voir nager par bandes de paisibles hippopotames. Les crocodiles, ce fléau des rivières africaines, y sont extrêmement multipliés. Au reste il règne ici un silence si profond que ces sortes d'animaux ne peuvent trouver un meilleur endroit pour y faire leur séjour. On n'y entend que les cris des oiseaux et des singes qui vivent dans la profondeur des forêts dont sont bordées les rives du fleuve.

La voix de l'homme y trouble rarement le repos universel. »

Source et cours du Kunène. « Ce fleuve navigable prend sa source aux 11 et 12° de latitude sud, sur le sommet du plateau de Galangue, d'où s'étant précipité, il reçoit les eaux des rivières de Kalisse et de Kingolo, coule du nord au sud-ouest et se divise en deux bras inégaux près du pays de Mombuella. Plus bas il sépare les pays de Molondo, Kamba, Humbi et Hinga du grand royaume d'Oukanyama, et après avoir reçu le Ovál qui vient de l'est, et le Kakurubari qui vient de l'ouest, il coule dans la province de Mu-tchimba (nommée par erreur Ambeba), et se jette dans l'océan Atlantique entre les 18 et 19° de latitude sud.

» En 1853, le gouverneur Portugais des colonies Africaines à Mossamedes, m'invita officiellement à entreprendre la reconnaissance de ce fleuve, et voilà précisément ce dont je m'occupe en ce moment ; en sorte que le gouvernement, se trouvant prochainement édifié sur ce sujet, pourra faire partir une expédition pour remonter le fleuve : ce qui probablement sera de bon augure pour la civilisation de ces peuples inconnus.

» Nous passâmes le fleuve sur deux barques grossièrement faites, et nous campâmes sur la rive opposée. La nuit s'est passée à chasser, et il m'est arrivé de tuer du bord de l'eau un hippopotame qui passait.

» Voici comme la chasse a lieu. Le chasseur,

quand la nuit est avancée, fait un grand feu qui attire les hippopotames occupés à paître sur le bord de la rivière. Le clarté de ce feu permet au chasseur qui est dans l'ombre de viser sa proie avant de la tirer. Il est vrai que ces animaux s'enfuient ensuite avec un air furieux et farouche, mais quelques-uns restent toujours sur place, et ils sont promptement rôtis; les habitants savent bien en tirer parti pour se nourrir, car ils regardent la chair et la graisse de l'hippopotame comme étant aussi bonne que celles du cochon. Un hippopotame donne cinq à six seaux de graisse. Ils ne savent pas se servir de la peau. »

Lac de Bindama. 22 juillet. — « Notre provision d'eau faite pour deux jours, nous nous remîmes en route ce matin dans la direction du sud-est. Au bout de quelques heures nous quittâmes ce district que le fleuve fertilise, et nous tombâmes dans un pays stérile où nous ne vîmes, au lieu de grandes forêts, qu'une espèce de peupliers bas sur tige et clair-semés (onfate), à l'ombre desquels se montraient beaucoup de bêtes sauvages, comme des zèbres, des autruches, des girafes, des enpakassas (bœufs sauvages), etc. Entre trois et quatre heures du soir nous arrivâmes à Gilan, métairie déserte et privée d'eau, où nous passâmes la nuit. »

23 juillet. — « Pour n'être pas obligés de rester la nuit sans eau, nous nous mîmes en route avant le jour et nous cheminâmes sans nous arrêter dans un désert de sable uni où nous ne rencontrâmes aucun être vivant, excepté des animaux sauvages. Après une traite de huit heures, nous atteignîmes le petit

lac nommé Bindama couvert de hautes herbes et dont les eaux chaudes et salées nous aidèrent à étancher notre soif. Des traces nombreuses et très-visibles autour du lac nous indiquèrent le voisinage du lion ; nous nous réunîmes en conséquence pour passer la nuit dans la forêt et nous mîmes nos fusils en bon état. Cette précaution était bien nécessaire ; car nous entendîmes retentir les rugissements des lions qui vinrent s'abreuver toute la nuit, aucun d'eux pourtant ne vint nous troubler à cause du feu qui durant cet intervalle de temps brûla d'une vive flamme. »

24 juillet. — « Poursuivant notre route au sud-est, nous entrâmes dans une plaine déserte entièrement couverte de sable, où au milieu d'une chaleur suffocante, le mirage du désert déploya toute sa magnificence. Le thermomètre s'éleva jusqu'à 35 et 36° de Réaumur. La chaleur qui était insuportable nous obligea de dresser notre camp près d'un puits de pasteurs appellé Janga, où heureusement nous trouvâmes assez d'eau. Nous y entendîmes encore retentir le rugissement des lions. »

25 juillet. — « Quoique ce jour-là nous nous fussions donné beaucoup de peine pour obtenir de l'eau potable, nos désirs ne purent être satisfaits. Nous n'en trouvâmes même pas une goutte à la métairie de Khondo, où nous passâmes la nuit pour faire cuire notre viande desséchée, et il nous fallut, pour assouvir notre faim, recourir à la farine de manioc. »]

L'abbé DINOMÉ.

LE PÉROU

AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE,

D'APRÈS LES PRINCIPAUX HISTORIENS ORIGINAUX ET QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS SUR LES ANTIQUITÉS DE CE PAYS.

(TROISIÈME ARTICLE) (1).

IV.

DES INSTITUTIONS DU PÉROU.

La plupart de ceux qui ont étudié les institutions du Pérou ont souvent cru découvrir des rapports entre l'ancien et le nouveau continent, là où il n'existe que des faits généraux semblables, qui résultent de la marche naturelle et identique de l'esprit humain. Les hommes abandonnés à eux-mêmes, se formant en société et se perfectionnant avec les seules ressources que peut leur suggérer leur industrie, parviennent à créer des institutions et à élever des monuments qui présentent dans les divers pays de grandes similitudes. Il est d'autant plus difficile d'échapper aujourd'hui à cette dangereuse méthode d'analogie, que les écrivains espagnols, les seuls

(1) Voir les cahiers de septembre et d'octobre 1857.

qui aient recueilli les traditions du Pérou à une époque où elles n'avaient encore subi aucune altération, ont tous apporté, dans le Nouveau-Monde, des idées préconçues qui leur ont caché tout un côté de la vérité. Pour les uns, le Pérou était le pays d'Ophir dont il est parlé dans la Bible, et Manco-Capac était un arrière petit-fils de Noé. Ils ont cherché à découvrir des rapports entre les Juifs et les peuples de l'Amérique, et ont prétendu trouver dans le *Lévitique* et le *Deutéronome* des preuves d'une commune origine. Ils ont substitué ainsi leurs propres croyances à la simple observation des faits. En voulant tout expliquer dans le sens des traditions bibliques et donner à chaque chose une origine hébraïque, ils ont élevé, sans avoir recours aux procédés scientifiques, un édifice imaginaire qui ne saurait satisfaire les esprits même les moins exigeants.

Quant aux faits généraux dont l'analogie nous frappe dans la civilisation des deux continents, ils ne prouvent, nous le répétons, qu'une seule chose: c'est l'identité de l'esprit humain. Les premiers efforts qu'il fait au sortir de l'enfance sont partout les mêmes; les sociétés qui s'organisent présentent entre elles les mêmes caractères. Le soleil, les astres, les produits du sol, la nature entière ont été d'abord les objets d'une adoration presque universelle. Les peuples enfants, avant de remonter à la cause productrice, ont commencé par honorer d'un culte naïf les manifestations sensibles d'une divinité qui se dérobe à leur vue. Ce n'est que plus

tard que la notion d'un souverain créateur, principe éternel et immatériel de toutes choses, a dû pénétrer dans l'esprit des peuples. Ce progrès marque le second âge religieux des sociétés, et suppose chez les nations, comme chez les individus, une éducation première déjà fort avancée. Rien ne saurait le prouver d'une manière plus évidente que le soin qu'il faut prendre pour amener aujourd'hui l'homme de nos classes inférieures à dépouiller la divinité des formes matérielles dont on l'a entourée pour la lui rendre présente et réelle! Avec quelle difficulté parviendra-t-on à faire pénétrer dans son cerveau les grandes vérités qui touchent à l'éternité, à l'immatérialité de l'âme, à toutes les notions spirituelles sur lesquelles reposent les religions philosophiques.

Si nous voyons le culte du soleil établi au Pérou, dans les temps anciens, faut-il en conclure que ce culte dérive de celui des mages ou de l'Osyris égyptien? Si, dans le second âge, nous voyons se substituer à l'idolâtrie la croyance à un pur esprit, âme et principe créateur du monde, faut-il voir dans cette notion vraiment spiritualiste, un emprunt fait aux idées sémitiques et ariennes et proclamer que ce dieu immatériel et infini, le grand Pachacamac, procède du Brahma de l'Inde, du Bouddha du Tibet, ou du Jehovah de la Bible?

L'archéologie elle-même, qui nous présente des faits incontestables et met sous nos yeux des témoignages certains que l'esprit systématique des historiens n'a pu altérer, nous offre de même entre les

civilisations primitives des deux continents certaines analogies d'ensemble qu'il faut bien se garder de prendre pour le résultat de rapports antérieurs entre les peuples. Nous trouvons au Pérou des monuments cyclopéens, la taille des pierres sur une seule face et un agencement semblable à celui des monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie, cela ne prouve assurément aucune communication entre les deux mondes N'est-il pas naturel de penser qu'à l'origine des sociétés, les hommes, après s'être longtemps abrités sous des toits de feuillage, dans les creux des arbres et dans les cavernes, ont senti la nécessité, pour vivre réunis en famille, puis en tribus, de se composer des habitations plus solides et plus commodes? Pour y parvenir, ils ont dû, en effet, rassembler des pierres et les entasser pêle-mêle et sans art, de manière à former les parois d'abord grossières de leurs habitations; puis, ce premier besoin satisfait, ils ont dû polir les pierres sur une face de manière à obtenir un plan uni; voilà la construction pélasgique inventée. Ce n'est pas le résultat d'un concert entre les nations primitives du globe: c'est la découverte instinctive de tous les hommes, au début de la vie sociale. On peut dire la même chose de la forme pyramidale si répandue au Mexique comme en Égypte, en Étrurie, et dans presque toute l'Asie. On a de bonne heure compris que les constructions, larges à la base et minces au sommet, présentaient la meilleure garantie de durée. Aussi cette forme architecturale a-t-elle été appliquée chez tous

les peuples du monde aux monuments religieux, tels que les tombeaux et les temples. Le temple de Bel à Babylone, décrit par les historiens grecs, les tombeaux des rois d'Égypte, ceux des grands personnages en Tartarie, les *tumuli* des peuples scandinaves et les téocallis mexicains, présentent tous le même caractère, parce que la solidité était le but qu'on se proposait d'atteindre dans tous ces pays. Ce qui prouve que cette ressemblance n'est que l'effet d'un pur instinct, naturel à toutes les nations, c'est que la destination de ces monuments semblables, quant à la forme, varie suivant les lieux. Ici, c'était la mémoire d'un héros ou d'un roi que l'on cherchait à rendre impérissable, là, c'était un temple, au sommet duquel se faisaient des sacrifices à la vue de tout un peuple.

Ce n'est donc pas par des faits généraux que l'on peut établir des rapports entre les civilisations des deux continents, mais bien par des faits de détail. Il est facile de comprendre comment les hommes, guidés par leur instinct, ont satisfait d'abord leurs premiers besoins; il ne l'est pas d'expliquer comment les arts de luxe, les formes du culte, les ornements d'architecture, en un mot toutes les particularités accidentelles d'une civilisation déjà plus raffinée, présentent tant de points de ressemblance chez des peuples séparés par des mers immenses ou des contrées entières, comme l'Inde et le Mexique, l'Égypte et le Pérou. Mais en abandonnant la fausse méthode suivie par les écrivains espagnols, nous

nous tiendrons également éloigné de l'esprit systématique des ethnographes américains qui nient aveuglément toute relation entre les deux continents par l'océan Pacifique, avant la découverte de Colomb. N'ayant ni parti pris ni idée préconçue, nous avons cherché seulement à connaître la vérité, et nous nous faisons un devoir de la dire avec indépendance et sincérité.

I. *Religion.* En consultant les traditions historiques du Pérou et en examinant les monuments des indigènes, l'on peut se convaincre que le culte du soleil a précédé, au Cuzco, celui de Pachacamac, principe immatériel et dieu créateur; mais il ne s'ensuit pas que ce culte ait dominé de tout temps dans chacune des contrées qui ont été successivement réunies à l'empire des incas. Il ressort clairement de ces mêmes témoignages que le culte de Pachacamac ou de Viracocha, divinité suprême, qui n'était représentée par aucune image sensible, a été établi au Pérou à une époque fort ancienne; que les incas ont adopté cette croyance et se la sont si bien appropriée, que l'on a dû penser qu'elle était née parmi eux. C'est le procédé ordinaire des conquérants qui s'emparent des institutions des peuples vaincus et les laissent subsister florissantes longtemps après que les nations, dont ils les ont empruntées, ont disparu. Nous prouverons par les monuments que la civilisation qui a précédé celle des incas, dans plusieurs provinces du Pérou, et principalement sur les bords du lac Titicaca et dans la vallée de Tyahua-

naco, annonce une culture supérieure à celle du Cuzco et doit être le fruit d'une éducation plus saine et plus forte. Lorsque le culte de Pachacamac s'introduisit au Cuzco sous le règne de Pachacuti ou sous celui de Tupac Yupanqui, le soleil était considéré comme le Dieu suprême, Père des incas et protecteur de la race péruvienne; mais la divinité nouvelle prit la première place, et les prêtres commencèrent à enseigner que l'astre n'était qu'une manifestation du grand Pachacamac, créateur du monde, et qu'il ne fallait plus confondre la cause avec l'effet, la substance créatrice, infinie, éternelle, avec la matière créée, bornée et périssable. On continua d'adorer le soleil, mais comme symbole; il eut un culte à part et distinct; c'est à lui que s'adressèrent les prières et les sacrifices. Pachacamac signifie *âme du monde*; on ne le représentait pas. Le soleil, au contraire, était figuré par une large plaque d'or, déposée dans le sanctuaire des temples.

Après le soleil, venait la lune, puis le tonnerre et les étoiles. Rien n'est moins compliqué que la théogonie des Péruviens; cependant les auteurs espagnols leur attribuent un grand nombre de divinités. Garcilaso toutefois n'est pas tombé dans cette erreur, et il nous explique même la cause qui l'a produite. La plupart des écrivains ont cru que tous les objets désignés sous le nom de *huacas* étaient des idoles, or ce mot a plusieurs acceptions. Proprement, *huaca* exprime toute *chose sacrée*. Par extension, il signifie idole, tombeau, tout ce qui est offert en sacrifice,

tout ce qui a rapport à la religion. De là, la confusion qui a transformé en idole tout ce qui s'appelait huaca ou était qualifié de *huaca*, c'est-à-dire de saint ou sacré. Il a bien existé un grand nombre d'idoles dans certaines contrées du Pérou avant leur incorporation à l'empire des incas ; car nous voyons, dans le récit des guerres, que beaucoup de tribus adoraient des animaux, tels que le condor, le lion, le tigre, les couleuvres ; les produits de la terre, tels que le maïs, les patates ; mais nous voyons aussi que ces différents peuples, en se soumettant aux lois de l'inca, se convertissaient au culte du soleil. Ces guerres ont, comme nous l'avons dit, un caractère essentiellement religieux. C'était, en quelque sorte, une propagande armée. Les rois de Cuzco ne cherchaient pas seulement à s'assurer de nouveaux sujets : ils voulaient gagner des prosélytes, et leurs croyances ne rencontraient qu'un très-petit nombre de rebelles. On conçoit facilement d'ailleurs qu'une religion aussi simple que la leur, et qui parlait à la fois à l'esprit et aux yeux, dût satisfaire tout le monde. Aussi les dogmes de la religion du Cuzco se répandirent-ils presque aussi rapidement que ceux de Mahomet en Asie et en Afrique. C'est ainsi que le polythéisme compliqué des nations barbares du Pérou fit place à un culte plus facile à comprendre, plus commode à pratiquer. Grâce aux sages mesures des incas, on vit s'établir une sorte d'unité religieuse dans l'empire et l'on ne conserva plus çà et là qu'un vague souvenir des anciens cultes et

quelques formes traditionnelles qui subsistaient encore à l'époque de la conquête espagnole. C'est ce qui explique comment les premiers missionnaires trouvèrent au Pérou les vestiges d'une idolâtrie ancienne dont les fétiches étaient encore debout. Le très-curieux ouvrage du P. Joseph de Ariaga (1) nous fait connaître les restes, encore nombreux de son temps, de ces cultes divers que n'avaient pu détruire entièrement ni les institutions des incas ni le christianisme déjà florissant. La description qu'il nous a laissée montre bien que ces formes ne présentaient nullement le caractère d'une religion en vigueur : c'étaient de vieilles coutumes que le temps et les révolutions n'avaient pu déraciner du cœur des peuples.

Une des meilleures preuves de ce fait c'est que Ariaga nous fait voir, longtemps après la conversion des Indiens au christianisme, le soleil presque universellement honoré au Pérou. Le nom seul variait. Dans certaines tribus de la Cordillère, on l'adorait sous le nom de *Punchao*. La lune, les étoiles, le tonnerre, étaient aussi l'objet d'un culte assez général. Puis, dans certaines contrées on adorait la mer, dans d'autres, la terre, les sources, les montagnes, principalement celles qui sont couvertes de neige et qu'ils appelaient *Razu*. Il y avait des tribus qui honoraient particulièrement certaines sépultures anciennes que l'on croyait avoir été celles des géant (tradition conforme à celle du Mexique), et que l'on nommait *Huaris*. Mais il faut bien distinguer dans le récit du

(1) Extirpacion de la idolatria de los Indios del Perù. Lima 1621.

P. Ariaga ce qui était *chose sacrée* de ce qui était la divinité elle-même, distinction qu'il n'a pas toujours faite; car il confond les *huacas* avec les idoles.

Il y avait de même au Pérou plusieurs oracles que les missionnaires ont pris pour les temples des idoles. Ainsi, dans la province de Cahuana, était un lieu où se dévoilait l'avenir et qu'on appelait *Catequilla* (1). Cet oracle avait annoncé la mort de l'inca Huayna-Capac. Huascar, inca, irrité de voir que sa prédiction s'était accomplie, avait fait brûler l'édifice. Ce que voyant, les prêtres avaient soustrait l'objet du culte à l'incendie et l'avaient transporté à Cahuana. C'était donc plutôt un monument commémoratif qu'une idole. Nous ne pouvons non plus considérer comme des fétiches les *malquis* ou *munaos* (2), espèce de momies dans lesquelles les Péruviens conservaient les corps de leurs ancêtres. Le culte des dieux familiers, très-repandu au Pérou et qui paraît avoir été un reste des anciennes croyances, devait être plutôt toléré que prescrit par les prêtres du soleil.

(1) Ce nom est très-probablement d'origine espagnole ou, tout au moins, très-défiguré par les premiers conquérants. L. A.

(2) Muñaos, et peut-être même *Muñecos*, mot espagnol qui veut dire *figurines grotesques*. Peut-être y a-t-il une faute d'impression ou confusion de mots. Mais je doute que le mot *Muñaos* ou *Munaos* soit d'origine indienne.

Mallqui, en qquichua, veut dire *plant d'arbre*, *jeune arbre*, et par extension toute espèce d'arbres fruitiers. Il n'y a probablement aucune communauté entre les mots *malqui* et *mallqui*, et il faut sans doute chercher l'éthymologie de *malqui* ailleurs que dans la langue générale du Pérou, à moins que l'on n'admette que les premiers Péruviens du Cuzco aient adoré les arbres et les plantes, ce qui est fort possible. L. A.

Ces dieux étaient des espèces de génies tutélaires, comme les Pénates et les Lares des Romains ; cette religion du foyer, à la fois antique et respectable, ne paraissait pas dangereuse et ne pouvait porter aucune atteinte au culte public. D'ailleurs la forme même que l'on donnait à ces dieux pénates rappelait souvent des souvenirs chers aux fils du soleil et à toute la postérité de Manco-Capac. C'étaient le plus souvent des pierres remarquables par leur couleur ou leur figure : quelquefois des bezoards ou des morceaux de cristal. A ces génies viennent s'ajouter d'autres dieux inférieurs, empruntés aux tribus conquises : comme le *Papapconopa*, que l'on invoquait pour obtenir une bonne récolte de patates; de *Caullama*, pour les troupeaux. On trouvait encore, parmi les populations péruviennes, certaines divinités rustiques dont le culte avait été conservé par les incas, parce qu'il maintenait les liens sociaux, le respect de la propriété et les coutumes anciennes d'ordre et de bonne harmonie dans les classes agricoles; c'étaient *Chichic*, espèce de dieu terme, qui protégeait les propriétés; *Larcavillca*, qui présidait aux ouvrages d'irrigation. Quand on trouvait dans un champ un épi de maïs d'une grosseur extraordinaire, on le nommait *huantazara*, on le brûlait avec solennité et l'on exécutait la danse *Ayrihua* en l'honneur du dieu *Libiac*. Les enfants jumeaux avaient aussi, pour plusieurs de ces peuples, quelque chose de sacré : on les appelait *chucos* ou *curi*(1), et quand ils mouraient

(1) Par la même raison que ces espèces de divinités étaient propres

jeunes, on conservait précieusement leurs corps.

Certes, on ne peut nier que l'existence de toutes ces divinités ou génies inférieurs qui s'étaient conservés chez la plupart des tribus péruviennes après la conquête espagnole, n'implique une sorte d'idolâtrie; mais il est fort douteux que ces différents cultes fussent, comme à Rome, reconnus par l'Etat et présentassent autre chose que les restes des croyances anciennes chez les peuples soumis à la domination des incas. Ce n'était pas un polythéisme organisé et prescrit, comme en Grèce et à Rome. Il faut bien se garder de croire, par exemple, que le temple du Cuzco ait été, comme l'a dit Garcia, une espèce de Panthéon où l'on aurait admis indistinctement tous les dieux des nations conquises. Les règlements des incas ont pour objet, au contraire, de restreindre le plus possible les objets du culte, et, si les rois du Cuzco ont emprunté aux peuples de la côte la croyance au grand Pachacamac, ils n'ont jamais adopté l'idolâtrie grossière des tribus de la Cordillère.

C'est surtout par ses dogmes fondamentaux que la religion péruvienne (nous parlons de celle qui était professée au Cuzco et prescrite par les incas) s'élevait au-dessus du fétichisme des autres peuplades de l'Amérique et se rapprochait des religions de l'Orient. *Pachacamac*, l'âme du monde, était immatériel et infini. Le soleil n'était qu'une des formes

à des peuplades conquises ; les noms qui leur étaient donnés avaient sans doute une origine étrangère à la *qquichua*. L. A.

symboliques de sa puissance. L'inca était une sorte d'incarnation comme les chaberons du Tibet, véritables Bouddhas vivants. Les Péruviens distinguaient l'âme, *runa* (1) (être intelligent) du corps, *Allpacamasca* (2) (terre animée). Cette âme était immortelle. Selon qu'on avait bien ou mal vécu, des récompenses attendaient les bons, dans le monde d'en haut *Ananpacha* (3), et des tortures, les méchants, dans le monde d'en bas, situé au centre de la terre, *Hurinpacha* (4), appelé aussi maison des démons, *Cupaypauacin* (5). Ils croyaient aussi à la résurrection des corps et observaient même un usage assez bizarre qui s'accordait avec cette croyance: quand ils se coupaient les cheveux ou les ongles, ils recueillaient soigneusement ces débris et les plaçaient en dépôt dans les trous des rochers, convaincus que, dans une autre vie, ils devaient avoir besoin de toute la matière qui avait composé leur corps dans celle-ci.

Peut-on considérer comme idolâtres les peuples

(1) *Runa*, *homme*, dans le sens le plus général, *mâle* ou *femelle*. L. A.

(2) *Allpa*, terre, *kamuscca* (?) de *kamuni*, mâcher, pétrir (?). L. A.

(3) *Hanan*, haut, et *pacha* ou *ppacha*, lieu, endroit. L. A.

(4) HURINPACHA ne paraît pas être le mot propre dont se servaient les Péruviens, car il n'existe pas dans la langue qquichua telle qu'elle est venue jusqu'à nous. Il est probable que le mot dont se servaient les Indiens du Pérou était URAPACHA, *monde d'en bas* (de URA, *bas*, et PACHA, *monde*), par opposition à HANANPACHA, *le monde d'en haut* ou *le ciel*. L. A.

(5) Ou bien *Cuyaypa* de *ccuyaypaccak*, qui veut dire *un être digne de compassion, malheureux, misérable*.

qui professaient une religion basée sur les dogmes que nous avons exposés plus haut, et qui n'adressaient leurs hommages qu'à la divinité immatérielle *représentée* par des images et rendue sensible par des *symboles*, mais *non identifiée* avec ces formes périssables. Quant au culte des pierres qui paraît avoir été établi de tout temps au Cuzco, il faut bien se garder de le considérer comme un fétichisme barbare : c'étaient des monuments commémoratifs de l'origine même de la race Péruvienne. Aussi les honorait-on comme des souvenirs, loin de les adorer comme des Dieux.

Le culte du soleil n'est vraisemblablement pas originaire du Cuzco. Il a existé au Mexique avant l'arrivée des Aztèques. Il a peut-être été apporté au Pérou par une émigration des peuples partis de la contrée d'Anahuac lorsque le culte sanguinaire de Téotl lui a été substitué dans ce pays. Quelques savants retrouvent en Amérique les deux sectes de l'Inde : celle des adorateurs de *Vichnou* et celle des adorateurs de *Çiva*. Ils prétendent que le culte Péruvien n'est autre chose que celui de Vichnou se manifestant sous la figure de *Krichna* (le soleil). Le culte barbare des Mexicains rappellerait celui de Çiva. On trouve encore une frappante conformité entre la divinité hindoue *Câli* ou *Bhâvani*, symbole de la mort et de la destruction et à laquelle on faisait des sacrifices humains et celle de *Mictlancihualt*, déesse de l'enfer, au Mexique.

Chez les Muyscas, habitants du plateau de Bo-

gota, le grand Bochica était l'incarnation du soleil. Il réglait le temps et avait inventé le calendrier appelé *sua*, mot par lequel on désigne aussi les Européens, dans la langue Muysca, parce qu'on les considérait comme fils du soleil.

Pour en revenir à la religion du soleil établie au Cuzco à une époque ancienne, et qui demeura le culte national du Pérou pendant toute la durée du gouvernement des incas, elle avait son temple principal dans la capitale religieuse et politique de l'empire. L'astre était représenté dans une des chambres du temple, dite chambre du soleil, par une grande plaque d'or. *Ce n'était pas une idole*, dit Garcilaso, *c'était la figure du Dieu*. Elle était si grande qu'elle couvrait tout le fond de la pièce. Lors de la conquête, elle échut en partage à un certain Mancio Serra de Leguiçano, joueur effréné qui la perdit en une nuit et fut réduit pour vivre à se faire, dans la suite, alcayde de la municipalité du Cuzco.

On voyait de chaque côté de l'image d'or, les momies des rois incas, embaumés, assis sur leur chaises d'or et paraissant encore vivants, tous la face tournée vers les assistants à l'exception de Viracocha qui se trouvait vis-à-vis du disque d'or du soleil. Les Indiens, à l'approche des Espagnols, cachèrent avec soin les corps de leurs anciens rois. On n'en a retrouvé qu'un petit nombre. Cette découverte est due au licencié Paulo, en 1559.

Une autre pièce du temple était consacrée à la

lune, *Mama-Colla*, qui y était représentée par une plaque d'argent figurant un visage de femme et de chaque côté de laquelle étaient les corps des reines; Mama-Ocllo seule faisait face à l'image de la divinité.

Une autre pièce était consacrée à la planète de Vénus, *Chasca* (cheveux crépus), honorée comme suivante du soleil;

Une autre, au tonnerre, *Illapa*, serviteur du soleil, espèce de trinité non représentée et rappelant à la fois le bruit de la foudre, l'éclair (1) et la foudre elle-même;

Une autre enfin à l'arc-en-ciel, comme procédant du soleil; il était figuré dans cette chambre. C'était le symbole de la puissance des incas qui l'auraient, dit-on, adopté même pour *blason*.

Rien, comme on le voit, dans le temple du Cuzco, qui ressemble à une idole. C'étaient de pures représentations du solcil, de la lune, de l'arc-en-ciel, et ces anciennes divinités n'étaient elles-mêmes, sous les derniers incas, que des manifestations du grand Pachacamac. Tel était le culte reconnu par l'Etat et enseigné aux peuples. Mais ces notions d'un Dieu immatériel, infini et éternel n'avaient pas dû pénétrer facilement dans l'esprit de la foule qui conserva toujours ses antiques superstitions.

Les prêtres du soleil, au Cuzco, étaient tous du sang royal. Dans les provinces, ils appartenaient aux familles les plus illustres. Le grand prêtre était toujours frère ou oncle de l'inca, qui lui-même avait

(1) L'*éclair* se disait plus particulièrement *chhoqqueylla*. L. A.

un caractère sacré et réunissait en sa personne la puissance temporelle et spirituelle comme le grand lama du Thibet. C'était lui qui réglait les cérémonies et faisait connaître au peuple, par la voix des prêtres, ses arrêts augustes concernant la religion.

Il existait au Pérou, comme au Mexique, de nombreux couvents de vierges. Le principal était au Cuzco. On l'appelait *Aclla-Huaci* (maison des filles choisies). Elles étaient choisies en effet parmi les plus belles et les plus nobles. On les consacrait au soleil avant qu'elles eussent huit ans accomplis. Elles étaient du sang des incas et étaient considérées comme les épouses du soleil. Leur nom était *Collas* (1). Les plus âgées, véritables abbesses, s'appelaient *Mama-Cunas* (2) et faisaient l'éducation des jeunes novices comme cela se pratiquait dans le collége des Vestales de Rome. D'autres étaient chargées de pourvoir aux besoins de la maison. La règle, très-sévère, était rigoureusement observée. La claustration surtout ne pouvait, dans aucun cas, être enfreinte. L'inca lui-même ne pénétrait jamais dans la demeure des vierges. La reine et ses filles seulement y étaient admises. La *Colla* qui manquait à son vœu de virginité était enterrée vivante et le coupable était pendu. Sa femme, ses parents, ses domestiques, tous les habitants de son village ou de

(1) De *kolla*, jeune enfant.

(2) Sans doute de *cuni*, *haut*, *élevé*, et, par suite, *ancien*, *vieux*. — *Mamacuna* veut dire proprement *matrone*, *femme de rang élevé*.

L. A.

son quartier subissaient le même sort; leurs maisons étaient rasées et l'on semait des pierres à la place. Garcilaso ajoute que l'on n'eut jamais lieu d'appliquer ce châtiment terrible.

Après les deux portes d'entrée qui donnaient accès au couvent, on trouvait un long corridor étroit de chaque côté duquel étaient les chambres communes où les vierges se réunissaient pour travailler. A toutes les portes intérieures étaient des *tourières* que l'on choisissait parmi les plus éprouvées. A l'extrémité du corridor étaient les appartements des épouses du soleil. Vingt portiers étaient préposés à l'entrée principale : ils déposaient à la seconde entrée tous les objets introduits dans la maison, et prenaient ceux qui en devaient sortir. Ils ne pouvaient jamais franchir cette seconde porte sous peine de la vie.

Cinq cents filles vierges d'une condition inférieure à celle des Collas étaient commises au service de la maison.

Les occupations des Collas consistaient en différents travaux : elles filaient et tissaient tous les vêtements de l'inca et toutes les étoffes destinées au soleil.

Elles fabriquaient le *llautu* ou coiffure de l'inca ; elles faisaient encore l'*uncu*, ou chemisette de l'inca; le *yacolla*, manteau à deux pointes ; le *chuspa*, sac carré dans lequel on mettait la *coca;* enfin elles fabriquaient encore les *paychas*, glands jaunes et rouges attachés à une tresse mince et longue de deux

coudées. Cet insigne était réservé aux parents de l'inca (1).

Les Collas pétrissaient de leurs mains le *zancu* (2) ou pain sacré offert en sacrifice au soleil pendant les grandes fêtes de *Raimi* et de *Cittua*. Elles préparaient l'*aka*, boisson de l'inca et de la famille royale pendant ces mêmes jours de fêtes.

Tous les ustensiles qui servaient aux Collas étaient d'or ou d'argent, ces métaux étant réservés à tout ce qui touchait de près ou de loin au culte du soleil. L'inca seul pouvait accorder aux curacas ou chefs le droit de se servir de vases d'or ou d'argent.

Il y avait, attenant au couvent des vierges, un jardin artificiel comme celui qui touchait au temple du Cuzco. Les arbres et les plantes, les insectes et les oiseaux qui s'y trouvaient étaient d'or et d'argent.

Les couvents des provinces suivaient la même règle que celui du Cuzco et étaient en tout semblables; seulement les vierges étaient prises soit dans la famille royale, soit dans celles des curacas et même parmi le peuple, par faveur spéciale. On choisissait alors celles qui se faisaient remarquer par leur grande beauté. Ces dernières étaient destinées à devenir les concubines de l'inca ; mais, pendant le temps qu'elles passaient dans le couvent, elles étaient soumises à la même règle que les autres.

(1) Voy. au Musée des Antiquités américaines du Louvre.
(2) Les dictionnaires donnent *Çanecu*. L. A.

Les travaux accomplis dans les couvents des provinces étaient envoyés au Cuzco, et l'inca les tenait en réserve pour récompenser ceux qu'il voulait honorer.

Les concubines de l'inca étaient attachées à la cour du Cuzco comme suivantes de la reine, tant qu'elles conservaient leur jeunesse et leur beauté; puis on les renvoyait à leurs familles qui tenaient à grand honneur de les avoir nourries pour les plaisirs du fils du soleil.

Il existait aussi au Pérou des vierges libres, espèce de chanoinesses, vivant dans le monde et faisant vœu de chasteté. Celles qui y manquaient étaient brûlées ou précipitées vivantes dans le lac des Lions. La grand'tante maternelle de Garcilaso appartenait à cet *ordre* des vierges libres.

Indépendamment des prêtres du soleil et des Collas, il y avait au Pérou un grand nombre de prêtres inférieurs qui n'avaient évidemment aucun caractère officiel et qui, sans l'aveu de l'État, exploitaient la crédulité des particuliers. C'étaient des espèces de magiciens ou devins portant différents noms, selon l'emploi qu'ils se donnaient. Le P. Arriaga nous fait connaître plusieurs de ces devins : les ***Huacavillacs*** (1) qui interrogeaient les idoles et rendaient les oracles; les ***Malquivillacs*** (2) qui évoquaient les morts; les ***Macsas*** ou ***Vihas***, prêtres des Dieux familiers; les ***Aucachics*** ou ***Jchuris***, confesseurs. Aux

(1) Proprement : qui parle avec la *Huaca*.
(2) ***Ayatapucs***, selon Balboa.

principales fêtes, les Indiens confessaient leurs péchés à ces devins qui leur en donnaient l'absolution. Quand l'Indien s'approchait du devin confesseur, il prononçait cette formule : « Écoutez-moi, montagnes d'alentour, plaines, condors qui volez, hiboux et insectes, car je veux confesser mes péchés. » Il apportait une petite boule rouge en pierre ou en os, que l'on appelait en Aymara *mussu*, et qui était percée d'une épine. Quand la confession était finie, le devin enfonçait l'épine jusqu'à ce qu'il eût fait éclater la boule. Si elle tombait en trois morceaux, c'était un signe que la confession était bonne ; sinon, il fallait la recommencer. Quelquefois le confesseur maltraitait le pénitent pour lui faire avouer ses péchés et le soumettait à une espèce de *question*. L'absolution était accompagnée de cérémonies symboliques : le devin répandait à terre un peu de cendre provenant des sacrifices. Le pénitent soufflait dessus et recevait une petite pierre appelée *parca* ou pardon. Puis il allait se laver la tête dans le confluent de deux ruisseaux. On lui infligeait ordinairement pour pénitence de s'abstenir de sa femme pendant un temps souvent très-long, de se priver de poivre (1) et de sel. Ils étaient dans l'usage, pour rendre la purification complète, de se revêtir des habits nouveaux pensant que les péchés, et la corruption restaient attachés aux anciens vêtements.

(1) Les Indiens ne connaissaient que le *poivre doux*, dont ils faisaient une boisson, et le piment, appelé *vehu*, était la seule épice de ce genre dont ils fissent usage.

L. A.

La confession régénérait donc le pécheur, et les cérémonies de l'absolution étaient comme une sorte de baptême (1).

Il existait aussi des devins appelés *Acuacs* ou *Accacs* (2), chargés de préparer la boisson appelée *chica* (3), (faite avec du maïs fermenté), que l'on offrait aux dieux familiers.

Venaient ensuite les magiciens chargés des différentes branches de la science augurale qui était au moins aussi variée qu'à Rome; mais ces sortes de devins n'avaient pas, comme chez les anciens peuples de l'Italie, de caractère public, et le bas peuple qui les recherchait formait plutôt autour d'eux un cortége de clients qu'une assemblée de fidèles. Les principaux empiriques de la science augurale

(1) Quant au baptême lui-même, nous n'avons pas de preuve qu'il existât au Pérou; mais il était en usage au Mexique. Dans le recueil des manuscrits de Mendoza (premier vice-roi), conservé à la Bibliothèque impériale, on voit figurés les anciens usages de la vie domestique et principalement tout ce qui avait rapport à la naissance et à a première éducation de l'enfant. D'abord la sage-femme, en invoquant le dieu Ometeuctli et la déesse Omecihuatl, qui vivent dans le séjour des bienheureux, jetait de l'eau sur le front et la poitrine du nouveau-né, après avoir prononcé diverses prières (Voy. Clavigero, tome II, p. 86). L'eau était considérée comme le symbole de la purification de l'âme. La sage-femme faisait ensuite approcher les jeunes gens qui donnaient le nom à l'enfant. E. D.

(2) *Acuacs* est évidemment un mot forgé par les Espagnols et formé du mot *axua* que l'on écrivait aussi *açua*, et qui servait à désigner la boisson appelée par les Indiens *aka*. L. A.

(3) *Chicha*, et non *chica*, est le nom *créole* donné par les Espagnols à la boisson appelée par les Indiens *aka*. Aujourd'hui le nom *créole* a presque partout remplacé, même pour les Indiens parlant leur langue, le nom véritablement qquichua *aka*. L. A.

étaient les *Socyacs* qui prédisaient l'avenir à l'aide des grains de maïs; les *Hèchécocs*, au moyen de la coca; les *Pachacucs* en observant la marche d'une espèce d'araignée; les *Moscocs* avaient en partage l'explication des songes; les *Hlacaricucs* découvraient l'avenir en observant les cochons d'Inde; les *Canchus* (1) jetaient des sorts et avaient le pouvoir de faire périr par leurs maléfices leurs ennemis ou les ennemis de leurs clients. Ils endormaient toute la maison de ceux auxquels ils voulaient nuire, y pénétraient, et suçaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ce sont les *Gettatori* napolitains.

Tous ces emplois religieux, y compris celui des confesseurs, pouvaient être exercés indistinctement par des hommes ou par des femmes. On était devin soit par héritage, soit par élection.

Balboa (2) nous fait connaître encore les *Caviacocs*, qui persuadaient au peuple qu'ils pouvaient, dans leur ivresse, découvrir les choses les plus secrètes; les *Runatinguis*, qui préparaient des philtres irrésistibles, et vendaient une espèce de talisman appelé *Huacanqui*, composé de racines de diverses plantes ou de plumes d'oiseaux. On plaçait le talisman dans les vêtements ou dans le lit de celle qu'on voulait séduire; enfin les *Virapircos*, qui brûlaient la graisse des victimes, et prétendaient lire l'avenir dans la fumée qui s'en échappait; et les *Calpariculs*,

(1) Tous ces noms, excepté *Huacanqui* (*Voy.* plus bas), sont plus que douteux quant à l'ortographe; mais l'auteur les cite ainsi. L. A.

(2) Page 29.

sorte d'extispices qui observaient les entrailles et les autres viscères des animaux sacrifiés, et prédisaient la durée de la vie de ceux qui les consultaient.

On peut, certes, découvrir, dans tous ce qui précède, de nombreux rapports avec la science de la divination des peuples de l'ancien continent. Il ne faut cependant pas attacher trop d'importance à ces analogies ; car, s'il existe une grande conformité naturelle entre les superstitions des différents peuples du globe, c'est assurément dans le besoin universellement répandu de pénétrer l'avenir et dans l'inclination générale des hommes vers le merveilleux. Chez les nations méridionales surtout, qui sont douées d'une imagination vive et d'un esprit crédule, ce goût a été répandu de tout temps et a résisté même aux lumières de la raison et aux progrès de la civilisation. Personne n'ignore combien les Grecs et les Romains étaient curieux d'interroger l'avenir et combien la science augurale, la croyance aux oracles et la pratique de la magie étaient en honneur chez les anciens. Nous voyons aujourd'hui que ces superstitions se sont conservées chez presque tous les peuples modernes. Nous savons, d'après le témoignage du P. Huc, qu'en Mongolie, les lamas chassent les démons au moyen de l'exorcisme, scène de magie à la façon antique et à laquelle rien ne manque, pas mêmes les petites statues de pâte de Canidie ou de la magicienne de Théocrite. Il n'est pas de peuple barbare qui soit insensible à ces sortiléges et qui ne croie à la magie. M. le comte d'Es-

cayrac de Lauture, dans son *Mémoire sur le Soudan*, nous apprend qu'il n'y a point d'autre médecine chez ces peuples que celle des magiciens et des sorciers (1).

L'étude de l'astronomie, très-perfectionnée chez les Péruviens, comme chez tous les peuples qui adoraient les astres, les avait conduits à diviser l'année en mois. Dans chaque mois se célébraient des fêtes qui revenaient à jour fixe. On trouve dans les historiens, et surtout dans Balboa, le tableau des principales fêtes. Ce sont, pour ainsi dire, des *fastes péruviens*, semblables ceux qu'Ovide a recueillis à Rome.

Dans le mois de décembre (raymi) avait lieu la plus grande fête de l'année. Elle se célébrait dans la grande place qui précède le temple du soleil au Cuzco. On offrait à la divinité un grand nombre de lamas que l'on brûlait sur des bûchers composés de bois odorants artistement travaillés.

On sacrifiait aussi des oiseaux et toute sorte d'animaux; mais fort rarement des victimes humaines. Cet usage qui a existé longtemps chez plusieurs tribus du Pérou, a fini par disparaître entièrement sous la domination des incas. Il importe de distinguer les massacres, qui ne sont que des vengeances politiques ou des représailles de guerre, de ces sacrifices humains qui avaient, au Mexique par exemple, le caractère fixe d'une institution religieuse. Lorsque les offrandes à la divinité étaient accom-

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, 4e série, t. XI, janvier et février 1856, p. 58.

plies, on se livrait à des danses solennelles, dans lesquelles figuraient des représentants de toutes les provinces. Ces danses, appelées *Capac-raymi*, furent réglées par Huayna-Capac, 12e inca. Les hommes seuls y prenaient part. Ils se tenaient par la main au nombre de deux ou trois cents, et exécutaient une sorte de farandole; partant tous en même temps, ils faisaient deux pas en avant et un en arrière, de sorte qu'ils gagnaient toujours du terrain. En même temps ils célébraient dans leurs chants les exploits des incas. Huayna-Capac fit faire une chaîne en or que tout le monde tenait à la main; elle était aussi longue que les deux places du Cuzco, et était composée d'anneaux qui avaient tous le diamètre du bras. Les Indiens l'ont cachée soigneusement à l'époque de l'arrivée des Espagnols. Huasca signifie corde; de là, le nom de Huascar donné au fils aîné de l'inca.

C'était à la fête de raymi (1) que les jeunes incas recevaient leurs armes, ou étaient «armés chevaliers», selon l'expression de l'historien Balboa. Les vieillards, chargés de leur éducation, les préparaient à cette solennité en les fouettant avec des frondes et en leur frottant la figure du sang des victimes. Les personnes étrangères au Cuzco ne pouvaient assis-

(1) En *décembre* qui avait pris le nom des fêtes que l'on célébrait pendant sa durée. Cependant il faut dire que le mot *raymi* signifiait en général *fête* ou *grande fête*, d'où il faut conclure que le *raymi* était la fête par excellence, que l'on désignait par la seule qualification *la fête*, et que les autres étaient désignées par le mot de *raymi* joint à quelque autre qualification spéciale, telle que *Inti raymi*, *fête du Soleil*.

L. A.

ter à ces cérémonies de l'armement; elles s'éloignaient pour un temps et revenaient aussitôt que ces rites étaient accomplis. Le jour fixé pour leur retour, elles étaient invitées à un festin composé de pain pétri par les femmes du Soleil avec le sang des victimes. C'était, en quelque sorte, le signe de l'alliance conclue entre l'empereur et les chefs des tribus. Ce repas sacré rappelait de loin la cérémonie mexicaine qui consistait à partager entre les assistants une idole de pâte, composée de sang humain, de farine et d'huile, dont chacun mangeait un morceau.

Dans le mois camay (1)(janvier), on accomplissait de nombreux sacrifices. Les cendres des victimes étaient jetées dans les ruisseaux qui entraînaient ainsi dans leurs cours tous les péchés de la nation(2), de même que le bouc émissaire des Hébreux les emportait dans le désert.

Dans le mois *hatun-pucuy* (février), on sacrifiait une hécatombe de lamas. Ainsi que dans les deux mois suivants, *ingalamo-pachapucuy* (mars) et *ariguaquiz* (avril).

Dans le mois *hatuncuzqui-aymoraï* (mai), l'on célébrait beaucoup de rejouissances à l'occasion de la récolte du maïs. Elles avaient lieu surtout dans les jardins du Soleil, sur la terrasse *Collcampata* (les cultures des Péruviens, dans les montagnes, étaient presque toujours disposées en terrasses). Pendant ces

(1) Se dit aussi *kollapucuy*. L. A.
(2) Balboa, p. 124 et suiv.

fêtes, on était dans l'usage de s'enivrer avec la *chicha* ou *aka*, et l'on répétait en chœur des chants appelés *âymoraï;* puis, on immolait des lamas de diverses couleurs. Le Père Arriaga donne à cette fête le nom de *Ayrihuanita* à cause de la danse *ayrihua*, qui ressemblait assez à nos divertissements de carnaval. Elle était accompagnée de toute sorte d'instruments, et les hommes prenaient différents déguisements, se mettant les uns des têtes de cerfs, les autres des croissants d'argent ou *chacrahincas*.

Au mois d'*aucay-cuzqui* (juin), avait lieu la fête du soleil appelée *ynti-raymi*. On fabriquait des statues d'hommes et de femmes grossièrement sculptées et on les couvrait de riches vêtements ; on répandait ensuite des fleurs devant les temples ; puis on immolait cent lamas sauvages, l'inca, avec les chefs des tribus, exécutait lui-même une danse appelée *cayo*. C'était vers la fête Dieu, dit le P. Arriaga, que se célébrait la fête *oncoy* en l'honneur des pléiades.

Pendant le mois *chaqua-guarquiz* (juillet), on immolait cent lamas tachetés.

Pendant le mois *yapaquiz* (août), on immolait cent lamas bruns et l'on brûlait mille *cuyes* ou cochons d'Inde, pour obtenir d'abondantes récoltes. C'était la fête des *ambarvalia* à Rome ou des *rogations* chez les catholiques.

Dans le mois *coya-raymi* (septembre), on célébrait entre autres grandes fêtes, celle de *pitua*.

Toutes les *idoles* étaient réunies dans une place, avant le lever de la nouvelle lune. Aussitôt qu'elle

paraissait à l'horizon, les Indiens poussaient de grands cris en disant : « que le mal s'en aille ! » puis ils se frappaient les uns les autres avec des brandons de paille enflammés qu'ils nommaient *pancones* (1). Ils allaient ensuite se laver à un ruisseau ou à une fontaine, et après cette ablution, ils immolaient cent lamas à laine blanche. Ils s'enivraient ensuite pendant quatre jours et mangeaient des gâteaux que les Collas avaient pétris avec le sang des victimes. On en donnait un morceau à tous les étrangers, et l'on en envoyait à tous les huacas de l'empire.

Dans le mois *oma-raymi-puchacquiz* (octobre), on sacrifiait une hécatombe de lamas. Puis, si la terre souffrait trop de la sécheresse, les prêtres prenaient un de ces animaux, lui attachaient les quatre pieds et le portaient au milieu d'une plaine. Là, ils chantaient un cantique dont le sens était inconnu du vulgaire. Ensuite ils répandaient de la *chicha* autour du lama, et le laissaient en ce lieu sans lui donner aucune nourriture jusqu'à ce qu'il tombât de la pluie. On invoquait aussi le tonnerre pour lui demander la fin de la sécheresse (P. Arriaga).

C'était pendant le mois *aya-marca-raymi* (novembre), que l'on perçait les oreilles aux jeunes

(1) Ce mot est évidemment un pluriel espagnol composé du mot *ppancoa* qui veut dire *la feuille du maïs* qui enveloppe l'épi. De ce mot on aurait fait l'augmentatif *pancon*, *grosse feuille de maïs, paquet de feuilles de maïs* (ce qui est parfaitement dans l'esprit de la langue espagnole) ; et au pluriel, *pancones, paquets de feuilles, torches*, quand il s'agit de feuilles qui servent à brûler. L. A.

gens qui devaient recevoir les armes dans le mois suivant.

Huayna-Capac établit la cérémonie du sevrage des premiers nés. Les incas héritiers du trône n'étaient sevrés qu'à l'âge de deux ans. On leur coupait les cheveux et on leur imposait un nom. Tous les parents étant réunis, on choisissait parmi eux le parrain de l'enfant. C'était lui qui donnait le premier coup à sa chevelure avec un couteau en silex. Tous les parents coupaient une mêche de cheveux jusqu'à ce que l'enfant fût entièrement tondu. On lui offrait des présents consistant en vêtements, bétail, armes, vases d'or et d'argent. Après l'offrande, on buvait et l'on chantait jusqu'à la nuit. Ces cérémonies, qui duraient quatre jours, avaient lieu pour les premiers nés de toutes les familles; mais l'offrande des vases d'or et d'argent était réservée à l'héritier du sang royal dont le parrain était, de droit, le grand prêtre du soleil.

II. *Gouvernement et administration*. Nous avons vu que l'empire du Pérou se divisait en quatre parties d'après les quatre points cardinaux, et que cette division s'étendait aux pays conquis aussi bien qu'aux pays à conquérir; c'est-à-dire à la terre entière.

Toute la population était divisée en décuries. Parmi les dix individus qui la composaient, le gouvernement en choisissait un qui était le chef des neuf autres. Cinq décuries avaient à leur tête un décurion; dix décuries, un décurion d'un ordre su-

périeur; cinquante décuries, un chef qui commandait ainsi à cinq cents hommes; deux compagnies de cinq cents hommes, un général. La plus petite division était donc de dix hommes; la plus grande, de mille.

Le décurion avait deux devoirs à remplir envers ses administrés : 1° Il devait les assister dans tous leurs besoins, leur faire distribuer des semences, de la laine, faire réparer leurs maisons; 2° Il devait s'instruire de tous les délits et de tous les crimes commis dans sa décurie et en faire le rapport à ses supérieurs. Il envoyait le coupable devant le magistrat de tel ou tel degré suivant la gravité du manquement. Dans tous les centres importants de population, était un juge suprême qui prononçait en dernier ressort. Quand il s'agissait de différends survenus entre des provinces, l'inca désignait un juge spécial. Le décurion qui ne remplissait pas fidèlement sa charge et ne dénonçait pas les délits commis dans sa décurie était puni comme le coupable. Grâce à un si bel ordre, il n'y avait ni fainéants, ni vagabonds. Il n'existait pas de peines pécuniaires, et la peine de mort était réservée aux grands crimes. La loi avait donc un caractère vraiment moral. Le coupable ne pouvait pas composer avec l'offensé comme chez les peuples de l'ancienne Germanie, et la société outragée ne se vengait point sur sa personne, mais elle exigeait une réparation de l'offense au nom de la loi.

Sous le rapport politique, chaque province était

administrée par un *curaca* ou chef. C'est improprement que plusieurs historiens Espagnols désignent le chef sous le nom de cacique, appellation réservée aux peuples Caraïbes des Antilles.

Pour chacun des quatre grands districts, il y avait des conseillers de guerre, de finance, de justice, présidés par un vice-roi, délégué par l'inca. Les vice-rois devaient être du sang royal et formaient à eux seuls le conseil d'État du Cuzco. Tous les emplois supérieurs étaient, autant que possible, confiés à des parents de l'inca. Les fonctions subalternes étaient laissées aux indigènes.

Lorsqu'un peuple était soumis par les armes de l'inca ou des chefs militaires qu'il avait désignés pour le commandement des armées, il recevait la loi religieuse du Cuzco, et était placé dans la même condition politique et civile que les anciens sujets de l'empire.

Le gouvernement des incas paraît avoir été assez débonnaire, aussi les révoltes étaient-elles fréquentes. Nous les voyons souvent recommencer les mêmes expéditions, et soumettre plusieurs fois les nations déjà vaincues. Lorsque leur longanimité était poussée à bout, ils avaient recours à la ***transportation*** en masse des peuples rebelles, comme cela avait lieu chez les Romains. C'est ainsi que plusieurs tribus de la côte furent contraintes de s'expatrier et de s'établir dans la Cordillère où les nouveaux colons recevaient des terres à proximité de la capitale. Ils prenaient alors le nom de Mitimaès ou

plutôt Mitticak (celui qui s'enfuit ou qui s'éloigne).

III. *Vie civile. Usages.* Le mariage n'était, à proprement parler, qu'une cérémonie civile. C'est l'inca qui, tous les deux ans, mariait les jeunes filles du Cuzco. Il fallait qu'elles eussent au moins dix-huit ans, et les garçons vingt-quatre. Il faisait approcher successivement un jeune homme et une jeune fille, leur joignaient les mains et le mariage était conclu. Pour chaque ménage nouveau, l'on construisait une maison, et les parents fournissaient le mobilier. Les noces, célébrées chez les parents de l'époux, duraient de quatre à six jours. L'inca mariait les curacas avec les filles d'autres curacas qu'il demandait comme pour lui-même. Quelquefois aussi il leur donnait pour épouses ses filles naturelles. Dans les provinces, c'étaient les curacas de chaque district qui faisaient les mariages. Les habitants d'une province ne pouvaient contracter d'alliance avec ceux d'une autre province. Autant qu'il se pouvait, on se mariait dans sa décurie et même dans sa famille. On ne pouvait changer sa résidence, de sorte que les tribus ne se mêlaient jamais, et que les nationalités subsistèrent après la conquête des incas. C'est ce qui explique comment les révoltes étaient continuelles.

L'héritier du sang royal devait épouser sa sœur aînée, et, à défaut de sœurs, sa plus proche parente. S'il n'avait point d'enfant de la première, il épousait la seconde, puis la troisième; aussi les sœurs de l'inca était-elles réservées à la couche

royale; personne ne pouvait prétendre à leur alliance.

La dignité des curacas était héréditaire. Quand ils n'avaient pas de fils, elle passait à leurs frères. L'inca avait un grand nombre de concubines; ses enfants naturels formaient le second degré des princes du sang royal.

Une loi défendait aux veuves de se remarier si elles avaient des enfants. Si elles n'en avaient pas, elles pouvaient contracter une autre alliance après un an de veuvage. Le frère du défunt était tenu, comme chez les juifs (1), d'épouser sa belle-sœur (2).

L'éducation des enfants était très-soignée. Ils étaient soumis à une sévère surveillance.

Les femmes mariées filaient et tissaient, mais elles cousaient peu. Les hommes s'occupaient de la culture de la terre. Dans quelques provinces les femmes partageaient ces travaux pénibles.

L'usage de la monnaie était ignoré au Pérou. Les transactions commerciales consistaient en échanges. On ne vendait pas la terre; l'inca était, comme le pacha d'Égypte, l'unique propriétaire du sol. Il le donnait en investiture aux habitants, et ceux-ci n'étaient à proprement parler, que ses vassaux ou ses fermiers. On ne vendait pas d'habits, ils étaient fabriqués dans les maisons de chaque particulier pour l'usage de la famille.

(1) *Deutéronome*, c. XXV, 5.

(2) Torquemada, l. XII, c. 4 et 9.

Les fils ou *quipos* (1) servaient à faire les comptes. Il y en avait de différentes couleurs, et toutes avaient leur signification. Les nœuds représentaient des nombres. Les fils jaunes étaient employés pour les comptes relatifs à l'or; les blancs, pour les comptes relatifs à l'argent; les rouges servaient pour le dénombrement et les répartitions des gens de guerre. Il y avait des Indiens préposés aux *quipos*. C'étaient des espèces d'agents comptables.

IV. *Sciences*. De toutes les sciences la plus perfectionnée était l'astronomie. Les Péruviens connaissaient l'année solaire de 365 jours, ainsi que la division en 12 mois. Ils étaient même plus avancés sous ce rapport que les Mexicains qui divisaient l'année en 18 mois. Ils avaient étudié avec soin les phases de la lune, et avaient aussi une année lunaire correspondante à la révolution de 354 jours 8 heures et 48 minutes. Pour la faire coïncider avec l'année solaire, ils ajoutaient 11 jours, qui étaient répartis dans les 12 lunes. D'après un édit de l'inca Pachacutec, il y avait trois fêtes régulièrement espacées dans chaque mois lunaire. C'était en même temps des jours de foire ou de marché, pendant lesquels on devait faire trève à toute espèce de travaux. Ce temps de repos tombait tous les 9 jours comme les *nondines* des Romains. C'est donc par erreur que Garcilaso dit que les Péruviens connaissaient la semaine de 7 jours, d'après la révolution lunaire. Le P. Acosta a fort bien re-

(1) *Qquipu*, quipo est le nom espagnolisé.

marqué que la petite période de 7 jours ne correspond pas exactement aux phases de la lune, mais que notre semaine tire son origine du nombre des planètes.

L'année s'appelait *huata*, mot qui dérive évidemment du verbe *huatani*, lier. Or, chez les Indiens, le demi-siècle de 52 ans était figuré par l'hiéroglyphe d'un paquet de roseaux liés ensemble au moyen d'un ruban.

Il y avait huit tours à l'ouest du Cuzco et huit à l'est. Chacune de ces huit tours était placée à 18 ou 20 pieds l'une de l'autre. Elles indiquaient le point où le soleil paraissait et disparaissait à l'horizon, à l'époque du solstice (1). Ces tours étaient encore debout en 1560, et les débris en subsistent encore aujourd'hui.

Pour vérifier les équinoxes, les prêtres avaient disposé dans les cours des temples du Soleil des colonnes richement sculptées. Quand l'équinoxe approchait, ils observaient l'ombre que projetaient les colonnes. Elles étaient placées au centre d'un grand cercle partagé, de l'est à l'ouest, par une ligne dont l'expérience leur avait indiqué la direction exacte. Lors qu'ils voyaient que l'ombre prenait cette ligne par le milieu et qu'à midi la colonne ne projetait plus aucune ombre, ils annonçaient que c'était le jour de l'équinoxe. Alors ils ornaient ces colonnes de fleurs et plaçaient dessus la chaire du Soleil. Les

(1) Pedro de Cieça, c. 92; P. Acosta, l. VI, c. 8.

Amautas avaient remarqué qu'à mesure que les conquêtes des incas s'étendaient vers le nord, l'ombre projetée par les colonnes que l'on dressait dans les nouveaux temples diminuait de plus en plus. Ils en conclurent que ces résidences, et surtout le Quito, étaient plus agréables au Soleil. Les éclipses de soleil étaient regardées comme un signe de la colère céleste; celles de lune leur faisait craindre que cet astre ne *mourût*. Aussi cherchaient-ils à le *rappeler à la vie* en sonnant de la trompe, en battant le tambour et en frappant les chiens pour les faire aboyer. Car la lune aimait les chiens comme la triple déesse des Romains.

ERNEST DESJARDINS.

(La fin au prochain cahier.)

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISÉES DU MEXIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE,
DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,
ÉCRITE SUR LES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENTS INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,
Ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal. (Guatémala) (1).

L'histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, est un livre destiné à rectifier bien des erreurs, et à nous offrir un sujet de profondes méditations, à nous surtout, héritiers de la civilisation Grecque et Romaine et assez enclins comme nos ancêtres à regarder comme barbares les hommes qui ne partagent pas nos usages. Cette réflexion ne s'adresse naturellement pas à ces savants investigateurs de tout ce qui se rattache à l'histoire de l'humanité ; ceux-là n'ignorent pas la valeur de notre prétention.

(1) 4 volumes in-8° ornés de 2 cartes. — Arthus Bertrand, éditeur, 1857-1858.

En lisant les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg, nous y trouvons l'histoire d'une civilisation antérieure de plusieurs siècles à la conquête des Espagnols et qui rappelle les belles époques de la vie des Égyptiens, des Assyriens, et des autres grands peuples de l'Asie.

L'auteur, après avoir tracé rapidement dans son introduction ses voyages dans les pays que son travail devait nous faire connaître, et son séjour au milieu des restes des races Américaines, pour en apprendre les langues différentes, y recueillir les traditions orales, donne la nomenclature des nombreux documents qu'il a rassemblés ou consultés: manuscrits des Indiens dans leurs langues, mémoires, histoires, relations des auteurs du temps de la conquête et des siècles suivants. Aussi s'aperçoit-on promptement que l'historien cherche avant tout la vérité; il annonce comme douteux ce qui lui paraît douteux, et comme vrai seulement ce qui offre les caractères de la certitude; son introduction renferme encore un aperçu de l'écriture des Mexicains tiré presque entièrement d'un ouvrage que va bientôt publier M. Aubin, parvenu, après vingt ans de travail patient et soutenu à reconstituer le système presque entier de cette écriture. On peut donc avoir toute confiance dans les relations des Indiens, écrites dans leurs langues, avec leurs caractères spéciaux ou en lettres espagnoles, puisqu'ils avaient sous les yeux les œuvres de leurs aïeux, dont une partie fut sauvée par quelques savants religieux,

après la première destruction opérée par leurs confrères.

On ne saurait trop regretter cependant avec M. Brasseur de Bourbourg, la destruction barbare et systématique d'une foule de manuscrits, ordonnée par une politique fanatique et barbare qui privait ainsi les Indiens de la connaissance de l'histoire et de la religion de leurs ancêtres.

La première question qui frappe l'esprit et que se propose l'auteur au commencement de son histoire est nécessairement celle du mode de population de l'Amérique. Pour les animaux, après avoir cité quelques opinions passablement singulières de divers auteurs sur ce sujet, M. Brasseur n'entre pas dans cette discussion qui s'éloigne trop de son sujet et que rend assez facile d'ailleurs l'étude de la géologie.

Pour l'homme, il peut vivre partout, et par conséquent se transporter partout, et toutes les traditions des peuples de l'Amérique, qui ont conservé un souvenir de leur origine, désignent l'Orient comme leur patrie primitive; quelques-uns parlent même de longs voyages dans des pays de glaces, sur des mers nébuleuses traversées avec beaucoup de souffrance; celles des Chippeways indiquent presque clairement l'Asie, mais en venant de l'ouest. Les chapitres qui traitent de cette question sont tous d'un puissant intérêt.

Par la multitude des langages des populations américaines (plus de 200) jointe à la similitude de

leurs constructions et de leurs formes grammaticales, l'auteur est conduit à penser que l'émigration en Amérique remonte à une haute antiquité; que c'est en Amérique même qu'ont pris naissance ces subdivisions d'une même langue par l'absence de communication, les usages différents que des séjours dans des climats différents ont introduits entre des peuples d'un même origine. On peut aussi y joindre les émigrations plus modernes qui, trop peu nombreuses pour altérer les formes de l'ancienne langue, ont néanmoins contribué à en étendre les subdivisions.

Les populations américaines peuvent se diviser en deux grandes familles : l'une comprenant les tribus vivant à l'état sauvage des produits spontanés du sol, de la pêche; l'autre organisée en corps de nations, adonnées à l'agriculture, ayant des gouvernements réguliers et une hiérarchie sacerdotale puissante. Mais cette civilisation avait-elle pris naissance chez eux, s'était-elle développée graduellement ou leur avait-elle été apportée? L'auteur d'après sa connaissance du caractère des Indiens, est de cette opinion. Au reste la lecture des traditions rapportées dans son ouvrage ne peut laisser aucun doute. On voit partout, les premiers législateurs venant de pays lointains et luttant contre des obstacles de toute nature pour répandre leurs idées nouvelles.

Ainsi l'Amérique était peuplée depuis longtemps quand Votan et ensuite Quetzacohuatl et ses compagnons apparaissent, apportant la connaissance de

Dieu, unique créateur de toutes choses. Une race ancienne et civilisée existait pourtant déjà en ce continent, et toutes les traditions parlent des Quinamès ou géants comme d'une race puissante et orgueilleuse venue par la mer du côté de l'Orient et ayant apporté tous les vices des sociétés anciennes de notre continent.

C'est au milieu des débris de ces races que les législateurs nommés plus haut importent les éléments de la civilisation nahuatl ou toltèque, qui au travers de nombreuses vicissitudes s'est maintenue jusqu'au temps de la conquête Espagnole. A peine Votan et ses compagnons avaient-ils commencé leur œuvre, que selon les traditions surviennent dans de grandes barques, d'autres étrangers portant des vêtements longs et amples. Bien reçus par Votan, ils l'en récompensent en lui communiquant des notions singulières sur la divinité et le gouvernement des hommes, et de cette époque date véritablement la fondation de l'empire Palanquéen. Votan et les siens venaient d'Ibaïti ou de Cuba, disent les traditions yucatèques ; mais d'où venaient sur de grandes barques ces hommes au longs vêtements ; où était leur pays dans lequel, selon les mêmes traditions, Votan fit quatre voyages, où il vit et apprit des choses présentant une analogie frappante avec les mystères de l'Égypte, les monuments, de l'Assyrie et même une tour immense où commencèrent, lui dirent d'anciens personnages, les différences du langage des hommes? Est-ce lui qui fonda à son retour

ces mystères analogues à ceux des Égyptiens, dont on trouve de nombreuses traces chez les nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale? Quels vastes champs de conjectures! Aussi peut-on répéter hardiment que le livre de M. Brasseur de Bourbourg est destiné à offrir un sujet de profondes méditations. Comment, en lisant cette histoire, ne pas être frappé de la similitude de l'établissement dela civilisation chez presque tous les peuples de la terre. Il n'en est pas, en effet, qui arrivent par eux-mêmes, en masse, à se créer une civilisation? Toujours apparaît une puissante individualité qui leur ouvre la voie ou les dirige quand elle est ouverte. Osiris, Hermès en Égypte; Manou dans l'Inde; Bouddha à Ceylan dans le Tibet, la Cochinchine; Yu en Chine; Zoroastre en Perse; Orphée, Cecrops en Grèce; Numa à Rome; Moïse chez les Hébreux; Odin chez les Scandinaves; Mahomet chez les Arabes, etc., et sur cette terre américaine qui nous occupe, Votan à Palenqué; Quetzalcohuatl au Mexique et dans l'Amérique Centrale; Manco Capac chez les Péruviens. De plus, quand cette civilisation menace de s'éteindre, ou quand elle étouffe dans le cercle tracé par les premiers législateurs, qui la relève? qui élargit le cercle? Encore, toujours, des individualités; le second Zoroastre Confu-tsé, Meng-tseu, Socrate, les prophètes hébreux, le second Quetzalcohuatl, au Mexique. Dans ces tentatives de restaurations sociales qui n'ont pas abouti, qui ne pouvaient pas aboutir; toujours des indivi-

dualités exposant leur doctrine, écrivant, donnant l'impulsion, les autres n'ont plus qu'à suivre. Que l'on ne dise pas d'ailleurs que ces hommes n'avaient fait que s'assimiler, que concentrer en eux les connaissances de leurs compatriotes; non, car ils sont ou conquérants étrangers, ou persécutés, repoussés comme des novateurs dangereux, ou paraissent si supérieurs aux autres hommes qu'on les prend de leur vivant pour dieux ou comme des êtres en relation directe avec la divinité, et que le monde adore après leur mort. En présence de cette rapide revue, peut-on ne pas sourire en voyant les efforts modernes tentés pour écraser l'individualité sous le poids de la société, sans vouloir reconnaître que le génie isolé est plus puissant que l'intelligence collective.

De cette digression inspirée par l'étrange ressemblance de l'histoire du Mexique à la nôtre, revenons à l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg. La civilisation importée par Votan fait de rapides progrès; des villes immenses dont les débris nous frappent aujourd'hui d'étonnement s'élèvent de toutes parts, une architecture qui rivalise avec celle des monuments de l'Égypte, couvre le sol de pyramides, de temples, de palais, de ponts, etc. L'Yucatan envahi par Zamna, sans doute un des compagnons de Votan, suit la même voie et les villes des Mayas, partagent avec Palenqué, Tulha et tant d'autres, l'honneur d'être comptées au nombre des plus anciennes de l'Amérique.

C'est dans ces palais restés debout et couverts

d'inscriptions dont on n'a pas encore trouvé la clef, que se voyait le fameux bas-relief de la croix, objet de tant de curiosité et de tant de spéculations des savants. Quel était ce signe assez semblable pour la forme à la croix latine ; signe retrouvé dans un grand nombre d'autres localités américaines, près de Meztitlan, à Tula, à Tetzcuco, à Cholulan, etc. Cette croix, dans le culte toltèque ou mexicain, était l'emblème de la pluie sous lequel on adorait Cé-Acatl invoqué comme le protecteur de la génération humaine, connu aussi sous le nom de Quetzalcohuatl. Et comme si dans cette histoire, tout devait exciter au plus haut point notre curiosité ; dans Utlatlan révérée comme une cité sainte et une des plus anciennes de l'Amérique centrale, existait de temps immémorial, un temple fameux, connu sous le nom de Cahbà-hà, et dans lequel on vénérait la célèbre fontaine de Tzutuhà ou des fleurs, et une pierre noire sacrée, à laquelle princes et peuples accouraient chaque année rendre leurs hommages et offrir leurs sacrifices. N'est-ce pas comme la Caaba, le puits de Zemzem, et la pierre noire de la Mecque ?

Mais l'empire fondé par les Votanides à Palenqué ou Xibalba voyait la civilisation apportée par le premier législateur arriver à son déclin, quand arrive la race célèbre des Nahoas, plus tard appelés Toltèques conduits par Quetzalcohuatl. Tous les textes anciens attribuent pour patrie à cette race, un lointain Orient séparé par des mers immenses de

leur nouvelle patrie : ce peuple après de nombreuses vicissitudes dans sa lutte contre les États des Votanides, rayonne de tous côtés; et telle est sa supériorité, que sa langue, ses mœurs et ses lois se répandent jusque chez les nations les plus reculées du Mexique et de l'Amérique Centrale ; ce sont aussi les seuls, parmi les nations américaines, dont le nom, après la perte de leur puissance, se soit conservé dans le souvenir des peuples et dont les institutions aient survécu à leur existence, comme en Europe les institutions romaines ont survécu à la ruine totale de l'empire des Césars. L'arrivée des Nahoas en Amérique peut, dit l'historien, se fixer dans les dernières années du siècle avant notre ère, ou dans les premières de notre période. Une date même dont il n'ose garantir entièrement l'authenticité la reporte à 279 ans avant l'ère chrétienne. Mais on peut fixer d'une manière certaine à l'année 174 de J.-C., l'époque de l'émigration qui les dispersa sur toute l'étendue de l'Amérique Centrale et du Mexique et la fondation de leurs premiers royaumes.

Le premier volume de cette histoire est consacré, outre la partie des temps héroïques, à suivre les luttes des Toltèques contre les populations plus anciennes, et l'établissement, l'accroissement et la décadence de celui de leurs empires dont on a conservé le plus de souvenir, celui de l'Anahuac. Cet empire fondé dans la vallée de Mexico, vers la fin du VII^e^ siècle, étend partout ses rameaux et par

l'accord des rois d'Otompan, de Tollan et de Culhuacan, on voit naître ce système de trois royaumes confédérés qu'on voit durer jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il faudrait citer chaque chapitre, pour rendre compte de l'intérêt qui s'attache à l'histoire de cette nation. Mais comment résister à parler avec quelques détails de Topiltzin Céacatl, surnommé Quetzalcohuatl en souvenir du premier chef de la race Nahuatl et fils de Totepeuh, un des rois Toltèques qui tomba victime d'une conspiration. Céacatl commence par venger son père, puis il disparaît pendant plus de quinze ans. Qu'a-t-il fait pendant ce temps? Où a-t-il été? Nul ne le sait, l'histoire est muette. Mais quand revient cet homme, auguste personnification et instrument de la civilisation de son époque, ce personnage extraordinaire célébré par toutes les traditions du Mexique et de l'Amérique Centrale, ce contemporain de Charlemagne et d'Haraoun-al-Raschid, on le voit paraître entouré d'une suite nombreuse d'hommes également habiles dans toutes les branches des arts, des sciences et de l'industrie. Il était grand, bien fait, d'un visage agréable et blanc; les cheveux blonds et la barbe touffue et bien garnie; ses vêtements étaient longs et flottants, sa robe d'une étoffe blanche semée de fleurs noires. Reçu partout comme un envoyé du ciel, il se fixe dans Tollantzinco, une des plus anciennes villes du Mexique, et il jette les fondements de la théocratie dont il fut le chef, travaillant avec ses disciples au plan qu'il avait conçu pour

réformer le culte et la morale de l'empire Toltèque, et pour donner par l'encouragement de la science et des arts un nouvel élan à la civilisation. Bientôt appelé au trône à la mort du roi de Tollan, il institue des monastères destinés à renfermer séparément des religieux des deux sexes, voués à la pénitence et à la chasteté, un sacerdoce perpétuellement obligé à la continence par les vœux les plus redoutables et couvert de longues robes noires, l'ablution des enfants à leur naissance, la confession auriculaire, et une foule d'autres rites et cérémonies nouvelles. On y retrouve jusqu'aux Vestales chargées de veiller sur le feu, symbole du soleil et de la vie. Le grand prêtre allait tous les cinquante-deux ans, à la fin du siècle Toltèque, rallumer ce feu dans une fête appelée la fête du feu nouveau. Les Vestales comme chez les Romains, ne faisaient pas des vœux perpétuels, mais seulement pour un temps, après quoi elles pouvaient se marier. Il abolit surtout les sacrifices humains qui s'étaient introduits dans les mœurs des Toltèques, car il était tellement opposé à ces coutumes sanglantes qu'il poursuivit les sectateurs de Tetzcatlipoca avec la dernière rigueur, et qu'il descendit du trône et s'exila quand une faction puissante, fatiguée sans doute du joug de sa théocratie, s'appuya sur ce culte sanglant et osa lui en demander l'approbation. Suivi d'un grand nombre de ses sujets, il fonda un nouveau royaume dans la plaine de Huitzilapan, et c'est ainsi que prit naissance la célèbre cité de Cholulan, la *ville de l'exilé*.

ainsi nommée parce qu'il y avait trouvé asile après sa sortie de Tollan. Le prophète y traça de sa main les lignes de ces grandes rues tirées à angles droits et dont la régularité et l'étendue frappèrent si vivement les Espagnols à leur passage vers Mexico. Il règnait là depuis dix ans, quand, instruit des préparatifs que faisait pour l'attaquer son ennemi le roi Huémac qui lui avait succédé à Tollan, il quitta Cholulan pour épargner à cette ville les horreurs de la guerre. Suivi seulement de quatre disciples, il s'embarqua à Cuetlachtlan, descendit la rivière du même nom jusqu'à la mer et se dirigea vers le sud-est. On suivit ses traces jusqu'à l'embouchure du fleuve de Coatzacualco, mais là il disparut et l'on n'entendit plus parler de lui. Le soleil, au dire des anciens, après la disparition de Quetzalcohuatl, refusa de faire voir sa lumière et le monde en fut privé pendant quatre jours.

A partir de cette époque, les sectateurs de Quetzalcohuatl et de Tetzcatlipoca ne cessèrent de se déchirer; les guerres civiles et religieuses amenèrent la faiblesse de l'État; une foule de tribus barbares du nord, comme au temps de la décadence romaine, se précipita sur cette proie devenue facile; bientôt les plus puissantes s'établirent et fondèrent des royaumes nouveaux sur les débris de l'empire Toltèque. Certes la figure de Quetzalcohuatl est une des plus grandes de l'histoire universelle, et quand elle sera connue généralement, nul doute qu'elle ne domine celle de ces conquérants, de ces guerriers dont le

piédestal se compose de ruines et de cadavres ; le sien au moins n'a pour base que la vertu, la morale, les sciences et l'horreur du sang.

Le second volume de l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg retrace l'histoire de l'Yucatan, du Guatémala, de l'Anahuac pendant la période que l'on pourrait appeler le moyen âge Astèque, jusqu'à la fondation de Mexico. Ce second volume n'est pas moins intéressant que le premier. Il décrit cette étonnante civilisation des Mayas de l'Yucatan, chez lesquels on retrouve un royaume fondé par Quetzalcohuatl, ce qui serait le troisième de cet homme prodigieux. Ces tribus envahissantes qui toutes s'assimilent la civilisation des Toltèques ou des Mayas, les Quichés entre autres, dont l'histoire offre tant de points en contact avec la nôtre. Avec l'établissement de leur monarchie sur les débris d'une nation plus ancienne, on voit subsister la féodalité. Mais, vers le xv^e^ siècle, le grand Qikab cherche à abaisser la noblesse héréditaire : la bourgeoisie naissante ouvre les yeux sur ces changements, et, appuyée par le gros de la nation, demande l'abolition des corvées et des priviléges. Le roi résiste, le peuple se soulève, massacre la noblesse et arrache par la violence sa part aux droits de tous. C'est alors qu'une grande partie des grands feudataires se séparent des Quichés et fondent le royaume des Cakchiquels ou de Guatémala proprement dit. De son côté, l'histoire antérieure de ces Cakchiquels n'est pas moins curieuse, et leur chef Gagawitz a plus d'un trait de ressemblance avec

Moïse; sur le plateau Aztèque, on voit naître vers la même époque plusieurs royaumes, entre autres, celui des Tépanèques d'Azcapotzalco et celui des Acolhuas et Chichimèques de Tetzcuco, qui doivent donner plus tard naissance au nouvel empire de l'Anahuac ; ce sont encore les célèbres républiques de Cholullan et de Tlaxcallan qui devaient subsister jusqu'au temps des Espagnols, enfin le commencement de ces Mexicains, fondateurs de Mexico, si peu nombreux d'abord, mais qui, à force de courage et d'industrie, fondèrent un empire dont le nom a remplacé celui des populations plus anciennes et auxquelles ils devaient toutes leurs connaissances. On lira avec intérêt le passage de la mort de leur chef Huitzilin ou Huitzilopochtli, quand les pontifes, fatigués de son autocratie, le font disparaître et en font un dieu, comme les sénateurs romains de Romulus. Quels chapitres instructifs que ceux qui traitent de la fondation de la royauté chichimèque de Tetzcuco, et du passage de la barbarie à la civilisation à l'aide des institutions des Toltèques dont les restes, comme les Grecs du Bas-Empire, s'entre-déchiraient dans leurs querelles religieuses quand l'ennemi était à leur porte! Techotlala, un des plus grands rois de Tetzcuco, ne donnait-il pas un bel exemple, en recueillant les fugitifs des deux partis, en les laissant libres dans leurs cultes ainsi que ses sujets, mais en proscrivant les sacrifices humains. N'est-ce pas lui qui, en se moquant de leurs idoles, répondait aux prêtres, et aux amis des anciennes superstitions qui l'impor-

tunaient à ce sujet : « Qu'il ne reconnaissait qu'un seul dieu qu'il voyait représenté dans le soleil, et que c'était à lui seul qu'il prétendait rendre ses hommages. Mais que ce Dieu n'ayant en réalité pas de corps, n'avait besoin ni de mets ni de boissons ; il trouvait donc parfaitement inutile de lui offrir des fleurs ou de l'encens. Ce Dieu étant l'auteur de toute chose et surtout de toute vie, il ne pouvait approuver qu'on l'ôtât sans raison à des animaux, surtout si l'on ne mettait pas leur chair à profit pour s'en nourrir, que c'était là la fin pour laquelle il les avait créés, et qu'il devait se complaire encore bien moins dans les sacrifices de sang humain dont la nature elle-même avait horreur. » C'est en 1342, longtemps, on le voit, avant la conquête espagnole, qu'un roi chichimèque, dont l'aïeul était encore barbare, tenait un langage d'une philosophie si élevée. C'est à la mort de ce roi et à la fondation de Mexico que finit le moyen âge aztèque.

Ces deux volumes font attendre avec une vive impatience la suite de l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg, et ce que nous venons d'en citer peut donner une idée du travail consciencieux de l'historien qui s'est fait un devoir de résister à l'entraînement, souvent si naturel dans les ouvrages traitant une question nouvelle, de former des systèmes qui semblent découler à chaque instant des documents nombreux que l'on emploie. Aussi, tout en coordonnant les faits, en les faisant sortir de l'obscurité, en rectifiant les dates d'un manuscrit à l'aide d'un autre, laisse-t-il toujours le lecteur libre de son appréciation.

Pour nous, nous ne saurions passer sous silence le service rendu par cet ouvrage à la science géographique et à l'ethnographie. C'est par la description brillante et détaillée des lieux où il place les grands faits de son histoire, que l'auteur commence généralement chacun de ses récits : ces lieux, on voit qu'il les a vus, qu'il les a parcourus lui-même dans ses grands voyages. Il donne les noms anciens, les met en rapport par des notes savantes avec les localités modernes, en donne l'étymologie et fait connaître les différents peuples qui s'y sont succédé; il en fait connaître l'importance actuelle et la distance qui les sépare de Mexico ou de quelque autre grande ville connue. Il classifie les populations, les tribus et leurs langues diverses, et donne la langue *maya ou yucatèque comme le fondement d'un* grand nombre de celles qui se parlent encore aujourd'hui dans l'Amérique Centrale.

Grâces aux renseignements que nous tenons de M. Brasseur de Bourbourg, nous savons déjà que son troisième volume, qui ne peut tarder à paraître, contiendra l'histoire des royaumes existant, avant la conquête, dans les États actuels d'Oaxaca et du Michoacan. Il y continue celle des révolutions du plateau aztèque, la grandeur rapide et les conquêtes des Mexicains dont il amène l'histoire conjointement avec les autres, et surtout celle du royaume de Tetzcuco ou d'Acolhuacan jusqu'à l'an 1515, quatre ans avant l'arrivée des Espagnols à Mexico. Ce volume se terminera par une description fort détaillée des

mœurs, des usages et coutumes des Aztèques : l'astronomie, la géographie, l'histoire du commerce de ces peuples avant Colomb y ont plusieurs chapitres fort curieux. L'auteur y joindra une carte détaillée de l'empire mexicain et des contrées voisines, telles qu'elles étaient sous le règne de Montésuma II, dressée d'après des documents originaux tirés des archives de la vice-royauté et de la Société de géographie et de statistique de Mexico, etc. Le quatrième volume, comprenant l'histoire de la conquête du Mexique, du Michoacan, du Guatémala, etc., avec une carte de l'Amérique Centrale, doit paraître dans le cours de l'été prochain.

Pour achever de donner notre opinion sur l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg, on peut dire, sans craindre de trouver des contradicteurs, qu'il restera toujours la base et le point de départ de tout nouveau travail que de nouvelles découvertes ou la lecture d'inscriptions non déchiffrées encore, pourront faire entreprendre dans la suite.

V. A. Malte-Brun.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Navigation du fleuve Amour, par les Russes.

Le *Morskoï Sbornik* (recueil maritime) publie les renseignements suivants concernant la navigation à vapeur sur le fleuve Amour au printemps dernier :

« Le fleuve Amour se dégagea des glaces près du poste Nicolaévskii le 9/21 mai. Il est à remarquer que la débâcle avait eu lieu aussi à la même époque les trois années précédentes. Le bateau à vapeur la *Léna* fut lancé le 21 mai/2 juin, et 4 jours après, ayant pris à bord la malle et quelques marchandises, il se dirigea vers le poste Mariinskii.

» Le 31 mai/12 juin, la *Léna* quitta cet endroit et continua sa navigation en amont du fleuve pour transporter la poste, des marchandises et 40 soldats dans l'Oust-Strélotchnoï Karaoul, petit endroit fortifié situé sur le haut Amour, au confluent de la Chilka et de l'Argoun, dont les eaux réunies forment l'Amour. Jusqu'ici il n'y a eu que deux navires qui avaient remonté l'Amour à l'époque des pleines eaux. C'étaient le vapeur l'*Argoun*, construit sur la rivière la Chilka, et la chaloupe à va-

peur la *Nadejda* (*Espérance*) qui, en 1855, n'ont pu remonter le fleuve que jusqu'à la rivière Bourinda, affluent de l'Amour, non loin de l'Albazine. La communication par le fleuve se faisait ordinairement au moyen de barques traînées, de radeaux et d'embarcations mantchoues.

» Le vapeur la *Léna* est le premier navire qui ait remonté avec succès le fleuve aux basses eaux depuis le poste Nicolaévskii jusqu'à la rivière Chilka, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où le fleuve commence à porter le nom de l'Amour. Ce vapeur avait dans ce premier voyage un tirant d'eau de 3 1/2 pieds ; il parcourut 3,000 verstes en 30 jours. Ce voyage est assez long, car on n'avait pas fait de provisions de bois, et le vapeur était souvent obligé de stationner une journée entière pendant que l'équipage coupait le bois. Cette provision se faisait d'habitude pour 3 jours ; de plus, le navire n'avait que la moitié de la vapeur nécessaire, car le bois était fraîchement coupé et très-humide.

» Depuis ce moment, la navigation fut régulièrement établie sur tout le parcours de l'Amour. Dans le courant du dernier été, les communications étaient entretenues par deux vapeurs de l'État : la *Léna* et l'*Amour*. Leur nombre augmentera considérablement dès l'ouverture de la navigation de l'année prochaine; plusieurs vapeurs sont déjà commandés en Amérique.

» L'organisation de communications à vapeur régulières, une connaissance plus parfaite des bouches

de ce fleuve et de son liman, que traversent les navires venant de l'océan Pacifique et de la mer d'Okhotsk, ont complétement modifié l'existence des fonctionnaires russes habitant ces pays éloignés. Ils reçoivent maintenant de la Transbaïkalie et de l'Amérique, à des prix assez modérés, tout ce qui est nécessaire à leur existence.

» La Sibérie leur fournit du blé, du thé, des bêtes à cornes, des volailles, des chevaux, des cuirs, du tabac, de l'eau-de-vie, des pelisses de mouton, des draps, des effets d'officiers etc., etc. L'Amérique leur envoie de son côté des étoffes de coton, de laine et de soie, des habits confectionnés, des chaussures, des toiles, des objets en cuivre et en fer, des ustensiles de ménage, des meubles, des denrées coloniales, du sucre et de la mélasse, des vins, des cigares, etc., etc. Ces derniers objets sont envoyés en si grande quantité que déjà, dès cette année, on a fait le premier essai de commerce d'échange entre les marchandises russes et américaines : le porc salé de la Transbaïkalie a été exporté par les Américains pour être vendu dans les ports de l'océan Pacifique, et le sucre et les cigares de l'Amérique ont paru dans les magasins à Irkoutsk. »

Inscription runique de Gallehus interprétée par M. C. C. Rafn. Copenhague, 1857.

Dans la première moitié du XVII^e^ siècle, en 1639, on déterra une corne d'or près de Gallehus, situé à un demi-mille au nord-ouest de la ville de Tœnder, dans le duché de Sleswig, et cent ans plus tard, 1734, on découvrit au même endroit une autre corne d'or toute semblable à la première. Le poids de chacune de ces cornes était de 6 livres 6 onces et demie. La dernière de ces deux cornes portait autour du bord de l'orifice supérieur une inscription que plusieurs savants ont essayé d'interpréter. En 1802, par suite d'un vol audacieux, les deux cornes furent enlevées au Musée où elles avaient été déposées. Depuis ce temps on n'a plus eu que les dessins pour prendre connaissance de l'inscription ; et les différentes conjectures, pour parvenir à en saisir le sens, ont été plus au moins fautives. En comparant les différentes imitations de l'inscription avec le dessin primitif, dû à un médecin nommé Krysing, M. Rafn est parvenu à déchiffrer les runes et à en donner une interprétation très-satisfaisante. Il en résulte que les cornes ont été consacrées probablement aux festins des sacrifices dans le temple voisin. Comme l'inscription est faite en langue danoise, elle constate l'usage du Danois dans le Holstein à cette époque. Cette découverte est aujourd'hui surtout pleine d'intérêt sous plus d'un rapport.

M. de Laborde, directeur général des archives de

l'empire, vient d'écrire à M. Rafn une lettre où il s'exprime en ces termes : « Le secrétaire perpétuel, le savant M. Naudet, comptant sur moi pour être l'interprète de l'Académie, ne vous parle ni de l'effet produit par l'annonce de votre découverte, ni des témoignages de gratitude qu'a provoqués la présentation des volumes dans lesquels vous exposez les résultats de votre science philologique et de votre vaste érudition.» C'est une belle récompense du fruit de ses travaux que de les voir si honorablement appréciés par des hommes d'un mérite si universellement reconnu.

Les Esquimaux et les animaux de Repulse-Bay.

Le docteur Rae a dernièrement fait une lecture sur ses voyages, à la salle de l'Institut des Artisans de Hamilton. Le *Courrier des États-Unis* la résume dans les termes suivants :

Après avoir raconté ce qu'il savait de la dernière expédition de sir John Franklin, le docteur Rae a rapporté quelques-unes de ses aventures personnelles.

C'est en 1845 qu'il entreprit son premier voyage à la factorerie d'York. Là il passa l'hiver, et au printemps de 1846, s'avança vers la baie Répulsion (*Repulse-Bay*). Il y fit connaissance avec les Esquimaux. Leurs mœurs sont singulières, dit le lecteur. Un des usages parmi eux c'est de détruire tout ce qu'ils pos-

sèdent, à la mort de leurs proches parents ou amis. Il me souvient d'avoir laissé des fusils et des ustensiles à un indigène qui m'avait servi. En revenant, plusieurs années après, je le trouvai dans la dernière des misères. Durant mon absence sa femme était décédée. Pour honorer sa mémoire il avait brûlé ses armes et ses meubles.

Cependant cette peuplade ne manque pas d'intelligence et d'activité. La Compagnie de la baie d'Hudson lui fournit des provisions en échange de peaux d'ours et de phoques. Quelques Esquimaux parlent facilement l'anglais, le français, outre divers dialectes indiens.

Tous sont des bateliers aussi adroits que hardis. Ils chassent la plupart du temps. Le gibier ne manque pas dans ces régions glaciales, mais il n'est pas toujours aisé de le tuer. Il m'est arrivé, dit le docteur, de faire 1,450 milles sans pouvoir abattre autre chose qu'un daim, et cependant j'étais escorté des deux meilleurs tireurs indiens du pays. Ordinairement, ils font la guerre aux animaux au moyen de piéges fort habilement dressés. Le renard blanc qu'ils poursuivent avec le plus d'ardeur parce qu'il est le plus recherché (la robe vaut jusqu'à 120 dollars sur nos marchés), est très-difficile à prendre. Son instinct et ses ruses mettent souvent les trapeurs en défaut. Le daim abonde sur le territoire de la baie Répulsion. Dans un seul mois, l'explorateur en tua quatre-vingt-seize. Ils furent empilés comme une corde de bois près sa hutte. Cette hutte, sem-

blable à celle des natifs, était un amas de neige de forme conique. Il ne faut que vingt-cinq minutes pour en construire une. L'intérieur en est si chaud qu'il faut quelquefois le ventiler au moyen d'ouvertures pratiquées dans les murailles.

Dans les contrées arctiques, les changements de température sont moins soudains et surtout moins sensibles que dans la zone tempérée. Il s'élève fréquemment des brouillards épais, qui empêchent de voir le soleil. La proximité du pôle magnétique rend la boussole inutile.

Nouvelles du voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne Novara.

La frégate autrichienne *Novara*, qui exécute en ce moment un voyage de circumnavigation, a quitté Table-Bay le 18 novembre 1857, et fait route pour Singapore.

Pendant le séjour de la *Novara* au Cap, la commission scientifique embarquée sur la frégate a fait de nombreuses excursions aux environs et rassemblé d'importants matériaux pour l'histoire naturelle, la minéralogie, la géologie et la flore du pays.

Nouvelles de l'expédition du Niger.

On a reçu à Londres des lettres du Dr Balfour Baikie, chef de la nouvelle expédition du Niger. Il en résulte que le steamer *Day-Spring* s'est perdu au-dessus de Rábbá.

L'amirauté a aussitôt mis à la disposition de M Mac-Gregor Laird un nouveau navire, le *Sunbean*, qui doit immédiatement rejoindre l'expédition pour remplacer le navire perdu.

Mort de l'amiral Sir Francis Beaufort.

Les sciences géographiques, et en particulier l'hydrographie, viennent de faire une grande perte en la personne du contre-amiral Sir Francis Beaufort, chevalier commandeur de l'ordre du Bain, membre de la Société royale et des sociétés astronomique et géographique de Londres, décédé à Brighton le 16 décembre 1857, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Francis Beaufort, né en 1773, était fils du Rév. Dr Beaufort, connu par une excellente carte d'Irlande. Au mois de juin 1787, il entra dans la carrière navale, servit d'abord comme midshipman à bord de la frégate *l'Aquilon*, appartenant à la flotte de lord Howe, avec laquelle il assista à la grande bataille du 1er juin 1794. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière militaire, nous dirons seulement qu'il s'y fit distinguer, qu'en 1800 il fut élevé au grade de *commander*, et qu'après s'être retabli d'une grave blessure reçue en combattant contre des navires français et espagnols, il aida M. Edgeworth, son beau-frère, à établir une ligne de télégraphes entre Dublin et Galway. Chargé, en 1811 et 1812, de faire le relèvement de la côte de Syrie, il fut grièvement blessé par les fanatiques habitants de cette

contrée, ce qui ne l'empêcha pas de terminer son travail sur les côtes de l'Asie Mineure qu'il publia en 1817 en un volume intitulé : « *Karamania.* » En 1832, Francis Beaufort fut nommé hydrographe de l'amirauté et commissaire pour le pilotage, etc. : emplois importants qu'il exerça jusqu'en 1854, et dans lesquels il contribua grandement aux progrès de la science nautique. Admis à la retraite comme marin en 1845 avec le rang de contre-amiral, il obtint, trois ans après, le titre de chevalier (*Sir*). Les Sociétés royales astronomique et géographique l'avaient successivement admis dans leur sein, et malgré son âge avancé, il n'a pas cessé de prendre une part active à leurs travaux.

Sir Francis Beaufort avait été marié deux fois, et a laissé de son premier mariage avec la fille aînée du capitaine Lestock Wilson trois fils et trois filles.

D. L. R.

Mort du géologue suédois Keilhau.

M. le professeur Keilhau, l'un des géologues les plus distingués de la Norvége, et connu dans le monde savant par son *Voyage en Laponie et au Spitberg*, par sa *Gaea Norvegica*, etc. vient de mourir à Christiania, le 1er janvier 1858.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 20 novembre 1857. — Présidence de M. Jomard. — M. Hubaine, secrétaire de S. A. le prince Napoléon, écrit à la Société pour lui offrir, au nom de S. A. I., un exemplaire de la relation du voyage fait en 1856, dans les mers du Nord, par la corvette *la Reine-Hortense*. M. de la Roquette est chargé de rendre compte de cet ouvrage.

M. V. A. Malte-Brun donne lecture d'une lettre qu'il a reçue du docteur Barth, dans laquelle le célèbre voyageur l'entretient du faible espoir qu'il reste de revoir l'infortuné Vogel, qui, seul, pouvait donner quelques renseignements sur les cours d'eau à l'est du lac Tchad, entre le Wadai et le Darfour. Si au moins, ajoute-t-il, on parvenait à sauver ses notes et son journal de voyage. Le nombre limité des observations astronomiques parvenues en Angleterre sera néanmoins d'un puissant secours pour la concordance des rapports sur les pays situés vers le Benué. A ce propos, le docteur Barth signale l'importance qu'il y a pour les voyageurs de désigner exactement le lieu où ils ont fait leurs observations.

M. Lourmaud fait un rapport sur les Éléments de Géologie, offerts à la Société par M. le Canu. — M. V. A. Malte-Brun rend compte des cartes de

l'Egypte et de l'Etbaye de M. Linant de Bellefonds, publiées par le Dépôt de la Guerre.

Le même membre entre dans quelques détails pour faire apprécier l'intérêt de la carte industrielle de la Suisse, dont M. Ziégler de Winterthur vient de faire hommage à la Société.

Séance du 4 décembre. — M. le chevalier da Silva annonce la prochaine arrivée de M. de Varnhagen, à Paris, pour la publication d'une notice sur l'Empereur Don Pedro Ier, destinée à servir de complément à son histoire générale du Brésil.

M. Jomard communique une lettre de M. Lejean, datée de Jassy, le 12 août 1857, et dans laquelle ce voyageur rend compte à la Société des résultats de sa mission dans les contrées danubiennes. M. Lejean entre spécialement dans beaucoup de détails sur le Delta du Danube et la Bessarabie moldave, d'après des documents inédits que le gouvernement moldave a mis à sa disposition.

M. de Quatrefages renouvelle, à cette occasion, le désir qu'il a déjà exprimé plusieurs fois à la Société de voir les voyageurs s'occuper spécialement d'ethnographie, et rapporter, autant que possible, des crânes des diverses races des contrées qu'ils visitent. La commission centrale prie M. de Quatrefages de rédiger une série de questions sur ce sujet.

M. Lamansky annonce que la Société impériale géographique de Russie vient, avec l'agrément de l'Empereur, de confier une mission scientifique à M. de Khanikoff, et il entre dans quelques détails

sur les diverses entreprises de cette Société, qui sont en cours d'exécution.

Séance du 18 décembre. — Présidence de M. Jomard. — Le Président communique une lettre de M. le capitaine Stokes, lauréat de la Société, qui profite de son séjour à Paris pour la remercier des soins qu'elle donne, depuis son origine, aux progrès des découvertes, en même temps que de l'intérêt qu'elle a pris à ses explorations dans la nouvelle Zélande. Il signale, d'après les journaux anglais, un écueil de la mer Rouge qui n'est pas marqué dans la carte de Moresby, et où s'est perdu récemment un navire de la compagnie péninsulaire.

M. Constantin Sabir, gentilhomme de S. M. l'empereur de Russie, est admis comme membre donateur de la Société.

M. de Varnhagen, auteur de l'Histoire générale du Brésil, communique à la Société un mémoire sur les voyages de Vespuce, où il essaye de montrer que la première navigation du célèbre Florentin peut être admise dans l'histoire des découvertes, sans rien changer aux dates (jusqu'à ce jour si vivement contestées) sous lesquelles elle est inscrite dans l'unique récit original parvenu jusqu'à nous, sans rien changer non plus aux chiffres de la latitude, que la critique a crus erronés en les rapportant au nom de Paria, substitué à celui de Lariab qu'offre réellement le texte du récit, tandis qu'il semble plus sûr de lire Cariab, ce qui transporte le point en litige au Yucatan, et s'accorde parfaitement avec la

mention voisine du Tropique du Cancer, réhabilitant ainsi la véracité d'Américic Vespuce, sur les points où elle avait reçu les plus rudes atteintes.

M. de la Roquette lit pour M. Malte-Brun un rapport sur la carte topographique de l'État-Major au 320,000e. Ce rapport, qui est précédé d'une introduction historique sur les grandes cartes topographiques de la France depuis le XVIIIe siècle, est renvoyé au Bulletin.

M. E. Lamansky communique un extrait du voyage de M. de Séménoff au lac Issik-Koul.

M. A. de Froidefond des Farges lit une notice sur les îles des Cocos.

Société royale géographique de Londres.

Séance du 23 novembre.—Présidence de sir Roderick Murchison.—Le colonel Waught annonce que les levés du Cachemir et du Tibet avancent rapidement, et qu'ils formeront une belle carte topographique. MM. Montgomerie et Elliot Brownlow ont déterminé la position de deux montagnes dans le Karakorum : l'une d'entre elles a 27,928 pieds anglais (8,532 mètres) de hauteur, elle est à 136 milles des dernières stations. Cela indiquerait que ce serait la troisième cime la plus haute que l'on ait mesurée.

On a reçu de l'Australie occidentale par le lieutenant Dulane un rapport qui annonce que M. Frank Grégory a traversé la rivière Murchison dans un voyage d'exploration vers le nord, et qu'il est parvenu à plus de 100 milles plus loin que la dernière découverte d'Austin.

M. le secrétaire Dr Norton Shaw donne lecture des rapports suivants : Voyage de l'expédition anglaise de l'Amérique du Nord, sous le commandement de M. J. Palliser. Les dépêches sont datées du fort Gorry, du 16 juillet, et du fort Pembuia du 27 juillet 1857, où l'expédition était arrivée du lac supérieur, c'est-à-dire du fort Villiam. M. Palliser avait l'intention de se diriger vers l'ouest aussitôt que possible. Le rapport était accompagné de précieuses observations astronomiques et autres, qui ont donné lieu à une discussion à laquelle ont pris part MM. Nicolaï, le colonel Lefroy et le Dr Hodgkin.

Rapport sur l'expédition de l'Afrique orientale, sous la direction des capitaines R. Burton et J. Speke. Le capitaine Burton est arrivé à Zanzibar le 19 décembre 1856. Comme on était dans la saison sèche, et par suite de l'incertitude dans laquelle la mort récente de l'imam de Mascate laissait le pays, il jugea convenable de remettre son voyage au mois de juin. Pendant ce temps, en compagnie du capitaine Speke, il explora le continent. (*Voir aux nouvelles de décembre* 1857, page 374.) Le journal de son voyage, qu'il a envoyé à la Société, contient des observations thermométriques et astronomiques, ainsi que le tracé de la route de Pangani à Fuga. Les capitaines Burton et Speke ont depuis pénétré, à la tête d'une escorte armée, dans l'intérieur, en partant de Bagamoyo à la recherche du Grand Lac.

Séance du 14 *décembre.*—Présidence de Sir Roderick I. Murchison. — Le président annonce, relativement à un rapport qui a été lu dans la dernière

séance sur la découverte d'un grand lac d'eau douce faite dans l'Australie méridionale par M. Goyder, que le *surveyor general*, le capitaine Freeling, qui est de retour de son exploration dans ce district que l'on annonçait comme très-fertile et abondamment pourvu d'eau, l'a trouvé entièrement stérile et n'a rencontré aucune trace du lac d'eau douce. Le lac Torrens demeure encore un lac entièrement salé avec des bords marécageux d'une grande étendue. Malgré les plus persévérants efforts, il a été impossible d'y mettre à flot le bateau que le capitaine Freeling avait apporté jusque-là. La contrée qui avoisine le lac présente l'aspect le plus désolé, exactement comme l'avaient décrite les voyageurs Eyre, Sturt et Frome,

Il est donné lecture des communications suivantes : Méthode facilement praticable pour l'exploration des contrées arides, par M. Galton. — Voyage de M. Moffat au pays des Boschmans et des Namaquas dans l'Afrique australe. — Dernières nouvelles sur la destinée du Dr Ed. Vogel dans l'Afrique centrale, communiquées par le comte de Clarendon.

Société géographique impériale de Russie.

Séance générale du 2 octobre 1587. — Présidence de l'amiral T. Lutke, vice-président. — A l'ouverture de la séance M. le président a fait connaître la marche des travaux de la Société pendant les vacances, et les nouvelles qu'elle a reçues au sujet de ses diverses entreprises scientifiques.

Expédition Sibérienne. En 1856, l'astronome en chef de l'expédition, le membre effectif Schwartz, a déterminé les points les plus importants dans le district de Verkhnié-Oudinsk et dans la province Transbaïcalienne. Le naturaliste Radde a visité la partie la plus méridionale du district de Nertchinsk (de la province Transbaïcalienne), où il a fait des observations zoologiques, botaniques et météorologiques ; il a dressé une carte géographique, botanique et zoologique de la localité qu'il a explorée. Le lieutenant Oussoltseff avait à explorer la vallée du Hiluï, qui tombe dans le Zéïa, et l'espace compris entre la Zéïa et la Sélemdja. Une indisposition et différents obstacles ne lui ont pas permis d'accomplir toute la tâche, cependant il a déterminé 17 points, et ses levés itinéraires forment 12 feuilles. En 1857, M. Schwartz s'est chargé, pour cette année, du cours du Vitime, entreprise dans laquelle l'expédition a échoué deux fois. La contrée située entre le Yablonnoï-Khrebet et les rivières Olekma, Tchara et Vitime a été confiée au lieutenant Oussoltseff. Le naturaliste Radde s'est rendu sur les bords du Vitime, où il restera toute l'année. Les détails des renseignements communiqués par les membres de l'expédition, dans les mémoires particuliers très-étendus, sur leurs recherches, sur les cartes et les dessins, paraîtront sous peu dans les publications de la Société.

Carte générale de la Russie, dont la publication a été entreprise en commun avec le dépôt topogra-

phique de l'état-major. Dans le courant de l'été, une partie de la feuille-spécimen (l'angle méridional de la Bessarabie) a été préparée. Actuellement les travaux préalables pour 6 feuilles de la carte sont commencés. Pendant la séance le spécimen a été présenté à MM. les membres.

Dictionnaire géographique de la Russie. M. l'académicien Koeppen, qui a bien voulu se charger du soin de composer une liste alphabétique de tous les mots destinés au *Dictionnaire*, et une indication bibliographique de toutes les sources où l'on peut puiser pour chaque article, s'est occupé avec zèle de ce travail, et l'a avancé beaucoup. Aujourd'hui plus de 2,500 petits cartons ou mots sont entièrement achevés.

Publication des recherches du membre effectif J. Aksakoff sur les foires de l'Ukraine. L'impression en est commencée : elle se poursuit avec activité.

Publication des travaux exécutés par M. Maak, pendant l'expédition sur l'Amour. L'impression de cet ouvrage touche à sa fin, et la Société est déjà entrée en relation avec la section sibérienne au sujet des frais de publication.

Voyage du membre effectif Séménoff dans l'Asie centrale. Les dernières nouvelles que l'on a reçues de M. Séménoff sont du 20 mai, datées du fort Vernoïé. En avril, il s'est rendu dans la contrée de Sémirétchinsk et dans la région située au delà de l'Ili, dans la steppe kirghize. Pendant cette excursion il a eu beaucoup à souffrir à cause du débor-

dement des rivières. Il a visité plusieurs localités dignes d'intérêt : la gorge Aral-Djël, dans la chaîne de montagnes Kopalsk, en suivant la route de Karatal et en face de la rivière Ili. Au fort Vernoïé, M. Séménoff a équipé sa caravane, qui se compose de 24 hommes, de 15 chameaux et de 28 chevaux. Il a l'intention de s'engager dans les montagnes vers le Sud-Est jusqu'aux frontières de la Chine. Son attention est fixée principalement sur la structure géologique des montagnes, les rapports hypsométriques des plaines, des plateaux et des gorges de montagnes, sur la distribution des végétaux, la hauteur de la ligne des neiges et sur les vestiges des matières volcaniques dans les monts Célestes. L'académicien Koglaroff, qui accompagne M. Séménoff en qualité de dessinateur, compose un album de dessins géographiques et ethnographiques, M. Séménoff compte revenir à St-Pétersbourg aux derniers jours de l'automne.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.
Novembre 1857.

Quelques mots sur les Béchuanas, par M. *Fredoux*, missionnaire à Motito. Pages 369-383.

Voyage au Mexique, découverte d'un ancien volcan, par M. *de Saussure*. P. 384-395.

Description de Ghadamès, d'après les notes de MM. Bonnemain et Cherbonneau, par M. *V. A. Malte-Brun*. P. 396-400.

Souvenirs de voyage au Chili et d'une visite chez les Araucaniens, par M. *H. Delaporte*. P. 401-413.

Notes bibliographiques par MM. *de la Roquette*, *Lourmand*, *Desjardins* et *V. A. Malte-Brun*. P. 414-430.

Lettre de la Société de Géographie à M. de Lesseps, et reponse de M. de Lesseps. P. 431-437

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von Dr A. Petermann.

Nos IX et X — 1857.

Le volcan d'Orizaba et ses environs jusqu'à la côte de la mer du Mexique, par *Karl B. Heller*. P. 367-379.

Les résultats physico-géographiques et statistiques des congrés scientifiques de Montréal, de Dublin et de Bonn en 1857. P. 379-401.

Les récentes reconnaissances des Anglais et des Américains dans les parages du Rio de la Plata, et la cartographie de l'Uruguay. P. 401-407.

Voyage du Dr Burmeister dans l'Uraguay en 1856. P. 407-410.

De l'altitude du Wady-el-Arabah, par le Dr *A. Petermann*. P. 410-413.

Voyage dn Dr Roth en Palestine. — 2e section, avec des observations du professeur. *C. Kuhn*. P. 413-416.

Correspondance géographique. — 9 articles. P. 416-427.

Nouvelle littérature géographique. — Revue bibliographique. P. 428-451.

Cartes.

Carte et vue du volcan d'Orizaba, par *K. B. Heller*.
Le Paraguay, la Plata et l'Uraguay, par *A. Petermann*.

The Church Missionary Intelligencer.

Vol. VIII. N° 12. — Décembre 1857.

L'arc-en-ciel dans les nuages ou jugement et miséricorde (détails et appréciation sur les faits qui ont amené la révolte de l'Inde, du 24 janvier à la fin de mars 1857). P. 265-275.

Des principes gouvernementaux, considérés plus particulièrement dans leur rapport avec l'Inde. P. 275-286.

Conférences des missionnaires à Bénarès (fin). P. 286-288.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

1. Géographie élémentaire et biographie du département du Gard, rédigée d'après le nouveau programme d'enseignement adopté par l'université à l'usage des écoles primaires, et suivie d'une notice sur tous les monuments antiques du département, ornée de planches; par *L. Guion*, chef d'institution. In-18 de 312 pages et une carte. — Nimes, imp. Bedot.

Asie.

2. *Oriental and Western Siberia*..... La Sibérie orientale et occidentale; relation de sept années d'explorations et d'aventures en Sibérie, Mongolie, steppes kirghises, Tartarie chinoise et partie de l'Asie centrale; par *Atkinson*. 1 vol. in-8, avec cartes et illustrations. 1858.

Afrique.

3. Les oasis de la province d'Oran, ou les Oulad Sidi cheikh; par le Dr *L. Leclerc*, médecin aide-major de 1re classe. In-8 de 89 pages. — Alger, librairie Tissier.

Amérique.

4. Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle histoire générale du Brésil récemment publiée en portugais à Madrid, par M. F. A. de Varnhagen. Rapport fait à la Société de Géographie de Paris, dans ses séances des 1er mai, 15 mai et 5 juin; par M. *d'Avezac*, vice-président de sa Commission centrale, etc. 1 vol. in-8 de 268 pages.

   Ce compte rendu, extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, est accompagné d'un mémoire et de deux cartes relatives à la délimitation des Guyanes française et brésilienne, qui en font un ouvrage d'une sérieuse importance que le nom de l'auteur suffit d'ailleurs pour recommander aux amis de la science.

Cartes.

5. VIe livraison du *Neuer-Hand-Atlas* de *H. Kiépert*, en 40 feuilles. Cette sixième livraison contient : Nos 4, l'Europe; — 32, l'Australie et la Nouvelle-Zélande; — 35, l'Afrique, région nord-ouest; — 39, l'Amérique centrale et les Indes occidentales. — La VIIe livraison contiendra : 1, mappemonde sur la projection de Mercator; — 16, Suisse; — 18, Espagne et Portugal; 36, Amérique du Nord.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

SUR

LES POPULATIONS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

LEUR LANGAGE, LEURS CROYANCES ET LEUR ÉTAT SOCIAL AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE (1).

L'Afrique septentrionale, depuis la mer Méditerranée jusqu'au pays des Nègres, depuis la vallée du Nil jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique, a, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, offert le singulier spectacle d'un pays où ont afflué continuellement les populations étrangères, les unes par mer, les autres par terre, et qui cependant a conservé d'une manière plus ou moins complète sa race indigène, son langage et ses mœurs antiques. Retracer l'état de cette vaste contrée au temps des Carthaginois et des rois égyptiens de la dernière dynastie pharaonique; montrer les modifications

(1) Cet extrait a été lu par M. Reinaud dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions du 7 août 1857. L'honorable académicien a bien voulu le revoir en épreuve et y ajouter quelques notes.
V. A. M.-B.

qu'y apportèrent successivement les Grecs, les Romains ; puis exposer les nombreuses immigrations de tribus arabes qui, à la différence des envahisseurs précédents, se répandirent à la fois sur les côtes et dans l'intérieur des terres ; indiquer le mouvement des populations indigènes elles-mêmes, dont les ramifications ont fini par s'étendre d'une extrémité du continent à l'autre ; faire connaître l'influence du mélange des Arabes et des indigènes sur l'aspect général du pays ; enfin signaler les traces qui existent encore de tant de viscissitudes, voilà certes un sujet digne de l'attention de l'Europe savante.

Jusqu'ici ce sujet n'a été envisagé que sous quelques-unes de ses faces, et du manque d'ensemble il est résulté que divers aperçus d'un grand intérêt ont été laissés de côté. A la vérité il eût été bien difficile d'aborder la question dans toute son étendue ; il fallait commencer par lier le présent au passé et le passé au présent. En effet, pour bien connaître un pays dans son état actuel, il est bon de savoir ce qu'il a été dans la suite des siècles, de même que, pour connaître un pays dans son état ancien, il n'est pas inutile de savoir ce qu'il est aujourd'hui.

De temps en temps les recherches des savants et d'heureuses circonstances révèlent quelque nouveau témoignage de l'antiquité classique, et chacun de ces témoignages ouvre pour nous un horizon de plus. Dans les sciences de l'érudition ce n'est pas

le cas de répéter ce vers qui eut naguère un grand retentissement :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

L'expérience le prouve : chaque pas qu'on fait dans l'étude du vieux monde ne se fait qu'à la lueur de quelque assertion des livres saints ou de ceux de la Grèce et de Rome ; sous ce rapport il est permis de dire que la science de l'antiquité ne s'épuisera jamais. Mais, outre que ces découvertes sont loin de répondre à ce que réclame notre curiosité, il peut arriver que la véritable intelligence de telle expression de Polybe et de Strabon, sur laquelle les érudits s'exercent depuis des siècles, dépende de quelque témoignage arabe, c'est-à-dire d'un témoignage venu longtemps après. Or, jusqu'à ces dernières années, les renseignements que la littérature arabe renferme sur l'Afrique étaient loin d'avoir été rendus accessibles à tout le monde. Ce n'est que récemment qu'on s'est occupé en Europe de recueillir et de publier le texte des documents arabes relatifs à l'Espagne et à l'Afrique, et ce n'est qu'à présent qu'il est possible de se faire une idée exacte et complète du sujet. A cette source de renseignements ajoutez les lumières dont nous sommes redevables à la conquête de l'Algérie par la France. Que d'aperçus nouveaux la possession de l'Algérie nous a fournis, et combien elle nous en réserve encore ! Grâce aux marches incessantes de nos soldats à travers des contrées jadis florissantes, nous faisons connaissance avec l'état physique du pays, avec les mo-

numents élevés par ses dominateurs successifs, et avec les inscriptions qui, souvent, à défaut des monuments, nous en tiennent lieu.

Tel est le motif qui m'a engagé à aborder ce sujet. Pour cela j'ai fait usage des ouvrages arabes publiés en France et ailleurs. Il en est même quelques-uns qui ne sont pas encore imprimés en entier, et que j'ai pu mettre à contribution à l'aide des exemplaires manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Voici une analyse du mémoire que j'ai entrepris, analyse dépouillée des discussions de détail et des citations d'auteurs, et qui d'ailleurs n'embrasse qu'une petite partie des faits.

Au temps d'Hérodote, des colons grecs occupaient la Cyrénaïque, et avaient fait de cette contrée aujourd'hui sauvage un pays fertile et riant. A l'occident les Carthaginois étaient maîtres des côtes de la régence actuelle de Tunis, de l'Algérie et de l'empire du Marok, et de là régnaient sur la mer Méditerranée et les rives de l'océan Atlantique. Or, par le mot *Carthaginois*, il ne faut pas seulement entendre les descendants des citoyens de Tyr qui abandonnèrent leur patrie à la suite de Didon. Dès avant Didon, il s'était établi sur la côte d'Afrique des colonies venues de Tyr, de Sidon et d'autres parties de la terre de Chanaan. Parmi ces émigrés, les uns avaient été entraînés par les intérêts du commerce ou par des convenances personnelles ; les autres avaient été chassés de leur pays par les guerres survenues soit entre eux, soit avec le peuple de Dieu.

Ce mouvement continua après Didon, et le nombre des personnes qui y prirent part fut d'autant plus grand, qu'avec les ressources d'un peuple éminemment navigateur, ces sortes de déplacement étaient faciles, et que d'ailleurs les colons, qui parlaient tous la même langue, en changeant de pays ne changeaient pas, pour ainsi dire, de patrie.

A l'égard de l'intérieur des terres, il était au pouvoir des indigènes ; mais les indigènes présentaient alors un aspect un peu différent de celui qu'ils ont offert plus tard. Un certain nombre d'entre eux étaient restés au milieu des nouveau venus, parmi lesquels ils remplissaient en général les fonctions serviles. Pour les autres, bien que se piquant d'une vie indépendante, ils étaient de temps en temps visités par des caravanes parties de Thèbes, de Memphis et de Carthage, et ces relations, fondées sur des avantages mutuels, contribuaient à adoucir les mœurs. Une circonstance qui n'a pas été assez remarquée, et qui rendait les esprits moins enclins aux expéditions guerrières, c'est l'absence du chameau. Le chameau, sans lequel il est très-difficile de voyager à travers ces régions arides, est originaire de l'Arabie, et il ne fut introduit en Afrique qu'après le III^e^ siècle de l'ère chrétienne.

Une observation qui se rapporte à cette époque, a pour objet la dénomination de *numide*, ou, pour parler plus correctement, de *nomade*, laquelle, prise dans le sens qu'elle a en grec, s'applique aux peuples pasteurs. Cette dénomination fut plus tard ren-

due en arabe par le mot *schaouya*, et servit a désigner une race particulière. Afin de ne pas donner lieu à un malentendu, je vais entrer dans quelques explications. Le mot *nomade* se disait en grec des personnes qui se vouent à l'élève du bétail; mais, à l'époque dont il s'agit ici, il ne pouvait être question que de brebis, de bœufs et de chevaux, à l'exclusion du chameau, qu'on ne connaissait pas encore. Voilà pourquoi les Arabes, quand ils arrivèrent en Afrique et qu'ils voulurent faire passer le nom du peuple numide dans leur langue, employèrent un terme dérivé de *schat*, qui signifie *brebis*. A présent, en Afrique, il y a des contrées où les chameaux sont très-nombreux, et il y a des contrées qui ne comportent pas la présence de cet animal. Les Arabes ont des expressions particulières pour désigner les divers aspects de la vie pastorale. Quant à *schaouya*, ce mot indique moins la profession que la race. Il existe encore des schaouya dans la province de Constantine, au centre de l'ancienne Numidie, et, si on en trouve aussi dans l'empire de Marok et ailleurs, il est facile de montrer, l'histoire à la main, quand et comment ils y sont venus.

Sous la domination romaine, les provinces voisines de la mer Méditerranée sont sillonnées dans tous les sens par les armées du peuple-roi, et le sol se couvre de monuments dont quelques-uns nous étonnent encore par leurs proportions gigantesques; dont les autres, d'un caractère moins imposant, ne laissent pas de jeter un jour très-vif sur diverses

branches de l'archéologie. Un des éléments de la grandeur des Romains, ce fut qu'en prenant possession du pays, ils s'assimilèrent les populations d'origine phénicienne et autres qui menaient une vie sédentaire, et qui étaient façonnées à toutes les habitudes de la civilisation et du luxe. Chose pénible à dire ! les monuments romains ne se sont perpétués jusqu'à nous que parce qu'à la chute de la domination romaine, le désert se fit autour d'eux. Serait-il possible qu'un jour, lorsque les événements dans leur marche obéiront à une autre direction, il en soit de même des monuments que la France élève en Algérie?

Une différence essentielle existe entre la politique romaine et celle que la France suit en Afrique. Le peuple-roi, dans son orgueil, avait la prétention d'absorber en lui-même l'univers entier, et tout ce qui n'était pas lui était rejeté hors de l'humanité. De là ce mépris mal déguisé pour les indigènes, qu'il croyait désigner suffisamment par l'épithète de *barbares;* de là cette indifférence pour les innombrables populations blanches et noires qui erraient librement au cœur de l'Afrique, et qui furent, sous certains rapports, moins bien connues au temps de sa plus grande puissance qu'elles ne l'avaient été au temps d'Hérodote.

La France a inauguré d'autres principes; partout où pénètre son drapeau, s'introduisent les lumières et des idées de bien-être général. Aux tribus de l'Algérie qui manquaient d'eau, ses ingénieurs en

procurent à l'aide des puits artésiens ; à celles chez lesquelles les eaux restaient sans emploi, on enseigne à construire des moulins et des usines. La sympathie de la France ne se borne pas aux populations qui relèvent de son autorité ; elle s'étend aux peuplades les plus lointaines, et, grâce à des efforts pour lesquels nous sommes vivement secondés par toutes les âmes généreuses chez les autres nations de l'Europe, on peut prévoir le moment où, à l'exemple de l'Europe chrétienne, tous les peuples du nord de l'Afrique ne formeront plus qu'une immense confédération.

Pendant la domination romaine, les tribus de l'intérieur de l'Afrique, sous le nom de Gétules, etc., ne révélaient de temps en temps leur existence que par les incursions qu'elles faisaient sur les terres de l'empire ; quant aux tribus voisines de la côte, et dont quelques-unes étaient enclavées dans les possessions romaines, elles jouissaient d'une demi-indépendance. Elles avaient leurs chefs particuliers ; mais ces chefs recevaient leur investiture du chef de l'État, et quand le gouvernement réclamait le service de leurs armes, ils accouraient avec un certain nombre de guerriers. Les écrivains latins appellent ces tribus du nom de *gentes*, et donnent aux chefs le titre de *reguli*. En général les populations appelées du nom de *gentes* sont celles qui occupaient l'Algérie actuelle, les provinces occidentales de la Tunisie et les provinces orientales de l'empire de Marok. C'est la contrée qui est habitée maintenant

par les tribus indigènes nommées *kabaïl*, mot arabe qui correspond à *tribus* et à *gentes*. *Kabaïl* est le pluriel du mot *kabylé*, et c'est de *kabylé* qu'on a fait en Europe *Kabyle* et *Kabylie*.

Parmi ces populations, quelques-unes embrassèrent le christianisme; d'autres professèrent le judaïsme, soit qu'elles fussent de race juive, soit qu'à une époque inconnue elles eussent passé sous la loi de Moïse; mais le plus grand nombre, surtout parmi les tribus de l'intérieur, étaient plongés dans les ténèbres du paganisme. Les indigènes de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine étaient restés sous l'influence des doctrines égyptiennes, et adoraient en général Jupiter Ammon. Grâce au concours de cette classe de fidèles, l'oracle de l'oasis d'Ammon se maintint jusqu'à l'arrivée des disciples de Mahomet, et on trouve des traces de ce culte dans la province de Tripoli jusque dans la dernière moitié du XI^e^ siècle de l'ère chrétienne. A l'égard des tribus du nord-ouest de l'Afrique, le culte qui y dominait était un grossier fétichisme, auquel vinrent se mêler successivement des pratiques phéniciennes, grecques et romaines.

En ce qui concerne le langage parlé par les indigènes dans toutes les provinces du nord de l'Afrique, il nous reste quelques témoignages précieux de saint Augustin. On était alors au moment où l'empire romain avait conservé presque toute sa puissance, et où les invasions des nations barbares, qui ne tardèrent pas à se faire, n'avaient pas encore

bouleversé les idées. Partout où s'exerçait l'autorité romaine on cultivait le grec et surtout le latin. Dans les provinces du nord-ouest, le punique ou carthaginois, qui était un dialecte phénicien légèrement altéré, avait laissé des traces profondes. Aux populations de race chananéenne implantées dans le pays s'étaient mêlés ceux des indigènes qui avaient adopté le genre vie de leurs dominateurs. Saint Augustin, qui, bien qu'issu de parents nés en Afrique, s'était voué à la littérature romaine, nous apprend que, de son temps, il y avait des cantons où l'on n'entendait que le punique, et où les ministres des autels étaient obligés de prêcher dans cette langue. Lui-même, dans quelques-uns de ses écrits, emploie des expressions puniques. Eh bien! ce grand évêque qui était si bien instruit de l'état des choses, parlant, dans la *Cité de Dieu*, des nombreuses populations indigènes de l'Afrique, qui répondent aux Berbers actuels, et qu'il rattache à Cham, fils de Noé, conclut ainsi : « In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus. »

Enfin les disciples de Mahomet, devenus maîtres de la Syrie et de l'Égypte, pénétrèrent dans la Cyrénaïque et la province de Tripoli; puis, après une courte halte, ils s'avancèrent à pas redoublés jusque sur des bords de l'océan Atlantique. Voici ce que dit sur l'état du pays, au moment de l'arrivée des conquérants, un écrivain arabe, Ibn-Khaldoun, qui ne vivait que dans les dernières années du XIV^e^ siècle, mais qui a résumé le récit de ses devan-

ciers : « Sous les Romains, les Berbers embrassèrent le christianisme et se laissèrent diriger par leurs vainqueurs, auxquels ils payaient tribut. Mais, dans les campagnes situées hors de l'action des villes grandes et bien gardées, les Berbers, forts par leur nombre et leurs ressources, avaient des rois, des princes et des émirs particuliers ; ils vivaient à l'abri de toute contrainte. » Ibn-Khaldoun dit ailleurs : « Les Romains, pendant leur domination, imposèrent aux Berbers la religion chrétienne. Ils se tenaient dans les villes du littoral ; les Zenata et les Berbers, qui habitaient les campagnes, leur prêtaient obéissance ; ils payaient l'impôt aux époques déterminées et prenaient part aux expéditions militaires ; quant aux autres prétentions, ils s'y refusaient formellement. »

Nous n'avons qu'une idée imparfaite de la manière dont se fit la conquête de l'Afrique par les Arabes. Il résulte des témoignages combinés des auteurs arabes et d'un écrivain byzantin du commencement du IXe siècle, qu'à la mort de l'empereur Héraclius, au moment où l'empire grec était épuisé par les efforts qu'il avait fallu faire pour repousser l'invasion des Perses, les possessions romaines de l'Afrique, à partir de la Tripolitaine jusqu'au détroit de Gibraltar, étaient sous l'autorité d'un patrice, appelé Grégoire, et que ce patrice avait levé l'étendard de l'indépendance. On vient de découvrir des monnaies que Grégoire faisait frapper à son coin. Ce fut lui qui eut à soutenir les attaques

des Arabes, dont il devint la victime ; or, si on en croit Ibn-Khaldoun, Grégoire était Franc d'origine, c'est-à-dire peut-être Français ; il paraîtrait même qu'après s'être révolté contre le trône de Constantinople, il prit à tâche de faire disparaître toute trace du nom romain. Ibn-Khaldoun s'exprime ainsi : « A l'époque où l'islamisme vint étendre son influence sur la nation berbère, les Francs exerçaient l'autorité suprême en Afrique, et les Roum n'y jouissaient plus d'aucun crédit. Il n'y restait de cette nation que les troupes employées au service des Francs ; et si on trouve le nom des Roum dans les livres qui traitent de la conquête de l'Afrique, cela ne provient que de l'extension donnée à ce nom. Je dois déclarer que Grégoire, le même qui fut tué lors de la conquête, n'était pas Roumi, mais Franc. » En ce sens, l'on serait tenté de dire que les Français qui cherchent à étendre leur domination en Algérie, ne font que prendre une revanche sur les Arabes et les Berbers.

Une circonstance qui dut faciliter considérablement les succès des Arabes, ce fut l'affinité qui existait entre leur langue et celle des populations de race chananéenne établies dans le pays. L'assimilation entre les deux races dut se faire promptement.

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur l'origine des tribus indigènes qui couvrent le sol africain, tant de celles qui avaient accepté le joug des Romains, que de celles qui avaient toujours affecté l'indépendance.

Les écrivains grecs et romains n'ont jamais eu qu'une idée vague de l'origine respective de ces populations. Ils rapportent les noms d'un certain nombre de tribus; mais ces noms sont en partie altérés, et, comme la plupart des noms véritables ont changé dans l'intervalle, il est devenu bien difficile d'établir une concordance. De leur côté, les indigènes n'ont pas eu d'historien, et ils sont hors d'état de suppléer à ce qui nous manque. Les Arabes seuls auraient pu nous fixer à cet égard; mais pendant longtemps les Arabes songèrent plutôt à bien faire qu'à bien dire, et, pour cette époque d'enthousiasme et de gloire, les annales arabes elles-mêmes sont très-incomplètes. Ce qui explique cette indifférence des Arabes, ce sont les guerres politiques et religieuses qui divisèrent leur nation peu d'années après la mort de Mahomet, et qui donnèrent lieu à des partis encore aujourd'hui irréconciliables.

Les Berbers commencèrent à recueillir des documents sur leurs origines, à partir du x^e^ siècle de notre ère, précisément à l'instant où les Arabes songèrent à arracher à l'oubli leurs propres exploits. Mais déjà les traditions étaient en partie effacées, et différentes causes agirent fatalement sur la direction qui fut donnée aux recherches.

Déjà au x^e^ siècle, si certaines tribus avaient grandi en puissance et en gloire, il y en avait qui étaient déchues. Pour celles-ci, la situation était d'autant plus pénible que, d'une part, elles étaient traitées

sans ménagements par le gouvernement, et que, de l'autre, chose qui leur était peut-être encore plus sensible, elles avaient à subir les sarcasmes des tribus voisines. Il arriva de là ce qui arrive toujours quand une autorité supérieure n'est pas là pour maintenir le bon ordre : c'est que les tribus cherchèrent à se relever au détriment les unes des autres.

On vit alors apparaître les prétentions les plus étranges. Il eût été naturel que les populations qui avaient résisté avec le plus de succès aux armes romaines fissent valoir leurs anciens exploits ; mais le souvenir de ces exploits était perdu. On se tourna donc du côté des Arabes, qui étaient devenus les maîtres du pays et qui lui avaient imposé leur religion et une partie de leurs idées.

Certains généalogistes, qui voulaient rendre hommage à la nouvelle religion, imaginèrent de rattacher leur tribu aux propres ancêtres du prophète des Arabes. Abjurant les idées bibliques qui de bonne heure avaient pénétré parmi les indigènes, et qui faisaient remonter la nation berbère à Cham, fils de Noé, et afin de s'affranchir de tout lien avec un malheureux qui avait encouru la malédiction de son père, ils adoptèrent pour origine Sem, fils aîné de Noé ; ils rangèrent au nombre de leurs aïeux Abraham et son fils Ismaël, et se présentèrent hardiment comme les cousins du plus illustre des rejetons d'Ismaël, Mahomet.

D'autres généalogistes, qui visaient surtout à la

gloire profane, cherchèrent des ancêtres parmi certains rois fabuleux de l'Arabie Heureuse. Il faut savoir que les Arabes, qui pendant longtemps eurent peu de souci des héros qui dans les premiers siècles de l'islamisme portèrent si haut le nom de leur race, se sont montrés fiers des prétendus exploits de rois du Yémen, qui, plusieurs siècles avant l'hégire, auraient soumis tout l'ancien monde à leurs lois, sans excepter l'intérieur de l'Afrique. D'après de nombreux auteurs, ce fut un de ces rois, nommé Africus, ou plutôt Ifricus, lequel, d'après leur propre récit, aurait vécu quelques années seulement avant l'ère chrétienne, qui, après avoir subjugué l'Afrique, y laissa des colonies considérables et lui imposa son nom.

A toutes les causes d'embarras il faut ajouter ce mélange d'émigrés venus de tous les points de l'horizon, les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Vandales, ainsi que les Nègres, qui de tout temps ont afflué de l'intérieur sur les côtes.

La partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, qui est consacrée spécialement à la nation berbère, renferme le résumé des opinions qui ont été émises à cet égard, et supplée pour nous aux traités originaux qui ne sont point parvenus en Europe. L'auteur a écrit un peu vite et quelquefois de mémoire; ses aperçus manquent dans certains endroits de netteté, et les noms propres ne sont pas toujours marqués exactement; mais, en rapprochant les différents passages qui se rapportent aux mêmes matières, on

peut s'assurer de la pensée de l'auteur. Ibn-Khaldoun, qui semble quelquefois hésiter, s'est rangé du côté de l'opinion de saint Augustin. Se prononçant pour l'unité de la race berbère et pour la descendance de Cham, fils de Noé, il s'exprime ainsi : « Le fait réel, fait qui dispense de toute hypothèse, est que les Berbers sont les enfants de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que nous l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. »

La même opinion a été émise par un écrivain morisque du commencement du XVI^e^ siècle, Léon dit *l'Africain*, qui parcourut le nord de l'Afrique en observateur éclairé. Léon a partagé la nation berbère en cinq grandes tribus, et s'est ainsi exprimé au sujet de l'unité de la langue : « Ces cinq peuples, qui se divisent en des centaines de lignages et en des milliers de milliers d'habitations, s'accordent ensemble en une langue, laquelle est appelée communément par eux *aquel amazig*, ce qui signifie noble langage. » En ce qui concerne l'unité de la race et du langage, tous les renseignements que nous ont fournis les derniers événements accomplis en Afrique, y compris la récente députation des Touarigs au maréchal Randon, gouverneur général de l'Algérie, sont une confirmation éclatante de l'opinion de saint Augustin, d'Ibn-Khaldoun et de Léon.

A l'exemple de ses devanciers, Ibn-Khaldoun a admis certaines divisions parmi la race berbère. On

a partagé les Berbers en deux classes, les Beranès et les Botr. Les Beranès me paraissent en général répondre aux tribus du nord-ouest de l'Afrique, qui, au temps des Romains, conservèrent leur indépendance, et qui n'ont fait réellement leur apparition dans le champ de l'histoire qu'après l'invasion des Arabes. Pour les Botr, ce sont, je pense, les tribus originaires de la Cyrénaïque et de la régence de Tripoli, qui dans le principe relevaient de l'influence égyptienne.

Les écrivains indigènes ne disent rien de bien satisfaisant sur cette division ; mais il y a une ramification des Botr, sur laquelle j'insiste longuement dans mon mémoire, et qui me paraît digne d'une grande attention : il s'agit des *Zenata*, qui ont reçu une place à part et que je regarde comme les descendants des *gentes* de l'empire romain. Dans mon opinion, *Zenata* ou *Djanata*, qui au singulier fait *Zena* ou *Djana*, est une forme altérée du latin *gens* au singulier et *gentes* au pluriel, et le mot *Kabylé*, faisant au pluriel *Kabaïl*, en est l'équivalent arabe. En ce sens, les Zenata nous représentent l'ensemble des populations d'origine diverse qui, pendant la domination romaine, occupèrent l'Algérie actuelle, la partie occidentale de la Tunisie et la partie orientale de l'empire de Marok.

Comme il serait possible que cette opinion semblât paradoxale, je vais essayer de faire valoir quelques considérations à l'appui. Ibn-Khaldoun, après avoir exposé les formes dont le nom des Zenata est

susceptible au singulier et au pluriel, poursuit ainsi : « Les Zenata habitaient le pays qui s'étend depuis Tripoli jusqu'à la Molouïa, et qui renferme le mont Aurès, le Zab et les régions au sud de Tlemsen. » Il dit ailleurs : « Le lieu où les Zenata sont en grande majorité est le Magreb central (la province d'Alger); ils y sont même tellement nombreux que ce pays a reçu le nom de terre des Zenata. » Si maintenant il se trouve des Zenata dans toutes les parties de l'Afrique, c'est un effet des révolutions qui n'ont pas cessé d'agiter le pays ; Ibn-Khaldoun lui-même nous aide à suivre le mouvement de toutes ces transplantations.

Ibn-Khaldoun dit de plus : « Beaucoup de personnes donnent au mot *Zenata* un sens et une dérivation qui sont inconnus non-seulement aux Arabes, mais aussi au peuple zénatien. Les uns disent, par exemple, que c'est un nom propre formé par les Zenata eux-mêmes, et dont l'emploi fut admis d'un commun accord... » Il est certain que le mot *gentes* avait acquis sous les Romains une acception si bien reconnue, qu'elle avait passé chez les Grecs.

Enfin Ibn-Khaldoun fait observer que les Zenata se distinguent du reste des Berbers par un langage un peu différent. Il semblerait que les compatriotes des Zenata ont voulu faire peser sur ceux-ci les conséquences de leur longue sujétion aux Romains. Le fait est qu'en général les Zenata occupent une position inférieure dans l'opinion des indigènes. Ibn-Khaldoun lui-même, malgré sa déclaration en

faveur de l'unité de la race, a l'air, en plusieurs endroits de son livre, de séparer les Zenata du reste de la nation ; dans son Histoire des Berbers, les Zenata sont renvoyés à la fin, et remplissent à eux seuls toute la deuxième moitié (1).

Disons, en terminant, quel fut, lors de l'invasion arabe, le sort réservé aux familles qui formaient le

(1) Il existe au musée de la ville de Cherchel, l'ancienne Julia Cæsarea, fondée par le roi Juba II vers les commencements de l'ère chrétienne, et devenue la capitale de la Mauritanie césarienne, un coffret en marbre, qui a été trouvé, il y a quelques années, dans les ruines d'un *Columbarium* des affranchis du roi Juba, et qui renfermait des restes d'os carbonisés. On lit sur ce coffret l'inscription suivante:

TI CLAVDIVS ZENATI
CLAVDII CHRESIMI
FRATERHSE

Le savant bibliothécaire d'Alger, M. Berbrugger, à l'attention duquel il n'échappe rien de ce qui intéresse nos possessions africaines, se hâta d'étudier cette inscription, et la rétablit ainsi :

Titus Claudius Zenati, Claudii chresimi frater, hic situs est.

En même temps il crut reconnaître dans le mot *Zenati* le nom de la tribu de Zenata, dont il n'est fait mention dans aucun des écrivains grecs et latins qui nous sont parvenus, et qui cependant aurait été en usage dès les commencements de notre ère. Le savant orientaliste, M. de Slane, a adopté cette interprétation dans un appendice qui accompagne le quatrième volume de sa traduction de l'Histoire des Berbères par Ibn-Khaldoun, p. 575. De plus, M. Berbrugger a reproduit son explication postérieurement à l'époque où cet extrait a été lu à l'Académie, dans le sixième numéro de la *Revue africaine* (cahier du mois d'août, pages 443 et suiv.).

Si cette interprétation était admise, il faudrait rejeter tout ce qui est dit à cet endroit de mon Mémoire. L'opinion de M. de Slane ne m'avait point paru suffisamment appuyée ; depuis lors, mon confrère à l'Académie, M. Léon Renier, qui s'est tant occupé d'épigraphie, et qui publie en ce moment le recueil des inscriptions romaines de l'Algérie,

fonds de la population des côtes, et qui menaient une vie sédentaire. Il est probable qu'au moment de la révolte du patrice Grégoire, les fonctionnaires byzantins évacuèrent le pays. Plus tard, quand les Arabes se furent rendus maîtres de la contrée, et que toute chance fut perdue pour l'autorité romaine, une foule de personnes se retirèrent en Italie, en Grèce, en France et ailleurs. A l'égard de la masse, elle resta dans ses foyers, principalement les descendants des Carthaginois, des Vandales, en un mot de ceux qu'on pouvait appeler les vaincus. Beaucoup d'habitants, surtout parmi les hérétiques, classe à la fois nombreuse et exaltée, embrassèrent l'islamisme, et, au bout de deux ou trois générations, il devint difficile de distinguer entre eux et les nouveaux conquérants. Mais il y en eut un certain nombre qui restèrent fidèles au christianisme et aux habitudes de toute leur vie. Pour ceux-ci, faute d'une dénomination plus convenable, ils reçurent le titre d'*Africains*. Ce mot est rendu par les écrivains arabes sous la forme *ifriky*, faisant au pluriel *Afarik* et *Afariké*. Un auteur arabe du IX^e^ siècle s'exprime

s'est prononcé dans le même sens que moi, et voici comment il rétablit l'inscription de Cherchel.

Tiberius Claudius Zena, Tiberii Claudii chresimi frater, hîc situs est.

Zena est un surnom que M. Renier a retrouvé sur d'autres inscriptions latines (*Voy.* le Recueil de Gruter, p. 238, n° 12, et l'ouvrage de Fabretti, p. 143, n° 162). C'est la transcription latine du grec Ζηνᾶς, abréviation de Ζηνόδορος, de même que *chresimus* est la reproduction de χρήσιμος.

ainsi : « (Lors de la conquête arabe) les Roum évacuèrent le pays ; mais les Afarik restèrent. Ceux-ci s'étaient faits les serviteurs des Roum, auxquels ils étaient liés par un traité ; telle était leur coutume avec quiconque subjuguait la contrée. »

Les Africains continuèrent à professer le christianisme ; mais, privés, comme ils l'étaient, de toute communication avec le siége de Rome, en butte aux vexations de leurs dominateurs, et victimes de chaque révolution nouvelle, ils allèrent toujours en s'affaiblissant et finirent par manquer de tout secours spirituel et temporel. La dernière mention qu'on trouve de cette classe infortunée ne dépasse pas de beaucoup le XIV^e^ siècle.

REINAUD,
Membre de l'Institut.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

DE

L'UNIVERSALITÉ DES MÉTÉORES

EN ZONES TERRESTRES, ATMOSPHÉRIQUES, SOLAIRES OU LUNAIRES;

ET DE LEURS RAPPORTS ENTRE ELLES.

Je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout; non plus que de connaître le tout sans connaître en détail les parties. PASCAL.

Dès le début de mes publications sur la météorologie, j'ai constamment insisté sur la nécessité impérieuse d'introduire dans toutes nos recherches l'élément essentiel de la *répartition géographique des météores*.

En effet, il est évident que la *géographie météorologique* réclame à juste titre le même droit d'existence que la géographie physique et politique, la géographie minérale, botanique et agricole, la géographie médicale, ethnologique, linguistique, etc.

Il y a plus, de même que dans la répartition des phénomènes et des êtres vivants, la répartition géographique des météores à la surface du sol et dans l'atmosphère doit être essentiellement basée sur des

éléments numériques considérés au double point de vue géographique et chronologique.

C'est cette application du *nombre*, de l'*espace* et du *temps*, à l'ensemble de ces phénomènes, que je me permets de désigner sous le nom de *statistique météorologique*.

La géographie des météores a eu le même sort que celui des précédentes répartitions géographiques. Son existence réelle a été et est encore, même pour chacune des précédentes divisions géographiques, en partie voilée par des recherches et des considérations théologo-métaphysiques qui n'ont pu aboutir jusqu'ici à aucune coordination scientifique et positive. De là le retard systématique que chacune de ces branches a graduellement et successivement éprouvée avant de se constituer à l'état de science d'*observation*. Or, pour arriver à ce résultat, il fallait préalablement envisager la répartition géographique des phénomènes vitaux et inorganiques d'après leur constitution propre, biologique et moléculaire, ainsi que leur mode d'existence particulier sous les diverses latitudes du globe.

C'est précisément ce travail, à la fois analytique et synthétique, qui a été ébauché dans ces derniers temps, lorsqu'on a envisagé l'état pathologique et de santé, l'acclimatement des plantes, la culture et la constitution du sol, l'existence végétale, animale et humaine, le don même de la parole, et enfin la formation des météores, au point de vue de leur répartition en un certain nombre de *règnes*,

de *groupes* ou de *zones* naturelles, ayant chacune leur caractère propre, quoique étant à la fois intimement liées les unes aux autres par des caractères et des attributs communs.

Jusqu'à cette époque on n'a pu que très-imparfaitement entrevoir et saisir les relations intimes de causes et d'effets qui reliaient l'ensemble de ces phénomènes par un petit nombre de *lois* fondamentales.

Aujourd'hui il est donc urgent de considérer les causes secondaires, et surtout les *lois* des phénomènes météorologique non-seulement sous le rapport de la répartition géographique, mais encore sous celui de la constitution physique des disques solaires et lunaires en relation avec leurs mouvements dans l'espace vis-à-vis de la terre. Ce n'est qu'en suivant cette voie féconde que les météorologistes arriveront par la suite à établir un parallèle logique et scientifique entre l'*évolution*, la *succession*, la *corrélation*, la *similitude* et la *conversion entre eux des phénomènes*, mis en rapports, d'une part, avec les *caractères topographiques*, *géologiques* et *agricoles des diverses régions du globe* comparativement avec les *changements éprouvés à leur surface solide et liquide*, et d'autre part, avec la *constitution des disques solaires et lunaires et leurs positions horaires tant relatives entre elles, que vis-à-vis de la terre.*

On voit par là combien je devais attacher d'importance, avec M. Ch. Ritter, de Dijon, à l'influence météorologique du *relief*, de la *nature* et du *mode d'occupation du sol* suivant la répartition géogra-

phique des localités envisagées. D'un autre côté, j'attache la même importance, comme constituant le second élément inséparable du premier, à l'étude simultanée et comparativement entreprise sur la *physique terrestre* et la *physique céleste*, par une plus intime fraternité entre ces deux sciences, qui doivent être désormais inséparables l'une de l'autre; car la *géométrie* et la *mécanique célestes* ayant déjà presque entièrement atteint leur plus haut degré d'exactitude (1), il est grand temps que l'astronome tourne ses regards des cieux vers la terre, et de celle-ci vers les *actions* et *réactions* qui s'établissent entre les infiniment grands et les infiniment petits. C'est en outre la corrélation de causes et d'effets préexistante entre ces actions et réactions mutuelles qui constitue et maintient l'activité moléculaire *physique*, *chimique*, *vitale* et *humaine* (sociale et morale) considérée dans des conditions compatibles avec chacune de ces existences.

Ces principes étant une fois établis, je vais aborder immédiatement la question posée en tête de ce mémoire.

Dans un travail considérable sur la systématisation des phénomènes météorologiques, j'avais déjà recherché quelles étaient les lois propres à l'ordre d'évolution des météores, d'après l'étendue de leur influence biologique ainsi que celle de leurs limites

(1) Autant que le permettent nos faibles moyens d'analyse au point de vue de ses véritables applications futures aux nécessités directes de l'humanité.

géographiques. Pour cela, j'avais également appliqué à l'ordre météorologique le profond axiome qu'Auguste Comte énonça le premier en 1817 : ***Tout est relatif; voilà le seul principe absolu*** (1). Cet axiome applicable à la recherche des lois qui régissent l'ordre d'évolution de tous les phénomènes de la nature au point de vue de leur organisation physique, vitale, sociale et morale, se traduit en météorologie de la manière suivante : le rôle de chaque zone météorologique ne dépend pas autant de ses propriétés physiques *absolues* que de leur *contraste différentiel* avec les propriétés *analogues des régions contiguës*. De sorte que l'on peut dire, avec M. Ch. Ritter, que les phénomènes locaux sont dus à des actions *essentiellement différentielles*.

A peine avais-je achevé la rédaction de ma systématisation, qu'il me tomba dans les mains un excellent travail de M. Ch. Ritter, ingénieur des ponts et chaussées à Dijon; tant il est vrai que la vérité finit tôt ou tard par frapper l'esprit des penseurs qui travaillent indépendamment les uns des autres, à des époques et sur des lieux différents. Dans ce travail, lu à la Société météorologique de France à la séance du 12 juin 1855, sous le modeste titre : ***Du rôle des influences locales en météorologie*** (2); quelle fut ma joie et ma surprise de trouver

(1) *Système de politique positive*, Paris, 1854, t. IV ; *Préface spéciale à l'Appendice général*, p. II.

(2) Annuaire de la Société météorologique de France, 1855, t. III, p. 270-293. Voir aussi, du même auteur : *Études d'hydrologie et de*

en météorologie la confirmation la plus éclatante de l'axiome profond d'Auguste Comte déjà signalé : *Tout est relatif; voilà le seul principe absolu.*

Tel est donc le principe sur lequel est fondé la quatrième loi de ma systématisation, au sujet de la *répartition géographique des propriétés physiques et* RELATIVES *des zones météorologiques, rapportées aux actions et aux effets analogues et différentiels des zones contiguës.* On aura ainsi la solution de cet important problème par l'étude des phénomènes locaux mis en parallèle avec les caractères topographiques, géologiques et agricoles du sol, ainsi qu'avec les changements éprouvés à sa surface et dans des zones spéciales et analogues du ciel, correspondantes à celles du sol; le tout par rapport aux caractères *analogues* des RÉGIONS VOISINES. Car M. Ch. Ritter a très-judicieusement fait sentir que le rôle de chaque zone météorologique ne dépend non pas tant de ses propriétés absolues que de leurs *contrastes différentiels* avec les propriétés *analogues des régions contiguës.* Ainsi, je le répète, les phénomènes locaux sont dus à des actions *essentiellement différentielles.*

Le nombre de stations qui ont fourni à M. Ch. Ritter les données numériques sur lesquelles il a basé sa synthèse, dépassait, en 1853, le chiffre res-

météorologie; Journal d'agriculture de la Côte-d'Or, Dijon, 1856, t. I, p. 145, 185, 209. Le manque d'espace m'oblige de retrancher une grande partie de l'analyse que j'avais faite de cet important travail de M. Ritter. M. Ladrey m'annonce de Dijon qu'un nouveau mémoire de cet auteur, sur la même question, paraîtra dans le prochain volume du *Journal d'agriculture de la Côte-d'Or*, dont il est le rédacteur.

pectable de *quatre cents*, réparties dans la Côte-d'Or (France), sur une surface de 8,700 kilomètres carrés.

M. Ritter s'est efforcé de montrer, par la comparaison des *cartes topographiques*, *géologiques* et *agricoles* de la Côte-d'Or que la surface de ce département est divisée en *zones naturelles* bien distinctes les unes des autres et dès longtemps désignées par les dénominations spéciales de Morvan, Auxois, etc.

Il serait possible, d'après les recherches de ce savant, d'établir un parallèle harmonique entre les *cartes météorologiques*, *atmosphériques* et *terrestres* et les *cartes topographiques*, *géologiques* et *agricoles*, du moins dans le département de la Côte-d'or, qui constitue le champ de ses explorations.

Si, après avoir envisagé les diverses *catégories* propres à *l'activité moléculaire* purement *physique* au point de vue de la répartition géographique des climats, on veut bien les comparer aux quatre autres principaux degrés successifs d'action moléculaire de la matière, on retrouvera les mêmes caractères propres à chacune de ces catégories qui sont à la fois liées les unes aux autres par des rapports qui leur sont communs. Car l'ensemble de nos recherches scientifiques ayant pour but d'étudier l'*activité moléculaire* de la matière sous tous ses états, il s'ensuit que chacun de ces états correspond à l'un des cinq principaux degrés successifs d'activité, qui se distinguent entre eux par les différences les plus profondes et les plus naturelles. Ces cinq principaux de-

grés d'activité moléculaire de la matière, au point de vue physique et moral, sont : l'activité *physique*, *chimique*, *vitale*, *sociale et morale* ; les deux derniers termes peuvent être compris sous la dénomination d'activité *humaine*. En effet, l'activité, ou l'action chimique, présente en elle-même quelque chose de plus que la simple action physique, et quelque chose de moins que l'action vitale, sociale et morale. Or l'*activité physique* se réduit à de simples modifications d'*arrangements* moléculaires, le plus souvent passagères, et en aucun cas la substance n'est intimement *altérée*. Au contraire, l'*activité chimique*, outre ces modifications, produit une altération profonde et durable dans la *composition* des particules même des corps, à tel point que ceux-ci deviennent méconnaissables, tant l'ensemble de leur propriété a été modifié. L'*activité vitale* (outre les effets physiques et les opérations chimiques qu'elle détermine constamment) est caractérisée par un double mouvement plus ou moins rapide, mais toujours nécessairement continu, de *composition* et de *décomposition*, propre à maintenir l'organisme du corps entre certaines limites de variations ou d'oscillations pendant un temps variable, tout en renouvelant sans cesse la substance. Enfin, dans cette troisième catégorie d'activité moléculaire, non-seulement le corps éprouve les modifications moléculaires propres aux activités physiques et chimiques, mais encore il *conserve* et *renouvelle* sa VITALITÉ, que l'activité chimique est impuissante à fournir. Enfin l'*activité*

sociale et *morale* appartenant à un ordre de phénomènes d'une complication supérieure à celle des manifestations précédentes, leurs caractères ont été jusqu'ici bien plus difficiles à saisir, quoique au fond chacun comprenne *à priori* qu'ils ne sont pas moins pour cela soumis aux mêmes lois qui régissent les phénomènes propres à l'activité *physique*, *chimique* et *vitale*. Mais la science de la sociologie, ou des *phénomènes sociaux*, n'étant encore qu'à sa naissance, son activité moléculaire, résultant moralement de la constitution physique de l'appareil cérébral et de l'organisation biologique du corps humain en rapport avec le milieu dans lequel il oscille, ne peut être nullement déterminée de nos jours.

Après avoir posé en principe l'existence probable des catégories ou des individualités *physico-météorologiques*, il me reste encore à considérer, succinctement, les mêmes catégories correspondantes à la répartition géographique des *races humaines*, des *faunes*, des *flores*, de l'état *physiologique* et *pathologique*, c'est-à-dire les *climats médicaux*.

Dans un ouvrage volumineux tout récemment publié aux États-Unis d'Amérique, MM. Nott et Gliddon (1), ont avancé les huit propositions suivantes :

1° Que les êtres vivants se trouvent être distribués à la surface du globe en un certain nombre de règnes ou de zones zoologiques et naturelles pour

(1) Indigenous races of the earth, etc. Lond. 1857.

ainsi dire, possédant chacune son *climat*, sa *faune* et sa *flore* propres;

2° Que chacune de ces faunes prend naissance dans sa propre zone, et qu'elles n'ont point de consanguinité entre elles;

3° Que chaque zone comprend un certain groupe de races humaines, lesquelles quoique différentes au point de vue des caractères physiques et intellectuels, sont cependant intimement liées ensemble, et n'ont pourtant aucun rapport avec les autres groupes de races des zones contiguës. MM. Nott et Gliddon, donnent pour exemple, les races blanches de l'Europe, les Mongols de l'Asie, les noirs de l'Afrique, et les aborigènes de l'Amérique;

4° Que la provenance des races types, appartenant à chacune de ces zones, est antérieure à l'histoire de l'homme au delà de milliers d'années, et est aussi ancienne que les faunes qui conservent leurs mêmes individualités;

5° Que les types des races humaines sont déterminés par des caractères spécifiques aussi tranchés et permanents que ceux qui distinguent les espèces des divers genres;

6° Que les climats de la terre peuvent être divisés en *climats physiques* et *médicaux*; et que chaque espèce d'hommes, ayant ses lois physiologiques et pathologiques propres, est particulièrement affectée par l'action de ces deux climats;

7° Qu'aucune race d'hommes ne peut être considérée comme étant *cosmopolite*; mais que les races in-

digènes des latitudes intermédiaires entre celles de l'équateur et des pôles, se rapprochent plus du cosmopolitisme que les races indigènes des zones torrides et glaciales;

8° Que l'assertion, qu'une race ait jamais été, ou peut jamais être, assimilée à tous les climats physiques et médicaux, est une hypothèse insoutenable par un seul fait historique, et opposée aux études d'histoire naturelle.

Ainsi voilà tout un ensemble de considérations nouvelles fondées sur la diversité des catégories essentielles que nous offrent les êtres vivants, aussi bien que le sol qu'ils habitent.

Pour ce qui concerne les individualités propres aux *flores*, un seul passage tiré de l'excellent ouvrage de M. de Candolle, suffira à déterminer quels sont leurs caractères et ce qu'elles réclament de la science, surtout au point de vue de l'échelle thermométrique comparée à la répartition géographique de leur état physiologique et pathologique. Voici le passage remarquable sous plus d'un rapport de ce savant :

« On ne pourrait pas tracer sur la carte de l'Europe des lignes d'égale végétation, comme le désirait un savant botaniste-géographe(1), ou du moins, il faudrait autant de lignes que d'espèces, mais on pourrait classer les espèces en catégories physiologiques, les unes profitant de toute température

(1) M. Grisebach, Gentian, p. 83.

de 5°, les autres de toute température de 6° ou 7° etc., et ces catégories se subdiviseraient suivant les sommes exigées au-dessus du minimum. La possibilité de vivre ensemble, pour deux ou plusieurs espèces, *résulte de ces combinaisons essentiellement physiologiques* (1). »

Ne voit-on pas journellement les diverses catégories d'hommes ainsi que les espèces animales, subir cette même fatalité de l'ordre universel qui les contraint à s'approprier par des moyens artificiels une certaine somme déterminée de température, lorsque provenant de diverses zones zoologiques ils s'efforcent de s'acclimater dans un milieu commun?

C'est donc avec raison que M. de Candolle après avoir posé sa formule sur les températures utiles aux végétaux (2), ajoute : « Si je ne me trompe, la question ainsi posée, ne tend à rien moins qu'à renverser complétement pour les applications à la physiologie, à l'agriculture et à l'horticulture, le

(1) *Géographie botanique raisonnée*, Paris, 1855, t. I, p. 397.

(2) Ce problème ayant été uniquement formulé par M. de Candolle relativement la solution de l'influence de la température sur les végétaux, je l'ai étendu à toutes les autres actions météorologiques, en introduisant l'élément le plus capital de l'action des milieux sur les êtres et de la réaction des êtres sur les milieux dont ce savant n'avait pas tenu compte. Ainsi, dans toute action des agents climatériques sur les êtres vivants, le problème qu'il faut résoudre expérimentalement est le suivant : « connaître et dégager, dans les observations météorologiques, la somme d'action des milieux, soit celle de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, etc., *utile* à l'existence organique, résultante de la double harmonie entre les organes et le milieu inorganique, de la somme d'action *inutile* à cette même existence, et en calculer, après cette correction, les effets d'action et de réaction entre l'être et le milieu. »

système actuel des observations et des tableaux météorologiques. Elle aurait pour conséquence de rapporter les phénomènes *aux sommes des températures supérieures à chaque degré*, et non à des moyennes, ce qui suppose, ou l'emploi d'instruments nouveaux, tels que le pendule de M. Ed. Becquerel, avec certaines modifications, ou tout au moins une manière de présenter les chiffres thermométriques absolument différente de celle qui est usitée (1). »

Quant à la question non moins capitale et entièrement neuve de la répartition géographique de l'*état physiologique et pathologique* à la surface du globe, il me suffira de signaler, pour le moment, le passage suivant de M. le docteur Boudin, pour fixer l'attention des météorologistes sur ces importantes recherches, en renvoyant le lecteur à l'ouvrage spécial de l'auteur, ainsi qu'à celui de MM. Nott et Gliddon déjà cité sur les *races indigènes du globe*.

« Semblables aux plantes, dont plusieurs se rencontrent sur presque tous les points du globe, tandis que d'autres ne se montrent que d'une manière endémique dans quelques localités, les maladies de l'homme sont, elles aussi, ou répandues sur toute la surface du globe ou liées à certaines zones, ou enfin restreintes à des localités plus ou moins circonscrites. On peut donc dire, avec une parfaite exactitude, des

(1) *Géographie botanique*, t. I, p. 4. Voir à la page 59 la modification que M. de Candolle propose au pendule-thermomètre de M. Ed. Becquerel.

maladies considérées au point de vue géographique, comme des végétaux, qu'elles ont leurs *habitats*, leurs *stations*, leurs *limites* sous le triple rapport de la latitude, de l'altitude et même de la longitude géographique. Ces habitats, ces stations, ces limites géographiques des maladies sont plus ou moins subordonnées à des conditions météorologiques ou telluriques ; quelquefois cependant les causes de la présence ou de l'absence des espèces nosologiques échappent à l'appréciation de la science (1). »

En lisant avec quelque attention l'ouvrage que M. Alfred Maury, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vient de publier sur *la Terre et l'Homme* (2), on s'aperçoit de suite que l'idée prédominante chez ce savant a été de signaler, en parfaite harmonie avec les mêmes principes énoncés par MM. Nott et Gliddon, *l'existence de zones ou de régions physiques terrestres ou atmosphériques, géologiques, végétales, animales, ethnologiques*, et même au point de vue des *langues* et des *religions ayant chacune leur caractère propre, mais qui sont liées les unes aux autres par des caractères communs*. On voit ainsi la communauté d'idée sur le même principe qui existe entre MM. Nott, Gliddon et Maury, au sujet de la répartition géographique des corps tant inorganiques qu'organiques à la surface de notre planète.

(1) Boudin, *Traité de Géographie et de Statistique médicales*, Paris, 1857, t. II, p. 227.

(2) Paris, 1857, chez Hachette.

Dans une lettre adressée à M. Amédée Thierry, le savant biologiste W. F. Edwards, s'est posé le problème de savoir « Si les groupes qui forment le genre humain ont des caractères physiques et physiologiques reconnaissables, » et surtout cette nouvelle question de savoir « jusqu'à quel point les distinctions que l'histoire établit parmi les peuples peuvent s'accorder avec celles de la nature. »

Quant à la première question, M. Edwards l'a traitée au point de vue de l'existence des catégories différentielles qu'il admet lui-même. Il a abordé la seconde question de l'histoire au même point de vue, et sous le rapport des mœurs ou des langues en touchant légèrement, par suite de sa trop grande complication, à la question capitale qui était celle de « reconnaître un caractère *moral* particulier à un groupe qu'on aurait distingué par des caractères physiques (1).

En dernière analyse dans ma systématisation de la météorologie (2), j'ai avancé que chaque phénomène local d'une contrée ou d'un pays fournit des éléments

(1) Voir sa brochure *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire.* Paris, 1829, in-8° pp. 129.

(2) Voir une analyse de ce travail dans un extrait de M. Guérin-Méneville intitulé : Considérations philosophiques sur un essai de systématisation subjective des phénomènes météorologiques, etc.; Revue et Magazin de Zoologie, numéros 8 et 9, 1857, ainsi qu'une lettre adressée à cet égard à M. Fournet, dans les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, 1857. Un résumé succinct de l'ensemble de ma systématisation paraîtra au mois de février 1858 dans la *Revue et Magasin de Zoologie* de M. Guérin-Méneville.

qui, par l'ensemble de leur courbe, constituent une *résultante* déterminant le *climat général* de cette contrée ou de ce pays, et dont les phénomènes locaux dessinent autant d'*individualités* et de *catégories* plus ou moins indépendantes les unes des autres. En d'autres termes, les résultantes locales forment les climats partiels, dont la résultante générale constitue les climats généraux ou les climatologies générales de chaque contrée ou de chaque pays. De sorte que toutes les petites variations atmosphériques d'un ordre quelconque, qui ont lieu dans chaque localité envisagée, déterminent autant d'individualités météorologiques représentées par les dentelures comprises dans la courbe générale. Ces individualités et ces dentelures constituent ainsi les climats partiels qui se trouvent être compris dans la climatologie générale du pays que l'on considère.

Ici encore, comme dans l'exemple de M. Ritter signalé plus haut, lorsque M. Fournet de Lyon appliquait ce principe au seul cas des courbes des températures moyennes diverses de la France, de mon côté je l'érigeais, avant que ce travail eût paru (1), en un *axiome* applicable aux diverses catégories ou individualités physiques, chimiques, vitales, intellectuelles et sociales (2).

Maintenant il me reste à aborder le troisième point

(1) *Annales de la Société d'agriculture, etc., de Lyon*, 1857, p.

(2) Voir une lettre à M. Fournet sur ma systématisation subjective des phénomènes météorologiques; *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, 1857.

de vue posé en tête de ce mémoire, à savoir les zones météorologiques *solaires* et *lunaires* correspondantes avec les mêmes zones atmosphériques et terrestres déjà signalées. Mais comme le développement complet de cette question m'entraînerait dans des considérations trop considérables pour l'étendue assignée à ce travail, je ne ferai qu'indiquer le principe, en renvoyant le lecteur à l'introduction de mon catalogue chronologique des tremblements de terre aux Antilles (1), où il pourra s'éclairer de toutes les données qu'il renferme à cet égard, quoiqu'elles ne s'y trouvent consignées qu'à un autre point de vue.

Ainsi j'ai assez longuement développé dans cette introduction l'idée nouvelle de l'*évolution*, la *succession*, la *corrélation*, la *similitude* et la *conversion entre eux des phénomènes*, mis en rapport, d'une part, avec les *caractères topographiques, géologiques et agricoles des diverses régions du globe*, comparativement avec les *changements éprouvés à leur surface solide et liquide*, et d'autre part avec *la constitution des disques solaires et lunaires, et leurs positions horaires tant relatives entre eux que celles vis-à-vis de la terre.*

Je vais encore rappeler une remarque très-importante du R. P. Secchi, que j'avais consignée en entier dans mon mémoire sur les éclairs sans tonnerre (2). C'est que le R. P. Secchi après avoir trouvé, par un

(1) *Annuaire de la Société météorologique de France*, 1857, t. V, p. 75.

(1) *Annuaire de la Société météorologique de France*, 1855, t. III, p. 375.

grand nombre d'expériences directes, 1° un décroissement de chaleur du disque du soleil, du centre à la circonférence ; 2° une différence notable dans la marche de cette diminution au-dessus et au-dessous du centre, due à ce que les régions équatoriales du soleil sont plus chaudes que les régions polaires ; de ces faits il déduit que : si l'on arrivait à conclure de ces recherches que l'équateur solaire est plus chaud que les pôles, et que ceux-ci ont en même temps des températures différentes, l'étude de la climatologie aurait fait un grand pas ; la température dépendrait de la *position que l'axe de rotation du soleil prend en différentes saisons par rapport aux régions terrestres* (1).

Outre la répartition de l'état thermométrique, lumineux et chimique à la surface des disques solaires et lunaires qui doit être identique pour ces trois éléments et correspondre à des zones analogues à celle de la surface du globe, il est une autre question dans laquelle le principe des diverses catégories localisées que je viens d'énoncer est encore bien plus frappant et facile à saisir. Il s'agit de l'action que le *nombre*, la *forme*, l'*étendue*, la *propagation*, la *distribution* et la *périodicité* des *taches*, des *facules* et des *pores solaires* exercent sur les trois éléments du magnétisme terrestre, les orages magnétiques, les aurores polaires, sur la température atmosphérique et probablement sur la plus grande partie des phénomènes physico-chimiques qui se développent et se propagent à la surface du globe ainsi que dans les

(1) Journal le *Cosmos*, 1852, t. I, p. 192. Voir aussi p. 44, 224 et 655.

hautes régions de l'atmosphère. C'est ainsi que, les trois éléments du magnétisme, les tremblements de terre, les grands changements anémométriques et autres phénomènes paraissent suivre exactement dans leur apparition, leur propagation, leur répartition horaire et mensuelle et leur périodicité séculaire, la marche du disque lunaire, soit par rapport à sa position dans l'espace vis-à-vis de la terre, soit encore par rapport à ses faces lumineuses. Le lecteur trouvera, comme je l'ai déjà dit, des preuves concluantes à cet égard dans l'introduction à mon catalogue des tremblements de terre des Antilles, ainsi que dans un travail excellent du savant géologue de Vienne, M. A. Boué (1).

Pour le moment je dirai qu'il paraît exister *trois périodes d'action* exercées par les disques solaires et lunaires sur l'ensemble des phénomènes physico-chimiques de notre planète, même moraux et sociaux, quoique dans de certaines limites jusqu'ici encore inconnues, et variables pour chacun de ces états. Ces trois périodes d'actions correspondent exactement aux trois périodes de révolutions *synodiques*, *sidérales* et *séculaires* du soleil et de la lune. La troisième période, *séculaire*, dont la découverte est la plus récente, est celle qui est la moins déterminée tant sous le rapport astronomique qu'au point de vue météorologique. Mais, pour cela même, c'est celle qui augmentera considérablement nos connais-

(1) *Bulletin de la Société géologique de France*, 1855-56, t. XIII, p. 466-527.

sances sur l'état physique des disques solaires et lunaires, ainsi que sur la nature d'évolution, de corrélation et de conversion des phénomènes météorologiques entre eux.

On sait que le professeur Nervander de Helsingfors se posa le premier la question de savoir s'il existait une période solaire, surtout par rapport à la quantité de chaleur versée à la surface du sol. Jusque-là aucun indice dans les dispositions du temps n'avait fait soupçonner l'existence de cette période, et M. Pouillet, qui s'était occupé de cette question à l'aide de son pyrhéliomètre, crut pouvoir affirmer que la quantité de chaleur que nous recevons du soleil dans les différents temps est *constante*.

Cependant le professeur Nervander communiqua la solution de cette question à M. Hess, dans une lettre du 19 janvier 1844, insérée ensuite dans le *Bulletin de la classe physico-math. de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1845, vol. III, p. 1, et *Pogg. Ann. der Physik und Chemie*, Band LXVIII, p. 205.

La rotation synodique du soleil avait été déterminée, par les dernières observations de M. Laugier, à 27,23 jours. M. Nervander était parvenu à la période de 27,26 qu'il soumit à ses observations durant cinquante années à Inspruck, et durant les années 1816 à 1839 à Paris.

Or ce résultat obtenu par M. Nervander, dont M. Buys-Ballot, aujourd'hui directeur de l'Institut royal météorologique des Pays-Bas, put avoir connaissance au printemps de 1845 par le journal l'*In-*

stitut, n° 620, excita vivement son attention et lui fit penser aux observations de Harlem et de Zwanenburg qui se sont succédé sans interruption depuis 1743 jusqu'à présent. M. Buys-Ballot crut alors pouvoir trouver un moyen de mettre ce fait hors de doute; et, en effet, le résultat auquel il est arrivé n'a pas déçu son attente, ainsi que chacun peut s'en convaincre en lisant l'ouvrage que ce savant fit paraître, en juin de 1847, sous le titre de : *les Changements périodiques de température, dépendant de la nature du soleil et de la lune, mis en rapport avec le pronostic du temps, déduits d'observations Néerlandaises de* 1729 *à* 1846. Utrecht, 1847.

De l'ensemble des idées et des données expérimentales signalées dans le cours de ce mémoire, on a pu déjà s'apercevoir que je me suis efforcé de faire sentir comment les phénomènes *atmosphériques* se trouvent être distribués en un certain nombre de zones correspondantes à d'autres zones *terrestres* géographiquement réparties à la surface du globe. Bien plus, les corps inorganiques, les êtres vivants végétaux, animaux et humains, leur état physiologique, pathologique et même moral, leur langage, leur religion, etc., sont également régis par des *lois naturelles* et plus ou moins *individuelles* d'après une certaine répartition géographique en zones déterminées correspondantes à la fois aux mêmes zones météorologiques, atmosphériques et terrestres. De sorte que la *vie* qui domine cet ensemble de corps organiques et inorganiques peut très-justement être considérée

comme constituant un *principe d'activité*, principe *complexe* par la réunion des forces qui le composent, *simple* par l'*unité* même de *vitalité* qui tient chacun de ces organismes enchaînés les uns aux autres, et où l'*unité* de ce principe réside.

Cette définition a le double avantage de se rapporter à la *semi*(1)notion de la *vie*, que M. Flourens a qualifiée de « principe d'activité : principe *complexe* par l'ensemble des forces qui le composent, *simple* par l'unité même du *nœud vital*, où ce principe réside » (2).

C'est en poursuivant cette analogie entre la vie organique et la vie inorganique, si je puis m'exprimer ainsi, que j'ai qualifié la *vie inorganique* de notre planète, ou la production et la conservation des phénomènes physico-chimiques du globe, comme résul-

(1) Je dis *semi*-notion avec intention ; car une définition de la vie qui ne tient pas compte et exclut au contraire l'*action du milieu* sur l'être et la *réaction* de l'être sur le milieu, est évidemment incomplète. Tel est cependant le point de vue auquel M. Flourens s'est placé en constituant l'appareil de l'homme de telle sorte que le *mouvement* et la *volonté*, la *sensibilité* et l'*intelligence*, la *sensation* et la *perception*, l'*intelligence* et la *vie*, chacun de ces états physiologiques sont, suivant lui, *complétement indépendants* les uns des autres. Par suite, le milieu dans lequel l'homme oscille l'est à plus forte raison ! ! L'*exclusion* de l'*action* et de la *réaction* entre l'*être* et le *milieu*, ressort à chaque page de l'excellent ouvrage de M. Flourens. Ce résumé, je le répète, est précis au point de vue de la *physiologie expérimentale* ; mais il laisse beaucoup à désirer comme *résumé philosophique*, ainsi que l'auteur même l'a qualifié, de ses deux plus essentiels travaux sur le *système nerveux* et ses expériences sur la *formation des os*. — *De la Vie et de l'Intelligence ;* Paris, 1858.

(2) *Id.*, p. 161.

tant du même principe qui caractérise la vie organique, c'est-à-dire *d'un double mouvement moléculaire, à la fois général et continuel de composition et de décomposition dans un milieu convenable;* en d'autres termes, d'un double concours harmonique, physique et astronomique, entre notre planète et les astres, plus particulièrement le soleil et la lune, puis entre les actions et les réactions qui s'établissent d'une part entre la masse solide et liquide, et d'autre part le milieu gazeux. De même que, comme M. Comte l'a démontré, la *vie organique* résulte d'une double harmonie entre l'organisme et le milieu inorganique, puis entre les organes et les fonctions, ou plutôt entre les agents et les actes.

Avant de conclure, je dois faire remarquer qu'il faut bien se garder de tomber dans l'exclusivisme qui se rattache toujours aux nouvelles découvertes. Par conséquent, il serait à craindre que la notion toute récente des *catégories individuelles* dans chaque ordre de phénomène tant inorganique qu'organique, ne nous fît tomber dans l'excès qui accompagne généralement ces sortes de recherches. Car dès qu'un nouvel ensemble de considérations se présente à l'esprit, nous sommes toujours portés à l'ériger en un axiome absolu en l'étendant au delà des limites que l'examen rationnel du phénomène peut comporter. C'est là un danger que les esprits sages et méthodiques sauront éviter.

Le grand problème qui nous reste à résoudre est celui de la *constance dans la variété*, en d'autres

termes, la *loi* d'après laquelle l'*ordre universel* est tout à la fois *immuable* dans ses conditions fondamentales et *modifiable* dans ses dispositions secondaires.

Dans un prochain mémoire, je traiterai la question non moins capitale des *limites d'étendue géographique des météores* tant à l'état normal qu'à l'état de perturbation ainsi que les limites d'étendue de la *vie organique* aux diverses latitudes du globe.

Je ferai alors sentir comment la plupart des grandes perturbations du globe, tant physiques que biologiques et morales, qui paraissent être localisées, prennent, au contraire, leur origine à des latitudes *très-lointaines*.

Je ferai encore remarquer que le développement de la *vie* est tellement subordonné à un intervalle déterminé de l'échelle des phénomènes extérieurs, que les limites d'*écarts vitaux*, moins sensibles vers les échelles barométriques et thermométriques, ainsi qu'envers les espèces et leur premier âge, se resserrent de plus en plus à l'égard des échelles acoustiques, lumineuses et électrologiques. Il en est de même pour les familles et les races, surtout lorsqu'elles sont parvenues à l'état adulte.

Andrès Poey,
Directeur de l'Observatoire météorologique de la Havane.

LE PÉROU

AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE,

D'APRÈS LES PRINCIPAUX HISTORIENS ORIGINAUX
ET QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS SUR LES ANTIQUITÉS
DE CE PAYS.

(QUATRIÈME ARTICLE)(1).

V.

MONUMENTS DU PÉROU.

Les monuments du Pérou diffèrent de ceux du Mexique autant par l'ensemble que par les détails. La forme pyramidale, si répandue au Mexique, se retrouve cependant au Pérou; mais, dans le premier de ces deux pays, elle caractérise les édifices religieux de tous les temps; dans le second, elle semble n'avoir marqué qu'un âge dans l'histoire de la civilisation. La statuaire, si l'art grossier (2) qui

(1) Voir les cahiers de septembre, d'octobre 1857 et de janvier 1858.

(2) On est frappé de l'imperfection des statues dans l'art mexicain et péruvien. Il semble que ces peuples de l'Amérique aient conservé aux monuments ces formes primitives avec intention. M. de Humboldt a remarqué judicieusement que la superstition populaire n'avait apparemment rien voulu changer au caractère sacré qui était attaché à ces idoles grossièrement sculptées, et il explique de cette façon comment

a présidé à la sculpture des idoles trouvées en Amérique mérite ce nom, offre quelque analogie entre les monuments de l'Amérique centrale et ceux de Tyahuanaco, au Pérou. Les constructions cyclopéennes sont très-répandues dans l'Amérique méridionale, et marquent, d'une manière sensible, l'enfance de l'art dans les âges reculés. L'on a lieu de s'étonner que M. de Humboldt, qui a voyagé dans le Pérou, n'en ait pas rencontré (1). C'est un des traits les plus frappants de l'histoire de l'art dans ce pays.

L'ornementation et les poteries présentent chez les Péruviens une remarquable originalité, et ne peuvent être comparés à la céramique d'aucun autre pays. La sculpture des bas-reliefs rappelle, quant aux procédés seulement, celle de l'ancienne Égypte. Les reliefs ménagés dans le creux de la pierre, fouillée alentour, ne présentent jamais de saillie sur le plan général de la surface ; mais le dessin des silhouettes, leur disposition et leur caractère, aussi bien que les caprices bizarres de l'ornementation, n'offrent aucune ressemblance avec les monuments égyptiens.

I. *Le Cuzco.* Nous commencerons cet exposé archéologique, nécessairement très-rapide, comme doit l'être toute description de monuments qui n'est pas accompagnée de planches, par les édifices du Cuzco, dont il ne reste malheureusement que de

la statuaire était restée stationnaire malgré les progrès que la civilisation avait fait faire aux autres branches de l'art. E. D.

(1) Vue des Cordillères, t. II, p. 108.

rares débris. Des constructions récentes ont été élevées sur les ruines de la capitale des incas. La ville moderne est entièrement bâtie sur les assises de l'ancienne. L'église Saint-Dominique occupe l'emplacement du grand temple du Soleil, dont Garcilaso a vu les restes augustes, presque disparus aujourd'hui. Les substructions de l'église et du couvent des dominicains sont composées de murs de pierres très-bien taillées, qui appartenaient au temple. Le vaisseau même de la chapelle principale correspond à la pièce qui renfermait l'image du soleil. Ce temple était recouvert en bois et en chaume comme tous les édifices du peuple indigène, même les plus splendides. Les Péruviens, aussi bien que les Mexicains, ont toujours ignoré l'art de construire des voûtes. Ils ne connaissaient pas la forme cintrique; on n'en trouve, du moins, qu'un seul exemple, à Tyahuanaco, encore n'est-elle appliquée qu'à des niches de très-petite dimension. Les toits affectaient, le plus souvent, la forme pyramidale. On raconte que, lors de la construction de la première église espagnole à Mexico, les indiens refusèrent de travailler à la voûte, dans la crainte d'être écrasés sous sa chute. Il faut ajouter qu'on a trouvé, sous le sol, dans le sud du Mexique, une voûte en forme de cône, terminée à son sommet par un conduit vertical. Ce monument, dont l'usage est inconnu, rappelle, quant à l'ensemble, le fameux trésor d'Atrée à Mycène (1). On ne peut considérer comme

(1) *Voy.* Kingsborough, vol. IV, fig. 34.

un cintre le grand trèfle trouvé à Palenqué, et qui présente une remarquable analogie avec le couronnement des portes des mosquées, en Turquie et en Perse.

Les murs de l'appartement du soleil avaient un revêtement d'or (1). La porte principale était au nord. Il existait plusieurs autres portes qui avaient également un revêtement d'or sur le tympan. Mais la pièce réservée au soleil ne formait qu'une petite partie du temple, qui était immense. Il était composé de quatre grands corps de bâtiments, qui devaient ressembler à un vaste cloître carré. Les appartements du soleil en occupaient tout un côté. Les trois autres étaient réservés aux divinités inférieures. La pièce consacrée à la lune était la plus voisine du soleil. Les murs étaient garnis de plaques d'argent. La troisième pièce était celle des étoiles, et avait des revêtements également en argent. La voûte figurait, en effet, un ciel tout parsemé d'étoiles d'argent. La quatrième pièce était celle du tonnerre, et la cinquième celle de l'arc-en-ciel, représenté en peinture sur un fond d'or.

Venait ensuite l'appartement du grand pontife et des prêtres, qui n'y couchaient jamais et n'y prenaient point leurs repas. C'était une espèce de salle de conseil. Elle était toute revêtue d'or à l'intérieur.

A l'époque où Garcilaso habitait le Cuzco, toutes

(1) C'est d'après la descri ption de Garcilaso que nous rapportons ces détails.

ces chambres existaient encore, sauf celles de la lune et des étoiles.

A l'extérieur étaient quatre tabernacles dans l'épaisseur des murs. Ils étaient figurés par des niches, avec des revêtements d'or.

Outre les six grands appartements que nous avons mentionnés, il y avait un grand nombre de petites pièces pour les prêtres.

Les fidèles n'entraient jamais dans l'enceinte du temple. Les sacrifices avaient lieu tantôt dans une cour tantôt dans une autre, et les grandes fêtes se célébraient sur la place qui précédait le temple. Il y avait cinq fontaines où on lavait les vases sacrés, et qui étaient alimentées par des conduits en or. Garcilaso les a vues.

Les autres temples du soleil, dans les provinces, étaient tous faits sur le modèle de celui du Cuzco.

Attenant à ces vastes édifices et au palais de l'inca, était un jardin tout rempli d'arbres, de plantes et d'animaux imités en or et en argent. Ces deux métaux étaient employés, avec une égale profusion, dans la demeure de l'inca. Tous les ans, aux principales fêtes, on apportait de toutes les provinces, au Cuzco, une immense quantité d'or et d'argent, et si l'on considère que ces matières précieuses étaient exclusivement réservées au soleil et à l'inca, on concevra facilement quelles richesses les Espagnols trouvèrent accumulées dans cette ville. Aussi le quartier où se trouvaient le temple et le palais s'appelait-il *Coricancha* ou quartier de l'or.

Il existait des temples du soleil dans toutes les grandes provinces et dans tous les lieux consacrés par quelques pieux souvenirs : ainsi, l'un des plus connus se trouvait dans l'île du lac Titicaca, située à cinq portées d'arbalète du rivage. C'est la Délos du Pérou. La légende rapporte que c'est en ce lieu que le soleil déposa ses deux enfants. Le temple que l'on avait élevé en cette île était le plus riche de toute la contrée. Les offrandes qu'on y apportait étaient aussi considérables que celles qu'on faisait au temple de la capitale.

Il ne reste rien de la maison des vierges, au Cuzco (1).

On voit sur les hauteurs qui dominent la ville les ruines des anciennes fortifications. Elles étaient encore assez bien conservées au temps de Garcilaso. La forteresse était sur la crête de la montagne qui s'élève au-dessus du Cuzco. Elle était entourée de trois murs formant hémicycle du côté de la ville, et de trois autres murs également semi-circulaires, mais d'un plus grand diamètre du côté de la plaine. Toutes les pierres sont à peu près d'égale grandeur dans la partie inférieure formant les assises des murs. Elles sont unies entre elles, dit Garcilaso, par un ciment rouge très-adhérent (2); mais dans lequel

(1) Ce serait, au dire des habitants, sur l'emplacement du couvent des vierges qu'aurait été construite la prison dont tout l'étage inférieur, ou rez-de-chaussée, est de construction indienne. L. A.

(2) Je ne crois pas que cela soit exact, jamais les Indiens n'employaient le *ciment* dans les constructions dont les pierres étaient *tail-*

il n'entre ni plâtre ni sable. Les trois murs qui regardent la plaine ont environ 300 brasses de long, et sont séparés l'un de l'autre par un intervalle de 30 à 40 pieds. Le mur extérieur est beaucoup plus solide que les deux autres, et les pierres en sont plus épaisses. Tous trois sont percés d'une porte dans le milieu. La porte du premier s'appelait *porte du sable ;* celle du second rappelait le nom de l'architecte de la forteresse ; la porte du troisième mur s'appelait *Viracocha*. Dans l'espace embrassé par cette triple rangée de murailles, s'élevait une tour ronde, décorée avec luxe, et réservée à l'inca. De chaque côté étaient deux grandes tours carrées pour les soldats. Les portes, comme presque toutes celles des édifices péruviens, avaient la forme égyptienne d'un trapèze allongé.

A quelque distance de la forteresse, sur le plateau, se trouve une pierre énorme que l'on appelle la *pierre fatiguée.* Les Amautas racontaient, à l'époque de la conquête espagnole, que l'on avait employé 20,000 Indiens à la transporter en ce lieu, au moyen de cordes. 10,000 hommes la tiraient et 10,000 la retenaient, par derrière, aux descentes ; mais elle ne fut pas maintenue assez solidement, et, dans une pente rapide, elle écrasa plusieurs centaines d'Indiens. De là venait la tradition qu'elle

lées, et dans celles qui étaient faites de pierres brutes le *centre* seul des murs était rempli avec de la terre. C'est précisément l'absence de ciment qui rend si merveilleuse la durée des constructions faites en pierres taillées. L A.

avait sué du sang. On remarque, à l'une de ses extrémités, deux trous qui paraissent avoir été pratiqués pour qu'on y pût passer des cordes. Une portion considérable de cette pierre est enfouie dans le sol. On ne sait quel en était l'usage. Les pierres étaient, comme nous l'avons dit, l'objet d'une vénération toute particulière chez les Péruviens. La race humaine formée de pierres, les frères de Manco-Capac changés en pierres, les combattants tirés des pierres et suscités miraculeusement par Viracocha, dans le grand combat qui avait eu lieu sous les murs du Cuzco; tous ces souvenirs expliquent ce culte, à la fois religieux et patriotique. Mais on ne peut dire en quoi il consistait, ni jusqu'à quelle époque il a persisté. Il est probable qu'il était tombé en désuétude sous les derniers incas: cependant on voit encore de ces monolithes monstrueux à Ollantai-Tambo, dont la construction ne remonte pas au delà du 8e inca. Quant à la pierre du Cuzco, on peut douter qu'elle ait jamais été l'objet d'un culte; ce qui paraît assuré c'est qu'elle n'était pas arrivée à sa destination dans le lieu où on la voit encore.

Nous trouvons au Pérou un grand nombre de pierres qui ont dû servir, comme les *dolmens* druidiques, à des sacrifices humains. Mais ces pratiques barbares doivent remonter à une époque antérieure aux incas. Il est très-probable que c'est à partir de leur domination qu'on substitua à cette coutume sanglante la simple vénération des pierres.

II. *Concacha.* On trouve à 3 lieues au sud d'Abancay, sur la route de Lima au Cuzco, dans un bois, près d'un lieu appelé *Concacha*, une de ces pierres curieuses, qui témoignent évidemment de ce culte sanguinaire. Elle mesure $6^m,19$ de long sur $4^m,38$ de large. Deux gradins, qui semblent avoir servi de siéges, ont été creusés sur une des faces latérales. A côté de ces gradins est taillé, dans la pierre, un petit escalier qui conduit sur le sommet formé d'une surface à peu près plane. Cet escalier ne part pas de la base du monument, mais du tiers de sa hauteur environ, ce qui donne à penser qu'il était enterré jusqu'au niveau de la première marche. On a creusé sur le sommet plusieurs bancs. Deux siéges sont taillés sur le côté du nord, et un sur celui de l'est. Le côté du sud présente des rigoles creusées dans la pierre et très-bien accusées. Elles se rendent par une pente, d'abord insensible, puis bientôt plus rapide, à deux cavités qui ont l'apparence de réservoirs, et à la fois de déversoirs. On voit encore, sur la surface horizontale du sommet, huit petits trous ou godets, creusés en ligne et sans aucune communication entre eux. Ces godets, les rigoles qui sont sur un plan inférieur, et qui aboutissent à des déversoirs, forment tout un appareil pour l'écoulement du sang des victimes. Ce sang devait être recueilli dans des vases placés au-dessous des déversoirs. Le peu de régularité de cette disposition s'accordait probablement avec un système calculé, conformément à la science augurale. La direction

que prenait le sang dans ces différents sillons devait être interprétée par les prêtres, qui en tiraient sans doute des présages. On ne peut affirmer, d'après la seule inspection de ce monument, qu'il dût servir aux sacrifices humains : mais on ne peut nier, toutefois, qu'il n'ait été arrosé du sang des victimes, quelles qu'elles fussent. Or, si nous rapprochons de cette description, et du dessin que M. Angrand a levé de ce monument, les récits des historiens espagnols et de Garcilaso lui-même, nous ne pouvons guère douter que cette pierre n'ait servi aux sacrifices humains avant le dernier âge de la domination des incas. On remarque autour de ce monument d'autres monolithes affectant la forme d'immenses siéges. Concacha était évidemment un des grands centres religieux des peuples primitifs du Pérou; et, comme il arrive toujours, il aura retenu quelque chose de son caractère sacré à l'époque des incas, et n'aura pas cessé d'être fréquenté par les fidèles du nouveau culte, comme la Caaba de la Mecque après Mahomet. On voit, à quelque distance de la pierre des sacrifices, un édifice que l'on appelle le *palais de l'inca*, mais qui paraît plutôt avoir été un temple précédé d'une grande cour. Près de là sont des marches de pierres taillées et engagées entre deux murs. Ces degrés n'ont pu servir d'escalier, et semblent avoir été disposés pour recevoir des eaux et former une cascade artificielle. Les monuments, dont M. Angrand a levé les dessins et les plans, permettent de faire cette remarque générale sur les carac-

tères de la civilisation péruvienne, que ces peuples aimaient les eaux, la fraîcheur et le murmure des cascades; goût qui ne se rencontre d'ordinaire que chez les hommes d'un esprit délicat et cultivé. On ne s'attend guère, en effet, à trouver chez une nation qui ignorait l'écriture, et que les Espagnols traitaient de barbare, les mêmes inclinations que chez un Mécène et un Lucullus, et des travaux artificiels, qui, tout rustiques qu'ils sont, ne rappellent pas moins les agréments de nos jardins royaux.

Dans la cour qui précède le temple de Concacha se trouve une pierre dont la forme est presque circulaire. De la base au sommet elle mesur $2^m,25$; en longueur, elle a $4^m,07$; en largeur, $3^m,02$. La surface supérieure est seule sculptée. et présente un grand nombre de reliefs très-variés, offrant l'aspect d'une montagne avec ses ravins et ses lacs, d'édifices et de routes; on y voit une foule d'ornements et d'animaux symboliques : des lions, des ours, des singes, des lézards, des grenouilles. L'originalité de ce monument en fait une des pièces les plus curieuses de la collection de dessins de M. Angrand. L'aspect en est agréable. Cette profusion de figures rapprochées, sans harmonie apparente, sans aucune symétrie; ce désordre et cette confusion même présentent à l'œil un tableau d'une grande richesse et qui produit une impression assez semblable à celle qu'on éprouve en présence d'une œuvre de Bernard Palissy. Cette pierre ne paraît pas, d'ailleurs, avoir eu de destination sacrée. On peut affirmer, tout au moins, que

ce n'était pas une idole. Elle semble avoir été une fontaine, l'eau sortant par le point culminant, coulant par les anfractuosités creusées sur la pente, et s'écoulant à la circonférence par des trous au nombre de *trente*. On serait donc tenté de croire que c'était simplement un monument de luxe. Les jets d'eau seraient retombés sur les reliefs taillés dans la pierre, et donnaient ainsi naissance à mille petites cascades, dont l'effet devait être fort agréable à l'œil.

III. *Villca-Huaman.* A moitié chemin entre Guamanga et Andahuayllas, dans la chaîne de montagnes qui sépare ces deux villes, on trouve en un lieu très-isolé, à une demi-lieue environ des ruines très-importantes dont nous parlerons bientôt, une roche inclinée, suivant la pente de la montagne, et terminée par un rebord en saillie, formant un réseau perpendiculaire. On a creusé dans cette roche un godet d'où part une rigole de $0^{m},03$ de largeur et d'autant de profondeur. Elle bifurque à $0^{m},25$ du godet, et chacune des deux rigoles formées à partir de ce point figure différents zigzags. Cette pierre, qui paraît avoir servi aux sacrifices humains, ne présente aucun ornement et semble appartenir aux plus anciens âges religieux de l'histoire péruvienne.

A quelque distance de là se trouvent les ruines importantes dites *palais de l'inca*. Ce palais, sur l'emplacement duquel on a élevé une église moderne, était entouré de trois murs formant terrasses les uns au-dessus des autres, et ayant chacun $2^{m},50$

environ de hauteur. Ces trois murs sont de construction cyclopéenne. Les pierres qui en forment les arêtes sont seules taillées à angle droit. Le mur inférieur est crénelé, et les créneaux sont à des distances inégales. Dans le mur qui enferme la terrasse du milieu on a ménagé des niches en forme de guérites, entre chacune desquelles sont d'autres niches plus petites, qui ne partent pas du sol et ressemblent à de fausses fenêtres. La forme de ces niches rappelle les portes des temples de l'Égypte; c'est-à-dire qu'elles présentent la figure d'un trapèze allongé, car, sur une hauteur de $2^m,13$, elles ont 1^m ou $0^m,95$ à la base, et $0^m,80$ seulement au sommet. Le faîte du troisième mur est de niveau avec le terre-plein sur lequel l'église est construite. Les fondations jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres, suivant les endroits, sont de construction indienne, ainsi que deux des portes de l'église. Dans la porte principale de cette église on voit un ornement qui provient des anciennes constructions. C'est une *dent-de-scie* qui rappelle les moulures romanes de nos églises normandes et saxonnes.

Près de là se trouve un temple primitif, dont la forme pyramidale présente une analogie curieuse avec les téocallis mexicains. Il est formé de quatre gradins, dont l'inférieur a 27^m de face sur $23^m,73$ de côté, et le supérieur, $17^m,50$ de face sur $14^m,90$ de côté. On arrive au sommet de ce téocalli par un escalier de vingt-neuf marches. L'élévation du monument est de 10^m. Les sacrifices se faisaient sur le

sommet qui est à ciel ouvert. Cette disposition n'a, par conséquent, rien de commun avec celle des pagodes de l'Inde, dont la forme est également pyramidale, ni avec les tombeaux des rois d'Égypte, ni avec le temple de Bélus, à Babylone, puisque l'usage de ce téocalli était évidemment extérieur. Derrière ce monument l'on voit de grandes constructions qui ont dû appartenir à l'époque des incas. On en ignore la destination. Peut-être étaient-ce des espèces de greniers ou lieux de dépôt, comme nous voyons qu'il en existait dans les diverses provinces, d'après le témoignage des historiens. Plus loin encore sont les ruines d'un vaste édifice, composé de plusieurs chambres ou cellules, et que l'on pourrait prendre pour des couvents de vierges, si l'on se reporte à la description que Garcilaso donne de ces établissements. On a trouvé, au sommet du monument, deux siéges taillés dans un seul bloc de pierre, et trois autres siéges monolithes, destinés à une seule personne. Le premier est encore à peu près en place; les autres ont été descendus et placés à la maison de ville, bâtie au pied du temple, dont tout le sommet a été fouillé dans l'espérance d'y trouver des trésors.

IV. *Choccequirao.* En face de Concacha, de l'autre côté de l'Apurimac, s'élève, dans les aspérités les plus escarpées de la Cordillère, la fameuse ruine de Choccequirao, la retraite la plus inaccessible et la plus sauvage qui ait jamais été. Cette demeure royale a été construite au-dessus de l'Apurimac,

sur le versant et sur la crête du contre-fort d'un glacier entouré de précipices. A Concacha l'on n'en est éloigné que de 12 à 15 lieues à vol d'oiseau, mais il faut faire un détour de 80 lieues environ pour y parvenir, encore n'y réussit-on qu'en affrontant les plus grands dangers. Le chemin qui y conduisait autrefois devait être rempli de difficultés; mais aujourd'hui il est détruit; il faut s'en frayer un autre à travers les bois et les épaisses broussailles qui couvrent les flancs escarpés du glacier de Yanama. Souvent on en est réduit à se retenir aux branches d'arbre, en assurant ses pas sur les racines qui, seules, peuvent soutenir au-dessus du précipice. C'est dans cet asile impénétrable que s'étaient retirés les derniers membres de la famille des incas, après la conquête espagnole. Ils vécurent longtemps encore dans ce repaire, où s'est conservé mieux que partout ailleurs le type des constructions péruviennes. C'est là qu'il faut étudier la disposition des édifices qui servaient de demeure aux incas. Mais les difficultés que présente cette excursion sont si grandes que deux Européens seulement l'ont entreprise avec succès : M. le comte de Sartiges, en 1834, et M. Angrand, en 1847. Nous ne savons si M. de Sartiges a dessiné les monuments de Choccequirao, car nous n'avons connaissance d'aucune publication faite par lui à ce sujet. Aussi pensons-nous que les plans levés par M. Angrand, et les dessins qu'il a faits sur les lieux, sont entièrement nouveaux; ils l'étaient, du moins, lorsqu'il a bien voulu nous les

communiquer. Ces dessins nous ont révélé l'existence de monuments, dont nous n'avions trouvé la trace nulle part ailleurs. M. Texada, riche propriétaire, à qui appartiennent les immenses terrains sur lesquels se trouvent ces ruines, paraît y avoir pénétré le premier, quelques années avant M. de Sartiges, qu'il prétend aussi avoir accompagné dans son voyage, en 1834. Les Indiens ont servi de guides aux deux explorateurs français. On peut soupçonner même que les indigènes y peuvent pénétrer par un autre chemin plus sûr et plus commode, dont ils se gardent bien de révéler l'existence aux blancs ; car la tradition rapporte que des trésors immenses ont été enfouis parmi ces ruines, lors de l'arrivée des Espagnols, lorsque les derniers rejetons de la race du soleil se retirèrent dans cet asile sauvage. Cette opinion, qui ne manque pas de vraisemblance, est confirmée par le nom même de *Choccequirao*, qui signifie *berceau précieux* (1). Les Indiens sont très-jaloux de ces prétendus trésors, et voient d'un mauvais œil tous ceux qui cherchent à pénétrer dans ce lieu, ne soupçonnant pas qu'on y puisse aller dans un autre dessein que celui de s'enrichir. Ainsi l'on n'a pas seulement à lutter contre des obstacles naturels, mais encore contre le mauvais vouloir et la perfidie des indigènes. On n'arrive à franchir qu'un espace de deux ou trois lieues par jour, à tra-

(1) *Chhoqque*, précieux, beau, choisi, et *qquirau*, berceau. C'est probablement *chhoqque qquirau*, *berceau précieux* ou *berceau d'élection*.

L. A.

vers les broussailles qu'il faut abattre ou brûler, pour se frayer un passage.

C'est sur la crête et sur le versant d'une des arêtes qui descendent du glacier et se terminent par un précipice de 400 mètres, au fond duquel coule l'Apurimac, que se trouvent ces ruines. Rien ne saurait égaler la grandeur sauvage de ces lieux solitaires ; la vallée comprise entre le glacier et les précipices, est d'une admirable fertilité et couverte aujourd'hui de forêts. On est confondu de voir que l'industrie de l'homme a pris pied sur ces rochers, où le condor seul semblait pouvoir construire son aire. Rien de plus imposant que le refuge suprême des fils du soleil, dernier asile de la liberté américaine. C'est là que s'est conservé le nom de la patrie, le culte des ancêtres et le saint amour de l'indépendance, que les incas n'ont pas cru devoir payer trop cher au prix de la plus cruelle misère!

Lorsqu'à force de fatigues on est parvenu jusqu'à ces ruines, il faut encore les découvrir sous l'épaisse végétation qui les cache. Le palais et les fortifications sont plus apparents, parce qu'ils ont été construits sur la crête, dont le sol est aride et rocheux. Les premières constructions que l'on rencontre en arrivant sur cette crête, sont des circonvallations de défense, précédées d'un petit monument qui pouvait être une porte militaire ou un corps de garde. L'on voit ensuite des bâtiments qui devaient servir de casernes ou plutôt de prison. M. Angrand le conjecture, du moins, parce qu'il a remarqué que les

portes avaient dû être fermées par des pierres énormes, que les efforts d'un seul homme n'auraient pu soulever. Il est donc probable que ceux qui occupaient ces chambres y étaient enfermés contre leur volonté. N'est-on pas tenté de se demander à quoi bon la prison dans ces lieux impénétrables, où le maître et l'esclave, le juge et le condamné sont tous deux prisonniers de l'abîme et des glaciers?

A 150 mètres plus bas, en suivant l'inclinaison de la crête, on arrive aux édifices principaux : le palais; la salle des bains et deux bâtiments qui paraissent, à M. Angrand, avoir été l'un une ménagerie, et l'autre une salle couverte pour la célébration des fêtes. Un peu plus loin, la crête, aplanie de main d'hommes, forme une place d'armes, bordée de deux côtés par le précipice. En continuant à suivre l'arête escarpée de la montagne, au delà de la place, on gravit une espèce d'aiguille, au sommet de laquelle est un corps de garde. On redescend ensuite dans un creux où se trouve le *petit palais*. Puis enfin on suit une inclinaison sensible, de 1,600 pas environ, terminée par le précipice au fond duquel coule l'Apurimac.

Revenons sur nos pas et commençons par le palais principal adossé à la partie rocheuse de la crête. Il se compose de trois corps de bâtiments rectangulaires, dont deux ont 10^{m} de large sur 15 de long, et le troisième 8^{m} sur 15. Chacun des deux premiers bâtiments est composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Ils sont partagés. dans le sens de la

longueur, par un mur intérieur qui donne naissance à deux pièces allongées à chaque étage. Il n'y a point d'escalier. La terrasse du troisième bâtiment, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, est de plein pied avec l'étage des deux autres, et devait lui servir d'accès. On arrive sur cette terrasse par le sol en pente de la crête, sur laquelle elle est adossée d'un côté. On remarque dans les pièces de ces bâtiments, aux deux étages, des niches entre chacune desquelles sont des pierres saillantes, arrondies en forme de cylindres, de la grosseur du bras, et qui semblent avoir été des porte-manteaux. Des pierres saillantes, servant à cet usage, se trouvent aujourd'hui dans toutes les constructions modernes des indigènes.

Le plancher des salles devait être formé ou plutôt *recouvert* d'une espèce d'ardoises ; car on a retrouvé des plaques de schiste, qui figuraient sans doute une sorte de carrelage. On reconnaît que des fouilles considérables ont été pratiquées parmi les ruines ; or, elles n'ont pu l'être que par les Indiens qui se rendent en secret dans ces lieux sauvages, poussés par le désir de trouver de l'or. Il est vrai que M. Texada prétend y avoir fait faire des fouilles avant son voyage avec M. de Sartiges ; mais il ne semble pas qu'elles aient été fort importantes ni qu'elles aient rien produit.

Les constructions modernes des Indiens nous révèlent l'usage des niches qui se trouvent dans presque tous les anciens monuments péruviens. Les unes étaient des siéges et les autres des armoires. Les

cylindres saillants en pierre, que l'on remarque au sommet des pignons, devaient servir d'appui à l'appareil de la toiture.

A côté du palais se trouve une grande salle de 42^{m} de long sur 12^{m} de large, avec des fenêtres de forme égyptienne, comme celles dont nous avons parlé plus haut. Cette salle peut bien avoir été consacrée aux fêtes qui se célébraient à couvert. Garcilaso parle de ces sortes de pièces et de leur usage (L. VI, c. 4).

Attenante au palais, est une grande salle, au rez-de-chaussée, dans le fond de laquelle sont pratiquées treize niches, et qui est percée de quatre portes et de trois fenêtres au côté opposé. Au fond de chacune des niches, à 1^{m} du sol, est une petite niche. Outre les porte-manteaux, on remarque, entre chaque niche, des anneaux fixes en pierre, et faisant saillie sur le mur. Ces anneaux sont formés de pierres percées en forme de boucles, et les cylindres de pierre sont peut-être des perchoirs. Si cela était, cette particularité nous apprendrait que l'édifice dont il s'agit serait l'unique modèle, bien conservé, des ménageries des incas. On lit en effet, dans Garcilaso, que l'on voyait au Cuzco, dans le palais des rois, des *puma-curcu* (poutres des lions), auxquels on attachait, les lions (*pumas*) ou autres animaux féroces offerts à l'inca. Il existait, dans la ville du Cuzco, un quartier dont le nom rappelait, encore après la conquête, cet ancien usage. Les Curacas, dans les provinces, nourrissaient aussi des animaux

féroces dans des espèces de ménageries. On n'y gardait pas seulement des lions, mais aussi des reptiles et des oiseaux de proie. Au Cuzco, l'établissement réservé aux couleuvres s'appelait *Amaru Cancha* (maison des serpents) (1), et celui des oiseaux, *Suri Huaylla* (champ des autruches) (2). C'était ordinairement à l'entrée de la demeure des Curacas que se trouvait la salle des lions (3). Les gardiens se tenaient du côté opposé aux anneaux et aux perchoirs. Ce qui fait conjecturer à M. Angrand que ce monument est une ménagerie, c'est qu'il est parfaitement disposé pour cet usage et qu'il est à peu près impossible de lui supposer une autre destination. On sait que les Péruviens n'avaient ni chevaux, ni vaches, ni brebis. Le seul quadrupède qu'ils eussent, le *llama*, vit dans des parcs, à découvert, et n'est jamais attaché.

Un bâtiment composé de quatre pièces fait suite à la ménagerie. Dans la première était, sans aucun doute, un lit; dans la troisième, un fourneau propre à chauffer l'eau, et, dans la quatrième, une baignoire qui devait être en or ou en argent, comme tous les vaisseaux et ustensiles qui servaient aux incas. L'emplacement de cette baignoire est encore parfaitement visible. La disposition de ces salles et les traces des appareils ne permettent pas de douter que ce ne fût

(1) Au Cuzco, le nom s'était étendu *au quartier* où se trouvait cette maison.

L. A.

2) *Suri*, autruche, *huaylla*, pré, herbage, prairie.

3) *Voy.* Garcilaso, l. VII, c. 8.

un de ces bains dont parle Garcilaso, et qu'il ne fût réservé aux incas (1). Cet appartement a une sortie sur la place d'armes, dont la forme est celle d'un trapèze allongé. Une autre porte donne sur une terrasse au-dessus du précipice.

De l'autre côté de la place, à une assez grande élévation, est une espèce de forteresse qui commande ce passage et ne laisse d'issue, entre les deux précipices, que par les quatre ouvertures qui y sont pratiquées. Sur le sommet de la crête, au delà de ces quatre portes, était sans doute un temple; puis enfin, en descendant, à partir de cette cime, on trouve le *petit palais.*

D'après les traditions recueillies dans le pays même, Choccequirao n'aurait pas été seulement le lieu de refuge des derniers incas; mais cette demeure aurait été, à l'époque de la prospérité du Cuzco, la résidence des héritiers du trône. C'est dans cette sévère retraite qu'ils auraient été élevés jusqu'à l'âge de leur majorité. Ils contractaient dans ce lieu retiré, au sein de cette nature sauvage, les habitudes austères d'une vie rude et difficile, et se préparaient ainsi aux labeurs et aux fatigues de la guerre. On croit enfin que cette demeure, après avoir servi d'asile aux fiers rejetons de la race royale du Pérou, aurait été la retraite du célèbre Tupac-Amaru. C'est là qu'il aurait tramé contre les Européens la terrible conspiration qui menaça d'anéantir l'empire espagnol des Indes.

(1) L. VI, c. 2.

V. *Ruines entre Choccequirao et le Cuzco.* On trouve, dans un des cols de la Cordillère, *à égale distance entre Choccequirao et le Cuzco*, les ruines très-curieuses de Panticaya et de Havaspampa. On y voit un bâtiment de 150 mètres de long sur 5 de large, divisé en trente chambres, qui devaient communiquer entre elles par un corridor souterrain. M. Angrand n'a pu déterminer leur destination, car il aurait fallu y pratiquer des fouilles pour remettre à découvert la base de l'édifice, qui se trouve presque partout enterré à une profondeur de 2 ou 3 mètres.

Entre Havaspampa et Ollantaitambo sont des terrasses, dont la culture est d'une fertilité extraordinaire. La taille régulière des pierres et leur ajustage sont surtout dignes d'être remarqués. On croit, dans le pays, que ces terrasses faisaient partie d'un jardin attenant à un palais de l'inca. Il existe en effet, au centre, un espace considérable couvert d'un monceau de ruines, sur lesquelles a poussé une véritable forêt de myrtes gigantesques. Les Indiens, qui cultivent ces magnifiques terrasses, disent que le palais a été brûlé lors du grand soulèvement de Tupac-Amaru, qui aurait occupé aussi cette demeure. Les Espagnols ont ensuite bouleversé ces ruines, dans l'espoir d'y découvrir quelque chose.

VI. *Ollantai-tambo.* De tous les plans inédits de M. Angrand, c'est celui d'*Ollantai-tambo* qui nous a paru tracé avec le plus de détail. Grâce aux expli-

cations qu'il nous a données, il est facile de se rendre un compte exact du système de défense militaire en usage chez les Péruviens, et du degré de perfectionnement auquel ils avaient porté l'art stratégique. Ce qui nous a paru surtout digne de remarque, c'est le soin que les peuples *barbares* apportaient au choix des lieux qu'ils voulaient fortifier. On ne saurait assez admirer l'heureuse appropriation des mouvements de terrain de ce sol accidenté aux besoins de la défense.

C'est à 15 lieues au nord du Cuzco que se trouve cette redoutable forteresse. La belle conservation de ces monuments en facilite l'étude. L'ancienne ville indienne subsiste encore presque en entier. Elle renferme aujourd'hui une bourgade moderne.

Le nom de ces restes vénérables, d'une civilisation inconnue, vient, d'après la tradition, du personnage appelé Ollantai, qui était du sang royal des incas. Il vivait sous le huitième ou neuvième descendant de Manco-Capac. Ayant enlevé une des épouses du soleil, il avait compris que le seul moyen de salut qui lui restât était la révolte armée. Il se retira dans cette gorge étroite, que sa rébellion a rendu célèbre; et il y construisit cette citadelle, n'épargnant rien de ce qui pouvait contribuer à sa sûreté. Aussi tout y est-il sacrifié à l'utile, et la demeure du chef y est-elle petite et resserrée. Après s'être longtemps défendu contre un ennemi plus fort que lui, Ollantai fut pris et mis à mort. L'ensemble de cette fortification pré-

sente une série de terrasses, placées en amphithéâtre et protégées par la montagne, qui est inaccessible à droite et à gauche. L'appareil des constructions est de deux sortes. On voit d'abord des murs formés de grosses pierres, dressées dans le sens vertical et formant des parallélogrammes allongés, reliés les uns aux autres par des pierres plus petites. Le second appareil est cyclopéen : on y remarque des niches de forme égyptienne. Ces parois étaient vraisemblablement le fond des galeries, dont la façade extérieure a disparu. On reconnaît, dans les ruines d'Ollantai-tambo, des casernes, un temple, des corps de garde fortifiés, qui dominent toutes les issues. Dans un des lieux les plus abrupts, en face de la forteresse, de l'autre côté de la vallée, se voit une petite construction ayant une porte ouverte au-dessus du précipice ; c'était sans doute une potence. Le coupable était attaché à une corde fixée à la poutre supérieure de cette ouverture. Lancé dans l'abîme, sa chute était arrêtée par la corde qu'il avait passée au cou : il retombait, étranglé par la secousse, et se brisait les membres sur les rochers. En remontant la vallée, on trouve sur une des cornes formées par les escarpements qui entourent les gradins, une pierre que l'on désigne par l'appellation hybride d'*Intimisana* (messe du soleil). Un gradin a été taillé dans l'épaisseur de cette pierre en forme d'autel, et sur cet autel se détache le relief d'un calice, avec la patène et les ornements qui recouvrent le vase sacré, lorsque le prêtre le dépose au commen-

cement de la messe. Les indigènes racontent, au sujet de ce monument, qu'un Indien ayant vu célébrer, à des prêtres espagnols, le sacrifice chrétien, voulut dire une messe au soleil ; mais, qu'à l'instant où le calice fut déposé sur cet autel improvisé, il se changea en pierre, et que l'Indien disparut.

On trouve, dans la vallée d'Ollantai-tambo, une autre pierre désignée sous le nom d'*Incarumi*, qui présente plusieurs bancs taillés dans le roc, ainsi que les escaliers qui y conduisent. Un de ces bancs est plus élevé que les autres. On rapporte que c'est là que l'inca venait s'asseoir ; toute la cour se groupait aux étages inférieurs.

Ces sortes de pierres, qui n'avaient apparemment d'autre caractère sacré que celui que leur donnait la visite de l'inca, se trouvent, d'ordinaire, dans les points de vue les plus remarquables. Ces peuples, d'inclinations contemplatives, étaient épris, comme les Chinois et les Mongols, de la belle nature. Aussi trouve-t-on de ces sortes de monuments dans tous les lieux d'où l'on jouit de la vue de beaux paysages. On trouve de ces sortes de pierres qui mesurent jusqu'à 60 mètres de circonférence.

VII. *Tyahuanaco.* Nous voici arrivés à la description de ces belles ruines, qui, par leur caractère de grandeur religieuse et de majesté solitaire, ne peuvent être comparées qu'à celles de Carnac et de Luqsor.

Les plans et les dessins que M. Angrand a levés sur les lieux même, sont d'une telle exactitude et

d'une si scrupuleuse minutie qu'à une époque où la photographie ne permet plus guère de *croire* aux dessins, on ne saurait toutefois, pour les monuments dont il s'agit, regretter le daguerréotype. En effet, si les procédés, très-perfectionnés aujourd'hui, de la chambre obscure, rendent l'aspect général et la finesse des détails avec une incomparable fidélité, ils ne nous peuvent donner les proportions mathématiques et la disposition des objets tracés sur un plan. Le soin que M. Angrand a pris de lever ces plans lui-même, et de vérifier les réductions proportionnelles de ses travaux, donne à ces documents et aux mesures qui les accompagnent un caractère de précision que ne peuvent offrir les planches daguerriennes.

Les ruines immenses de ces édifices, dont la construction est évidemment antérieure aux incas, sont situées entre le *Desaguadero* et la *Paz*, au sud du lac de *Titicaca*. Elles se composent de trois parties distinctes, appelées vulgairement *le palais de l'inca*, *la forteresse* et *le temple du soleil*. Nous verrons bientôt que ces désignations populaires ne sont rien moins que conformes à la destination des monuments auxquels elles s'appliquent. Ce qui donne plus de prix encore à l'œuvre de M. Angrand, c'est que ces curieux débris, témoignage unique d'une civilisation disparue, sont en proie au vandalisme incessant des indigènes, qui les ont transformés en carrière d'exploitation, pour la construction ou l'embellissement de leurs demeures dans les bourgades voisines. Les

pierres creusées, qui se trouvaient en grand nombre dans cette vaste plaine, ont paru propices, par leur forme, aux usages domestiques. Il est bien à craindre que, dans quelques années, ces monuments aient entièrement disparu.

Ce qu'on appelle *la forteresse* est un immense amas de terres rapportées, s'élevant à la hauteur de 50 mètres environ. La base de ce monument présente la figure d'un parallélogramme irrégulier, ayant les quatre côtés orientés aux quatre points cardinaux. Il était composé de gradins, ce qui lui donnait la forme d'une pyramide tronquée. Le gradin inférieur avait 150 mètres sur deux de ses faces, et 200 mètres sur les deux autres. Cet édifice, qui rappelle de loin les téocallis du Mexique, et surtout la fameuse pyramide de Cholula, décrite par M. de Humboldt, était évidemment un temple sur le sommet duquel se faisaient les sacrifices. On voit encore les fragments des murs qui soutenaient les terre-pleins. Ils étaient formés de grandes pierres allongées, placées debout et offrant, sur les côtés, des rainures où venaient s'adapter les pierres voisines, plus petites, superposées par assises; et présentant, sur la face extérieure, le relief arrondi des constructions florentines. Ce mur était une espèce de chaussée ou trottoir. Le sommet de ce téocalli a été fouillé, et si profondément remué qu'il faudrait faire de grands travaux pour déblayer ce qui reste des murs de revêtement.

Cette construction, aussi bien que le culte qu'elle

rappelle, sont évidemment antérieurs à la civilisation des incas.

Il n'est pas probable que ce monument, malgré le nom que les indigènes lui ont conservé, ait jamais servi de défense militaire, même aux époques modernes, car on ne voit pas de quelle utilité eût pu être, dans un pays plat, une forteresse située de manière à ne pouvoir même protéger les constructions voisines. Les bâtiments appropriés à la défense ne se trouvent, au Pérou, que dans les lieux déjà fortifiés par la nature. C'était donc, nous le répétons, un temple semblable à ceux du Mexique, et servant probablement aux sacrifices humains, qui étaient, comme nous l'avons dit, en usage dans cette contrée avant le règne des incas. On en est réduit, d'ailleurs, à des conjectures, car la tradition ne nous a rien conservé de ces temps antérieurs aux fils du soleil. Il est vrai que les monuments sont à eux seuls toute une tradition, et, sans rien préciser, quant aux faits historiques, nous pouvons affirmer, du moins d'après l'aspect de ces ruines, qu'il a existé dans ce pays, à une époque fort ancienne, un art plus avancé que celui de la monarchie des incas, et. autant qu'on peut juger du degré de culture d'un peuple par les témoignages sensibles qu'il nous a laissés, supérieur même à tout ce qui nous reste de la civilisation du dernier âge des races péruviennes. Il faudrait conclure de là que l'époque des incas est une ère de décadence comme celle des Aztèques au Mexique et dans l'Amérique centrale. Or, si l'on voulait chercher

quelques rapports entre les édifices de Tyahuanaco et les autres débris des civilisations américaines, c'est dans le Nicaragua et dans l'Yucatan, contrées habitées par les Toltèques longtemps avant l'arrivée des tribus d'Aztlan dans l'Anahuac (Mexique), que nous les trouverions.

Il est une objection que plus d'un lecteur ne manquera pas de faire à tout ce qui précède, c'est que nous ne saurions considérer cette civilisation des anciens peuples du Pérou comme supérieure à celle des incas, et admettre en même temps, ce qui pourtant est assuré, que les sacrifices humains établis avant les fils du soleil furent supprimés par eux. Mais si nos mœurs répugnent à de pareils usages, si notre morale et notre civilisation les réprouvent comme barbares, il ne faudrait pourtant pas les croire incompatibles avec un certain degré de culture, moins raffinée assurément, mais plus mâle, plus forte, plus religieuse aussi en un sens que celle des temps qui ont suivi. Ne faut-il pas distinguer ici la férocité primitive, commune à toutes les tribus sauvages, et qui les porte à s'entre-détruire après la guerre, à immoler leurs ennemis à leurs fétiches et à se repaître de leurs chairs palpitantes; de la foi aveugle qui porte des adorateurs enthousiastes et fanatiques à s'immoler volontairement sur les autels de leurs dieux? Nous ne craignons pas de dire que les sacrifices humains, à la condition que les victimes s'offrent librement, attestent toujours un profond sentiment religieux,

et que ce zèle, excessif sans doute, mais inspiré et soutenu par une foi vive, loin d'être un signe de décadence ou de grossière ignorance, est bien plutôt la preuve d'une croyance sincère, sérieuse, sinon épurée, qui témoigne d'une éducation énergique et peut se concilier avec une civilisation florissante. Ne voyons-nous pas les sacrifices humains établis depuis tant de temps dans l'Inde, ce foyer des lumières de l'Orient, répandus dans la Grèce déjà civilisée, à l'époque où le culte austère des divinités primitives n'était pas encore altéré par les principes moins purs de l'Olympe du second âge, en honneur à Rome même au temps des grandes vertus publiques? Qu'est-ce que le dévouement d'un Décius, sinon la mort librement acceptée, le sacrifice humain offert à la patrie, cette grande divinité auprès de laquelle les autres dieux n'étaient comptés que parce qu'ils protégeaient la mâle cité et enseignaient à l'aimer? Qu'est-ce que le sacrifice d'Iphigénie et de la fille d'Aristodème, sinon la manifestation énergique, mais noble et touchante, de la foi portée à son plus haut degré d'abnégation? Le christianisme, qui procède de plus haut et n'a point ses racines dans les sentiments humains, n'a pas voulu que les fidèles fussent immolés, dans l'excès d'un zèle inutile, par la main de leurs semblables; mais il a fait de l'abandon de leur propre vie la première condition de la foi et l'unique épreuve des néophytes. Il n'a pas eu de victimes, mais des martyrs. Les fidèles plus libres, mais plus sensés dans leur

enthousiasme religieux, attendant avec fermeté, espérant avec ardeur les glorieuses palmes des élus, ne recherchent pas, il est vrai, de vains supplices pour honorer une divinité insensible et étonner, comme en une sombre parade, les fidèles frappés de stupeur. Ils n'en sont pas moins prêts à faire à Dieu l'abandon de leur vie. C'est aussi le sacrifice humain, mais ennobli par le but et fécondé par l'utilité de l'exemple.

Ainsi, l'offrande des victimes humaines est de tous les pays, sinon de tous les temps ; elle se trouve chez toutes les nations cultivées, mais elle existe surtout avant que les civilisations, devenues plus florissantes, aient en même temps altéré la mâle vigueur des anciens âges. Le sacrifice humain, dans son sens le plus vaste et à la fois le plus vrai, est le *dévouement* absolu de l'homme à Dieu. Du jour où l'humanité en progrès l'efface de ses mœurs, c'est que le sentiment religieux s'affaiblit. Quand Jagernaut n'a plus ses victimes, le Capitole ses héros et le Christ ses martyrs, c'est que l'instinct de la conservation a pris la place des grands dévouements et de la foi qui les inspire, et c'est à notre avis un signe bien plus manifeste de la décadence des sociétés que le sacrifice exagéré n'en est un de la barbarie des peuples; mais il y a toutefois ici une distinction à faire. Il ne faut pas confondre les sacrifices humains plus ou moins aveugles, plus ou moins forcés, mais toujours sanguinaires et barbares avec le dévouement des héros, ou des saints

sacrifiant librement leur vie pour le salut de la patrie ou la gloire de Dieu, la confession ou la propagande de leur foi; car ce serait confondre le fanatisme de la superstition avec l'enthousiasme patriotique ou religieux, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur, avec ce qu'il y a de plus passionné et de plus sauvage dans l'idée même du sacrifice.

Nous ignorons si la pyramide de Tyahuanaco a été arrosée par le sang des victimes humaines, mais les monuments primitifs, dont nous avons parlé plus haut, avaient évidemment cette destination, et ils sont également antérieurs aux Incas. Ces sacrifices étaient-ils libres? là est toute la question, c'est la liberté seule qui fait la barbarie ou caractérise l'époque prospère d'une religion.

Au nord de la prétendue *forteresse* est un autre monument improprement appelé le temple : nous pensons qu'il est plus ancien que le premier. La tradition, recueillie par les historiens espagnols, et entre autres par Garsilaso, fait foi de sa haute antiquité et confirme sur ce point le témoignage de l'archéologie. Nous voyons dans l'*Histoire du Pérou* que Mayta-Capac, quatrième inca, pénétra dans le pays de Tyahuanaco, et y trouva des édifices extraordinaires : une colline faite de main d'hommes, entourée d'une balustrade pour maintenir la terre (c'est le monument dont nous venons de parler); il vit près de là des colonnes taillées, avec des bas-reliefs représentant des personnages dont les robes

traînaient jusqu'à terre, des murailles faites de pierres immenses, des portes monolithes ornées avec art sur toutes leurs faces. Ces ruines jetèrent les Péruviens dans le plus grand étonnement. Ils ne purent se rendre compte, dit le même historien, des procédés qui avaient été employés pour la construction de ces bâtiments.

Le soi-disant *temple du soleil* est construit sur une esplanade carrée, un peu plus élevée que la plaine et mesurant 192 mètres sur chaque côté. Cet immense édifice avait donc 488 mètres ou un peu moins d'un demi-quart de lieue de tour. L'enceinte en est parfaitement accusée par des pierres énormes. placées debout et fixées en terre à une grande profondeur. Depuis le niveau du sol elles ont de 5 à 6 mètres. Toute la portion qui est à l'air est taillée. Ceux de ces monolithes, qui étaient aux angles et formaient les arêtes de l'édifice, sont taillées à angle droit dans le sens vertical, intérieurement et extérieurement; les autres présentent une surface extérieure plane. Dans le sens de l'épaisseur, sont ménagées des rainures pour soutenir les panneaux. Ce remplissage n'existe presque nulle part. Ces espèces de colonnes plates sont ordinairement distantes les unes des autres de 5 à 6 mètres. Leur épaisseur est la même ; mais leur largeur varie suivant le volume de la pierre brute. Le sommet n'est pas taillé. Comme elles sont d'inégale hauteur, on est tenté de croire qu'elles n'ont pas dû supporter de couronnement. Cependant la construction qui formait le rem-

plissage entre les monolithes et complétait le mur, pouvait s'élever aussi haut que la pierre la plus longue et former ainsi un niveau uniforme sur lequel aurait pu porter la toiture; mais il ne doit pas y avoir eu de toit, car on ne trouve pas trace de compartiment dans l'intérieur de la grande enceinte, et il aurait fallu que le toit eût 122 mètres de portée, ce qui est impossible.

Sur la face occidentale se trouve une espèce de portique composé de dix pierres énormes, d'inégale largeur (variant de $0^m,80$ à 2^m), mais de la même hauteur ou peu s'en faut. Elles sont mieux équarries que celles de l'enceinte et sont taillées à leur sommet, ce qui prouve qu'elles supportaient un couronnement. Entre chacune de ces pierres dressées, aux endroits où se trouvaient les ouvertures, le sol est formé par d'autres pierres taillées et enfoncées en terre. Le plus souvent ces espèces de seuils sont formés par la même pierre qui figure les montants de la porte.

C'est près de l'angle nord-ouest que se trouve la fameuse porte monolithe qui est encore en place. Elle a été brisée à sa partie supérieure et se trouve aujourd'hui divisée en deux morceaux, dont l'un est légèrement incliné sur l'autre, ce qui donne à cette ouverture l'aspect d'une porte égyptienne. Mais elle était taillée à angle droit ainsi que toutes les portes et toutes les niches de Tyahuanaco. Elle a 4 mètres de haut sur $2^m,30$ de large; l'ouverture a $1^m,53$ de hauteur sur $0^m,81$ de largeur. L'épaisseur

est de 0m,42. La face occidentale présente deux niches au niveau du sol et deux autres niches au-dessus de la ligne supérieure de l'ouverture : une de chaque côté. L'ouverture, aussi bien que les niches, est entourée de moulures dentelées s'évasant vers le haut. Au-dessus de la porte est une corniche qui forme un cordon sur toute la façade au-dessous des niches supérieures. Dans la partie inférieure, la pierre est éclatée comme si l'on y avait introduit des gonds de métal.

La face orientale est couverte de bas-reliefs et d'ornements de toute sorte. Au-dessus de la porte est un vaste caisson de 84m de haut sur 0m,55 de large. Il est flanqué à droite et à gauche de trois rangées de petits caissons superposés symétriquement. Le tout est séparé de l'ouverture et de la partie inférieure de l'édifice par une frise de 0m,20 de large, qui forme cordon sur toute la façade. Ces caissons ne sont autre chose que des petits cadres dans lesquels sont représentés, en reliefs plats, se détachant sur un fond creusé à la manière égyptienne, des figures taillées avec soin et ornées avec un art remarquable. Le caisson principal représente un personnage aux formes courtes et ramassées dont le corps et les vêtements sont couverts, ou plutôt composés de toute sorte d'attributs. Il tient dans chacune de ses mains un sceptre qui ressemble à un arc et qui est terminé, à l'une de ses extrémités, par une tête d'oiseau. La face de ce personnage est sculptée partie en creux, partie en relief. Les yeux

sont figurés par deux godets, la bouche est creusée et le nez est en saillie. Les traits du visage sont terminés par des figures symboliques. La tête est entourée d'une grecque et d'une auréole de dix-neuf rayons terminés, de trois en trois, par des têtes d'animaux entre chacune desquelles sont placés deux cercles ou anneaux, soutenus comme les perles des couronnes de comte. Les animaux symboliques, dont les têtes sont représentées sur la face ou sur les rayons, sont des tigres, des chiens et des oiseaux, — probablement des condors. Le corps est composé également de têtes d'hommes et d'animaux. Les jambes, très-courtes, ont pour base une espèce d'escabeau couvert des mêmes signes. Cette figure, dans ses contours et ses détails, présente deux côtés absolument symétriques. Les petits caissons renferment chacun une figure. Ceux de la rangée supérieure offrent partout la même. C'est un homme ailé, vu de profil, un genou en terre, et le visage tourné vers le caisson du milieu. L'attitude de ces personnages semble exprimer l'adoration. Ils tiennent à la main un sceptre en forme d'arc et sont couronnés d'une coiffure à cinq rayons, terminés chacun par deux têtes d'oiseau, une tête de quadrupède et deux emblèmes ayant la forme, l'un d'une tiare, et l'autre d'une tour. Les ailes sont composées de plusieurs plumes. Les pennes supérieures ne portent point d'emblème, les inférieures ont à leur extrémité trois têtes d'oiseaux et quatre de quadrupèdes. Dans la rangée du milieu, les personnages sont de

même ; seulement ils ont une tête d'oiseau, vue de profil comme Horus, père de l'Osiris égyptien. Dans la rangée inférieure, la tête des personnages dont l'attitude est toujours la même est remplacée par un emblème qui pourrait figurer à la rigueur le sommet du profil humain. L'ornementation de ces figures diffère de celle des rangées supérieures : on ne voit plus de têtes d'animaux, mais des cercles semblables à ceux qui se trouvent dans l'auréole du personnage principal (caisson du milieu). La frise représente une espèce de grecque à double zig-zag, ornée de têtes d'oiseaux disposées horizontalement. Cette grecque forme cadre à plusieurs petits sujets qui représentent une série de figures symboliques. Elles rappellent celles des caissons et sont ornementées à leur tour comme les personnages de ces mêmes caissons. Les deux parties de la frise sont symétriques. Dans le cinquième cadre de la grecque est représentée une figure à visage humain coiffée d'un diadème ou *borla*. Les pieds sont terminés par des emblèmes de forme très-allongée. La main droite tient une trompette appuyée sur les lèvres. Ces ornements sont du plus haut intérêt pour l'étude de l'archéologie et de la symbolique, et nous ne connaissons rien qui leur soit analogue (1).

(1) Le numéro de janvier 1858 du *Magasin pittoresque* renferme des dessins de l'ornementation de la porte de Tyahuanaco. Ils sont accompagnés d'explications. Rien de plus inexact que les uns et les autres. Les dessins sont la reproduction d'une planche bien connue et dans laquelle le premier auteur a fait preuve d'une rare imagination. L. D.

Le troisième édifice de Tyahuanaco, appelé *Palais de l'Inca*, est à 300 mètres environ de la *forteresse*. Il est composé d'un terre-plein de 163 mètres de long sur 159 de large, et formé de terrasses ou gradins comme le premier monument que nous avons décrit ; seulement l'élévation n'est que de 6 mètres. Il était précédé d'un portique et se terminait à son sommet par une vaste esplanade. Le portique était composé de pierres énormes, dressées comme dans l'édifice dit le *Temple*. La plus grande de celles qui étaient encore en place à l'époque où M. Angrand a levé ces plans, avait 7 mètres de hauteur. Le développement de ce portique était de 100 mètres. D'autres pierres, couchées à plat, servent d'assises aux monolithes droits qui se dressaient sur cette base. Après avoir franchi cette façade, on trouve d'autres pierres plates qui ont dû former le sol uni de ce vaste péristyle. A vingt mètres de ce portique, s'en trouve un autre dont les pierres, plus petites, sont très-richement ornementées. Parmi les niches qui sont creusées dans quelques-unes de ces pierres, figurent des cintres très-bien formés qui sont à peu près les seuls qui existent, au Nouveau-Monde, dans les monuments antérieurs à la conquête. Elles ne sont pas dans le monument même, mais entre le temple et ce dernier monument. — De plus, il en existe une troisième au sud, à environ 150 mètres. — M. Angrand n'a pas parlé de cette dernière parce qu'il ne l'a pas dessinée. On trouve aussi près de cet édifice une porte

monolithe beaucoup moins curieuse que celle que nous avons décrite plus haut ; enfin il en existe une troisième au sud, à environ 150 mètres du *Palais de l'Inca*.

Les trois édifices de la vallée de Tyahuanaco, essentiellement différents par leur construction, ont dû être des temples ; d'après les conjectures et les observations de M. Angrand, la forteresse et le palais de l'inca auraient eu cette destination ; mais l'édifice désigné aujourd'hui sous le nom de *temple* aurait été, soit une salle de réunion, soit une enceinte consacrée pour la célébration des fêtes ; mais tout cela est fort hypothétique. Les statues, apparemment assez nombreuses, qui se trouvaient dans cette vallée ont été enlevées : on n'a pu jusqu'à présent en retrouver que huit. Elles sont déposées au village moderne de Tyahuanaco, sauf deux qui sont à la Paz; une autre, brisée, a été laissée en route entre Tyahuanaco et la Paz. Les figures qu'elles représentent, grossièrement sculptées, ont l'apparence d'idoles. Ces formes primitives qui contrastent avec l'ornementation délicate de la porte monolithe du *Palais de l'Inca*, témoignent moins peut-être de l'ignorance des ouvriers qui les ont faites, que du respect avec lequel on conservait aux représentations sacrées leur caractère symbolique et leur apparence ancienne et convenue. Les coiffures de ces idoles, crénelées et festonnées, n'ont aucun rapport avec celles de l'époque des incas. Elles ont l'aspect d'embryons aux proportions colossales. Les figures trouvées dans l'Amérique centrale et reproduites dans le

célèbre ouvrage de M. Squier (1), sont les seuls monuments de tous ceux que nous connaissons, qui présentent quelque lointaine analogie avec celles de Tyahuanaco. Les ruines de cette vallée ne sont pas les mêmes que celles qui ont été introduites par les voyageurs sous le nom de *monuments* ou *temples du Soleil* sur le *lac de Titicaca*.

Si l'on rapproche l'ornementation de la porte monolithe de celle des monuments de l'Amérique centrale, on pourra découvrir aussi quelque conformité entre les deux arts hiératiques. L'emploi de la grecque se remarque dans les deux ornementations. La forme du teocalli de Tyahuanaco (*la forteresse*) rappelle tout à fait celle des temples du Mexique. Enfin une observation attentive et une étude comparée pourront peut-être faire signaler d'autres rapports et apporter quelques nouvelles preuves à l'opinion déjà acceptée comme la plus raisonnable par M. de Humboldt, à savoir que la civilisation du Pérou procède de celle des contrées du nord, c'est-à-dire de l'Amérique Centrale.

Il faudrait assurément relever et réunir au Pérou un bien plus grand nombre de monuments que M. Angrand n'a pu le faire pour composer un ouvrage à peu près complet sur cette matière. C'est une œuvre à faire presque en entier, M. Angrand, ayant eu l'honneur d'ouvrir la voie, il est juste que

(1) Voyez l'idole trouvée sur la grande place de Léon, dessinée et décrite page 302. Voyez aussi celle de l'île Momotombita dans le lac Managua et celle de Subtiaba, p. 312, 313, 319 et 320.

son nom soit inscrit en tête de ceux des voyageurs qui poursuivront cette belle et noble tâche. Il aura fait pour le Pérou ce que M. Botta a fait pour Ninive. C'est donc encore un Français qui a posé la première pierre de l'édifice. Attendrons-nous que des Layard et des Wilkinson viennent d'Angleterre pour s'approprier ces richesses que notre représentant consulaire a reconnues et dessinées?

ERNEST DESJARDINS.

(La fin au prochain cahier.)

TARLEAU SYNOPTIQUE

DES EXPLORATIONS FAITES PAR LES FRÈRES SCHLAGINTWEIT

DANS L'INDE ET DANS LA HAUTE ASIE

1854-1857.

ANNÉE	HERMAN SCHLAGINTWEIT	ADOLPHE SCHLAGINTWEIT	ROBERT SCHLAGINTWEIT
1854	Parti de Bombay, il explore avec ses deux frères le Dekkan et l'Inde méridionale jusqu'à Punah et Bellary; de là il se rend à Bangalore avec Robert; de Bangalore il dirige son exploration vers Madras; d'où il repart seul pour Calcuta.	Se rend par le plateau de Mahabuleshwar, à travers la partie méridionale du Dekkan à Kaladghi et de là à Bellary avec ses deux frères. Il se rend seul par Cuddapah à Madras, et visite les districts des Diamants	Voyage à travers le Dekkan et l'Inde méridionale avec ses deux frères jusqu'à Bangalore et il descend par le Coinbatur-Ghat jusqu'à Madras. Il se rend à Calcutta où il retrouve ses frères.
1855	Il traverse le Bengale, se rend dans l'Himalaya, visite le Sikkim, la frontière orientale du Népaul; de là il explore les chaînes de Naga et de Kossia, dans l'Assam, traverse une partie du Boutan, le Delta du Gange et du Brahmapoutra.	Voyage à travers le Bengale, les Provinces Nord-Ouest, l'Himalaya de Kumaoun et de Ghurwal; se rend de l'Himalaya dans le Tibet avec son frère Robert; explore la vallée du Sutledje et les sources de l'Indus. Il passe l'Ibi-Gamin, haut de 22,260 pieds anglais. Il visite pendant la saison froide une partie de l'Inde centrale, la vallée du Godavery, les Neilgherries, les dépôts fossiles de Trichynopoly et le cap Comorin.	Se rend du Bengale dans les provinces Nord-Ouest, visite le Kumaoun et le Guhrwal dans l'Himalaya; de l'Himalaya il passe avec son frère Adolphe au Tibet. Explorations des vallées du Sutledje et de l'Indus. Il franchit la passe d'Ibi-Gamin, élevée de 22,260 pieds anglais, visite pendant la saison froide l'Inde centrale, le Bundelkund, l'Amarakantak, les sources de la Nerbudda, du Tons, de la Sone.
	l'Oude, dans l'Himalaya, explore les districts de Kunower, et de	se rend à Zanskar, et de l'Himalaya à Baid et à Gilgit dans le Tibet. Il	se rend à Leh dans l'Himalaya, et au Ladak central. Il rejoint son frère Hermann à Leh, continue avec lui

	dans l'Himalaya, visite le Sikkim, la frontière orientale du Népaul; de là il explore les chaînes de Naga et de Kossia, dans l'Assam, traverse une partie du Boutan le Delta du Gange et du	Provinces Nord-Ouest, l'Himalaya de Kumaoun et de Ghurwal; se rend de l'Himalaya dans le Tibet avec son frère Robert; explore la vallée du Sutledje et les sources de l'Indus. Il passe l'Ibi-Gamin, haut	ces Nord-Ouest, visite le Kumhoun et le Guhrwal dans l'Himalaya; de l'Himalaya il passe avec son frère Adolphe au Tibet. Explorations des vallées du Sutledje et de l'Indus. Il franchit le passe d'Ibi-Gamin, élevée
1856	Se rend à travers l'Hindoustan, l'Oude, dans l'Himalaya, explore les districts de Kunower, et de Spiti, les lacs salés du Tibet; rencontre son frère Robert à Leh dans le Ladak, continue avec lui ses explorations dans les montagnes de Karakorum et du Kuen-lun jusqu'au Khotan; revient sur ses pas par le Ladak, et se rend de Sooroo à Kachemire.	Traverse une partie du Bengale, se rend à Zanskar, et del'Himalaya à Balti et à Gilgit dans le Tibet. Il franchit la passe de Mustah, dans les montagnes de Karakorum, revient par Gurys à Kachemire, et effectue son retour dans l'Inde par le nord du Pendjab.	Des provinces du Nord-Ouest, il se rend à Lahoul dans l'Himalaya, et au Ladak central. Il rejoint son frère Hermann à Leh, continue avec lui ses explorations à travers les chaînes de Karakorum et de Kuen-lun, jusqu'à Khotan; se rend de Leh, par Dras, à Kachemire, et, par une route plus septentrionale, à Hazarah dans le Pendjab.
1857	Par le sud-est du Pendjab il se rend dans le Népaul central et dans le Bengale. Il quitte Calcutta le 22 avril pour retourner en Europe, et il s'arrête pendant quatorze jours en Égypte.	Du Pendjab septentrional (Peschawer) il visite les collines qui sont entre Kohat et Hazarah et une partie de la chaîne des monts Souleyman. Il fait la reconnaissance de l'Himalaya entre Kangra et Kachemire, et vers la fin de décembre il retourne en Europe.	Voyage à travers le Pendjab, le Sinde, Koutch, le Kattiwar, le Goudjerate; se rend à Bombay, de là à Ceylan, et le 11 mai il revient en Europe.

On peut, dit le professeur Carl Ritter, auquel nous empruntons ce qui précède, évaluer l'ensemble de toutes les routes suivies par les frères Schlagintweit à environ 1800 milles anglais (2900 kilomètres). Ils rapportent de leur voyage 500 grandes caisses remplies de spécimens d'histoire naturelle, 30 caisses de manuscrits, de notes, de journaux de voyage, etc., etc.

Les résultats de leurs explorations seront publiés à la fois, en allemand et en anglais, en 9 volumes environ, sous ce titre : *Résultats d'une mission scientifique dans l'Inde et dans la Haute Asie, par H. A. et R. Schlagintweit.*

Ce grand ouvrage sera méthodiquement divisé d'après les différentes branches de la science, savoir : géographie physique, observations météorologiques et magnétiques, hydrographie, hypsométrie, géologie, botanique, zoologie, ethnographie; un volume sera consacré à la topographie, un autre aux itinéraires. Le dernier contiendra un tableau général et un aperçu d'ensemble sur les pays parcourus au point de vue pittoresque et populaire. Il sera accompagné d'un atlas de 100 planches ou cartes de grand format. Le caractère officiel dont les voyageurs étaient revêtus, la protection de la Compagnie des Indes orientales, leurs connaissances personnelles, les moyens mis à leur disposition, permettent d'espérer que cette exploration scientifique laissera après elle de grands résultats. V. A. Malte-Brun.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS (1).

PAR F. B. DE MERCEY.

Nous avons rendu compte dans cette revue des deux premiers volumes des *Études* de M. de Mercey *sur les beaux-arts*. Un troisième tome vient d'en compléter la série. Ce tome renferme des sujets variés. C'est d'abord un aperçu fort détaillé sur l'histoire de la gravure en médailles, depuis les temps les plus anciens, et principalement en France. Viennent ensuite des considérations sur la sculpture monumentale dans nos provinces, depuis le commencement du siècle actuel. Un compte-rendu très-complet des mesures adoptées par l'administration, au sujet de l'exposition universelle des beaux-arts en 1853, à Paris (1), est suivi de considérations sur les encouragements donnés par l'État aux beaux-arts, surtout depuis l'établissement du régime consulaire, et jusqu'à nos jours. Des appendices renfer-

(1) Tome troisième, Paris, 1857. Arthus Bertrand.

ment divers documents officiels devenus fort rares, et qu'il est instructif autant que curieux de trouver à cette place, où ils éclaircissent et complètent beaucoup de souvenirs (1).

La première partie du nouveau volume de M. de Mercey entre légitimement dans le cadre de nos études, qui comprennent expressément l'archéologie. Quant aux autres, l'occasion est trop favorable pour ne pas glisser ici quelques-unes des considérations auxquelles ce travail, fait avec une ingénieuse exactitude, donne naturellement lieu.

I. L'antiquité ne connaissait pas la distinction tranchée que nous établissons entre les *médailles et les monnaies.* Les types de celles-ci varient dans un même état, un même siècle, un même règne, au point que la commémoration spéciale d'événements très-nombreux pouvait y trouver place ; mais c'était là des *monnaies occasionnelles* ; ce caractère ne saurait guère être refusé qu'aux *médaillons*, de dimensions inusitées dans l'usage général du commerce ; ceux-ci appartiennent surtout aux dynasties qui ont suivi l'époque d'Alexandre et à quelques portions des séries romaines.

Chez les modernes, à partir du moyen âge, la confusion est impossible, et jamais les médailles proprement dites, non plus que les jetons, n'ont eu cours de monnaie. La tendance à exagérer le

(1) M. de Mercey a été commissaire général du gouvernement à l'exposition des Beaux-Arts.

module des médailles, tendance générale aujourd'hui et poussée à un excès dont l'art souffre beaucoup, rend la distinction plus tranchée que jamais.

La gravure en médailles est un des arts pour lesquels il serait vain d'attendre les applaudissements du vulgaire, et qui ne sauraient conduire à la popularité ceux mêmes qui l'élèvent à la plus grande hauteur. Les difficultés dont il est accompagné ne font, d'ailleurs, qu'en rehausser le mérite. C'est un de ceux qui présentent le beau sous la forme la plus condensée, la plus propre à faire impression sur les esprits cultivés et sérieux. Auxiliaire de l'histoire, il s'aide à son tour de la poésie, et doit savoir donner un corps aux conceptions de la métaphysique. Il a son langage à part, ses emblèmes consacrés ; il lui est donné d'être simple sans pauvreté, pompeux sans enflure, allégorique sans affectation ; mais il faut qu'il évite la sécheresse et l'obscurité. Il a tout à gagner en maintenant ses œuvres dans les limites d'un module très-restreint ; quand il les dépasse, il lutte avec infériorité contre les bas-reliefs, et s'il veut embrasser trop d'objets, il échoue dans la représentation de chacun d'eux. Le graveur en médailles doit s'inspirer par l'étude des pierres gravées, antiques, plus que par celle des marbres du Parthénon, et, à bien plus forte raison, plus que par celle des chefs-d'œuvre de l'architecture et du paysage. Celui-ci ne peut être qu'indiqué par un trait ; les monuments d'architecture ne doivent offrir qu'un petit nombre de lignes fondamentales.

A condition de respecter les lois du genre, strictes autant que les limites sont étroites, l'art du graveur en médailles porte ses favoris aux plus hauts sommets de la renommée : quels sont auprès de la postérité les titres les plus solides de Cellini et du Grechetto pour prendre rang après Michel Ange et au-dessus de Marc Antoine? Les monnaies et les médailles qui portent leur nom. Et qui pourrait croire qu'il possède des notions complètes sur la sublimité exquise de l'art grec, s'il n'a pas fait une étude spéciale des types de Syracuse, de Métaponte, d'Héraclée et des grandes cités de l'Ionie, s'il ne connaît les médailles des Attales, les Nicomèdes, des Séleucides, des autres dynasties de l'Asie conquise aux influences helléniques par les armes des Macédoniens?

Les *monnaies* franques remontent aux premiers établissements saliens à Tournay ; et des séries non interrompues conduisent l'étude à travers les changements de dynasties, jusqu'à la plus ancienne *médaille* connue dans notre pays, celle de Blanche de Castille, mère du roi et régente de France. C'est une pièce d'or sans millésime, comme toutes celles de cette date et des époques suivantes jusqu'à la douzième année de Louis XII : 1498.

Vers le commencement du XVI^e^ siècle, un Italien, Vittore Cameto, inventa l'art d'enfoncer les coins dans l'acier; jusqu'à cette époque, les pièces italiennes avaient été fondues et ciselées comme les sceaux. Parmi les grandes écoles de la renaissance au delà des monts, celle de la gravure en médailles

fut fondée par le Véronais Vittor Pisanello ou Pisano ; et toutes ses effigies sont merveilleuses par leur caractère grand, simple et personnel. Il travailla beaucoup pour la république de Venise, les ducs de Milan, les marquis de Ferrare et de Mantoue, les seigneurs de Rimini.

La médaille de Blanche de Castille, à qui nous avons fait allusion, n'est qu'une tentative isolée dans une longue suite de générations ; ce n'est qu'à partir du règne de Charles VII que la cour de France fit régulièrement frapper des médailles commémoratives des événements politiques ou des fêtes de familles ; les premières n'offrent qu'une imitation assez littérale des pièces italiennes du même temps ; presque toutes ont été frappées à Lyon, ville qui depuis l'avénement de Charles VII jusqu'à celui de François Ier, fut le foyer artistique le plus fécond que possédât la France : la plupart des médailles de Charles VIII ont été frappées en Italie par des maîtres italiens. On sait avec quelle *furia francese* ce prince sans jugement et sans prévoyance fit prendre à l'art, à la littérature, et malheureusement encore à la politique des ultramontains, un ascendant illimité dans le patrimoine des Valois. Parmi les médailles de Louis XII, toutes composées en Lombardie, il s'en trouve où l'esprit des vieux Gibelins semble revivre d'une manière implacable, et certainement étrange, puisqu'on y fait dire au fils aîné de l'Église, à l'héritier de Charles d'Anjou : ***Perdam Babylonis nomen*** (année 1512). Les médailles de Fran-

çois Ier ne répondent ni par le nombre, ni par l'exécution, à ce que l'imagination attend d'un règne mêlé de tant de gloire et de péripéties, consacré, d'ailleurs, au culte des lettres et des arts. La médaille de la victoire de Marignan, avec la légende : *Vici ab uno Cæsare victos*, est la plus remarquable de cette série. Il est vraisemblable que le Véronais Matteo del Nassaro en est l'auteur, aussi bien que de la belle médaille du concordat de 1515. Celle-ci représente au revers une sphère et un globe céleste ; la légende : *Unus non sufficit orbis* présente quelque chose d'obscur et de gigantesque, de noble et d'apprêté, dernier écho des devises de l'âge chevaleresque, dont l'esprit s'évanouissait alors, bien que la forme en fût soigneusement conservée.

En 1549, Henri II ordonna de placer désormais sur toutes les monnaies l'effigie du monarque et le millésime ; on se servit, sous ce règne, pour la première fois, du balancier, dont l'usage, pourtant, ne fut définitivement adopté, en France, que sous Louis XIII ; Nicolas Briot en est l'inventeur. Les médailles de Henri II sont plus nombreuses et mieux gravées sur celles de son prédécesseur. Celle de 1552, dont le module, inusité jusqu'alors en France, est de vingt-six lignes, présente comme « le vengeur de la liberté de l'Italie et de l'Allemagne, » le prince à qui son alliance avec les princes protestants donnait l'occasion d'enlever à l'Empire son boulevard du côté de l'ouest, la cité de la Bulle d'or (1). Sous le

(1) Metz.

règne de Charles IX, l'art du graveur en médailles parvint, pour la France, à son apogée. On ne sait s'il faut admirer ou gémir en voyant un art exquis consacrer comme le triomphe de la valeur contre les rebelles le souvenir de la nuit du 24 août 1572. Par un édit de 1575, Henri III qui attachait beaucoup de prix à maintenir cet art dans le degré de perfection auquel la protection des Valois l'avait aidé à monter, voulut affecter un atelier spécial à la fabrication des médailles et jetons. Les graveurs en médailles qui, sous ce règne, s'inspirèrent avec bonheur et de la réalité contemporaine et des souvenirs de l'antiquité, sont demeurés anonymes, sauf Georges Dupré, à partir de qui ces artistes ont joui du juste privilége d'inscrire leur nom sur leurs œuvres. Dupré survécut de beaucoup à son premier protecteur, et devint, sous Henri IV, chef d'une école florissante. La Ligue eut aussi ses graveurs; Primavera reproduisit l'effigie du duc de Mayenne; il existe, en outre, une médaille du cardinal de Bourbon, avec la légende, plus touchante que justement appliquée : *Omnia in manu Domini*. Les monnaies de ce prétendant, qui fut bien à contre-cœur l'instrument de la guerre civile, offrent cette bizarrerie que la plupart ont été frappées après la mort du vieillard à qui les états de la Ligue n'avaient pu s'entendre pour substituer un autre fantôme.

La première médaille qui porte d'une manière certaine le monogramme de Georges Dupré est de 1597 : elle présente l'effigie de Henri IV, avec les

attributs d'Hercule, et au revers celle de Gabrielle d'Estrées. La suite des médailles de ce monarque est nombreuse ; elles n'ont plus la grâce et l'inspiration franche du temps de la renaissance ; mais leur style est élevé, et leur exécution correcte ; c'est dans les médaillons ciselés et coulés (l'usage s'en prolongea du moins jusqu'au XVIII^e^ siècle) que le type héroïque et imposant, mais toutefois moins pourvu de noblesse que de vigueur, le type consacré dans l'histoire et la poésie pour la physionomie du spirituel et vaillant Béarnais, se trouve en toute perfection.

Dupré fut un véritable fondateur d'école : Jean Warin, son élève, l'a dépassé, au jugement de M. de Mercey, lequel, toutefois, modifie à son égard les éloges exagérés de Voltaire, toujours trop porté à croire (comme Fénélon) qu'au début du siècle de Louis XIV, « la France sortît à peine d'une effrayante barbarie. » Warin était de Liége ; mais le lieu de ses études, le caractère de son génie et le but de ses travaux, le firent entièrement français. Le cardinal de Richelieu le chargea de la refonte des monnaies du royaume, et lui donna, du même coup, la charge de « graveur des types. » Warin aborda, sans désavantage, la statuaire, et mourut en 1672, alors que la fortune du maître dont il avait servi la gloire montait à son zénith. La première des médailles qui porte le monogramme de Warin célèbre l'action du Pas de Suze (1), où Louis XIII, conduit par la volonté qui le gouvernait ainsi que la France, montra les

(1) 1629.

qualités que le ciel lui avait données, la valeur facile et l'amour sincère du pays. La médaille du vœu de Louis XIII est un chef-d'œuvre, qui n'a point été inutile à l'une des œuvres les plus classiques de la peinture contemporaine. L'année qui suivit la naissance du Dauphin (1), Louis XIII établit la monnaie des médailles dans les galeries du Louvre. C'est là que Warin forma cette troupe d'élèves, parmi lesquels plusieurs furent de bons artistes, auxquels échut la tâche, désormais laborieuse, de consacrer par des médailles tous les actes intérieurs, tous les succès extérieurs, toutes les fondations, toutes les pompes d'un règne de soixante-dix ans, durant lequel la France n'eut de vie publique que dans la royauté et par le monarque. La série des médailles du règne de Louis XIV dépasse cinq cents pièces. L'art, dans la première moitié de cette longue période, se soutient à une grande hauteur; il n'est pas exempt d'une certaine roideur et d'une certaine monotonie dans la dignité; mais il porte l'empreinte d'une grandeur sereine; les emprunts qu'il fait au langage mythologique sont judicieux et sobres. Plus tard, la fatigue devient manifeste; on tombe dans l'enflure et l'exagération; on se répète; la flatterie dégénère en adulation; une pompe vaine se glisse à côté de la majesté; toutefois, on reconnaît jusqu'au bout l'action d'un siècle fécond, et l'impression donnée au début par des enseignements dignes d'être demeurés classiques. La révocation de l'édit de

(1) 1639.

Nantes, célébrée à l'égal des victoires qui couronnaient encore à cette date (1) les armes du roi, a mal inspiré Molart, graveur de trois médailles sur cette calamiteuse mesure. Roussel et Mauger furent des artistes bien supérieurs.

Sous le règne de Louis XV, la gravure en médailles fut encouragée, mais livrée, comme tout le reste du domaine de l'art, à la séduction d'un genre facile, incorrect, énervant, ne produisant que des ouvrages agréables; Roétiers, Leblanc, Léonard, Dossier, d'autres encore, fort à la mode, abusent, mais avec esprit, du langage et des emblèmes de la mythologie; le langage pur et généralement élégant des légendes prouve, cependant, que les études sur les classiques n'avaient rien perdu de leur force. La médaille de Fontenoy, inspirée de l'antique, n'est pas indigne de l'événement qu'elle célèbre. Des médailles nombreuses sont relatives à la fondation d'édifices publics; en ce genre, le règne de Louis XV fut non point prodigue, mais généreux avec mesure; du reste, ces pièces portent la marque de la précipitation avec laquelle les graveurs furent contraints de les exécuter; dans cette branche de l'art, les chefs-d'œuvre exigent beaucoup de temps; il faut savoir les attendre et renoncer au prestige de l'à-propos.

Sous Louis XVI, l'art remonte vers un style plus sévère, une plus grande correction; ou revient, avec choix et discernement, à l'usage des modèles antiques. En même temps, la pensée entre avec une

(1) 1685.

témérité confiante dans la sphère illimitée de l'innovation. Le caractère grave et pieux de l'excellent et savant monarque change les attributions jusqu'alors usitées dans les médailles officielles; mais le roi n'est déjà plus l'objet principal de l'attention, moins encore de l'enthousiasme d'une foule curieuse et qui pressent d'immenses innovations. Gatteaux présente George Washington dans la simplicité rude d'un dictateur créé par une démocratie. Le même artiste montre la terre stupéfaite, et l'air subjugué par l'invention de Montgolfier; Auguste Dupré grave autour de l'effigie de Benjamin Franklin cette légende que l'engouement du siècle trouva sublime, et qui dépasse en exagération adulatrice toutes les faussetés officielles du règne de Louis XIV (1).

La Révolution, depuis longtemps prévue et prédite par les sages, n'en surprit pas moins la nation au sein de la plus riante sécurité; elle frappa sur toutes les branches de l'art des coups aveugles et violents, interrompit toutes les traditions, licencia toutes les écoles. Elle-même, tant que dura son paroxysme, ne produisit en fait de médailles que de ridicules horreurs; mais l'ordre se rétablit graduellement, l'enseignement reprit son cours, l'art fit reconnaître ses droits à la protection d'un État qui revenait aux maximes de la civilisation élevée; et dès l'époque du Directoire, les graveurs en médailles, dispersés par l'orage, se réunirent de nouveau pour satisfaire à de nombreuses commissions. Le style, nou-

(1) Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

vellement adopté, fut là, comme dans le reste, énergique et fécond, quoique allié à la monotonie et à la roideur; cet ascendant se fait sentir dans les médailles comme dans les monnaies, comme dans les édifices, les statues et les bas-reliefs exécutés depuis 1795 jusque vers 1814.

Les graveurs en médailles qui, pendant cette période remplie par tant de grands événements militaires, ont été l'honneur de leur art, se distinguaient par la sobriété de la composition, la vigueur du burin, la stricte convenance des accessoires; le module qui leur était prescrit n'excède pas celui des œuvres grecques et romaines du bon temps. Gayrard, Lavy, Reich, Manfredini, Droz, Gatteaux et quelques autres, méritent et obtiennent de M. de Mercey la mention la plus honorable. Les médailles avec l'effigie de Napoléon, dont les coins sont conservés à la monnaie, atteignent le nombre de deux cents. Il y en eut plusieurs dont les types furent gravés d'après les dessins de Denon, et parmi celles-ci, la plus curieuse célébrait par avance la conquête de l'Angleterre (1). Pour varier la commémoration des victoires dont chaque année accroissait l'éblouissante série, Denon appliquait avec goût les réminiscences de l'antiquité; l'art, toutefois, n'avait, sous la direction de cet homme de goût et de savoir, ni l'ampleur qu'il possédait sous Louis XIV, ni la liberté dont l'âge de Louis XV lui avait fait don.

(1) Au revers, Hercule étouffe Antée, modifié en dieu marin. On lit à l'exergue : *Frappé à Londres en* 1803.

« Une petite médaille de Brennet, représentant la reine de Naples, avec le taureau campanien au revers, et la légende ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΑΡΟΛΙΝΑ offre tout le charme d'une œuvre de la Grande-Grèce. » Les collections complètes des médailles de l'empire français, en y faisant entrer celles qui, relatives à Napoléon, ont été frappées après son règne, comprennent 1200 pièces ; dans ce nombre, les jetons repoussés ou clichés comptent pour moitié.

Pendant la Restauration (puisque la première période du gouvernement parlementaire passe sous ce nom dans l'usage *officiel* et populaire), cent soixante-trois médailles ont été frappées. MM. Galle, Barse et Depaulis sont les auteurs des meilleures entre ces pièces, dont quelques-unes ont la simplicité antique, bien que l'usage de composer les légendes en français, au lieu de la langue latine si admirablement adaptée aux usages de la numismatique, devînt de plus en plus familier. L'art, à cette époque, médiocrement fécond, et généralement froid, a pourtant des qualités précieuses : il est sage, correct, guidé par de bons précédents, et docile aux enseignements classiques. Je ne sais s'il faut appeler curieuse la médaille unique de cette protestation des journalistes qui fut le signal de la révolution de juillet 1830 : son graveur est M. Caqué. Pendant le règne de Louis-Philippe, plus d'un millier de médailles ont été frappées par des balanciers de la monnaie, la plupart pour le compte de particuliers. L'extension du module, commencée dès

1815, prit, entre 1830 et 1848, des proportions que regrettent les amis éclairés de l'art. Du type de dix-huit lignes, adopté sous Napoléon, le module passa graduellement à 22, 24, 26 et 30 lignes; la médaille du sacre de Charles X fut de 34 (1). M. Depaulis, dans sa belle médaille de l'avénement de Louis-Philippe, adopta le module de 81 millimètres, on crut, plus tard, être modéré en se restreignant au module de 30 lignes; et de bizarrerie numismatique en bizarrerie plus grande encore, on atteignit le module de 52 lignes. C'est alors un bas-relief exigu, non plus une grande médaille. Il fallut pour célébrer les inventions nouvelles, et ce qu'on est convenu d'appeler les conquêtes pacifiques de l'industrie, recourir à des allégories entièrement nouvelles; M. Bovy l'a fait avec un bonheur ingénieux dans la médaille frappée, en 1842, à l'occasion de la loi sur les chemins de fer. La médaille de M. Depaulis, frappée en commémoration de la prise de Saint-Jean d'Ulua (2) offrait des difficultés sérieuses, surmontées à force d'habileté; c'est un combat, une marine, et un paysage tout à la fois, exprimés chacun par quelques lignes d'une grande précision, et néanmoins sans maigreur. Au reste, la diffusion de l'art, sous le point de vue qui nous occupe, diffusion que le chiffre indiqué plus haut exprime suffisamment, servit seulement à le populariser. Les bons ouvrages

(1) 76 millimètres.

(2) *Ulloa*, d'après l'orthographe vicieuse, mais consacrée par l'usage, et que par conséquent, on a eu raison de choisir pour la légende.

n'en demeurèrent pas moins rares; et les graveurs les plus habiles surchargés de commissions, prirent des allures hâtées qui diminueront auprès de la postérité l'éclat de leurs noms.

Il est impossible d'énumérer les médailles auxquelles la révolution de février 1848 a donné lieu. Les graveurs s'affranchirent alors de toute autorisation, et frappèrent avec des balanciers particuliers les œuvres dictées par leurs caprices, ou par le délire des hommes qui employaient leurs burins. Rien d'aussi étrangement instructif que le recueil gravé, et publié par M. de Saulcy, des médailles et jetons exécutés entre le 24 février et le 29 décembre 1848; leur nombre dépassa cinq cents. Au milieu de ces saturnales, qui, si elles avaient duré davantage, eussent replongé l'art dans l'état où la première révolution l'avait jeté, le type de la Révolution française, exécuté par M. Gaspard, resplendit d'une beauté sévère; MM. Oudiné, Barre et Caqué produisirent en même temps d'honorables travaux. La condition actuelle de la gravure en médailles paraît, dans son ensemble, satisfaisante à M. de Mercey; l'État qui, seul aujourd'hui, peut lui offrir de grandes occasions et lui donner des encouragements efficaces, remplit généreusement cette mission; MM. Gayrard, Barre fils, Caqué, et plusieurs autres, soutiennent dignement l'honneur de l'école. Au milieu de beaucoup d'éloges, M. de Mercey glisse de sages conseils: nous pouvons les récapituler en peu de mots. Travailler pour la posté-

rité et non pour les applaudissements du vulgaire; ne pas dégrader l'art au niveau d'un métier profitable; être sobre dans les proportions, sévère dans le choix de la disposition des attributs; faire partout sentir un travail obstiné et nécessairement lent; être dans la rédaction des légendes concis, simple, clair, et noble sans jactance; qualités bien difficiles à posséder, même séparément; toutefois, l'exemple des artistes de plus d'un siècle prouve qu'on peut les réunir.

II. L'antiquité romaine remplissait d'un peuple de statues ses villes de province presqu'à l'égal de la capitale du monde. La ruine de l'empire amena la destruction, systématique ou par incurie, de myriades d'œuvres d'art. A l'époque de la renaissance, cette noble parure fut rendue aux grandes cités, toutefois sur des proportions excessivement diminuées; et, pendant plusieurs siècles, les grands centres de pouvoir politique ou d'activité commerciale ont eu seuls l'avantage de voir des statues ou même de simples bustes s'élever dans leurs promenades, sur leurs places publiques, dans les lieux d'un concours journalier. Mais en France, après 1815, le désir de posséder en marbre ou en bronze les effigies des personnages dont la naissance ou le séjour avaient illustré les villes de tout rang, les simples bourgades elles-mêmes, devint ardent et universel. Graduellement, ce genre d'hommage a été rendu à tout ce qui était pour chaque province

un titre de gloire, ou seulement d'honorable notoriété. On a même dépassé ces dernières limites; la postérité sera vraisemblablement plus d'une fois en quête d'un *nomenclateur* pour lui expliquer les mérites d'hommes dont les travaux dans la littérature, l'art, la guerre, enfin la culture de l'industrie, ne se sont point élevés au-dessus d'une estimable médiocrité; mais la vanité municipale s'y attache, faute de sujets d'une notoriété plus réelle. Ces honneurs posthumes contrastent d'une façon mélancolique avec le dédain, et souvent encore les persécutions, dont ces hommes, célébrés trop tard, ont été l'objet durant leur vie : *Virtutem incolumem odimus; sublatam ex oculis quærimus invidi.* Toutefois, l'art gagne à cette ambition générale des occasions qui, autrement, lui feraient défaut; et le patronage du public, de tous le plus fructueux, si ce n'est toujours le plus éclairé, ne manque plus aux statuaires. Cet avantage est compensé par un inconvénient qu'on ne saurait dissimuler; beaucoup d'artistes, se fiant à l'incompétance de leurs juges, n'ayant aucune notion préalable de leur sujet, et ne pouvant compter pour l'accroissement de leur renommée sur une signature perdue dans l'obscurité d'une province lointaine, travaillent à la hâte et négligemment. Le vague, le vulgaire, le conventionnel, l'usé, ôtent toute valeur à un bon nombre de ces productions. Ceci n'est pas, et bien s'en faut, une règle générale. La statue équestre de Guillaume le Conquérant, à Falaise, ouvrage de M. Rochet, est grandiose; le bronze que David d'An-

gers a, dans sa ville natale, consacré à la mémoire du roi René de Sicile, le plus chevaleresque des lettrés du moyen âge finissant, est digne du sujet et de l'auteur. La Jeanne-d'Arc, destinée à Rouen, est l'une des dernières et des meilleures productions de M. Feuchères. Cette même ville possède une bonne statue de Corneille; celle de Henri IV, exécutée pour Nérac par M. Rossi, se distingue par la finesse plus que par la vigueur. David d'Angers a rendu à Racine, pour la Ferté-Milon, l'hommage que Corneille avait obtenu de lui pour la capitale de la Normandie; et le marbre de Casimir Delavigne, sorti, pour le Havre, des mains du même artiste, ne fait pas honte à ses aînés. L'admiration impatiente d'une génération dont il a fait les délices a voulu avancer pour Rossini les honneurs d'une statue, et M. Etex a répondu dignement à ce vœu. Olivier de Serres revit dans le bronze de M. Hébert. M. Jouffroy a été noblement inspiré par le monument que Dijon vient d'élever à saint Bernard.

III. La première pensée d'une exposition universelle pour les produits des Beaux-Arts appartient à la France. Elle fut généreuse; puisse-t-elle devenir féconde et servir dignement ce côté brillant, noble, essentiel, des intérêts de l'humanité! Le décret qui convia les artistes de tout l'univers à envoyer leurs œuvres de peinture, sculpture, gravure, architecture même (1) au grand rendez-vous de Paris fut pro-

(1) Il s'agit, bien entendu, des plans et dessins.

mulgué le 22 juin 1853. Des mesures judicieuses furent prises pour éviter la confusion dans la réception, l'arrangement, l'exposition, et la restitution finale d'œuvres si nombreuses et si variées. Pour les travaux de maîtres étrangers, la commission chargée d'administrer ce département s'en tint au jugement préalable des comités nationaux qui présentaient les œuvres. Pour celles des artistes français, le jury d'admission fit preuve d'une véritable impartialité, et en même temps d'un respect sérieux pour le public; en admettant 2,730 ouvrages, il en refusa 3774. Les artistes étrangers firent entrer à l'exposition 2,392 ouvrages. La classification, *nécessairement* adoptée, diminue la valeur morale de quelques-uns des documents statistiques présentés avec un ordre lumineux par M. de Mercey. Il avait fallu tenir compte des divisions politiques et non pas des nationalités; par conséquent, les œuvres de l'école si remarquable de sculpture, dont Milan et Venise sont les centres encore prospères, ont été classées sous la rubrique de l'*Autriche*. Les œuvres de l'art *allemand* étaient disséminées sous neuf dénominations différentes. En réalité, elles appartiennent à deux seules écoles, et encore celles-ci sont-elles étroitement unies, l'école de l'Allemagne septentrionale et celle de l'Allemagne méridionale. De même, les œuvres de l'art *italien* figuraient à l'exposition universelles sous cinq rubriques différentes. Le contingent des artistes anglais (785 ouvrages) était plus considérable que celui de l'Allemagne du Nord:

celle-ci occupait (pour le nombre, car il ne s'agit pas ici du mérite), le troisième rang; le quatrième appartenait à la Belgique; le cinquième à l'Allemagne du sud, bien que la brillante école de Munich n'eût pas été tentée d'entrer en lice. La supériorité de la sculpture sur la peinture, dans l'Italie contemporaine, a frappé tous les esprits. Les grandes récompenses furent adjugées, parmi les Français (1), à MM. Ingres, Delacroix, Gudin, Decamps, Heim, Henriquel Dupont, Meissonnier, Horace Vernet, Dumont, Duret, Rude et Duban; parmi les étrangers, à MM. Cornelius, Landseer, Leys, Rauch, Rietschel et Barry. On est surpris de trouver le nom de Kaulbach dans une catégorie moins élevée.

Le chapitre des encouragements donnés aux beaux-arts par les dispensateurs de la fortune publique prête à des considérations d'une nature importante et curieuse; mais elles nous éloigneraient trop du sujet habituel de nos études. M. de Mercey, plus à l'aise dans le sien, termine son volume par l'analyse exacte de tout ce que l'État, en France, a fait à cet égard, depuis le concours ouvert par la Convention nationale en 1795, et dont Gérard remporta le premier prix, jusqu'à l'exposition universelle de 1855, dont M. Ingres *tulit honores*. En matière d'art, il n'arrive pas toujours que l'État ait le jugement si sûr et la main si heureuse. On n'a pas oublié le concours, resté unique, pour les prix décennaux. Qua-

(1) On sait que MM. Ary Scheffer et Paul Delaroche ne voulurent avoir aucune part à l'exposition.

rante-sept années nous séparent maintenant de cette solennité; et, pour emprunter, en finissant, les paroles de M. de Mercey, « si l'opinion publique a confirmé les jugements des jurys en ce qui concernait les sciences mathématiques et physiques, la médecine, la mécanique, l'agriculture et les fabriques; si, plus tard, la postérité a conservé avec la même admiration les noms des Lagrange, des Berthollet, des Pinel, des Oberkampf....., elle s'est montrée moins indulgente pour l'ensemble des décisions dont les arts et les lettres avaient été l'objet. »

ADOLPHE DE CIRCOURT.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Nouvelles officielles sur la destinée du Dr Ed. Vogel.

Le comte de Clarendon a communiqué à la Société royale géographique de Londres, dans la séance du 14 décembre dernier, le rapport suivant sur le sort de l'infortuné Éd. Vogel :

« A la requête du *Foreign-Office*, des instructions avaient été adressées au vice-consul de S. M. Britannique à Khartoum, à l'effet de faire toutes recherches possibles sur la destinée du Dr Ed. Vogel.

Sur ces entrefaites, un envoyé du roi du Darfour au pacha d'Égypte arriva au Caire. Le consul Green se mit immédiatement en rapport avec lui, et il en apprit que le Dr Vogel (Abdul Wahed) s'était rendu du Bornou dans le Baghermi où il avait été bien reçu, qu'il avait eu la faculté de visiter toutes les localités qu'il avait voulu ; qu'en suite il s'était rendu à Madagou (Madagu), et que de là il avait pénétré dans le Borgou ou Bergou, nom que l'on donne aussi au Wadây. Il avait été bien accueilli à son entrée dans ce pays par Simalek, le vizir du prince. Le Dr Vogel s'était

avancé dans l'intérieur du pays jusqu'à Wara, qui en est la capitale, et où réside le sultan Shéraf. Dans les environs de Wara, se trouve une montagne sacrée dont l'ascension est rigoureusement interdite à tout le monde. Le Dr Vogel (Abdul Wahed), soit qu'il eût été informé de cette circonstance, soit qu'il l'eût ignorée, n'en fit pas moins l'ascension, et lorsque le prince l'eut appris, il ordonna qu'on le mît à mort, ce qui fut fait immédiatement. Le roi du Darfour, Mahomet-Hassan, n'apprit cette triste exécution que plus de sept mois après, et il en témoigna son mécontentement au prince du Wadây.»

Il y a plus de deux mois que nous aurions pu donner cette triste nouvelle, mais nous avons attendu, espérant toujours qu'il nous en viendrait d'autres plus rassurantes.

L'honorable docteur Barth nous écrivait à la date du 16 décembre dernier: « L'espoir que le Dr Vogel soit encore vivant, à présent, est presque nul; mais, par des démarches auprès du sultan du Vadây, il serait peut-être possible de recouvrer quelques-uns de ses papiers. » Nous apprenons que le comte de Neiman, bavarois voyageant actuellement en Égypte, a écrit à M. de Bunsen et au père de l'infortuné Vogel que pour lui rien ne prouvait que le rapport de l'envoyé du Darfour fût certain, et qu'il avait lieu de croire que le sultan du Wadây retenait le jeune et hardi voyageur en prison pour tirer du gouvernement anglais une forte rançon.

Il se disposait donc à se rendre par le Darfour au

Vadây, afin de savoir par lui-même ce qui s'était passé et de recueillir ses notes et ses papiers.

Quelque faible que soit cette dernière chance, nous y rattachons toutes nos espérances, et faisons des vœux pour que le mystère de la destinée d'Édouard Vogel soit enfin éclairci. V. A. M.-B.

Nouvelles de l'expédition du Niger.

Nous avons annoncé dans notre dernier cahier la perte du petit vapeur *Day-Spring*, qui remontait le Niger sous la direction du Dr B. Baikie, et au compte de M. Mac Gregor Laird, de Liverpool. Voici les renseignements qui nous sont parvenus sur l'origine et le but de cette nouvelle expédition qui est d'ouvrir la navigation du Niger aux bateaux à apeur.

Depuis plusieurs années, M. Laird s'occupe de cette entreprise, et après être parvenu à triompher du préjugé qui existait en Europe contre le climat de l'Afrique, il est enfin arrivé à se faire accorder une garantie par le gouvernement anglais pour l'envoi d'un bateau à vapeur qui transporterait tous les ans des marchandises anglaises parmi les tribus jusqu'à présent inconnues au commerce, afin de ramener les produits de ces contrées inexplorées et d'établir des stations commerciales où les indigènes pourront déposer l'ivoire, la gomme, le coton et la poussière d'or de l'intérieur. La condition imposée par le gouvernement, en retour de sa garantie, est

celle de transporter sans frais, dans ces pays reculés, les fonctionnaires à son service, les missionnaires et les hommes de science qu'il lui plaira d'y envoyer.

Le *Day-Spring*, ayant à la remorque un brick de commerce appartenant à M. Laird, quitta Fernando-Po le 29 juillet dernier, entra à Brass-Mouth le 3 août et dans le Niger le 13 du même mois. L'expédition s'arrêta pendant une semaine à Ouasha, qui, à cette occasion, prit le nom de *Laird-port*, où elle traita pour le terrain nécessaire à la construction d'une église et d'une factorerie; une habitation fut construite à la hâte pour déposer des marchandises sous la garde de quelques hommes, et le révérend M. Taylor fut laissé comme missionnaire à Ablato. Le roi de ce pays les reçut avec la plus grande bonté ; ils y demeurèrent pendant cinq jours.

Les voyageurs gagnèrent ensuite le confluent du Binué, où le roi est un ancien ami des Anglaïs, et là ils élevèrent une nouvelle factorerie et jetèrent les fondements d'une nouvelle ville appelée *Laird'-stown*. La construction d'une église fut aussi décidée, et là on laissa le brick avec ses marchandises, tout promettant un commerce prompt et facile avec les indigènes. Le 26 août, le *Day-Spring* continua son voyage. Le cours du fleuve fut visité avec le plus grand soin ; les rivières qui en découlent, les baies, les îles furent explorées, et les chefs de ces rivages acceptèrent avec joie les cadeaux qui leur furent proposés. Le 17 septembre, ils arrivèrent au camp

de guerre, à un endroit appelé Sida, dans le pays des Nuff.

Vers le 1er octobre, le *Day-Spring* partit de Rábbá pour remonter encore le fleuve, mais le 7 du mois le navire toucha sur un rocher et fut tellement endommagé que l'équipage crut devoir l'abandonner et campa sur le bord du fleuve pour attendre l'arrivée du *Sunbeam*, qui devait être expédié à leur secours. Il paraît que, malgré l'humidité, la chaleur et la fatigue, la santé des voyageurs ne souffre pas, et que les habitants du pays les aident de toutes leurs ressources. Le roi Suno Zaki, de Rábbá, et le roi Dassaba, aussitôt informés du naufrage, envoyèrent des messagers pour appeler des secours dans tout le pays et aviser aux moyens de remettre le steamer à flot.

On avait trouvé chez les indigènes des bords du fleuve le désir d'entretenir des relations amicales, et l'on avait remarqué qu'à mesure que l'expédition avançait dans l'intérieur la condition des indigènes continuait à être meilleure. Les principales productions du pays étaient l'huile de palme et le bois rouge. La santé de l'expédition avait été généralement bonne, la fièvre ne s'étant manifestée que sous une forme bénigne.

Jusqu'au moment de l'accident, tout l'équipage se portait à merveille, quoiqu'il y ait un individu, parmi ceux dont se compose l'expédition, qui s'obstine à ne point prendre de quinine, et qui a l'audace de se bien porter malgré cela : en général on regarde

ce remède comme le seul qui puisse combattre les effets du climat. M. May, de la marine royale, avait quitté ses camarades pour entreprendre seul un voyage dans l'intérieur des terres, et, d'après les dernières nouvelles, il était arrivé par le pays de Yarriba, de Rabba à Lagos. Ce voyage est de 500 milles. Il dit avoir passé par plusieurs grandes villes, dont quelques-unes plus grandes qu'Abbeokuta (qui a 15 milles de tour), sans avoir été molesté en rien. Il rapporte que la culture du coton se répand rapidement dans le pays de Yarriba (*Yoruba*).

Le chapelain de la mission, n'ayant pas de missionnaires sous ses ordres, ne pouvait en laisser à Abo, mais il prit ses mesures avant de partir, en achetant un terrain pour y bâtir une église, et, avant son départ, il eut la satisfaction de voir tous les matériaux pour commencer l'édifice rassemblés sur les lieux, de sorte que les fondements en seront jetés aussitôt l'arrivée des missionnaires. A Ossamaré, on s'est de même assuré l'emplacement d'une église, et à Ouithala on avait établi une factorerie sur le bord du fleuve, dans un faubourg de la ville qu'on devait entourer d'habitations pour les familles des marchands.

Prochain départ du Dr Livingstone pour la Zambèse.

Le docteur Livingstone se propose de partir dans les premiers jours de mars pour une nouvelle expé-

dition dans l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement lui a fourni tout ce qui lui était nécessaire pour que ses découvertes aboutissent à un résultat encore plus favorable que ceux qui ont été obtenus jusqu'à présent. On lui a alloué une somme de 5,000 liv. st. (125,000 fr.) pour l'aider à poursuivre son entreprise. Des hommes compétents lui seront adjoints. On paraît enfin avoir tout fait pour le seconder dans ses efforts. Le docteur Livingstone doit se rendre d'abord au cap de Bonne-Espérance; de là, lui et ses compagnons seront transportés à bord d'un bâtiment de l'État à l'embouchure de la rivière Zambèse.

Le docteur Livingstone et ses compagnons seront alors transportés 300 milles en amont de la rivière sur une chaloupe à vapeur, que l'on construit tout exprès, qui sera montée par des *Kroomen* et commandée par le capitaine Bedrigfield, et ce n'est que lorsqu'ils auront été mis à terre en sûreté, sur un point assez avancé dans le vaste continent qu'ils vont explorer, qu'on les livrera entièrement à eux-mêmes.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 8 janvier.—Présidence de M. d'Avezac, vice-président. — M. le comte de Castelnau, consul de France au cap de Bonne-Espérance, annonce, dans une lettre écrite du Cap-Town, le 20 septem-

bre 1857, que depuis son arrivée dans cette ville, il cherche à se mettre au courant de l'état des connaissances géographiques sur l'Afrique Australe. Il présente un résumé rapide des différents voyages qui ont eu lieu récemment dans cette contrée, et promet à la Société de l'informer des nouveaux travaux qui parviendront à sa connaissance.

M. Malte-Brun annonce le retour de M. Lejean de sa mission dans les principautés danubiennes, et donne un aperçu des travaux qu'il prépare. Il cite, entre autres, les éléments d'une grande carte de la Moldavie, de la Bessarabie et de la Bulgarie en six feuilles, et à l'échelle de 1/200 000e.

M. d'Avezac annonce la mort de M. Lieussou, l'un des ingénieurs hydrographes de la marine les plus distingués, et auquel on devait les sondages maritimes et les connaissances relatives à la canalisation de l'isthme de Suez.

La commission centrale procède au renouvellement des membres de son bureau, et elle nomme au scrutin :

Président, M. d'Avezac ;

Vice-présidents, MM. Jomard et de Quatrefages ;

Secrétaire général, M. Alfred Maury ;

Secrétaire adjoint, M. V. A. Malte-Brun.

Séance du 22 janvier. — Présidence de M. d'Avezac. — Le président donne lecture d'une lettre particulière qu'il vient de recevoir de M. le docteur George Michée Asher (fils du dernier éditeur et traducteur de Benjamin de Tudèle), relative à un

travail bibliographique et critique entrepris sur les collections de voyages des Néerlandais, de manière à former à l'égard de ces recueils, un répertoire analogue au célèbre Mémoire de Camus sur les collections de Melchisédec Thévenot et de Théodore de Bry.

M. de Varnhagen donne lecture d'un Mémoire sur quelques points d'histoire géographique américaine, en réponse aux observations contenues à ce sujet dans le rapport sur son histoire générale du Brésil fait à la Société par M. d'Avezac. Il croit devoir persister dans ses conclusions : que la découverte portugaise de Cabral mérite la première place entre toutes dans une histoire de la civilisation du Brésil par les Portugais ; que Hojéda doit être compté à bon droit comme le premier découvreur d'une partie du Brésil ; que le point d'atterrage de Vincent Pinçon n'est pas sans conteste le cap Saint-Augustin actuel; enfin que l'autorité de Navarette en ces matières ne saurait être considérée comme absolument irréfragable.

Société royale géographique de Londres.

Séance du 11 *janvier*. — Présidence de sir Roderick I. Murchison. Il est donné lecture des communications suivantes : Le mont Everest et Diodunga, par le colonel A. S. Waugh. — Description de la rivière Amour dans l'Asie Orientale, par M. A. Pecherof, de la marine impériale russe.—Extraits des lettres du docteur Balfour Baikie et de M. May,

rendant compte de l'expédition du Niger, et de la perte du steamer *Day-Spring* au-dessus de Rábbá. Le président informe l'assemblée que l'amirauté a mis immédiatement à la disposition de M. M'Gregor Laird un nouveau navire, le *Sunbeam*, pour le service de l'exploration, et que cet officier doit mettre à la voile, le 16 janvier, pour cette destination.

On a appris dans cette même séance que le consul Mac Leod était arrivé à Mozambique avec ses instruments.

Séance du 25 janvier. — Présidence de Sir Robert I. Murchison. — Le président annonce qu'il vient d'être informé que le *Sunbeam* vient de mettre à la voile de Liverpool pour aller remplacer le *Day-Spring* perdu près de Rábbá. Il emporte un approvisionnement de vivres frais, d'instruments, de présents et d'autres articles. Il est donné lecture des papiers suivants : Rapport sur l'expédition du Niger, par le docteur Baikie et M. May. Récents détails relatifs à l'expédition anglaise Nord-américaine, arrivée au 105e degré de longitude occidentale sur le bas Saskatchewan, sous la conduite du capitaine Pelliser. Pour terminer, le président annonce qu'il vient de recevoir une dépêche de lord Clarendon, qui informe le Conseil que l'expédition, placée sous les ordres du capitaine Hawkins, du Royal-Ingénieur, avait fait sa jonction avec celle qui avait été organisée par le gouvernement des États-Unis, dans le but de déterminer, à partir de

l'île Vancouver, la frontière des deux puissances ; et qu'il sollicitait les observations du conseil de la Société à ce sujet.

Société géographique de Berlin.

Séance du 3 octobre.—M. le professeur Ehrenberg fait remarquer à la Société que dans le n° 268 de la *Gazette générale d'Augsbourg*, du 24 septembre de l'année courante, on parle d'une découverte géographique importante de M. Neumayer. Il aurait touché, le 9 janvier 1857, dans son voyage à un nouveau groupe d'îles situé vers le 50°-4′ de latitude méridionale et le 72°-24′ de longitule orientale (Greenwich), et qu'il a nommé Iles du roi Maximilien (*König Max-Inseln*). La position de ces îles tomberait donc au sud-sud-est de la Terre de Kerguelen : elles s'étendent jusqu'au 50°-47′ de latitude méridionale, et le 73°-40′ de longitude orientale. Elles offrent des montagnes de 1000 pieds de hauteur et des masses de glace qui descendent jusqu'à la mer. M. Neumayer n'y a pas abordé, et il n'est rien dit de leur végétation (1).

M. de Humboldt communique les nouvelles intéressantes suivantes, relativement au célèbre botaniste Bonpland.

M. le professeur Dove présente plusieurs rapports.

(1) Ces îles ne paraissent être autres que celles vues dans cette direction par *Heard*, 25 novembre 1853 ; *Mac Donald*, 3 janvier 1854 ; *Hutton*, 1er décembre 1854 ; *Attwaye*, 3 décembre 1854, et *Rees*, 4 décembre 1854. (Voir les *Mittheilungen* de janv. 1858.) V. A. M.-B.

M. le directeur August présente à la Société un nouveau cadran solaire de son invention, qui peut être placé dans tous les endroits et qui donne exactement l'heure; il démontre le principe d'après lequel il a été construit.

M. le conseiller intime, professeur, Schubert de Kœnigsberg, entretient l'assemblée des importantes cartes cadastrales de la Bavière et du Wurtemberg.

M. le professeur Wolfers compare l'été qui vient de s'écouler à Berlin avec l'été des années 1842 et 1849, et il trouve qu'il a duré plus longtemps, que son maximum de chaleur a été plus élevé, mais aussi qu'il compte plus de journées d'orage ou de pluie.

Société géographique impériale de Russie.

Séance générale du 5 novembre 1858.—Présidence de l'amiral Lütke.

Le membre effectif M. V. Bésobrasoff, remplissant les foctions de secrétaire, fait connaître l'organisation d'une expédition scientifique dans le Khoraçan, projetée par le Conseil et autorisée par S. M. l'empereur Alexandre. L'idée de cette expédition appartient à M. N. Khanykoff, qui, dans un mémoire particulier qu'il présenta à S. A. I. le Grand-Duc Constantin, président de la Société, fit ressortir l'utilité et le but de cette entreprise.

Le même membre, remplissant les fonctions de secrétaire, a lu un extrait des rapports adressés au Conseil par M. Lamansky, secrétaire de la Société, en mission à l'étranger, sur le succès des missions

dont il a été chargé, et entre autres, sur les travaux du Congrès statistique de Vienne. M. E. Lamansky déploie à l'étranger un zèle et une activité dignes de tous les éloges.

Pour terminer, il est donné lecture d'une lettre de l'académicien M. A. Middendorff sur la découverte, très-importante pour l'histoire de la géographie de la Russie, qui vient d'être faite dans le musée Roumiantsoff. Cette découverte consiste en un atlas de cartes de la Sibérie, composé par le fils de boïar Rémézoff à la fin du XVII^e^ siècle, comprenant la partie orientale de la Russie d'Europe. Cette découverte se rattache intimement à la question mise au concours par la Société : *Rétablissement de la carte de la Russie d'après le Livre du Grand-Tracé* (fait au XVII^e^ siècle).

Le tome XII des Mémoires vient d'être achevé et mis en vente par les soins de M. P. Nébolsine, membre effectif de la Société.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

IV^e^ série, tome XV. — Décembre 1857.

Assemblée générale du 27 novembre 1857. Discours de M. Daussy, membre de l'Institut, président. Pages 449-454.

Rapport, fait à la Société de Géographie de Paris, sur les progrès des sciences géographiques, pendant l'année 1857, par M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale. P. 454-524.

Actes de la Société. P. 524-543.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von Dr A. Petermann.

N° XI. — 1857.

La colonie anglaise de Malacca et de Naning. P. 457-459.

Le Friedric-Koog dans le Ditmarch (Holstein). — Rapport historique sur les variations des côtes de la mer du Nord, par le Dr *Ludwig Meyn*. P. 459-464.

Voyage de M. d'Heuglin en Abyssinie, en 1852 et 1853, (avec vignettes sur bois). P. 464-474.

Correspondance géographique. — Dix-huit nouvelles géographiques. P. 474-487.

Coup d'œil bibliographique sur les ouvrages ou les articles géographiques parus pendant le troisième trimestre de 1857, par M. *Zieggenbald*. P. 487-496.

Cartes.

Carte de Malacca et de Naning, d'après l'esquisse de Valberg et d'autres sources, par *A. Petermann*.

Le Disksand ou Friedrich's-Koog, d'après les reconnaissances de MM. Wiechers et Kröhnke, par *A. Petermann*.

Carte du voyage de Th. de Heuglin en Abyssinie, en 1852 et 1853.

N° XII. — 1857.

De l'élévation d'Olmutz au-dessus du niveau de la mer; par *J. F. Julius Schmidt*, astronome de l'observatoire d'Olmutz. P. 497-501.

Du commerce d'Alexandrie au temps de Méhémet-Ali; par le comte *de Neiman*. P. 502-404.

Exportations et agriculture de l'Égypte; par le comte *de Neiman*. P. 504-507.

Le plateau télégraphique de l'océan Atlantique du nord, par le lieutenant *Maury*, des États-Unis. P. 507-508.

Esquisse physique, géographique et statistique de la Transylvanie. P. 508-513.

Trente-quatre nouvelles géographiques. P. 513-530.

Nouvelle littérature géographique. Titre de 178 articles géographiques. P. 530-547.

Cartes.

Carte du plateau télégraphique du Nord Atlantique d'après une esquisse manuscrite du lieutenant Maury.

Carte physique et statistique de la Transylvanie, par *A. Petermann.*

---

*Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von D*r K. Neumann. — *Neuefolge.*

N° 52, vol. III. — 4e cahier.

Les productions minérales du Gröenland méridional, d'après H. Rink; par *Ant. d'Hetzel.* P. 281-295.

Voyage à travers les Pampas, par *H. Burmeister* (2e extrait). P. 295-312.

Des colonies des Chiliens au détroit de Magellan. P. 312-358.

Nouvelles et mélanges. — Recensement de la population tchoude en Norvége. — Exploration des Runes dans le Khoraçan et à Hérat. — Tableau d'ensemble des explorations des frères Schlagintweit dans l'Inde et dans la Haute Asie. — Découvertes de M. Goyder relativement au lac Torrens. — La ville de Humboldt au Kansas. — Une visite aux Indiens Chérokées. — Trois comptes rendus d'ouvrages géographiques.

Carte.

La Terre de Feu et le détroit de Magellan, d'après les travaux de King et de Fitz-Roy.

Mémoires de la Société impériale géographique de Russie. — Saint-Pétersbourg, 1857. 1 vol. in-8°.

Tome XII. Sous la direction de M. *Nébolsine.*

Description de la Mandchourie, par M. *Wassilief.* P. 1-79.

Note sur le Ningout, extraite du chinois. P. 79-111.

Monuments et antiquités de la Sibérie, de leur ressemblance avec ceux de la Grande Russie; par M. *Spaski.* P. 111-183.

De l'augmentation de la population des Odnovoretzi (paysans d'origine noble) dans le gouvernement de Voronèje, par M. *Hermanof.* P. 183-327.

Description de la province de Bérezof, par *Abramof.* P. 327-448.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

6. Histoire du Roussillon, par *Jean de Gazanyola*, ancien officier d'artillerie, chevalier de Saint-Louis, publiée et augmentée de quelques nouveaux documents historiques; par le baron *Guiraud de Marsal*, colonel du génie en retraite, commandeur de la Légion d'honneur. 1 beau volume in-8 de 600 pages. — Perpignan, chez Alzine; Paris, chez Dumoulin.

7. Études sur les archives du château de Lucheux; par *H. Dusevel*, lauréat de l'Institut. In-8 de 52 pages. — Amiens, chez Lenoël Herouard.

8. La Topographie du Ponthieu, d'après les anciennes cartes; par M. *Florentin-Lefils*. In-8 de 23 pages. — Abbeville, impr. Briez.

9. Dictionnaire historique, généalogique et géographique du département de l'Aisne, publié avec le concours du conseil de ce département; par M. *Malleville*. 2 vol. in-8. — Paris, chez Dumoulin.

Asie.

10. L'Angleterre, la Chine et l'Inde; par Don *Sinibaldo de Mas*, envoyé extraordinaire de S. M. la reine d'Espagne en Chine. 1 vol. in-8 de 258 pages et une carte. — Paris, chez J. Tardieu, 1858.

Après un coup d'œil rapide sur le système de l'administration chinoise, sur les conséquences de la doctrine de Confucius qui a contribué à tout immobiliser en Chine, l'auteur fait l'historique des relations des Européens avec les Chinois, du commerce de l'opium, des missions chrétiennes. M. de Mas cite un extrait fort long et fort piquant d'une conversation entre le mandarin gouverneur de Canton et l'empereur lui-même. Il consacre un chapitre important à l'insurrection actuelle contre les Tartares, et il entre dans des détails que l'on ne saurait retrouver ailleurs sur le chef des revoltés et leurs doctrines religieuses. Il termine par des considérations politiques sur ce que les grandes puissances auraient à faire en Chine dans l'interêt du commerce et de la civilisation.

Le volume est accompagné de notes contenant, entre autres choses, une narration pe l'emprisonnement subi dans l'intérieur de la Chine, en 1846, par le P. Navarro, missionnaire apostolique; et un historique de l'empire anglo-indien et de ses futures destinées.

11. *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857*; par le comte *Ed. de Warren*, ancien officier de S. M. Britannique dans l'Inde.

2 vol. in-18 angl. avec carte. 3e édition, revue et considérablement augmentée. — Paris, 1858, Hachette.

La réputation de cet intéressant ouvrage était établie depuis longtemps, lorsque vint à éclater l'insurrection de 1857 que l'auteur avait prédite. Ce grave événement, en fixant sur l'Inde l'attention publique, a nécessité la réimpression d'une troisième édition de *l'Inde anglaise* que l'auteur a voulu revoir lui-même, et à laquelle il a ajouté tout un chapitre nouveau sur les causes et les circonstances qui ont accompagné la révolte des Cipayes. Dans le premier volume, l'auteur raconte ses anciennes campagnes, et décrit avec une grande verve les lieux qu'il a parcourus; dans le second, il offre le tableau général de l'empire britannique dans l'Inde, il conclut en portant un sévère jugement sur l'administration anglaise dans ce beau et malheureux pays.

Afrique.

12. L'Égypte contemporaine (1840-1857) de Méhémet-Ali à Saïd-Pacha ; par M. *Paul Merruau*. 1 vol. in-8. — Paris, 1858.

Une rapide introduction, placée en tête de ce livre, remet sous les yeux du lecteur l'histoire de l'Egypte depuis les temps anciens jusqu'en 1849. Le reste du livre est employé à décrire la situation actuelle de ce pays, son organisation administrative, civile et militaire, les réformes successivement introduites et les intérêts nouveaux créés par la formation de nouvelles voies de communication. M. Merruau a joint à son récit des pièces justificatives qui ne manquent pas de jeter une vive lumière sur l'état de ce pays encore peu connu.

13. Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au Dr Barth ; par *Ferdinand Delanoye*. 1 fort vol. in-8 angl. de 620 pages avec une carte. — Paris, Hachette, 1858.

L'auteur s'est proposé d'initier le public à cette grande question du Niger et de l'Afrique centrale dont les journaux retentissent si souvent depuis quelque temps à propos du docteur Barth, et des autres voyageurs qui, moins heureux que ce dernier, ont payé de leur vie leurs hardies tentatives.

Après avoir dit ce que l'on savait de l'Afrique centrale jusqu'au siècle dernier, il passe successivement en revue chacune des explorations de Mungo Park, du major Denham, du docteur Oudney, du capitaine Clapperton, des frères John et Richard Lander, de Caillé, de Richardson, d'Overweg et de Barth, enfin celle du Dr Baikie sur la Tchadda. A chacune de ces grandes explorations il consacre un chapitre : il en dit assez pour accuser les principaux résultats obtenus par chacune d'elles, et parmi les épisodes dont elles sont remplies, il choisit, pour les reproduire, les plus intéressantes, les plus capables de caractériser le pays et les habitants.

Ces chapitres sont d'ailleurs habilement reliés entre eux par des considérations générales. Dans une conclusion, à laquelle il consacre quelques pages il montre quels sont les progrès qu'a faits la science géographique dans les cinquante-cinq dernières années qui viennent de s'écouler, et il expose qu'aujourd'hui le Niger est la seule grande route qui soit praticable pour l'Européen vers l'intérieur de l'Afrique centrale.

M. F. Delanoye s'était déjà fait avantageusement connaître par deux autres ouvrages dont l'un, *l'Inde contemporaine*, vient d'avoir les honneurs d'une nouvelle édition, et qu'il a eu soin d'augmenter d'un chapitre consacré aux événements dont l'Inde est le théâtre.

Son livre du *Niger* est d'une intéressante et bonne lecture; nous ne doutons pas qu'il soit profitable à ceux entre les mains desquels il tombera.

La carte qui accompagne le livre est généralement assez exacte; c'est un grand service que l'éditeur et l'auteur rendent au public en la publiant.

14. Les confins militaires de la grande Kabylie sous la domination turque (province d'Alger), par le baron *Henri Aucapitaine*. Une broch. in-18 de 35 pages. — Paris, 1857.

Cet intéressant travail a été écrit par l'auteur en pleine Kabylie, pendant les courts loisirs que lui laissaient les exigences du service militaire en campagne et devant l'ennemi. Après avoir fait connaître les limites de la Kabylie, le caractère et les mœurs de ses habitants, il examine quels furent leur régime politique et leur conduite sous le gouvernement des Turcs; il les montre fiers, indépendants, insoumis, n'accordant au sultan de Constantinople que *leurs prières* pour tout tribut. Ce ne fut que momentanément et à l'aide de colonies militaires que les Turcs purent les soumettre. Cette brochure est une bonne et sérieuse introduction à un ouvrage sur la Kabylie sous la domination française.

Mélanges.

15. Abrégé de géographie physique et politique, destiné aux écoles primaires et aux familles; par *A. Vuillet*. 1 vol. in-12 de 206 pages. — Paris, Meyrueis et C°, 1857.

Cet ouvrage est l'abrégé d'un plus considérable que l'auteur a publié sous le nom d'*Esquisse d'une nouvelle géographie physique*, et qui avait été parfaitement accueilli par le public. Il était nécessaire de réunir en quelques pages les notions principales de géographie physique qu'il convient de faire connaître aux jeunes enfants et de les mettre à la portée de leur jeune intelligence. C'est ce travail que M. A. Vuillet nous paraît avoir entrepris avec bonheur. Son livre sera surtout utile aux parents qui élèvent auprès d'eux leurs enfants, et ont souvent besoin de trouver leur leçon toute préparée.

Cartes.

16. *Adolf Stielers Hand-Atlas*... Neue Bearbeitung aus dem Fahre 1857. — Gotha, Justus Perthes.

Ce nouveau supplément contient les trois cartes suivantes: 1° Hongrie, Transylvanie, Woiwodinat et la Slavonie, d'après les travaux de l'état-major général autrichien. — 2° Turquie d'Europe, Grèce et îles Ioniennes, par Stulpenagel et Herm. Berghaus, à l'échelle 1/3700000. — 3° Royaume de Grèce et îles Ioniennes, par Herm. Berghaus et F. Stulpenagel, à l'échelle de 1/1387,700 d'après la carte de l'état-major français en 25 feuilles

Ces cartes, d'une belle et savante exécution, sont accompagnées d'une feuille in-fol. d'observations, relatives à la statistique, à l'orographie et à l'orthographe des noms de lieux.

VOYAGE

DE L'AVISO A VAPEUR LE *TÉNARE*

SUR LA

CÔTE SEPTENTRIONALE DU BRÉSIL

(AMÉRIQUE DU SUD)

DÉCEMBRE 1856 A JANVIER 1857.

Parti le 14 novembre de Rio-Janeiro, pour faire la tournée du nord de l'Amérique méridionale, l'aviso à vapeur, le *Ténare*, venait, après trente-trois jours de mer, reconnaître l'île peu élevée de Sainte-Anne. Il était six heures du matin, la matinée fort belle; aussi, grâce à notre machine et à une jolie brise de l'arrière, nous élongions rapidement les récifs qui bordent cette île. La vigie signalait les brisants; les timoniers sondeurs, lançant le plomb de toute la force de leurs poignets, accusaient la profondeur de l'eau. Dans ces mers, dont les côtes ne sont qu'imparfaitement tracées sur les cartes, et où chaque jour se découvrent de nouveaux écueils, la plus grande circonspection est nécessaire aux navigateurs. Le pilote vint à bord au moment où nous entrions dans la baie formée par l'île de Mara-

nham et la côte ferme. Le phare, bâti au milieu de Sainte-Anne, nous avait paru l'être sur une pointe; nous accusions la carte, et elle était pourtant exacte; le pilote trancha toutes nos discussions en nous racontant que la mer, minant de jour en jour cette île, avait fini par enlever toute la partie Est, entraînant avec elle arbres et terrain, et qu'on s'occupait de consolider la base du phare au moyen de gros blocs de pierre. La marée étant basse, nous pouvions suivre de l'œil les récifs entièrement à découvert et les bancs de la grande baie qui elle-même se divise en deux avant de se réunir au Rio de Mosquito.

Le Rio de Mosquito, qui sépare cette île au sud du continent, communique avec le canal situé à l'ouest entre Sainte-Anne, Maranham et la Côte ferme; mais il n'est fréquenté que par les petits caboteurs du pays.

La côte est peu élevée, d'un aspect monotone; çà et là on aperçoit de larges dunes de sable blanc, des grèves de sable gris mêlé à des cailloux rougeâtres; des palétuviers, arbres étranges dont les branches en retombant vers le sol s'y enfoncent et deviennent racine, laissaient à découvert, à la marée basse, leurs basses branches surchargées de mollusques et d'herbes marines. A une heure de l'après-midi nos deux ancres tombaient au mouillage de San-Luiz de Maranham dans la baie de San-Marco, à 800 mètres du fort qui défend la passe.

La chaleur était excessive, le thermomètre à l'ombre accusait 32 degrés; depuis longtemps nous n'a-

vions ressenti d'aussi fortes chaleurs, et à pareille époque, à un an de date, nous étions environnés des glaces de la mer Noire.

San-Luiz de Maranham nous apparaissait distant d'environ un mille avec sa cathédrale, ses quais, son débarcadère. Nous avions tous vu en entrant quelques restes de navires naufragés, ici c'était un mât s'élevant seul au milieu des eaux, plus loin, c'était la carcasse d'un navire enfoncé dans le sable et que les lames avaient poussé jusque sur la plage. Nous étions à la fin de 1856, et l'histoire de ces naufrages remonte à 1530, époque où Jean III donna la province de Maranham au célèbre historien Jean de Barros; ses fils, hardis aventuriers, vinrent avec dix navires pour en prendre possession; mais ils n'avaient pas compté sur les écueils qui environnent ces côtes et firent naufrage. Depuis, bien des sinistres ont eu lieu, mais il faut espérer qu'avec le temps ils diminueront, lorsque le Brésil, en voie de progrès, aura facilité sur ses côtes une navigation pleine d'avenir. Demandez aux Brésiliens qui a fondé San-Luiz; ils vous répondront ce qu'ils m'ont répondu : sans doute les Hollandais. Demandez-le aussi à des Français : bien peu le savent, et cependant le sang généreux de leurs compatriotes a coulé dans ces contrées lointaines en cherchant à les conserver à leur patrie.

Au XVII^e^ siècle les Ravardière, les Rasilly, gentilshommes français, fondèrent la ville de San-Luiz dans cette position imprenable par mer, et dans l'une

des îles les plus fertiles du monde. Dans ces temps de troubles, de guerres, où l'Espagne jalouse cherchait à nous enlever nos colonies, il fallait songer à une position militaire, tout en s'occupant d'un débouché facile pour l'écoulement des produits du pays. Abandonné à ses propres ressources quoique soutenu par les Indiens, la Ravardière, après une héroïque défense, capitula. La province de Maranham devint ainsi un des apanages de la couronne d'Espagne sous Philippe III, puis plus tard de celle de Portugal; et une révolte des Indiens (1612) amena leur destruction presque complète; ce fut vainement que Rasilly rappela l'attention de la France sur ces contrées, elles furent sinon oubliées, du moins abandonnées.

La construction de San-Luiz n'offre rien de remarquable, on n'y voit pas de beaux monuments, les rues sont droites, tirées au cordeau, les maisons basses et peu élégantes; le principal commerce appartient aux négociants portugais, et peu de navires français fréquentent ce port qui n'exporte que du riz et du coton.

Quelques heures après notre arrivée, les visites officielles échangées, nous saluïons de 21 coups de canon le pavillon brésilien; la batterie de terre composée de canons de tous calibres, dont quelques-uns remontent à Albuquerque, nous le rendait coup pour coup; nous échangeâmes aussi un salut de 11 coups avec une goëlette de guerre brésilienne portant guidon de commodore. Nous arri-

vions pendant la saison des bains de mer qui dure jusqu'à l'arrivée des pluies; alors les rivières gonflées entraînent avec elles des détritus de toute espèce, rendent insalubres les eaux de la baie où elles se jettent. Les baigneurs et baigneuses brésiliens habitaient le fort de San-Marco dont le président leur avait abandonné la jouissance. Nous entrâmes en relations avec eux, les visites s'échangèrent, et, au moyen d'un peu de portugais d'un côté, d'un peu de français de l'autre, nous finissions par nous entendre; mais qu'il y a loin de ces Portugais dégénérés à nos charmantes réunions françaises; il règne au milieu d'eux un parfum indéfinissable de fadeur, d'ennui, de dédain qui nous repousse, nous autres Français surtout, habitués à des rapports pleins de courtoisie et d'affabilité. Le principal trait du caractère brésilien est une jalousie qui ne se peut guère comparer qu'à celle des tigres de Marajo, réputés plus féroces que ceux du Bengale.

Les bains de mer ne se prennent pas ici comme ailleurs; on se borne à se plonger dans des trous du rivage; la crainte des requins, ces terribles hôtes de l'océan tropical, empêche de jouir du plaisir de la natation. Quant à ceux de nous qui voulaient chasser, ils furent fortement désappointés; comment pénétrer dans ces palétuviers dont les branches se rattachent au sol et s'entrelaçant en mille sens divers, forment des barrières infranchissables? Comment s'écarter des sentiers frayés par l'Indien dans les baies de l'intérieur où les ronces, les lianes, les épines

forment des haies impénétrables? Comment, enfin, retrouver le gibier abattu à quelques mètres de distance? Au bout de quatre jours, le 24 décembre, nous appareillâmes pour Para; le commodore brésilien nous donna son pilote, et le lendemain nous jetions un pied d'ancre à l'île Saint-Jean; depuis bien longtemps un navire de guerre français n'avait hanté ces parages où l'on ne voit que quelques cabanes de pêcheurs, des palétuviers sur la côte et de dangereux récifs.

Toujours favorisés par les vents d'est qui règnent presque continuellement, nous fîmes route le 26, de grand matin, pour l'entrée de la rivière du Para; le 27, nous reconnûmes le phare de Salinas; à cinq heures du soir, nous donnions au milieu des bancs qui forment deux passages très-difficiles à l'embouchure. L'œil seul indique au pilote la route à suivre, il faut voir les brisants pour les éviter; la côte est plate, n'offre aucun point de saillant, de remarquable. La rivière de Para est une des branches de l'Amazone, ayant là où elle se jette à la mer, plus de 30 milles de large.

L'Amazone est sans contredit le plus grand fleuve de l'Amérique du sud; la question de libre navigation intérieure du fleuve est actuellement agitée; d'elle dépend l'avenir de bien des pays et d'un commerce sans pareil lorsque les pavillons de toutes les nations, flottant sur ses eaux, relieront le Pérou, le Brésil, la Bolivie, l'Équateur, etc., avec les ports de l'Europe. Il y aura certainement des travaux à faire

dans le lit du fleuve pour le rendre en tous points navigables; mais il y a déjà 600 lieues qui offrent assez de profondeur pour les plus grosses frégates. Du reste, comme c'est une question importante pour les États riverains de l'Amazone, il est à espérer qu'un jour ils viendront à s'entendre et que ce jour n'est pas éloigné.

Le 28 décembre, au matin, nous mouillons au Para, à 600 mètres des quais, au milieu des bateaux à vapeur dont les uns font le service entre la capitale et les villes du littoral, et dont les autres remontent l'Amazone, ses affluents et vont jusqu'au Pérou.

Sur les quais se trouve la douane, près d'elle une grande église encore trouée des boulets français du brick le *Cassard*, et du côté de Nazareth San-Antonio et son couvent à droite, de l'autre côté de la ville s'élève un fort qui défend la rade, l'arsenal et les casernes. La garnison se compose d'un bataillon de chasseurs, mais quels soldats! les uns noirs, d'autres mulâtres, Indiens, et la plupart levés de force, recrutés parmi des bandits. A propos des soldats et du recrutement au Brésil, voilà une anecdote assez curieuse : le président de la province de Maranham était attaqué par les journaux du pays, la constitution sauvegarde la liberté de la presse, ce qui l'empêchait de faire taire les journaux. Mais il imagina, pour ne pas violer les droits du pays et en même temps faire taire cette voix importune d'incorporer à l'armée tous les ouvriers imprimeurs, en sorte que les journaux ne parurent plus faute de bras pour les imprimer.

A notre arrivée, nous avions vu le pavillon français flotter à la fenêtre d'une des grandes maisons qui s'élèvent le long des quais. Il y avait donc ici un reflet de la France, un consul; M. le comte de Froidefond nous fit l'accueil le plus affable, et on ne peut dire le prix qu'attache le marin à ces rencontres lointaines, où, après de longues semaines passées à la mer, on se retrouve avec des compatriotes pouvant parler de son pays. Là, comme à Maranham, furent échangées des visites officielles, les coups de canon, les saluts amenèrent comme partout la foule des curieux pour voir le nouveau navire qui rompait la monotone tranquillité de la rade.

Il y avait un petit différend entre les autorités du pays et le représentant du gouvernement anglais, à cause d'une goëlette portant les couleurs britanniques prise sur l'Amazone. Dans la ville, on se demandait ce que venait faire le *Ténare*? quelles étaient ses intentions? Elles étaient toutes pacifiques; néanmoins, montrer le pavillon français, tel était son but.

Le président de la province était M. de Beaurepaire Rohan, d'origine française; aussi s'empressa-t-il de témoigner sa sympathie en annonçant une visite officielle qu'il rendrait au commandant et à son bord.

Il était attendu dans l'après-midi, à une heure tout le monde était en grande tenue, le navire avait reçu sa plus belle toilette, les cuivres reluisaient partout, les peintures repassées toutes fraîches et

on eût pu se mirer dans le noir de nos canons. L'œil interrogeait l'horizon pour veiller le grain quotidien qui arrive vers cette heure; c'est à ce grain qui arrose la ville et les environs que le Para doit sa salubrité; quand il reste longtemps sans venir, avec la sécheresse, la ville devient malsaine. Pour le moment peu nous importait, et nous espérions bien ne pas l'avoir; une fête avec de la pluie c'est un contre-sens, il faut l'éclat doré du soleil; nos souhaits furent exhaussés, le ciel resta sans un nuage.

Un grand mouvement se fit sur les quais; les négresses, les Indiennes avec leurs robes aux mille couleurs, les Brésiliens, les négrillons avec leurs cris perçants, suivaient le bord de la mer, le moment de la réception devait approcher. Effectivement le président venait de s'embarquer.

Son canot, ramé par vingt Indiens, était resplendissant d'or et d'azur, sa forme approchait beaucoup des grands caïques du sultan à Constantinople, seulement à l'arrière se trouvait un petit rouffle formant une chambre richement aménagée. Les quarante bras qui conduisaient l'embarcation l'amenèrent rapidement près de nous.

Aussitôt les hommes sont envoyés sur les vergues, les autres, formant la garde d'honneur, portent les armes, et au moment où il montait à bord, le pavillon brésilien se déployait au grand mât, les cris de Vive l'Empereur retentissaient dans la mâture, le tambour battit au champ. Le président portait l'uniforme de lieutenant-colonel du génie sans

aucune décoration ; il était accompagné d'un aide-de-camp et du commandant supérieur des troupes brésiliennes. En se rendant à la chambre du commandant, il aperçut sur le fronton de la dunette :

Sébastopol, 8 septembre ;
Kinburn, 17 octobre.

Ces quelques mots renferment une partie de l'histoire du navire, ce sont ses titres de noblesse, et, pour l'étranger qui vient à bord, il produit un effet magique. «Vous étiez à Sébastopol, nous dit-il en serrant la main du commandant, soyez persuadé que j'y étais aussi d'esprit et de cœur.»

M. de Beaurepaire Rohan parle parfaitement le français, il n'a pas oublié sa mère patrie ; nous trouvâmes en lui non-seulement l'homme affable, instruit, mais aussi une de ces natures bien supérieures surtout (est-ce l'orgueil français qui parle) à tout ce qui l'entoure au Brésil.

Après la présentation officielle, je m'esquivais pour voir le canot, les rameurs étaient tous des Indiens bien faits, vigoureux, revêtus du costume traditionnel des matelots des marines de guerre, seulement leur coiffure se composait d'une toque bleue portant au front une plaque d'argent aux armes du Brésil, leur ceinture était de soie bleue aux glands de même métal.

Après avoir visité le navire entièrement, avoir examiné avec soin nos armes, nos carabines, s'être fait montrer l'emplacement qu'occupaient les deux grands mortiers qui formaient, lors du siége, notre

principal armement, M. le président s'embarquait, le commandant avait eu la gracieuseté de lui offrir, à lui officier du génie, un ouvrage russe sur les fortifications, ouvrage pris à Sébastopol par lui-même.

A peine le canot débordait-il, que les canonniers se mettaient à leurs pièces et que 17 coups de canon apprenaient à la ville de Para la visite officielle faite par la première autorité du pays. Nous étions présentés, par conséquent les relations pour nous devenaient faciles, surtout avec l'aide de M. le consul, et jamais nous n'oublierons ces quelques jours passés à Belem. Le jour des Rois fut encore un jour de fête à bord; M. de Beaurepaire Rohan y vint, mais ce n'était plus le président, c'était un ami qui venait avec sa famille, comme notre aimable consul M. de Froidefond y était avec la sienne.

La cidade du Grand-Para, ou plutôt Sainte-Marie de Belem, bâtie dans la baie de Guajaro, est située sur le bord oriental du fleuve, ayant en face d'elle un archipel d'îles verdoyantes aux arbres élevés, parmi lesquelles se distingue la fertile Marajo. Fondée à la fin du xvii^{e} siècle, la ville de Belem n'a aucun monument remarquable, les promenades seules qui l'environnent sont magnifiques, et s'abritent de manguiers, de cacaoyers, de cotonniers-mapous, énormes arbres inconnus à la mesquine végétation de notre vieille Europe. Sa population, d'environ 25,000 âmes, semble jouir de beaucoup d'aisance; les voitures, les chevaux de selle y sont nombreux; et je crois que l'Européen qui vient en Amérique

chercher fortune, doit y trouver plus que partout ailleurs à y exercer son industrie. Les marais qui s'étendent à droite de la ville ont fait refluer la population aisée vers le village de Nazareth situé sur un terrain plus élevé, plus sain. Là, sont construites toutes les maisons de campagne, chaque habitant y a sa roussma, ne la quittant que pour venir en ville faire ses affaires. Quelque temps avant notre arrivée, la fièvre jaune y avait fait de grands ravages, c'était la première fois que le terrible fléau y apparaissait; quelques-uns l'attribuent à la sécheresse qui avait régné, à l'absence de l'averse quotidienne que chaque habitant attend avec plaisir.

Durant notre séjour, nous fûmes témoins de quelques fêtes religieuses; c'est toujours la même pompe, le même cérémonial qu'à Rio. Elles se passent la nuit, le plus généralement, alors les églises étincellent de lumières brillantes, la fumée de l'encens, les chants religieux remplissent les voûtes sacrées, tandis qu'au dehors des fusées sont lancées dans toutes les directions, le bruit des pétards et même de profanes acclamations se font entendre; je n'ai jamais vu brûler tant de poudre de la sorte; car il ne se passe guère de jour ou de nuit sans que les habitants n'aient occasion de fêter un des nombreux saints du calendrier.

Par sa position géographique, Sainte-Marie de Bélem est appelée à jouir d'un grand commerce; tous ces canaux, toutes ces rivières qui sillonnent la province en communiquant avec le grand fleuve

doivent y amener tous les produits de l'intérieur. Déjà la vapeur a augmenté les relations avec Santarem et les autres points du haut de l'Amazone.

Marajo n'a rien perdu de sa fertilité, mais les bras manquent pour la culture; si les fleuves sont peuplés de caïmans, de serpents d'eau douce, les forêts sont remplies de tigres féroces et de reptiles de toutes les variétés et de toutes les dimensions. Marajo alimente son commerce des peaux de tigres qui sont en grand nombre sur son territoire.

Le 7 janvier, nous dûmes dire adieu à ce charmant mouillage du Para, où l'eau douce coulait le long du bord pour redescendre gagner l'élément salé. Deux marées nous mirent hors des passes, et le 9 nous déposions le pilote à Salinas. Après avoir lutté pendant quinze jours contre les courants, les vents variables que nous avions contre nous, avoir passé et repassé la ligne, nous venions, le 15, jeter l'ancre à Ciera.

De notre ancrage nous apercevions les montagnes de Ciera, au pied desquelles s'étendent ces vastes plaines renommées par la quantité de troupeaux que nourrissent leurs pâturages; et la ville s'étalant sur une sorte de falaise parallèlement et perpendiculairement au-dessus de la côte. Ciera est bâtie dans un terrain sablonneux; comme partout, les maisons y sont peu élevées, pas de monuments, des édifices publics tels que casernes et hôpitaux spacieux et commodes, mais d'une architecture simple et régulière. Au bas de la ville. sur la plage de sable, se

déployaient les blanches voiles des jusguades hâlées au sec près des cabanes des pêcheurs.

Nous étions à l'abri des récifs qui forment le port; ces récifs, posés là par la nature, sont destinés à servir plus tard de bases aux jetées qu'on élèvera pour le fermer; mais, d'ici là, la houle se fera toujours sentir, et la communication avec la terre se fera avec la jusguade.

La jusguade est un radeau composé de troncs d'arbres liés entre eux par une traverse, pas le moindre rebord, rien qui empêche la mer de la baigner entièrement. Un mât en bambou, une voile à antenne en coton, une grande pagaye, espèce de rame servant de gouvernail, voilà en quoi consiste une jusguade. Quelques-unes possèdent un dérivoir, et cependant ces radeaux, tout ce qu'il y a de plus simple comme architecture navale, naviguent parfaitement, sont presque inchavirables et s'éloignent à plus de 20 lieues en mer; les Indiens qui les montent passent plusieurs jours au large jusqu'à ce que le produit de leur pêche leur semble suffisant.

On a essayé de construire un grand pont, sorte de wharix pour faciliter le débarquement, mais suivant le vent et la mer on ne peut toujours s'en servir, il faut, lorsqu'on veut aller à terre, se résigner à être mouillé, et même, en profitant des larges épaules des Indiens, on n'est pas toujours préservé d'un demi-bain.

Nous n'avons pas de consul à la Ciera, le vice-consul anglais offrit immédiatement ses services dès

notre arrivée, ils furent franchement acceptés ; marié dans le pays où il avait de grandes relations, toute la ville, curieuse comme une ville de province, sut qu'il avait donné l'hospitalité aux officiers français, aux officiers d'un navire revenant de Sébastopol.

Favorisés par le calme, une foule de visiteurs brésiliens de toutes espèces, bravant les douches d'eau salée, vinrent visiter notre bâtiment : nous étions envahis à la lettre, mais par des hommes malheureusement. Après un déjeuner donné par le commandant au vice-consul anglais et à quelques notables de la ville, nous avons fait la conquête de Ciera, et si nous avions eu un de nos anciens mortiers à montrer, nous aurions peut-être eu les honneurs d'un triomphe.

Le vicaire de la ville, l'un des invités, ne savait surtout comment nous témoigner sa sympathie; sa plume la retraça dans les journaux de la localité, et au bal que nous offrit le consul anglais, il put nous le témoigner.

Tout Ciera était invité à cette fête; les beaux jardins, cours et corridors de la caserne avaient été mis à la disposition du consul; des fleurs, des nattes, des meubles de tout genre y furent portés rapidement, et une salle de bal digne d'Asnières s'éleva comme par enchantement. Toutes les femmes de la société brésilienne vinrent avec empressement, et certes nous eûmes de fort jolies danseuses, ce qui nous donna à penser qu'à Ciera le type brésilien est mieux qu'ailleurs ; les crinolines n'abondaient pas,

mais les modes étaient loin d'y être arriérées. J'y ai vu des bijoux fort jolis et fort curieux, des queues de serpents à sonnette montées en broches, des dentelles très-fines faites dans le pays. Tous les hommes n'étaient pas en habit noir, car la garde nationale a ici aussi son uniforme, et tout individu qui se respecte y est au moins capitaine, ce qui fait que le nombre des officiers surpasse quelquefois celui des soldats. Mais nous n'avions qu'à nous en féliciter; les broderies des uniformes, les épaulettes brillantes animent un bal et se mêlent agréablement aux toilettes légères des femmes.

L'orchestre se composait de la musique du régiment; quand nous arrivâmes elle joua l'air national, le poste prit les armes, et des milliers de fusées furent lancées dans toutes les directions en notre honneur. On eut la galanterie de n'engager les danseuses qu'après nous avoir laissé faire notre choix les premiers, et une fois sûrs que nous ne manquerions pas de danseuses, l'orchestre se fit entendre. Le quadrille est presque la seule danse du pays, à cause de la chaleur, seulement et toujours en notre honneur, les polkas, valses et mazurkas se succédèrent rapidement. Le vicaire, notre ami, avait menacé de sa disgrâce ses pénitentes qui manqueraient à l'appel (il faut dire qu'ici les prêtres jouissent d'une grande liberté et d'une influence non moins grande). Quand il s'apercevait que nous cherchions une danseuse, il nous conduisait vers la personne avec laquelle nous avions paru désirer danser, fût-elle engagée, il lui

parlait et, malgré un premier non, elle devenait notre danseuse. Le *Padre* avait poussé sa sympathie jusqu'à tirer un supplément au journal du jour, il annonçait notre acceptation du bal et sa visite à bord, n'oubliant pas la généreuse manière dont il avait été traité.

Pendant le bal, tandis que la musique se reposait, de délicieux rafraîchissements se succédaient avec profusion et variété; nous parlions anglais, français, portugais ou espagnol, et ; causant avec les hommes ou les femmes, nous pouvions répondre aux nombreuses questions qui nous étaient faites sur la Crimée.

Nos croix, nos médailles de la reine Victoria les étonnaient; mais ce qui les frappa le plus, ce fut le Medjidié de notre commandant; pour eux, qui voyaient pour la première fois une décoration française, l'ordre turc était quelque chose de phénoménal; ce n'est pas qu'ils manquent de croix au Brésil, au bal nous en vîmes briller plus d'une; mais ils savent parfaitement qu'en France la croix représente l'honneur, que c'est la récompense de la valeur, surtout lorsqu'elle est fixée sur la poitrine d'officiers qui viennent de faire la guerre.

Cette brillante soirée marquera bien sûr dans les annales de Ciera, le président, toutes les autorités de la ville y assistaient; à deux heures du matin la musique cessa et avec elle les danses ; nous nous acheminâmes vers le bord après avoir serré la main des nouveaux amis que nous nous étions faits et que

peut-être nous ne reverrons jamais, mais dont nous conserverons un doux souvenir.

Le lendemain 29, au matin, en doublant les récifs, les pavillons d'Angleterre et du Brésil se déployaient en tête de nos mâts et notre artillerie envoyait un dernier adieu, un dernier salut à nos excellents hôtes.

Nous allions passer par le canal Saint-Roch, un bon pilote nous avait été donné; le 30, le premier navire français livrait les trois couleurs aux brises du canal, et visitait les mouillages de Tubaro, de Buon Jésù, longeant les bancs situés au nord de la côte ouest du cap Saint-Roch. Enfin, le 2 février, nous mouillions à Fernambuco, où nous devions nous reposer quelques semaines; la fièvre jaune y sévissait d'une manière terrible; un ordre de rappel nous obligea bientôt à reprendre la mer, et à laisser de nouveaux amis pour retourner à Rio-Janeiro.

G. Lavelaine de Maubeuge,
Enseigne de vaisseau.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LE

MÉMOIRE SUR LE SOUDAN (1)

DE M. LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

AU RÉDACTEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES.

MON CHER MONSIEUR MALTE-BRUN,

J'ai l'honneur de vous faire passer une lettre que M. le docteur Cuny m'a adressée au sujet de mon Mémoire sur le Soudan. Cette lettre rectifie quelques-unes des erreurs inévitables dans un travail de la nature de celui que j'avais entrepris. Comme médecin en chef de la province de Siout, M. le docteur Cuny a pu recueillir depuis plusieurs années, auprès des caravanistes fouriens, les renseignements les plus détaillés sur leur pays, et il est certainement l'homme du monde qui connaît le mieux le Dâr-Four, et peut-être le Wâday. Je dois vous dire, du reste, que j'ai l'espoir (sans qu'il me soit permis d'entrer à cet égard dans aucun détail) de voir bientôt le Dâr-Four parcouru et visité par des Européens capables d'en donner un tableau exact. Ce pays a envoyé récemment des ambassadeurs au vice-roi d'Égypte; je les ai vus et entretenus dernièrement au Caire. Deux de ces personnages sont natifs du Sénégal; j'aurais voulu que l'un d'eux, qui

(1) Publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* 1855-1856, et tiré à part à quelques exemplaires, se trouve chez Arthus Bertrand.

désirait regagner Saint-Louis, passât par Marseille; mais, malgré son désir de prendre cette route, je doute qu'il lui soit possible de le faire.

Dans sa lettre, M. le docteur Cuny exprime la pensée que le mot khela signifie campagne plutôt que désert; il a raison pour l'Égypte; mais ce mot m'a paru avoir une autre acception dans le Soudan, et il me semble aussi en Arabie et en Syrie; cette différence d'acception est fréquente dans la langue arabe répandue sur un espace immense. Ainsi *dâr* signifie *maison* à Tunis et *pays* dans le Soudan; ex. *Dâr-Four*.

J'ai imaginé, pour les mots africains, un système de transcription; je le publierai en même temps que mes vocabulaires dont la publication a souffert de mon absence.

M. Cuny parle de sacrifices humains au Dâr-Four; il y a un récit analogue dans le roman grec de Théagène et Chariclée, roman dans lequel les mœurs de l'Afrique centrale sont assez fidèlement peintes.

Veuillez agréer l'expression de la profonde considération de votre dévoué serviteur,

COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

Paris, 4 novembre 1857.

LETTRE DE M. LE DOCTEUR CH. CUNY

A M. LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai lu, avec un plaisir que je ne saurais vous exprimer, votre Mémoire sur le Soudan. Comme cette année il est arrivé à Siout trois caravanes de cette contrée éloignée, j'ai eu occasion de m'assurer par moi-même de la véracité et de l'exactitude de vos

itinéraires, de votre chronologie des rois, etc. Cependant j'y ai rencontré quelques légères erreurs que je vais vous signaler et que vous pourrez rectifier, si toutefois mes informations ont été exactes.

Dans le cours de votre ouvrage vous répétez plusieurs fois que le mot khela veut dire désert : selon moi, il veut dire campagne cultivée ou non cultivée. Le mot désert vous le savez, implique avec lui l'idée de sable, de sécheresse, et l'idée d'impossibilité de culture.

Page 36. Les *Djellabs* et les Arabes de l'intérieur de l'Afrique désignent par le mot de khartit et quelquefois par celui d'ab-garn le rhinocéros : il y a bien deux mots pour désigner le même animal ; mais il n'en existe qu'un seul de ce genre. Aussi vous avez raison de croire que l'ab-garn existe réellement.

J'ai vécu parmi les Arabes d'Alger, parmi ceux de la Syrie, parmi ceux de l'Égypte, etc., j'ai également vu dans l'intimité ceux du Dâr-Four : j'ai eu occasion de faire cette remarque que ces derniers sont plus religieux que les autres. Quant aux noms peu musulmans qu'ils se donnent, ils ne font en cela qu'imiter les autres nomades ; il y a même des Fellahs égyptiens qui cherchent aussi à se signaler par l'originalité de leurs noms, et je connais un cheihk-el-Beled qui, lui aussi, s'appelle Hallouf (sanglier en Égypte, porc sur la côte de Barbarie).

Page 50. Aux Arabes qui dépendent du Dâr-Four vous auriez pu ajouter les *Habbanié* qui forment une tribu assez considérable. Il y a aussi la tribu impor-

tante des Bédayiat, qui sont de grands voleurs, indépendants et habitant le nord du Dâr-Four; ils sont pasteurs, vivent du lait de leurs brebis et de leurs chamelles; leur pays fournit beaucoup de dattes; ils ne cultivent point et vont échanger au Dâr-Four des morceaux de sel rouge contre des céréales. En allant au Borgou de l'oasis *Sélimé*, on passerait sur le territoire des *Bédayiat*. A l'ouest de ces derniers existent aussi des *Gorâan*, également indépendants, mais que l'on peut considérer comme attenants au Dâr-Four, puisqu'ils en habitent le nord.

Page 51. Les informations que j'ai prises me portent à croire que les hommes à queue ne sont que des orangs-outangs. M. le baron Gireaud en a vu passer un couple à Monfalut, que les noirs appelaient des hommes à queue; mais qui n'étaient en réalité que des orangs-outangs : il y avait un mâle et une femelle : ils étaient enchaînés, et ignoraient l'usage de la parole; ils étaient destinés à être offerts en cadeau à S. A. Ibrahim Pacha.

Quant aux populations anthropophages, tous les noirs qui ont pu pénétrer assez avant chez les sauvages de l'intérieur, sont unanimes pour déclarer qu'ils en ont vu qui mangeaient leurs semblables.

Page 54. Je ne vois pas pour quels motifs le royaume de Zaghawa, encore existant, n'aurait point été un grand royaume dans les temps anciens. Encore actuellement il est gouverné par un *sultan* et douze meliks. Un certain *Fadel*, esclave de Mohamed-abou-Khachib, négociant à Siout, est fils de Habib, l'un

de ces méliks et neveu de Feki-Tahhes, autre roi de cette contrée. Il a été volé et fait esclave par les Arabes ses voisins, alors qu'il s'échappait de la maison paternelle pour éviter le châtiment d'une faute qu'il avait commise. Les renseignements qu'il m'a donnés et les informations que j'ai prises ailleurs me permettent de croire que Zaghawa aurait pu être un grand royaume autrefois.

Page 77 : Le sultan Iousouf Khariféïn, m'a dit un témoin qui se dit oculaire, a été ou étranglé ou bien empoisonné par ses visirs parce qu'il s'enivrait trop souvent.

Page 78 : Le sultan Cherif de Borgou n'est pas mort; il est atteint depuis environ trois ans d'une cataracte, et maintenant il ne peut que distinguer la lumière des ténèbres. Je fais actuellement des démarches près du gouvernement égyptien afin d'en obtenir l'autorisation d'aller à Wara opérer le sultan de sa cataracte. Il a un fils qui s'appelle Mohamed Tantalek, née de la femme cordufanienne. Celui-ci est très-détesté au Wadây, et, pour faire augmenter cette haine, l'on fait circuler parmi le peuple qu'il est fils d'une fourienne. Ce prince Mohamed que j'ai eu occasion de voir à Kené, lorsqu'il y passait pour aller faire son pèlerinage à la Mecque, se distingue par des capacités intellectuelles rares parmi les enfants de l'Afrique centrale; ainsi, sous prétexte qu'il était mal avec son père, il s'est enfui au Dâr-Four; mais c'était en réalité pour examiner le pays et ses ressources. C'est lui qui succédera à son père, et

alors il est plus que probable qu'il s'emparera du Dâr-Four, pays moins civilisé que le Borgou où il existe déjà quelques troupes régulières. Si le cherif ne s'est point emparé du Dâr-Four, c'est parce qu'il avait été réintégré sur le trône par le sultan Fadel; il lui a juré non-seulement de lui payer annuellement le tribut, mais en outre de ne jamais lui faire la guerre; il y a du reste alliance offensive et défensive entre ces deux monarques africains. S'il est arrivé un jour que les généraux du Borgou ont fait une invasion armée dans le Dâr-Four, et s'ils ont été jusqu'à piller les magasins impériaux, c'était sans ordre de leur souverain et sans sa participation. Si, en outre, le sultan Cherif n'a pas payé le tribut au Dâr-Four depuis plusieurs années, et si le sultan Hosseyn a dû lui envoyer l'an dernier (1856) un ambassadeur pour lui rappeler à ce sujet ses promesses faites par serment; c'est, a-t-il répondu à l'envoyé El-Aguid Ahmed, fils du Khabir Imam, parce qu'il a peur de ses troupes; et, en effet, ce n'a pas été sans peine qu'il a pu satisfaire aux réclamations du Dâr-Four: il a dû laisser quarante jours l'ambassadeur fourien sans pouvoir lui donner audience, recevoir les présents de S. M. Fourienne et lui en envoyer d'autres en échange. Cependant l'Aguid Ahmed est fils du Khabir Imam, ministre du commerce, et c'est le père de l'Aguid Ahmed qui a donné l'hospitalité au sultan Cherif lorsqu'il errait au Dâr-Four, dépossédé de son trône. Aussi, quoique d'après les coutumes wadayennes, le sultan ne puisse laisser voir sa figure

à personne, il s'est découvert dans l'intimité avec le fils de son ancien hôte et lui témoigna toute sorte d'amitié. Puisque j'ai avancé que le Borgou est plus fort que le Dâr-Four, auquel il paye cependant tribut, je vais vous relater par suite de quelles circonstances. Les sultans du Dâr-Four, le dernier surtout, ont eu le désir de civiliser leurs peuples; mais l'avidité jalouse des Djellabs, ces marchands de chair humaine, les a toujours dissuadés de laisser pénétrer des Européens dans leur pays. Cherif, qui, à l'époque de ses malheurs, avait été jusqu'à Constantinople, avait par lui-même vu quelques-unes des merveilles de la civilisation européenne moderne; et son premier soin, une fois rétabli sur le trône, fut de faire tous ses efforts pour procurer à son peuple les bienfaits d'un gouvernement régulier. A sa gloire, il est juste d'observer qu'il avait à réduire sous des lois des hommes qui n'en connaissaient point et qui se faisaient une gloire du pillage et de l'assassinat. Il y a environ une dizaine d'années, un Moghrebin se trouvait à Wara pour y acheter des esclaves ; parmi celles dont il avait fait l'acquisition, se trouvait une jeune fille qui avait, comme ornement, un cylindre implanté dans la narine gauche du nez; ce cylindre fut reconnu être un diamant par le Moghrebin qui en informa le sultan. Celui-ci envoya une expédition au pays d'où venait cette négresse, et il obtint ainsi presque une charge de chameau de diamants bruts. Les plus gros furent envoyés au sultan de Turquie, et le reste vendu au Moghrebin. Le sultan Cherif, en

envoyant ces diamants, pria la Sublime-Porte de lui expédier quelques hommes capables de civiliser son peuple; sa demande lui fut accordée, et S. H. lui expédia quatre Turcs instruits, dont un instructeur militaire. Voilà comment il possède maintenant des canons, des fusils, etc., et quelques troupes régulières.

Page 80 : Le sultan Abou-Madian était oncle paternel du sultan actuel du Dâr-Four. La mère du sultan Fadel était de Dâr-Bego; les femmes de ce royaume, situé au sud du Dâr-Four, sont réputées pour leur beauté. Le sultan Hosseyn, fils de Fadel, occupe le trône depuis dix-huit ans; sa mère est morte en 1854. C'était pour la soigner qu'il avait, à cette époque, chargé le Khabir-el-Hadji Mohamed, ebn el Khabir Imam (fils du ministre du commerce), de m'amener avec lui au Dâr-Four en ma qualité de médecin; mais, comme peut-être vous l'aurez su, la maison E. A. Diamandidi du Caire m'avait donné des marchandises pour une très-forte somme et des cadeaux également de haut prix pour le sultan et pour ses visirs. Ces richesses excitèrent la jalousie des négociants de Siout et surtout celle des Djellabs. Pour comble d'infortune, Abbas Pacha vint alors visiter Siout; on lui fit croire que le général Cuny commandait à toute l'Algérie, qu'il était mon parent, que j'en recevais des instructeurs musulmans de l'Algérie; que ces instructeurs de toute arme auraient bientôt formé une armée qui ne manquerait pas de reprendre le Soudan aux Égyptiens, etc.

Il fit donc intimider le Khabir, le menaçant de faire piller la caravane par les Arabes dans le désert s'il m'emmenait avec lui. Malgré ces circonstances atténuantes, le Khabir, je le sais de ses frères mêmes, tomba dans la disgrâce du sultan. « Nous aurions, lui dit-il, donné des trésors pour avoir un médecin capable de soigner notre mère ; il s'en présente un, non-seulement il ne demande rien, mais il vient à nous avec des présents ; vous avez refusé obstinément de le conduire avec vous ; retirez-vous désormais, vous êtes indigne de paraître devant nous. » Quoique fils d'un de ses ministres, il continue d'être en défaveur. Si je puis obtenir d'aller opérer le sultan Cherif, je demanderai en passant au sultan Hosseyn la permission d'aller lui présenter mes hommages.

Même page. Zemzem est un nom de femme : c'est la *sœur* du roi. Sitti Zemzem (en langue fourienne : *la baci*) jouit, ainsi que ses deux frères, d'une grande influence dans le gouvernement fourien.

Le visir Adem Tarbouche est mort en 1856 ; il était Magdoum, du gouvernement général des provinces du Sud, et résidait à Tubaldié (page 97). Les Arabes Rézegats sont en révolte depuis quatre à cinq ans et ne payent aucun tribut à l'empereur fourien ; feu Adem Tarbouche fit une expédition contre eux ; mais ils surent l'attirer dans des marais dont il lui fut impossible de se retirer ; c'est là que fut défaite son armée et que lui-même trouva une mort glorieuse.

Il avait été Khabir ; des négociants d'Assiout qui

l'ont connu alors, font de lui les plus grands éloges.

Page 81. Je serais d'avis de donner le titre d'empereur au sultan du Dâr-Four; car il règne sur un grand nombre d'États qui se gouvernent par eux-mêmes et lui payent seulement tribut. Tous les sultans qui reconnaissent la suzeraineté du Dâr-Four ont droit de vie et de mort sans contrôle sur leurs sujets; ils payent tribut parce qu'ils sont les plus faibles; mais ils gouvernent leurs peuples selon les *us* et coutumes particuliers à chacun d'eux. Il y a même des Meliks que l'on peut appeler *rois*, parce qu'ils jouissent des mêmes prérogatives; leur pouvoir est absolu, leur trône héréditaire. Ils ont autant de droits à être nommés rois que les rois des Philistins, ceux des Moabites, etc., dans la sainte Bible; ils y ont même plus de droit, car l'étendue de leur territoire est plus vaste.

Page 85. 6° des Kodoy : écrivez et prononcez Kodäy; ils sont de la même tribu que les Ab-Senoun. 7° Des Cachemirés, du côté de Wadi-Ousña : ajoutez au Bitéha? — 8° des Kiliñan : ajoutez au sud de Wara? — 9° des Masmadjés : ajoutez près de Kouka. — 10° des Kondoños : lisez Donboloq ; ce puits abreuve vingt-quatre villages. — Ambasché est situé à une demi-journée de Wara? — Bir Tawil est le lieu où se rassemblent les armées au Waday, lorsqu'elles doivent se mettre en campagne.

Page 86. 17° Habilé : ajoutez *om* = om habilé.

Page 89. Le Tamo..... ajoutez : paye tribut au Wâday et au Dâr-Four.

Page 91. Merem Dido..... ajoutez : merem veut dire dame, déesse, princesse.

Page 95. Le Magdoum Haçan est mort : il a été remplacé par son fils Mohammed.

Page 97. Feu Ahmed Aissa était Magdoum du Gouvernement général de l'O. — 8° Sásà : lisez il fagi Saghà.

A l'exception de votre *g* qui doit toujours être prononcé dur, vous êtes digne, Monsieur le comte, de grands éloges pour la lucidité avec laquelle vous avez, au moyen des lettres de l'alphabet latin et de quelques signes sur les lettres, représenté les noms, si difficiles à prononcer, des provinces, villes et autres du Takrour. Pour moi il est aussi impossible de représenter par des lettres les sons et les mots des langues du centre de l'Afrique, qu'il le serait de représenter par les mêmes moyens les cris si divers de chaque animal en particulier. Pour arriver à donner une idée (qui toujours sera loin de la vérité) de leur accentuation en parlant, il est de toute nécessité de se servir de notes de musique, comme aussi il faut emprunter à d'autres alphabets (vous l'avez commencé avec discernement), les lettres qui n'existent point dans l'alphabet latin. Mais, en outre, il existe dans leurs langues des sons qui n'ont point leur équivalent dans aucun idiome connu; il serait convenable d'inventer des hiéroglyphes pour les représenter. Un travail fait par vous sur ce sujet ne pourrait qu'obtenir les suffrages du monde savant.

Page 98. Torân : lisez Torra?

Pages 116 et 117. Vous appelez ces peuples barbares et dites qu'ils soupçonnent à peine l'hygiène et la médecine; je réclame contre l'expression de *barbare*, qui est trop forte. Grâce au livre du prophète Mohammed, ils sont à demi civilisés; il n'y a de barbares que les Djonkhors, les Medjous, les Fertits et en général tous les idolâtres. Relativement à leur ignorance en médecine, je dois à la vérité de dire que, cette année, la variole s'étant déclarée épidémiquement parmi les deux premières caravanes (qui étaient composées d'Arabes nomades), ils ont su sauver le plus grand nombre de leurs malades : quelques-uns d'entre eux même, entre autres le fils du Khabir Bréem (Ibrahim), chef de la caravane des Arabes Zéadié, ont réclamé mes soins médicaux. J'ajouterai que parmi les nomades que je viens de citer et qui habitent presque l'intérieur du Dâr-Four, il existe un tobib du nom de Djomâ, qui s'est acquis de la réputation pour son habileté à pratiquer l'extraction des calculs. Il pratique cette opération, qui est la plus difficile de la chirurgie, en introduisant l'index dans l'anus puis pressant sur l'hypogastre, il fait saillir le calcul au périnée où il pratique l'incision par la méthode dite *latéralisée*. Vous savez du reste que tous les oculistes ambulants, qui parcourent la vallée du Nil, sont en général des Soudaniens, et c'est pourquoi les Fellahs appellent *Sennaris* les individus qui font profession d'abaisser les cataractes. Ils savent inoculer la variole, coapter les extrémités des os fracturés, etc.

Page 140. Lorsque le sultan Cherif du Borgou demanda à Constantinople des gens pour l'aider à civiliser son peuple, il sollicita et obtint en même temps l'investiture de sa souveraineté. L'an dernier, le sultan du Dâr-Four, qui redoute l'Égypte, l'a aussi obtenue. En échange des riches présents qu'il envoya à cette occasion à S. H. il en eut d'autres; il les reçut en grandes cérémonies et fit de grandes fêtes et de grandes démonstrations de réjouissance. Il obtint aussi, m'a-t-on assuré, un firman qui engage S. A. le vice-roi d'Égypte à ne pas faire de tentatives de conquêtes sur les États soumis à sa domination. Les trois caravanes, venues cette année à Siout, savent que S. A. prépare une expédition pour le Soudan. J'ai eu beau chercher à leur persuader qu'elle était destinée à soumettre le cheihk Nacer, sultan du Djebel Taggali, ils n'en sont pas moins restés convaincus que S. A. Saïd Pacha va s'emparer du Dâr-Four. Il est plus que probable que l'ambassade fourienne, arrivée ces jours-ci au Caire, n'est venue que pour détourner cette guerre. Je dois du reste vous déclarer que de hauts personnages égyptiens m'ont fait savoir que le cheihk Nacer une fois soumis, on irait forcer le sultan du Dâr-Four à ouvrir au commerce égyptien la route si courte et si facile qui conduit de Dongola-el-Quédim à Kôbé; ce serait un immense bienfait pour les populations du Takrour oriental. Ce serait encore acquérir à l'Égypte un profit considérable, dont elle est privée maintenant; car le Borgou et les États voisins pour-

raient alors envoyer leurs caravanes en Égypte, et alors le chiffre seul de la douane s'élèverait ici de plusieurs millions de piastres par année. Le contact des négociants européens avec les Takrouris ferait aussi faire des progrès sensibles à la civilisation.

Le sultan du Dâr-Four ferme l'entrée de ses États aux étrangers, et en particulier aux Égyptiens, parce qu'il désire que l'existence des richesses qu'ils renferment, comme mines d'or, de cuivre, de fer, etc., soient ignorées de tout le monde ; mais tout ce que renferment ses États est connu : il se donne donc des peines inutiles : le soin qu'il met à éloigner tout étranger ferait au contraire supposer qu'il existe encore de plus grandes richesses que celles qui sont connues ; il pourrait par là faire naître la convoitise de ses voisins plus forts que lui ; il a donc tort de fermer cette voie au commerce ; il n'en a pas le droit. S. A. Saïd-Pacha, si toutefois il prépare une expédition contre le Dâr-Four, a raison d'ouvrir ce débouché aux productions de l'Afrique Centrale ; car c'est en même temps ouvrir une voie à la civilisation de ce peuple, à la connaissance des pays inconnus, etc.

Page 161. Croyez-vous que l'islam n'ait pas encore pénétré au Takrour un peu par Tunis et par Tripoli? Vous savez que les Moghrebins sont tout puissants à la cour de Wâday, et surtout à celle du Dâr-Four. Le titre de moghrebin, revenant du pèlerinage et se rendant dans sa patrie en passant par le Dâr-Four ou le Borgou, est le meilleur des passe-

ports pour traverser ces pays : nul pèlerin ne passe au Fachir sans ressentir les effets de la générosité du sultan Hosseyn, car si on l'accuse d'aimer à recevoir, on ne peut nier qu'il ne soit le plus magnifique, le plus généreux de tous les sultans connus.

Telles sont, Monsieur le comte, les observations que j'ai faites en lisant votre Mémoire sur le Soudan. J'ai recueilli assez de documents nouveaux sur le Dâr-Four pour pouvoir faire un second mémoire assez volumineux sur cette contrée orientale de l'Afrique centrale; en attendant que je puisse avoir l'honneur de vous l'adresser, je vais vous donner quelques courts extraits de quelques-unes de mes notes.

Il existe une route qui conduit directement de l'oasis Sélimé à Wara, capitale de Borgou : elle n'est point fréquentée parce que l'on doit passer sur le territoire des Arabes Bedayiat et Gôôrâan, tribus indépendantes et vivant surtout de rapines.

En sortant du Dâr-Four par le nord, il y a des forêts immenses et de très-hautes herbes à traverser; c'est là qu'en juin 1856, trois Djellabs de la caravane d'Edris-el-Mahaiy, qui étaient restés en arrière, l'ont perdue de vue et se sont égarés; l'on ignore ce qu'ils sont devenus. Parmi eux se trouvait Haçal-Allah, dont j'ai cité le nom dans mon premier mémoire sur le Dâr-Four.

Partout, surtout aux stations, sur les routes qui sont fréquentées par les caravanes qui traversent le désert, on rencontre des os de chameaux et d'autres

animaux : quand les Arabes viennent à manquer de nourriture, ils prennent les plus frais parmi eux, les pulvérisent entre deux pierres, et souvent, sans autre préparation culinaire, ils les mangent ainsi en poudre; quelquefois ils les font bouillir après les avoir écrasés. La gélatine qu'ils contiennent suffit à sustenter leur existence : avis aux voyageurs pris au dépourvu. Pour étancher leur soif, vous le savez, ils mâchent une balle de plomb, ou bien ils aspirent de l'air au moyen d'un tube de paille.

Relativement aux diverses méthodes de tuer les éléphants, on les tue : 1° en leur tirant du haut des arbres, ou mieux du sommet d'une roche inaccessible des flèches empoisonnées au sommet de la tête, à l'endroit où le cornak pique l'animal avec son crochet pour le diriger, accélérer sa marche, etc.; 2° quand ils sont embourbés dans des marais fangeux d'où ils ne peuvent plus se retirer; 3° l'éléphant suit toujours la même route pour aller s'abreuver; quand elle est connue on y cache sous l'herbe des piquets en fer qui sont implantés dans la terre; ces piquets ont la pointe dirigée en haut et barbelée; ils sont disposés de manière qu'en marchant dessus il s'y enfonce les pieds; et comme ils sont empoisonnés d'un venin des plus toxiques, il arrive que la jambe se gonfle et que bientôt la douleur empêche la marche; quatre cavaliers courageux, décidés, alertes, bien montés, armés de lances, l'attaquent et tournent autour de lui jusqu'à ce que mort s'en suive.

J'allais oublier de vous dire que les nogaras sont en cuivre au Dâr-Four et non en bois, comme vous le marquez à la page 142 de votre mémoire : quelquefois même les Fouriens disent el-néhâs (le cuivre), pour désigner le tombol. Tous les ans à une époque de l'année que l'on ne m'a pas précisée, on renouvelle la peau de ces tambours : c'est une fête générale pour les sultans, les meliks et autres grands personnages du Dâr-Four; tous doivent y assister; cette fête s'appelle en arabe El-Djilad, du mot Djeld (peau), il y a des courses de chevaux et beaucoup d'autres exercices de parade; on s'est procuré des *montagnes très-éloignées deux créatures humaines de couleur blanche :* un jeune garçon et une jeune fille; on a en outre pour la fête trois taureaux; on exécute autour de ces cinq victimes les jeux du Djerid, de la lance, etc., les taureaux sont égorgés ainsi que les victimes humaines; la peau des animaux sert au renouvellement de celles des tambours impériaux; la chair des victimes humaines et celle des taureaux sont découpées en petits morceaux; puis mélangées et mises dans une immense chaudière; quand le tout est cuit, commence alors le repas des cannibales fouriens; les frères, fils, parents du sultan; les petits sultans, les meliks, etc., tous en particulier, sont dans la nécessité de manger; on envoie une sanié (plateau) à celui que la maladie retient au lit, et celui qui, après un pareil repas, viendrait à vomir, serait regardé comme ennemi du sultan et immédiatement mis à mort.

Le sultan Hussein, qui est un homme très-religieux, et qui a horreur de verser inutilement le sang humain, a essayé d'abolir une coutume aussi barbare et tout à fait contraire aux dogmes de la religion musulmane ; mais comme à cette occasion, il est de son devoir de faire des cadeaux à chacun des sultans, méliks, etc., ses vassaux, l'avarice a fait qu'il n'a pu encore parvenir à réaliser ses intentions philanthropiques. Cependant quelques Fouriens m'assurent que maintenant il n'y a plus de victimes humaines sacrifiées, et voici, selon eux, comment le sultan a modifié cette institution cruelle : tous les ans on choisit un jeune taureau qui doit porter telles ou telles marques ; on le nourrit le mieux possible pendant le courant de l'année ; à l'époque voulue, vers le mois de regeb ? on le conduit au lieu où doit avoir lieu la fête du Djelad. Là il est tourmenté un jour et une nuit par des faquis qui l'empêchent de dormir et le retiennent par le pied à la même place. Le lendemain, le sultan en grande pompe, accompagné des ulémas, etc., s'avance vers l'animal, le touche légèrement sur la tête, et aussitôt il tombe à terre ; alors, avec un couteau sacré qui ne sert qu'à cet usage, il est égorgé par le sultan lui-même ; le tout est dépecé en petits morceaux, assaisonné d'aromates, de cheteté ; puis divisé sur autant de *saniés* qu'il y a de sultans, de meliks, etc. : une portion des entrailles avec les excréments qu'elle renferme a été mise sur chacune des saniés. Au bout de huit jours, lorsque le tout

est putréfié, d'autres disent après trois ou quatre jours, le sultan, accompagné des princes de sa famille, des sultans, des meliks, etc., les fait manger chacun à une sanié ; si l'un d'eux vient à vomir, il est déclaré ennemi du sultan. Il est alors interrogé par les ulémas : s'il nie être l'ennemi du roi, il est mis à mort immédiatement, même par ses proches. S'il demande pardon d'un crime imaginaire quelconque, mais léger, il est mis au cachot, dans le Djebel-Marrah, pour le reste de ses jours. Il n'en sort qu'à la mort du sultan, pour devenir presque toujours visir sous son successeur. Quelle est celle de ces deux versions qui est la plus croyable? je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce jour est celui où le sultan déploie toute sa munificence, celui où il revêt des habits les plus riches. Ses sultans, meliks, magdoums, etc., et tous ses vassaux ou fonctionnaires s'en retournent tout en chantant la générosité de *sidna es sultan Hosseyn emir el moumenin* (le prince des croyants) ; inutile de faire observer que ce jour est aussi le jour de la disgrâce pour les mauvais serviteurs, celui de destitution pour les concussionnaires, etc.

La route par le désert du Dâr-Four à Assiout est très-unie ; c'est une plaine continue ; cependant, depuis l'oasis Khardjé (Moqués ou bien Bérîs), à la capitale de la Haute-Égypte, il y a beaucoup à monter et à descendre. Aussi les Djellabs, à leur arrivée à une de ces stations, envoient au *Rif* chercher des chameaux en plus chez les nomades d'Égypte, et maintenant chez les Cheihks-el-Beled, puisque les

Bédouins, depuis leur révolte à main armée ont été incorporés et divisés dans les villages du Saïd. De même lorsqu'ils s'en retournent, ils louent des chameaux pour les aider à transporter leurs marchandises jusque hors des oasis de Thèbes. Quand ils viennent du Dâr-Four, ils bourrent les bâts de leurs chameaux avec une espèce de foin très-grossier qui sert à la nourriture de leurs animaux dans le désert ; quand ils s'en retournent dans leur patrie (ordinairement après la saison des pluies et lorsque les animaux peuvent trouver à brouter quelques plantes dans le désert), ils remplissent au contraire de *mercîne* (feuilles de myrte), ou de *chébé* (espèce de lichen), qui l'un et l'autre, tout en servant de petite monnaie au Dâr-Four, y sont employés comme condiments dans la cuisine et dans diverses boissons fermentées. Avec des chariots on pourrait aller en quelques jours d'Égypte au Dâr-Four et dans d'autres parties du centre de l'Afrique et *vice versâ*. En effet, d'Arabé Madfouné (le *chariot* enfoui), il existe une route *carossable* qui conduit aux oasis de Thèbes : c'est celle qu'ont suivie les Bédouins en révolte, quand, il y a deux ans, ils sont venus de l'intérieur de la Lybie exercer leurs exécrables brigandages sur cette infortunée ancienne Abydos. Cette route, comme l'indique le nom arabe de la ville où elle aboutit, était autrefois fréquentée par des chariots ; encore aujourd'hui on distingue la trace de leurs ornières. On pourrait donc en partant de l'Arabé aller au Dâr-Four ; elle trouverait facilement à renouveler ses provisions d'eau aux puits du désert.

Toutefois, relativement à la route carrossable qui conduit d'Arabé au Khardjé, il est de mon devoir de vous relater que des fellahs de cette ville m'ont assuré que les chariots ne cheminaient à l'O., pas au delà de 12 à 15 heures de marche, et que là ils s'arrêtaient à des tombeaux pharaoniques qui n'ont pas encore été ouverts. Ce récit est trop intéressant pour que je ne m'assure pas de ce qui existe réellement : à mon retour à Siout, je me propose d'aller visiter ces lieux.

Du Dâr-Four au Bahar-Bela-Ma, à l'O. d'Alexandrie, c'est-à-dire du S. au N. en ligne presque directe, il existe une vallée marquée par un chapelet d'oasis et de puits. Arrivée à El-Ouahh-el-Bahhrié, cette vallée se divise en deux branches dont l'une aboutit au N. au Bahar-Bela-Ma, en passant par le Fayoum; l'autre se dirige à l'O., et après avoir passé à l'oasis d'Ammon, elle va aboutir vers Benghazi à Audjela. Un peu plus à l'O. existe une autre vallée, également marquée par un chapelet de puits et d'oasis : celle-ci part du Borgou et va aboutir également à Audjela au N. en ligne presque directe; cependant arrivée à...?...elle jette un embranchement à l'O. vers Tripoli. Enfin, encore plus à l'O., vous trouvez une autre vallée qui part du Bornou : elle est marquée aussi par une suite non interrompue de puits et d'oasis; arrivée au Fezzan elle se rend à Tunis et à Tripoli, etc., et ainsi de suite. Je vous soumets ce fait géographique, Monsieur le comte, afin que vous en tiriez les conséquences et les déductions que votre science vous indiquera cer-

tainement : toutes ces vallées sont à peu près parallèles à celle du Nil.

J'ai remarqué que partout les nomades sont semblables à eux-mêmes : c'est une nation ayant partout les mêmes idées, la même manière ou à peu près de prononcer l'arabe, le même idiome, pur arabe, la même pénétration d'esprit, les mêmes talents naturels : qui a vécu avec une tribu arabe a vécu avec celles de l'univers entier : il n'y a que quelques différences de nourriture, d'habitation, etc., nécessitées par la différence des climats ou par la pauvreté. Mais n'importe d'où il vienne, l'Arabe nomade porte partout sa fierté et son indépendance, ainsi que les autres qualités et défauts qui le caractérisent et le distinguent du reste des hommes.

Les Arabes du Dâr-Four, vivant sous la domination d'un peuple récemment civilisé, auraient dû s'en ressentir : il n'en est rien, ce sont les mêmes nomades que ceux de l'Algérie, de la Syrie, etc.

La langue légale au Dâr-Four est l'arabe. Les Fouriens sont gouvernés et jugés d'après les lois du Coran, qui est écrit en cet idiome ; mais chaque peuplade a un jargon différent : ainsi les habitants du Djebel-Marrah ont un patois tout particulier : ceux de Zaghawa un autre ; ceux de Bego, un troisième, et ainsi de suite. Il se trouve des peuplades éloignées, dont le plus grand nombre ignore la langue arabe. Chose curieuse à noter, les nomades eux-mêmes ont appris le jargon des peuples près desquels ils paissent leurs troupeaux ; ils s'en servent

parfois en présence des étrangers, quand ils ont à se communiquer des choses secrètes.

Il n'existe encore au Dâr-Four aucun vestige d'administration; les ordres du sultan sont donnés de vive voix et transmis par des hérauts.

Quand une caravane arrive du Dâr-Four aux oasis de Thèbes, le khabir envoie deux messagers au gouverneur de la province de Siout pour lui en donner avis, celui-ci envoie de suite un de ses aides de camp, un comptable et plusieurs cawas turcs, ou arabes, selon l'importance de la caravane, pour enregistrer, peser, etc., les marchandises arrivées de l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement en agit ainsi, parce que des oasis de Thèbes, il y a des routes qui conduisent à presque tous les points de la vallée du Nil, et que peu de Djellabs apporteraient d'eux-mêmes leurs marchandises à la douane de Siout, mais iraient les débarquer sur tout autre point où il n'existe pas de bureau de douane. Il est inutile de faire observer que ce système est défectueux, et que les Fouriens savent faire passer en contrebande la partie la plus riche de leur cargaison. Il est vraï que lorsque le *kachef*, accompagné de sa suite arrive à Bérês, il y trouve tous les Djellabs composant la caravane; mais il n'y trouve pas toutes leurs marchandises : la portion la plus précieuse a été laissée à quelque distance dans le désert, au puits le plus voisin : de là elles sont expédiées à un ami, à un cheikh-el-beled, par des serviteurs fidèles. Ceux-ci se gardent bien de pénétrer de jour dans la localité où ils ont ordre de consigner leurs mar-

chandises passées en contrebande ; ils attendent patiemment une heure avancée de la nuit ; puis seuls, ils viennent trouver le destinataire, lequel, connaissant bien les lieux, fait la contrebande en toute sécurité. Ainsi, je puis vous le dire, car c'est une Soudanienne de plus rendue véritablement à la liberté et à la civilisation, un de mes amis fouriens m'a, cette année, envoyé en cadeau une jeune négresse. J'ai entendu dire en outre que cette année la dernière caravane, celle des Djellabs, a vendu encore plus de 400 esclaves, et cela malgré les ordres si sévères et si souvent réitérées de S. A. le vice-roi : la faute en est aux autorités locales qui, elles-mêmes, achètent, j'en ai été une fois le témoin, des esclaves du sexe féminin, plus facile à dérober à la loi dans l'enceinte des harems : quelquefois aussi ils se laissent corrompre par l'appât de l'or, et ferment bénévolement les yeux sur le trafic des esclaves, et voilà comment les intentions philanthropiques du vice-roi reçoivent leur exécution.

Les *bocheras* (messagers de bonnes nouvelles), de la caravane, expédiés par le khabir sont tous deux revêtus d'un caftan, d'un châle, d'un tarbouche, etc. le khabir et les principaux djellabs de la caravane reçoivent le même honneur à leur arrivée à Siout ; mais ici encore, les ordres de S. A. sont exécutés d'une manière déplorable : on les habille d'un caftan de si mauvais drap, d'un tarbouche de si mauvaise qualité, etc., qu'ils ont honte de les porter et s'en dépouillent le plus souvent à la porte même du Divan pour revêtir leurs propres habits. Inutile de

faire observer que l'on fait payer ces cadeaux assez chèrement au généreux Saïd-Pacha. Hélas! hélas! quand S. A. pourra-t-elle trouver des serviteurs loyaux et fidèles!

A son arrivée à Siout, le khabir, sous la surveillance d'un employé du Divan, rassemble les armes des individus composant la caravane dans un magasin dont il tient la clef, et lorsqu'arrive l'époque du départ de la caravane, ces armes sont rendues : elles consistent en lances, en sabres, boucliers, et quelques rares fusils. Cette année l'administration égyptienne a pris elle-même la clef du magasin aux armes, et l'on a réitéré aux Djellabs l'ordre de n'acheter aucune arme nouvelle. Vous savez que le Dâr-Four ne possède qu'un canon en fer tout rouillé et sans affût; plus un énorme obusier, qui fait l'ornement du Facher, quoiqu'il soit également sans affût; l'Égypte obtiendra donc tout ce qu'elle voudra du Dâr-Four, car je ne pense pas que le sultan Hosseyn partage la superstition de ses sujets, qui ont une foi tellement vive dans les *talismans* qu'ils sont intimement persuadés que non-seulement leurs sorciers (Lahhas) peuvent les rendre invulnérables aux projectiles de leurs ennemis, mais même faire rebondir ces projectiles sur ceux qui les auraient lancés et les exterminer ainsi sans coup férir. Vous en fericz plutôt des renégats, chose inouïe parmi les musulmans, que vous ne parviendriez à leur ôter leur foi aveugle dans leurs talismans. En me parlant du sultan Cherif du Borgou : « Voyez, me disait El-Aguid-Ahmed-ebn-Khabir-Imam, voyez la force des sor-

ciers du Borgou; ils égalent, s'ils ne surpassent, ceux du Dâr-Four: un faqui fabriquait des sortiléges, il était redouté de tout le monde tant il avait fait de mal à ses ennemis : le sultan Cherif, qui lui-même croyait avoir à se plaindre de ses magies, le condamne à perdre la vue : quelques jours plus tard le sultan devenait aveugle, c'est alors qu'il se décida à faire mourir ce sorcier. Monsieur le comte, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire dans le courant de cette lettre, j'ai assez de documents nouveaux pour faire un Mémoire considérable sur le Dâr-Four; mais me trouvant ici de passage, je ne pourrai l'expédier qu'après mon retour à Siout; veuillez, je vous prie, m'accorder toute votre indulgence pour le style de cette lettre.

Encore un mot. Dans votre estimable ouvrage intitulé *le Désert et le Soudan*, vous avez bien voulu (sans que j'aie l'honneur d'être autrement connu de vous), rendre justice aux efforts et au zèle que j'ai déployés pour propager la vaccine dans la Haute-Égypte. Permettez-moi de vous transmettre ci-joint un tableau des vaccinations que j'ai fait pratiquer avec succès l'an dernier 1272 de l'hégire. Vous relèverez qu'en douze mois j'ai fait vacciner plus de 21,000 enfants.

Votre très-humble et bien dévoué serviteur,

CH. CUNY.

Caire, 9 septembre 1857.

LE PÉROU

AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE,

D'APRÈS LES PRINCIPAUX HISTORIENS ORIGINAUX
ET *QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS SUR LES ANTIQUITÉS*
DE CE PAYS.

(CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE)(1).

VIII. *Les routes anciennes.* Nous dirons ici un mot des routes au temps des incas, car les historiens espagnols ne les ont pas décrites avec fidélité. On lit dans Çarate (2), cité par Garcilaso, que Huayna-Capac avait fait faire deux chemins du Cuzco à Quito : ses sujets se seraient offerts d'eux-mêmes à y travailler. L'un de ces chemins suivait les flancs de la Cordillère, coupant les pentes trop rapides, soutenu par des levées en maçonnerie aux endroits escarpés et franchissant les précipices sur des ponts. L'autre traversait la vallée en se rapprochant de la côte ; il aurait été bordé çà et là de murailles en pizé ou simplement indiqué, dans les lieux déserts, par des lignes de pieux qui empêchaient le voyageur de s'é-

(1) Voir les cahiers de septembre et d'octobre 1857, de janvier et février 1858.
(2) L. I, c. 13.

garer. La largeur du premier de ces chemins était de 15 à 20 brasses; celle du second était double. Cieça de Léon (c. 37) confirme le témoignage de Çarate. Le rapport de ces deux écrivains a besoin d'être complété et rectifié. Les Indiens en général cherchent bien plutôt à franchir qu'à éviter les obstacles. Aussi leurs routes gravissent-elles les pentes les plus roides et ne sont-elles souvent praticables que pour les piétons. Les deux historiens que nous venons de citer ont déjà exagéré l'importance de ces travaux. Dans les endroits difficiles, le chemin n'est ni taillé ni aplani. Des jalons indiquent simplement la direction que l'on doit suivre pour éviter les passages dangereux ou impossibles. Cette direction est le plus souvent rectiligne. Dans les terrains les moins difficiles du chemin de la Cordillère, la route est tracée par deux lignes de pierres brutes dressée en regard l'une de l'autre, à la distance de 25 pieds environ. Dans les déclivités du sol, on a construit des marches, soutenues seulement par une rangée de petites pierres. Ce ne sont point des escaliers propres à faciliter l'ascension, mais de simples remblais, placés de distance en distance, pour empêcher les terres de s'ébouler. La pente n'est jamais adoucie par des travaux de terrassement. Dans le chemin de la vallée, les pierres sont remplacées de chaque côté par des pieux. On remarque, en suivant l'une et l'autre des deux voies, de petites esplanades ménagées de chaque côté de la route dans les lieux *culminants*, d'où l'on jouissait ordinairement d'une

belle vue. Elles sont formées de petits gradins carrés, bordés de pierres. C'est là qu'on déposait le palanquin de l'inca qui y prenait quelques instants de repos et jouissait de la beauté du site. L'élévation de ces petites pyramides ne dépasse guère 5 ou 6 pieds. Un escalier conduit sur le sommet qui a le plus souvent douze pas de long sur neuf de large.

Ce qui explique comment, chez un peuple d'ailleurs aussi avancé pour les arts utiles que les Péruviens, les routes étaient demeurées aussi défectueuses, c'est que, n'ayant point de chevaux ni d'autres bêtes de somme (que les *llamas*, qui vont partout et n'ont pas besoin de chemins), ignorant par conséquent la commodité des transports au moyen de voitures, et faisant tous leurs voyages à pied, ils ne s'occupèrent que de les rendre praticables. Cette habitude de parcourir à pied de grandes distances s'est conservée chez les Indiens, qui sont, de tous les peuples du monde, les plus infatigables et les mieux exercés à la marche. Le transport de presque toutes les denrées se fait encore aujourd'hui, au Pérou, à dos d'homme, là où les bêtes ne peuvent passer.

IX. *Maisons des particuliers*. Dans le voisinage de *Sausa* (Jauja), les maisons des particuliers étaient construites, soit en terre, soit en pierre sèche mêlée à la terre. Elles étaient tantôt carrées, comme à Mito et à Orcotuna, tantôt rondes, comme à Tunumarca et à Aucomarca ; elles avaient une porte et point de fenêtres. On ne voyait pas d'habitations isolées ; mais elles étaient groupées en bourgades et disposées or-

dinairement sur deux lignes. A Sausa, d'un côté, elles étaient toutes rondes; de l'autre, toutes carrées. On trouve des villages dont toutes les maisons sont rondes, d'autres, dont toutes sont carrées. Entre chaque habitation était un mur et un espace libre.

A *Pucará*, près de Tucto, et dans d'autres lieux, se trouvaient des habitations creusées dans les rochers. Dans quelques provinces, les maisons se trouvaient placées sans aucun ordre apparent. Les villes étaient ordinairement entourées de trois murs de circonvallation, séparés l'un de l'autre par un intervalle de 30 à 35 pieds. Vers le centre de la ville, était une grande place sur laquelle s'élevaient presque toujours deux monuments carrés qui sont appelés comme presque tous les anciens édifices, palais de l'Inca, mais qui ne sont rien moins que cela : c'étaient des lieux de réunion d'un usage assez semblable à celui des basiliques des colonies et des municipes romains.

X. *Sépultures*. Le mode de sépulture variait suivant les contrées.

On voit, près de Truxillo, dans la vallée du grand Chimu, la fameuse huaca de *S. Pedro*, immense cimetière de forme conique de 2,000 pas de circonférence sur 80 d'élévation. Les Indiens étaient inhumés, accroupis dans la terre et disposés par couches, les couches diminuant toujours d'étendue à mesure que la nécropole s'élevait. Ce mode était pratiqué sur toute la côte septentrionale du Pérou.

Dans la Cordillère les corps étaient déposés dans

le creux des rochers et l'ouverture était ensuite bouchée avec soin.

Dans le sud du Pérou, du côté de la mer, les cadavres étaient accroupis ou étendus dans le sable.

Chez les peuples Aymaras, on élevait des tombeaux en terre appelés *Chulpas* qui renfermaient chacun un certain nombre de corps. La forme de ces chulpas varie, mais la plupart sont terminées en cônes. La porte est ogivale, très-étroite et atteignant rarement la hauteur d'un homme. La chulpa a extérieurement une élévation de cinq à huit mètres.

Ces chulpas se rencontrent quelquefois isolés, plus souvent réunis sur de petites éminences et alignés deux par deux. Les unes sont rondes et cc-niformes, les autres carrées et plates. La chambre intérieure a ordinairement trois à quatre mètres de hauteur et autant de profondeur. Le plus souvent ces monuments construits en *pisé* ou en *briques séchées au soleil* (*adobes*) étaient recouverts en paille. Beaucoup sont dégradés par l'effet des pluies qui en ont altéré la forme première ; suivant que le chaume de la toiture était plus ou moins détérioré, les parois extérieures étaient plus ou moins bien protégées ; c'est ce qui a produit tantôt un évasement dans la partie supérieure, tantôt un renflement dans la partie du milieu. Les formes diverses qu'affectent les chulpas sont dues le plus souvent à ces causes accidentelles de détérioration qui ont échappé à M. de Castelnau et l'ont induit en erreur sur la configuration primitive de ces monuments qui étaient

seulement de deux sortes dans l'origine: ronds et carrés, comme nous l'avons établi plus haut. Quoique la chambre des chulpas paraisse être au niveau du sol extérieur, il n'en était pas ainsi avant qu'aucune inhumation y eût encore été faite. L'élévation du sol de la chambre n'était due qu'à la superposition des couches de cadavres qui y étaient déposés, et ensuite recouvertes de terres rapportées; de sorte que les dimensions de la chambre en hauteur étaient primitivement beaucoup plus grandes qu'elles ne le paraissent aujourd'hui. En entrant dans la chulpa on ne voit qu'un espace vide, car on a les sépultures sous ses pieds.

Quelquefois, les *chulpas* ont deux chambres dont l'une est souterraine. On y pénètre par une ouverture ménagée dans le plancher de la chambre supérieure. La forme dè ces chambres est celle d'un cône rentré. M. Angrand a visité, sur la route du Cuzco à La Paz, à deux lieues au sud de *Tyahuanaco*, une chulpa composée de deux chambres superposées, mais sans communication entre elles. L'existence de la chambre souterraine lui avait été révélée par la sonorité du plancher dans l'intérieur de la chulpa. Mais il chercha vainement une ouverture qui correspondît à la chambre inférieure; or c'est extérieurement, à deux mètres en avant de la porte, qu'il découvrit l'ouverture d'un corridor suivant un plan incliné dans la direction du petit souterrain placé sous le monument. Il trouva dans ce caveau cinq niches qui devaient contenir chacune

un corps. On distinguait encore, parmi la poussière, des crânes, des débris d'ossements et des restes de vêtements détruits, contre l'ordinaire, parce que cette chulpa a été exposée à l'*humidité* par suite du changement de cours d'un ruisseau voisin. Cette disposition est très-exceptionnelle, sinon unique. La contrée où s'élèvent les chulpas est trop humide pour qu'on ait pu retrouver les objets qui y avaient dû être enfouis avec les cadavres des Indiens. Les étoffes, les ustensiles et la très-curieuse poterie dont M. Angrand a fait hommage au musée du Louvre, proviennent pour la plupart des huacas de la côte qui sont dans un sol très-sec et dans le sable. On était dans l'usage d'enterrer auprès du mort une partie des objets qui lui avaient appartenu pendant sa vie. La dimension de ces objets était proportionnée à l'âge du défunt. Près des squelettes d'enfants on a trouvé des petits ustensiles et des jouets. Ces objets indiquaient aussi la profession de la personne inhumée ; ainsi l'on a tiré des huacas des filets, des armes, etc., qui avaient évidemment rapport au métier des Indiens qui y étaient enterrés. M. Angrand a rapporté un grand nombre d'étoffes trouvées aussi dans ces tombeaux. Elles sont en général assez grossièrement travaillées et présentent un rapport frappant avec quelques-unes de celles du musée égyptien, autant pour la disposition du tissu que pour les couleurs.

Quant à la céramique, nous ne pensons pas qu'au cun peuple puisse le disputer aux Péruviens pour

la prodigieuse variété de formes qu'ils savaient donner à leurs vases. Ils représentent des animaux de toute espèce, des quadrupèdes, des poissons, puis des fruits, des légumes. Quelquefois ce sont les modèles les plus bizarres qu'ils se sont plu à composer sans que la nature leur en ait même suggéré l'idée première. Les couleurs et les vernis appliqués sur la terre sont tellement perfectionnés qu'ils donnent quelquefois au vase un aspect métallique qui trompe l'œil. Le jaune, le rouge ponceau, le noir sont les couleurs les plus fréquemment employées. Nous signalerons comme un des objets les plus curieux de la céramique péruvienne, un vase en terre noire, catalogué sous le numéro 903 par M. de Longpérier et représentant un ours assis, rappelant la posture des divinités égyptiennes. La simple comparaison entre les objets déposés au musée des antiquités américaines, et ceux de la belle collection égyptienne présente des ressemblances si curieuses qu'il n'est personne qui n'en soit frappé.

M. Ramirez, le savant conservateur du Musée des antiquités de Mexico, nous assure qu'il possède un grand nombre d'objets dans sa collection qu'il serait impossible à l'œil le plus exercé de ne pas confondre avec les divinités égyptiennes de notre musée. Il faut ajouter cependant que la ressemblance entre certaines idoles mexicaines et les monuments égyptiens est souvent plus apparente que réelle. Par exemple, la figure n° 2 du musée américain rappelle, au premier aspect, dans son ensemble

comme dans ses détails, les déesses de l'Égypte; mais une observation attentive nous révèle bientôt que la coiffure de cette idole, qui ressemble au *calantica* des têtes d'Isis et des sphynx, n'est ni un voile ni une coiffe, mais figure seulement deux glands qui retombent sur les oreilles. Il en est de même de la figure dessinée au commencement du premier volume de M. de Humboldt sur les vues des Cordillères.

Nous bornons aux indications précédentes le rapide exposé de la partie archéologique de ce travail. C'est, nous le répétons, de l'étude des monuments qu'on peut tirer les documents les plus certains pour l'histoire de la civilisation du Pérou. Mais malheureusement les éléments font défaut. M. Angrand aurait fait sans doute une plus abondante moisson si le temps et les moyens matériels ne lui eussent manqué. Qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que la belle et inappréciable collection de dessins qu'il a rapportée soit complétée et publiée. Il appartient au gouvernement français d'encourager et de solliciter même de nouvelles recherches, de prendre l'initiative de ces utiles travaux qui sont appelés à ouvrir une voie nouvelle à la science.

VI.

CONCLUSION.

Nous avons fait connaître dans les trois premières parties de ce travail les traditions religieuses et historiques du Pérou. Pour ce qui concerne les règnes des incas, nous nous sommes borné à une analyse critique des récits que nous ont laissés les écrivains espagnols, en comparant surtout le témoignage de Garcilaso, le plus accrédité de tous, avec les deux ouvrages le plus récemment publiés en France sur cette matière, Balboa et Montésinos; — nous avons fait ensuite, en puisant à la même source, le rapide exposé des principales institutions péruviennes; — enfin, dans la dernière partie, nous avons cherché à donner une idée des monuments inédits dont les dessins et les plans ont été levés par M. Angrand dans le pays même; et l'étude de ces documents nouveaux nous a conduit à ce résultat important, que la civilisation qui a précédé l'époque des incas était très-supérieure à celle de ces derniers conquérants indigènes. Nous avions un double but en commençant ce travail : nous voulions 1° établir quelques données certaines sur l'histoire du Pérou avant Pizarre; 2° tirer des faits mieux connus, et des documents nouveaux qui nous ont été communiqués, quelque lumière sur la grande question de l'origine des civilisations américaines : nous avons exposé les faits; la conséquence fera l'objet de cette con-

clusion. Nous disons l'*origine des civilisations* et non des races, car nous n'ignorons pas à combien de curieuses disputes la grande question de l'origine des peuples du Nouveau-Monde a donné lieu. Il est vrai que si les ethnologistes s'échauffent de part et d'autre dans ces querelles sans résultat, cela tient à ce qu'ils ne combattent, ni avec les mêmes armes, ni sur le même terrain ; les uns s'appuient sur les traditions bibliques en faisant intervenir la foi dans les discussions scientifiques, et les autres demandent exclusivement à la science des résultats qu'elle ne peut donner. M. de Humboldt, esprit éclairé, et à la fois indépendant et hardi, nous paraît avoir indiqué la vraie méthode à suivre dans l'étude de cette grave question, en circonscrivant le domaine des recherches scientifiques à la simple observation des faits ; or, les faits que l'observation nous révèle dérivent de deux sources : la tradition et les monuments. En rapprochant les éléments que fournissent les histoires des deux continents, nous pouvons arriver à des résultats presque certains sur les civilisations comparées. Pour ce qui touche à l'origine des races, nous la considérons comme un problème bien difficile à résoudre, et, quant à présent, comme un champ sans limites ouvert aux hypothèses.

En nous restreignant donc au domaine vraiment scientifique, nous ne pourrons, il est vrai, contenter les esprits ambitieux, mais nous satisferons du moins la curiosité des esprits sages, dont les exigences, pour être sérieuses, n'en sont pas

moins bornées comme les connaissances humaines. Or, si l'observation nous découvre des analogies tellement frappantes et tellement nombreuses, qu'on ne sache raisonnablement les expliquer par la conformité de l'esprit humain, dont la marche et le développement *général* sont les mêmes partout, il faudra bien admettre qu'il a existé des communications entre les peuples des deux hémisphères. C'est cette question que nous traiterons en terminant. Nous étudierons les rapports que présente le Pérou d'abord, puis l'Amérique entière, avec les civilisations de l'ancien continent.

On a pu remarquer déjà dans ce qui précède que les institutions, et mieux encore les monuments du Pérou, présentent des points frappants d'analogie avec les institutions et les monuments des peuples de l'ancien continent, et surtout avec ceux de l'Égypte et de l'Asie. On a pu reconnaître, dans l'étude que nous avons faite des institutions de ce pays, des usages conformes surtout à ceux de l'ancienne Égypte. Enfin, dans la description que nous avons présentée des monuments, on a dû remarquer que, pour la construction générale des édifices, les Péruviens employaient les mêmes procédés et les mêmes formes que les Égyptiens. Sans parler, ni des reliefs creusés de Tyahuanaco qui rappellent de loin ceux de Carnac et de Philé, ni de l'art de tisser les étoffes, de vernir les vases, il existait au Pérou un ordre de prêtres, les Amautas, dépositaires, comme en Egypte, des traditions sacrées. Ces traits

de ressemblance, que l'on peut difficilement regarder comme un pur effet du hasard, doivent-ils s'expliquer, comme l'a cru Grotius, par l'arrivée au Pérou d'une colonie éthiopienne, qui aurait traversé la mer des Indes et l'océan Pacifique, c'est-à-dire qui aurait accompli un voyage à peu près double de celui de Christophe Colomb, et cela à une époque où l'art de la navigation était encore beaucoup moins avancé que de son temps ? cela n'est pas sérieux. Si l'on consultait les analogies presque aussi nombreuses qui existent entre la civilisation péruvienne et celle des peuples de l'Asie et même de l'Europe, il faudrait supposer, avec aussi peu de vraisemblance, que des colonies seraient parties de ces différents pays pour aborder sur les côtes de l'Amérique méridionale. Quoi de plus semblable, par exemple, au collége des Vestales de Rome que les couvents des vierges, filles du soleil, condamnées à être enterrées vivantes quand elles manquaient à leur vœu de chasteté ? quelle conformité plus sensible que celle du calendrier péruvien avec le calendrier des Grecs ? combien de rapports ne découvre-t-on pas entre les monuments de l'Inde, de la Perse, de l'Asie, de l'Étrurie même, et ceux de la Bolivie et du Cuzco ? Or, de toutes ces analogies, que peut-on conclure, sinon qu'elles procèdent d'un caractère commun aux civilisations diverses fixées en Asie et que les peuples, les plus éloignés de ce berceau des civilisations, ont conservé certains usages qui se retrouvent ainsi les mêmes aux extré-

mités du monde; tandis que les tribus demeurées plus voisines de ces premiers foyers ont modifié, avec le progrès des âges, leurs coutumes, leurs croyances et la forme de leurs monuments. C'est ainsi qu'aura disparu le caractère primitif de ces civilisations chez les nations de l'Asie, tandis qu'il s'est conservé dans les contrées les plus lointaines, la colonisation des époques suivantes n'ayant pas étendu ses rameaux aussi loin que les premières émigrations. De là vient apparemment que le Pérou présente plus de rapports avec l'Égypte et l'Occident; le Mexique, la Colombie et l'Amérique centrale, avec l'Inde, la Chine et le Japon. Ce n'est qu'à une époque voisine de la conquête que le culte de Pachacamac, pur esprit créateur et conservateur du monde, venu peut-être d'Asie comme Viracocha, dont le nom offre un rapport si frapant avec ceux de l'époque héroïque de l'Inde, s'est introduit au Pérou après avoir sans doute traversé le Mexique et la Colombie, où les Muyscas avaient déjà un gouvernement, à la fois religieux et temporel, comme à Jeddo et à Miaco du Japon.

Si maintenant nous agrandissons notre horizon, et que nous considérions dans leur ensemble les rapports du nouveau continent avec l'ancien, nous serons encore plus frappés des ressemblances que nous révèle l'étude comparée des institutions et des monuments. La communication très-ancienne entre les deux hémisphères paraît prouvée aujourd'hui par les cosmogonies, le culte, les hiéroglyphes, les langues et les arts.

A l'origine de l'histoire de tous les peuples d'Amérique, nous voyons des hommes barbus, au teint moins basané que les indigènes, venir organiser les sociétés, établir la religion, fixer les cérémonies du culte, et, en un mot, présider à l'organisation des sociétés comme des génies bienfaisants, à la fois législateurs et grands prêtres : Quetzalcohuatl au Mexique, Bochica en Colombie, Manco-Capac au Pérou, comme Moïse chez les Juifs, Tsong-Kaba en Mongolie, et Confucius en Chine. Cette tradition, partout la même, doit couvrir, sous les fictions dont l'imagination des peuples s'est plu à l'embellir, un fond de vérité. Ces personnages, vraiment sacrés, vénérables instituteurs des nations, ont été les intermédiaires entre les deux mondes, c'est par eux que l'Amérique donne la main à l'Asie. Combien les analogies s'expliquent facilement, ce point de contact une fois trouvé!

Comment s'étonner, par exemple, de rencontrer au Mexique des monuments qui rappellent ceux de la Chine, de l'Inde et de l'Égypte? de retrouver sur la pierre de Palenqué un souvenir vague, mais reconnaissable pourtant des clefs chinoises? Nous ne rappellerons pas ici les traditions bibliques, sans doute introduites après la conquête, comme la notion d'une première femme, mère du genre humain, tentée par le serpent; celle d'un déluge universel, encore plus répandue, et qui s'est conservée partout : au Mexique, au Pérou, à Guatémala, en Colombie ; cette famille épargnée dans le désastre gé-

néral, l'existence de ce monument célèbre élevé par les fils d'un prétendu Noé mexicain pour se préserver d'un nouveau débordement des eaux; ces figures mexicaines qui rappellent le serpent mis en pièces par le *Grand Esprit*, ou le soleil personnifié, qu'on a pris pour un souvenir et une imitation du serpent *Kalinaga*, vaincu par Vishnou, et du serpent Python tué par Apollon; le *Tonatiuh* de Mexico qui, d'après M. de Humboldt, ne serait autre que le *Krischna* des Hindous, quoique le Krischna soit très-moderne, ou le *Mithras* des Persans; le rapport des calendriers du Pérou et du Mexique avec ceux des peuples d'Asie et d'Europe; les sacrifices humains des Aztèques rappelant ceux de Siva; la division de la nation en trois classes comme en Égypte; Manco-Capac, législateur du Pérou et fils du soleil, comme le Vaivasouta des Hindous; les quatre âges du monde au Mexique comme en Inde, en Étrurie et en Grèce; la circoncision établie dans l'Anahuac, à l'époque de l'arrivée de Cortès, comme chez les Juifs et les Musulmans; les monuments trouvés chez les Mosquitos et dans le Nicaragua, qui rappellent l'art délicat des Hindous et même, a-t-on dit, celui des Grecs; les colonnes, les mosaïques de l'Amérique centrale qui ont semblé à quelques-uns une imitation de Pompéi; les quatre proues de navires trouvées dans un hypogée mexicain par Vasquez Cornado, et qui présentent une curieuse conformité avec les proues des jonques chinoises; la conservation des corps morts par les procédés très-

perfectionnés de l'embaumement, puis l'inscription asiatique découverte au Canada en 1746, et que l'on prit pour des caractères tartares (1), l'usage du papier répandu au Mexique comme chez les anciens peuples de l'Asie, la forme curieuse d'un masque de prêtre, terminé en trompe d'éléphant, aucun de ces animaux n'existant au Nouveau-Monde (manuscr. mexic.) : tous ces points de conformité, et beaucoup d'autres encore, sembleraient nous autoriser à conjecturer que des relations ont dû exister entre les deux continents ; mais il faut se défier de la plupart de ces témoignages, examiner s'ils ne sont pas postérieurs à la conquête, rejeter absolument ces traditions bibliques américaines que M. de Humboldt a cru de fidèles interprétations des manuscrits dont le sens est encore très-obscur pour ce qui concerne le Noé et surtout l'assimilation de la pyramide de Cholollan à la tour de Babel. Enfin il faut tenir peu de compte des conformités dans les notions religieuses quand l'identité des noms n'existe pas. C'est la philologie, ne l'oublions pas, qui est le lien sérieux, irrécusable, ainsi que l'a établi rigoureusement M. Ernest Renan. Le nom de Viracocha, évidemment antérieur à la conquête, et dont la physionomie sanskrite est si frappante, en dit plus que toutes les analogies que nous venons de rapporter. Il n'en est pas moins démontré pour nous qu'il ressort de l'étude des antiquités américaines un assez grand nombre de faits certains pour que l'existence de re-

(1) *Kalm's Reise*, B. III, s. 416,

lations entre les deux continents, avant Colomb et avant les Normands, acquière la valeur d'un fait scientifique.

Mais nous n'avons jusqu'ici fixé aucune époque à ces relations. Or, d'autres faits, plus curieux encore, nous révèlent qu'il a existé des rapports entre l'Asie et l'Amérique après Jésus-Christ; bien plus, que le christianisme a été répandu dans le Nouveau-Monde longtemps avant l'arrivée des Espagnols, sinon la religion telle que nous la pratiquons, au moins des dogmes chrétiens, et les formes mêmes du culte catholique très-reconnaissable malgré les altérations qu'elles ont subies; le baptême, le dogme de l'Eucharistie et la communion au Mexique; la confession auriculaire au Pérou; le régime monastique dans ces deux pays. La plupart de ces faits étaient déjà connus à l'époque où M. de Humboldt a écrit ses ouvrages, mais ce que l'illustre savant n'a pas expliqué, c'est la filiation de ces croyances et de ces pratiques, leur origine, la marche qu'elles ont suivie et la transformation que leur a fait subir la distance et la transmission par les peuples de l'Asie.

On a cru longtemps que le christianisme n'avait pénétré dans la Mongolie et la Chine qu'au XII^e^ ou au XIII^e^ siècle, à l'époque des voyages de Plan-Carpin et de Ruysbroeck, et que c'était surtout sous le règne de Tchinggis-Khan que des relations s'étaient établies entre l'Asie et l'Europe, et que des missionnaires italiens, français et allemands avaient com-

mencé à se répandre dans le vaste empire des Mongols. M. Abel de Rémusat, dans une lettre fort remarquable, publiée en 1824, avait fait la brillante exposition des relations politiques et religieuses de l'Occident avec l'Orient à cette époque. Des détails très-intéressants sur cette question nous sont fournis encore par les missionnaires chrétiens ; enfin, des faits curieux, consignés dans le *Livre de l'Estat du grant Caan* (1), nous ont permis de connaître en détail l'étendue et les progrès du christianisme en Asie vers le milieu du moyen âge. Mais aujourd'hui nous savons que, vers la fin du VIII^e^ siècle, Timothée avait envoyé des moines pour prêcher l'évangile chez les Tartares Hiung-Nou, et que ces missionnaires avaient pénétré jusqu'en Chine après avoir traversé le plateau central ; nous savons même qu'ils n'étaient pas les premiers, car on a cru découvrir les traces des premières prédications chrétiennes en Chine au V^e^ et au VI^e^ siècle. Des voyageurs confirment, par leurs observations récentes, les témoignages déjà recueillis par la science. La fameuse inscription de Si-Ngnan-Fou, dont le *fac-simile* est à Paris, à la Bibliothèque impériale, prouverait qu'en 635, le christianisme était florissant en Chine. On voit, par ce monument, que de nombreuses églises chrétiennes auraient été élevées dans ce pays, et que des titres magnifiques auraient été accordés au prêtre Olopen, « souverain

(1) Compilation du XIV^e^ siècle, faite par l'ordre du pape Jean XXII. Voy. le Journal Asiatique, t. VI, p. 68 et 71.

gardien du royaume de la grande loi. » Une persécution, excitée par les bonzes, en 712, troubla les chrétiens dans l'exercice de leur religion; mais ils triomphèrent bientôt de tous les obstacles, après quelques épreuves passagères. Ce monument serait de l'année 781 de Jésus-Christ. Mais on sait que son authenticité repoussée absolument par les savants allemands et néerlandais n'est pas admise par M. Stanislas Julien.

En supposant que l'on conteste l'authenticité de ce titre, il est hors de doute que la religion chrétienne a pénétré dans le cœur de l'Asie à une époque fort ancienne. Le fameux Tsong-Kaba, réformateur du Thibet et de la Mongolie, d'après la tradition, était semblable aux *hommes du ciel d'Occident*. La crosse et la mître, insignes des grands lamas, sont des ornements si semblables à ceux des évêques, que l'on ne peut guère douter de l'emprunt qui en a été fait à notre église. La chape ou pluvial et la dalmatique, portées par les lamas pèlerins, l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir, les bénédictions données par les lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, les couvents d'hommes, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies et l'eau bénite constituent autant d'analogies bien plus frappantes encore que ne pourraient l'être les dogmes eux-mêmes. Il est vrai que beaucoup de ces formes liturgiques ont pu être propres de tout temps au bouddhisme,

antérieur, comme on sait, de 600 ans au christianisme. Quant au chapelet, on ne peut le considérer, avec M. Huc, comme un emprunt fait par les religions de l'Orient au catholicisme, car il était en usage chez les peuples de l'Asie, et surtout chez les Musulmans longtemps avant d'avoir été apporté en Europe. On le trouve dans un manuscrit mexicain. Le Talé-Lama est le chef religieux et politique du Thibet, comme le Pape à Rome et l'Inca au Cuzco. Le dogme de l'incarnation bouddhique, incarnation permanente et multiple, ne présente que des rapports fort éloignés avec le dogme chrétien. Brahma et Bouddha, aussi bien que le Jehovah des Juifs et le Dieu des chrétiens, aussi bien que la divinité égyptienne une, incréée, infinie (1), aussi bien que le grand Fô des Chinois, le Borhan des Tartares, le Quetzalcohuatl du Mexique et le grand Pachacamac des Péruviens, est un pur esprit, créateur et conservateur du monde. Ce dogme élevé et vraiment philosophique, n'exclut pas, il est vrai, le culte des idoles; mais quelle est la religion, si pure et si spiritualiste qu'elle soit, qui n'ait ses superstitions et qui n'en soit souvent réduite à revêtir, pour des fidèles ignorants, des formes sensibles qu'un observateur attentif ne doit pas confondre, cependant, avec les fétiches. Il ne faut pas toutefois, ainsi que nous l'a fait observer notre savant maître, M. Gui-

(1) M. de Rougé a le premier dégagé ce dogme des superstitions du polythéisme égyptien dans un récent mémoire, lu, l'année dernière, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

gniaut, attacher trop d'importance à ces analogies qui cachent souvent de profondes diversités. Nous les signalons non comme un résultat acquis, mais comme un nouveau champ d'étude ouvert à la science de la symbolique. Tout cela n'a et ne peut avoir que le caractère d'une hypothèse, tant que des faits plus nombreux et mieux observés ne viendront pas répandre une pleine lumière sur ces intéressantes questions.

Si l'on retrouve, en effet, dans tout l'Orient, à une époque ancienne, les idées, les dogmes, la liturgie, les pratiques du christianisme, il ne serait pas surprenant d'en découvrir quelques reflets en Amérique, où tant d'autres faits observés dans la civilisation de ce pays paraissent révéler une origine asiatique. Il peut être encore douteux que des rapports nombreux et suivis aient existé entre les deux continents après le christianisme; mais il y a tout au moins de fortes présomptions. Sans prétendre donner une conclusion scientifique à ces études, nous ne revendiquons que l'honneur d'avoir appelé l'attention sur ce point, et loin de croire que nous ayons résolu les difficultés, nous nous contentons d'avoir posé la question. Nous n'avons consulté dans le cours de nos recherches que des témoignages authentiques; nous avons été conduit, en nous tenant soigneusement écarté de tout esprit de système, de toute idée préconçue, à ce résultat que la civilisation de l'Amérique peut bien dériver de celles de l'ancien continent, et que tant d'analogies ne sau-

raient peut-être s'expliquer par la seule conformité des tendances de l'esprit humain, qui doit, avec le progrès des âges, arriver, par l'effort de la raison, à découvrir les grandes notions philosophiques sur Dieu, l'homme et le monde, mais qui ne peut assurément pas inventer des formes accidentelles, que l'observation nous montre partout les mêmes, dans la manifestation de ses croyances et la satisfaction de ses besoins. Cette coïncidence nous paraîtrait souvent inexplicable. Il faut donc bien distinguer les découvertes naturelles dues à la nécessité et à l'instinct dans toutes les contrées ou les hommes se sont réunis en société et qui constituent, pour ainsi dire, les caractères généraux de toute civilisation, de ce qui ne se produit que par accident dans le développement de l'esprit humain. Ce sont ces circonstances exceptionnelles, ces accidents mêmes qui devront établir avec une pleine évidence la communication des deux mondes. On reconnaîtra alors que, si tous les peuples de la terre ne sont pas enfants de la même famille, du moins plus la science fera de progrès et plus les hommes consciencieux, en dépouillant toute passion locale et tout esprit de système, se préoccuperont uniquement de la recherche de la vérité, et plus l'Asie leur apparaîtra comme le foyer de toute lumière, et le berceau de la civilisation du monde.

ERNEST DESJARDINS.

SUR QUELQUES RENSEIGNEMENTS

RELATIFS

AU DHIOLLI-BA ET A SÉGOU,

FOURNIS PAR DEUX AFRICAINS

A M. LE CAPITAINE VIGNON (1).

Sans nous arrêter à la description ethnographique du pays de Ségou, qui nous manquait, nous en convenons, puisque Mungo-Park n'a fait que le traverser assez rapidement dans le cours de ses deux voyages, et que nous ne trouvons rien qui y ait rapport dans la relation de Gray et Dochard, nous aborderons la question géographique qui offre quelque degré d'intérêt par certains rapprochements qui ne sont pas sans importance, soit en eux-mêmes, soit parce qu'ils contribuent à prouver la véracité des informateurs.

On peut remarquer d'abord que l'informateur de M. le capitaine Vignon, le sergent Dhiamadouba, confirme pleinement, en y ajoutant d'ailleurs plusieurs détails qui nous étaient inconnus, tout ce que dit Mungo-Park de la principale cité du Bam-

(1) *Le royaume de Ségou et les Bambarras :* article inséré au cahier de novembre 1857 des *Nouvelles Annales des Voyages*, et extrait des *Notes sur l'Afrique occidentale* publiées par M. le capitaine Vignon dans la *Revue Coloniale* de novembre 1856.

bara dont le nom paraît varier, suivant la nation ou la tribu à laquelle appartient l'indigène qui a fourni le renseignement. Ainsi on l'appelle *Ségo*, *Ségou* et *Shugo*. Sa position sur les bords du Dhiolli-Bâ, du moins quant à la partie de cette ville où réside le souverain, est également le sujet de quelques dissidences : Mungo-Park l'ayant placée sur la rive gauche ou septentrionale du fleuve, comme le fait aussi notre sergent africain, tandis que d'autres assurent qu'elle occupe la rive droite. « Jusqu'à pré» sent, dit le baron Roger, commandant au Séné» gal(1), on a paru considérer Ségo comme situé sur » la rive gauche du Djoliba : toutes les cartes le pla» cent ainsi. Ce serait une grave erreur, suivant les » deux individus que j'ai interrogés séparément (le » marabou maure Mbouia et un nègre de Walet qui » l'accompagnait), et suivant toutes les indications » que je me suis procurées. Cette ville est sur la rive » droite..... Les quatre Ségo sont situés sur la rive » du fleuve, du côté des Nègres et non du côté des » Maures. » Il y donc lieu à incertitude tant qu'un autre Européen, plus libre de faire des observations que ne l'a été le voyageur écossais, ne nous aura pas donné le mot de cette énigme.

Mais un rapprochement qui équivaut presque à une démonstration, c'est celui qui a lieu tout naturellement entre le nom de *Kongoloma*, montagne où Dhiamadouba assure que le Dhiolli-Bâ prend naissance, et celui du mont *Loma* que n'a pu visiter le

(1) Mémoire de la Société de Géographie de Paris, tome II, pp. 51 et suiv.

major Laing dans son voyage en Sénégambie, mais qu'il a pu apercevoir, dont il pris la hauteur, et au pied de laquelle les Diallonkes lui ont dit que se trouvaient les sources du grand fleuve. Or on sait que le mot *Kong* est un nom générique qui sert à désigner les montagnes dans cette partie de l'Arique occidentale, et non appellatif, comme l'ont cru Mungo-Park et beaucoup d'autres après lui qui ont fait un pléonasme en donnant le nom de *Montagnes de Kong* à la chaîne qui semble séparer la Sénégambie de la Haute-Guinée. Le sergent africain rend par là un service éminent à la géographie, jusqu'à ce qu'un voyageur européen puisse déterminer avec plus d'exactitude encore le point précis où commence le Dhiolli-Bâ (1).

Les noms de *bose somona* et de *dhioulas* donnés par notre informateur, le premier aux pêcheurs des bords du fleuve, et le second aux bateliers, répondent parfaitement à ceux de *somoni* (2) et de *julis* (3), attribués par Mungo-Park, le premier aux pêcheurs, et le second à des espèces d'interprètes et de courtiers employés par les marchands de sel : professions qui peut-être n'excluent pas dans ces contrées celles de nautoniers.

(1) Les pierres extraordinaires que Dhiamadouba prétend exister dans une petite montagne située à vingt lieues à l'ouest de Yamina, ou plutôt Nyamina, sont probablement des dendrites où l'imagination du nègre, passionné pour le merveilleux, aura transformé en figures d'êtres animés les conferves, les mousses, les arbrisseaux et autres empreintes produites sur le calcaire et sur le marbre, par voie d'infiltration : de là légende absurde reproduite par le sergent indigène.

(2) Mungo-Park, 2e voyage, p. 206 de la traduction française.

(3) *Ibidem*, p. 208.

Nous ne dirons rien du bras artificiel de *N'ghi-Bâ*, ni de l'île qu'il contribue à former avec le cours principal du fleuve qu'il rejoint, ni même de l'île de Jenné, Dhienné ou Gény qui demanderait à être observée spécialement par des yeux européens (1), parce que nous n'avons point de termes de comparaison à leur opposer. Il en est de même, à plus forte raison, de l'assertion du sergent nègre suivant laquelle le courant du Dhiolli-Bâ dans la saison pluvieuse viendrait du côté du lac Débo ou Dhiébou (2); en sorte que le fleuve remonterait vers sa source : cette circonstance phénoménale, dont il n'avait encore jamais été question jusqu'ici, est trop curieuse, trop anormale pour ne pas fixer d'une manière toute particulière l'attention des voyageurs. Ce que Caillié nous a appris de ce lac est bien fait pour stimuler le zèle d'un amateur d'explorations qui aurait déjà bien mérité des sciences géographiques, quand même il n'aurait eu d'autre objet que d'examiner ce vaste réservoir dans tout son périmètre, et tout le système hydrographique dont il semble être le centre.

Les relations de Clapperton et de Richard Lander ne nous laissent pas ignorer que le Niger est d'une largeur fort inégale dans tout son cours, depuis

(1) Le journal de R. Caillié et la carte consciencieusement rédigée qui l'accompagne sont loin d'être suffisamment explicites à cet égard.

(2) Le nom de *Dibbie* lui a été donné par M. Park, et toutes les cartes qui ont été dressées depuis son second voyage jusqu'à René Caillié, ont reproduit cette erreur.

Yaoury jusqu'au point où commence son delta ; mais ne trouve-t-on pas qu'il y ait de l'exagération à lui donner deux lieues de large dans le pays de Ségou, lorsque Mungo-Park, qui le vit pour la première fois dans cette capitale, malgré l'enthousiasme que lui inspirait cette brillante découverte, ne lui suppose que la largeur de la Tamise à Westminster (1) et deux milles sur un autre point dans son second voyage (2)? Nous ne nions pas, nous doutons seulement.

Dans la nomenclature des villes qui suit la note de M. Vignon, nous ne trouvons, outre Nyamina, Kabba, Ségou, Samee, Sansanding, Galia, Isaca et Jenné, que deux noms qui nous soient connus : *M'bebara* et *Banacoro*. On les trouve dans le journal d'Isaac (3), où le premier nom est écrit *Impebara*, et le second *Banangcoro*. Ces deux endroits sont entre Ségou et Sansanding ; mais il n'est pas rare de voir en Afrique le même lieu porter deux noms différents : Soueira ou Mogador, Maniakorro ou Keminoum, Sansanding ou Thirpla, etc.

L'abbé Dinomé.

(1) M. Park, 1er voyage, t. Ier, p. 309.

(2) M. Park, 2e voyage, p. 170.

(3) Isaac fut chargé par M. Maxwell, gouverneur de Sierra-Leone, en 1810, d'aller à la recherche de Mungo-Park pour s'assurer de son sort. 2e voyage de Park, pp. 209 et suiv.

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LES FORÊTS DE LA FRANCE
DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE ;

NOUVEAUX ESSAIS
SUR LEUR TOPOGRAPHIE, LEUR HISTOIRE ET LA LÉGISLATION QUI LES RÉGISSAIT.

PAR M. ALFRED MAURY,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je ne puis le dissimuler; j'éprouve quelque embarras à parler du livre de M. Alf. Maury. Le sujet n'est pas vulgaire, et l'érudition de l'auteur est moins commune encore. Pour la persévérance dans le travail, l'abondance des détails, la sagacité dans les recherches, M. Maury est un vrai bénédictin ; de plus les langues modernes lui étant familières autant que le grec et le latin, il peut puiser à toutes les sources, et il n'y manque pas. Ainsi, par le fond et par la forme, l'ouvrage sur les forêts de la France prend une place à part; l'auteur ne peut donc pas être jugé par ses pairs ; qu'il s'y résigne.

Cela dit, essayons néanmoins l'examen du livre.

Dans l'ouvrage de M. Maury on trouve trois parties fort distinctes : 1° l'influence des forêts sur

l'homme et l'influence de la civilisation sur le déboisement; 2° la législation forestière de la France jusqu'à Louis XIV; 3° la topographie et l'histoire des forêts de la France dans l'antiquité et au moyen âge. L'auteur a-t-il divisé ainsi son ouvrage? nullement. Sur les forêts de chaque province, il a dit successivement tout ce qu'il voulait ou pouvait dire. Je l'approuve et ne l'imite pas; c'est que je ne fais pas un livre; tout simplement je rends compte d'un ouvrage et j'indique ce qui m'a frappé.

I. L'influence du séjour dans les forêts ne peut être contestée. L'homme vivant dans les bois ne doit qu'à lui-même son existence et sa défense; il a besoin de plus d'énergie que l'homme réuni à ses semblables dans les villes; son langage est plus bref, plus passionné; il y a plus de brusquerie dans ses manières, plus d'âpreté dans son caractère, en un mot il est plus *sauvage*. S'il quitte les forêts pour habiter la plaine, ses mœurs s'adoucissent; de même l'homme civilisé se rapproche de la barbarie s'il embrasse la vie des forêts. Telle est, en effet, l'influence sur l'homme du milieu dans lequel il vit, et nul ne peut s'en défendre, pas même l'esprit le plus ferme ni l'intelligence la plus élevée.

Le séjour prolongé au milieu des bois exerce donc une influence réelle et incontestable sur les mœurs aussi bien que sur la constitution physique; mais ici restons dans le vrai et n'exagérons rien. Si, dans les jongles, l'hindou des dernières castes offre une

apparence grêle et une physionomie maladive, il faut dans ce fait voir l'influence du haut état hygrométrique qui déprime la vie jusqu'à la dégradation. On ne doit point y reconnaître avant tout l'influence de la demeure au milieu des forêts, et à mon sens, il ne faudrait pas dire avec M. Maury : « La force » de la végétation absorbe tous les éléments de la » vie, et ne laisse à l'homme qu'une existence chétive et misérable. » Quoi donc! y aurait-il une certaine quantité d'éléments de la vie répandue dans la nature? Ces éléments seraient-ils communs à l'homme et aux végétaux? et dans les jongles en resterait-il moins à l'homme parce que la végétation est plus luxuriante? J'en suis convaincu, telle n'a pas été le sens de la phrase dans la pensée de M. Maury, chez qui le bon sens et la justesse d'esprit ne le cèdent pas à l'érudition. On ne doit y voir qu'une manière plus énergique que juste d'exprimer l'influence prodigieuse d'une atmosphère à la fois chaude et humide, influence délétère pour l'homme, mais extrêmement favorable pour les végétaux.

L'influence de la civilisation sur le déboisement n'est pas moins incontestable que l'influence des forêts sur ceux qui les habitent. Quand les peuplades asiatiques, s'avançant de l'est à l'ouest, occupèrent successivement les diverses contrées de l'Europe, elles trouvèrent partout devant elles d'épaisses et vastes forêts. Par suite de leur établissement, les forêts s'éclaircirent; elles s'éclaircirent

sur un espace peu étendu tant que les peuplades ne vécurent que du produit de leur chasse; lorsqu'elles vécurent du produit de leurs troupeaux, l'espace occupé s'agrandit; enfin le déboisement dut être considérable quand la population, devenue plus nombreuse et plus civilisée, tira sa subsistance principalement de l'agriculture. La diminution, et même la disparition des forêts est donc un fait intimement lié aux progrès de la civilisation. Ce qui s'est passé sur le sol de la France en est une preuve évidente.

Primitivement la Gaule avait été entièrement boisée. Des incendies fortuits, des ouragans contribuèrent à les éclaircir, mais plus que ces agents naturels, il faut mentionner les efforts des hommes qui se laissèrent entraîner à la même ardeur imprévoyante qu'on peut remarquer depuis un siècle chez le pionnier américain.

A l'aide du feu et de la hache, les Gaulois firent des clairières pour y établir leurs demeures. Avec l'augmentation de la population, et pour satisfaire aux besoins d'une agglomération d'hommes plus nombreuse, ces clairières s'agrandirent particulièrement dans les Aquitaines. La conquête romaine avait amené la dévastation des forêts devenues le plus souvent la retraite des vaincus; puis sous l'administration romaine les progrès de l'agriculture diminuèrent l'étendue des forêts; le chêne, le bouleau, le hêtre, etc., furent remplacés par le froment et le seigle, et plus tard, en quelques lieux, par la

vigne; mais à la fin du IIIe siècle, les colons fuyant les champs dont la culture était accompagnée de charges trop lourdes, repeuplèrent et agrandirent les bois. Au commencement du Ve siècle l'invasion des barbares détruisit un grand nombre de cités dont le sol se couvrit d'arbres; d'un autre côté, les guerres des Francs contre les Romains, et les incendies qui accompagnèrent ces guerres, amenèrent la destruction de vastes étendues de bois; et quand la domination romaine eût disparu des Gaules, quand le flot de l'invasion eut cessé, l'établissement des ordres religieux devint une cause nouvelle, mais une cause permanente de déboisement. Partout et sans relâche de pieux cénobites défrichèrent des lieux boisés dans des contrées jusqu'alors servant de repaires aux bêtes fauves. Entre eux se distinguèrent saint Fiacre, en Brie; saint Diel, dans les Vosges; Robert d'Arbrissel et ses disciples dans l'Anjou et la Bretagne. Des forêts où ils s'établirent il ne reste plus aujourd'hui que des démembrements épars et des noms de lieux qui attestent que le pays a été couvert de bois. Parmi les ordres religieux, aucun n'a plus contribué aux défrichements et à la mise en culture des bois que l'ordre de Cîteaux, qui fonda une foule de monastères dans diverses parties de la France. Plus tard les monastères envahirent les forêts seigneuriales; ils ne défrichaient plus, mais ils abattaient de vastes étendues de bois pour leur consommation. A ces causes de déboisement, il faut ajouter les abus incessants des

usages d'après lesquels les habitants voisins des forêts avaient le droit de *paisson* et de *glandée*, c'est-à-dire le droit de faire paître les porcs dans les bois, et d'emporter le gland nécessaire pour leur nourriture; de plus, ils pouvaient prendre dans les forêts le bois mort, le *mort-bois*, c'est-à-dire les produits secondaires, tels que le saule, le saule-marceau, le sureau, l'aulne, le génevrier, les épines blanches et noires, le genêt. Enfin, ils jouissaient du privilége de ramasser et de couper le bois nécessaire à leur chauffage, à la construction et à la réparation de leurs maisons, et à la confection de leurs outils.

On comprend quelles dilapidations devaient être la conséquence d'abus d'après lesquels toutes les populations se ruaient sur les forêts pour emporter le bois nécessaire à leur chauffage, et à leurs usages de toute nature.

Il y eut cependant un contre-poids à ces abus qui menaçaient les forêts d'une ruine complète et prochaine; je veux parler de l'ardeur des rois et des seigneurs pour la chasse. Devenus maîtres de presque toutes les forêts, ils ne négligeaient rien pour protéger et agrandir les bois. Les forêts royales étaient autant de grands parcs où les rois prenaient le plaisir de la chasse; les seigneurs en faisaient autant dans leurs domaines ; les uns et les autres ne songeaient qu'aux moyens de multiplier le gibier, ou la *sauvagine*, comme on disait alors, et ils y réussirent si bien que les taillis étaient dévastés, les champs d'alentour dépouillés et les vignes rongées jusqu'aux

racines. Du reste, cette passion de la chasse devint une des principales causes du ralentissement dans la destruction des forêts et même du reboisement partiel de la France. Les rois et les seigneurs créèrent une foule d'officiers chargés de garder les forêts; partout et chaque jour se succédèrent des règlements, défenses, ordonnances, dont le grand nombre prouve qu'on ne les observait pas. La lutte en effet était engagée entre les possesseurs de forêts d'une part, et de l'autre, les usagers qui avaient intérêt à maintenir et à étendre les abus; le plus grand nombre l'emporta, et, au XII^e^ siècle, l'ancien état forestier de la France avait subi une diminution qu'on ne saurait trop déplorer. Il en fut de même dans les siècles suivants.

Le déboisement fut considérable et rapide dans l'Ile-de-France et en Normandie. Quelques essences disparurent même du Valois, par exemple, le châtaignier, qui y avait dominé pendant longtemps. En Normandie, ce fut principalement le grand nombre d'abbayes et d'établissements monastiques qui hâta la destruction d'une partie des bois. C'est encore à des religieux, aux moines de Sainte-Croix de Talmont, auxquels le comte de Poitiers avait accordé des droits d'usages fort étendus, qu'est due la dévastation de la forêt d'Orbestier, près des Sables-d'Olonne; il serait facile de multiplier ces exemples par toute la France, mais hâtons-nous de dire que le déboisement avait encore d'autres causes. Ainsi diverses chartes prouvent qu'au XIII^e^ siècle il existait

en Champagne des associations pour l'acquisition de grands bois, leur morcellement et leur mise en culture. Là on peut trouver les ancêtres de ce que nous avons appelé la *bande noire*. L'établissement des forges et la fabrication du fer acheva, dans quelques cantons, la destruction des futaies; dans d'autres cantons, ce fut la culture de la vigne.

Ce n'est pas tout. « Au milieu des forêts vivait une » population sylvestre, livrée exclusivement aux in- » dustries qui naissent de l'exploitatation du bois : » les charbonniers, cercliers, sabotiers, tourneurs, » briquetiers, tuiliers, fourniers, cendriers, forge- » rons, potiers, vanniers, verriers, boisseliers, cu- » veliers. »

Cette population sylvaine, dont l'énumeration est si longue, déclarait aux arbres une guerre incessante. Les *hôtes* ne respectaient pas davantage les bois ; c'étaient des paysans qui recevaient du seigneur une masure et quelques *journaux* de terre. « Souvent ces hôtes étaient établis par le seigneur » dans la forêt ou sur la lisière, et, pour compenser » ce qui manquait aux faibles produits de leur té- » nement, ils en tiraient, sans être trop surveillés, » du bois en abondance et y nourrissaient leurs » bestiaux. » Enfin, des dégâts journaliers étaient encore portés dans les futaies par des ouvriers de certaines villes qui avaient le droit d'aller chercher au bois la matière première dont ils avaient besoin ; tels étaient les ferrons, les tourneurs, les charrons, les huchers, les charpentiers ; les tanneurs préten-

daient au droit de s'approprier l'écorce de tous les arbres abattus, les tisserands coupaient des hêtres pour établir leurs métiers, et les forgerons coupaient également de grosses branches pour faire les manches de leurs marteaux, et des troncs d'arbres pour supporter leurs enclumes.

Ce n'était pas encore assez : les guerres étrangères et les guerres civiles avaient rendu désertes plusieurs contrées de la France. Les seigneurs voulant repeupler leurs domaines devenus stériles, « offrirent à tous ceux qui voudraient s'y établir au» tant de terre qu'ils en pourraient cultiver ; le pâ» turage libre pour les bestiaux, et tout le bois » nécessaire au chauffage et à la construction des » maisons. Dans plusieurs parties de la France, le » droit d'usage dans les forêts put être acquis sans » titre et uniquement par l'effet d'une longue pos» session. Dès lors ce ne fut plus l'envahissement » des forêts qu'on eut à déplorer, mais leur diminu» tion trop rapide. » Les seigneurs concoururent encore à cette destruction lorsqu'ils s'aperçurent que les terres, couvertes de bois, rapportaient des redevances moins fortes que celles qui étaient livrées à la culture.

Comment les forêts auraient-elles résisté à tant d'ennemis, tous intéressés à les détruire? Elles ne résistèrent pas, et, malgré des ordonnances sans cesse renouvelées sous presque tous nos rois, qui voyaient le danger, et particulièrement sous François Ier, le mal alla toujours en augmentant. Le déboi-

sement eut de funestes résultats, qui ne pouvaient être prévus et qui se sont aggravés d'une manière effrayante dans ces derniers temps. Dès le XII^e^ siècle, Humbert avait défendu d'abattre les arbres sur les montagnes du Dauphiné, parce que, disait-il, ils arrêtaient les avalanches ; c'était fort sage, mais le dauphin Humbert n'eut pas beaucoup d'imitateurs. Dans le Midi, et principalement dans les Alpes, le besoin de pâturages fit déclarer aux arbres une guerre acharnée. Le résultat ne tarda pas à devenir directement opposé à celui qu'on voulait obtenir; les pâturages disparurent emportés par les torrents qui se formaient sur les pentes des montagnes depuis qu'elles n'étaient plus couvertes d'arbres. Les torrents entraînant la terre végétale, du sable, des pierres, formaient des bas-fonds, des atterrissements dans plusieurs fleuves et rivières dont le lit et l'embouchure ont quelquefois subi de notables changements. Le déboisement n'est certainement pas la cause unique des inondations, mais il y contribue pour une grande part; et dès lors on ne saurait trop encourager les efforts qui seront faits pour que les pentes des montagnes se couvrent de nouveau de leur ancien manteau de verdure.

Deux grands ministres, Sully et Colbert, se préoccupaient du sort des forêts. Sully avait dit que la France périrait faute de bois; Henri IV s'efforça de parer le danger par ses règlements. Colbert, comme Sully et par les mêmes motifs, sentait l'utilité d'un bon aménagement des bois, et, de plus, le dévelop-

pement qu'il avait imprimé à la marine, lui imposait l'impérieuse nécessité de s'opposer à la dilapidation des futaies. Louis XIV publia l'ordonnance du mois d'août 1669, qui reforma l'administration des forêts, et tendit à faire disparaître tous les désordres qui s'étaient introduits dans cette administration depuis des siècles. Mais en 1791, furent brisées toutes les barrières qui s'opposaient à la destruction des bois, et de toutes parts on se rua sur les arbres la hache à la main; on les abattit, on les brûla, et la dévastation commencée alors continua de telle sorte que le sol de la France, qui contenait encore, en 1789, 34 millions d'arpents de forêts (environ 17 millions d'hectares), n'en a plus aujourd'hui que 8 millions et demi d'hectares! En présence de pareils chiffres, comment ne pas s'écrier comme Bernard Palissy, au XVI^e^ siècle, mais à plus juste titre : « Je ne puys assez » détester une telle chose et ne puys l'appeler faute, » mais une malédiction et un malheur à toute la » France, parce que après que tous les bois seront » coupés, il faut que tous les arts cessent et que » les artizans s'en aillent paistre l'herbe, comme fit » Nabuchodonosor! »

II. Lorsque les populations germaniques envahirent la Gaule et en firent la conquête sur les Romains, elles apportèrent avec elles leurs législations forestières. Les lois barbares témoignent d'un grand désir de conserver les forêts comme lieux de chasse et en vue des animaux domestiques et principale-

ment des porcs, qu'on nourrissait dans les bois. Elles tendaient aussi à protéger les arbres contre les dévastations imprévoyantes des usagers; car dans les forêts indivises ou communes, chacun avait le droit de prendre du bois pour ses besoins. Ce n'était pas un droit de propriété communale, c'était un droit d'usage commun à tous les habitants voisins de la forêt. Bien plus, le bois mort et le mort-bois, quel que fût le propriétaire de la forêt, étaient considérés comme faisant partie du domaine public.

Ce qui frappe particulièrement dans la législation barbare relative aux forêts, c'est l'indivision de ces forêts, la protection des bois dans un but d'utilité générale, et la lutte contre l'établissement de la propriété forestière.

Avec les Carlovingiens, les choses changent, les idées romaines de propriété privée prévalent, les rois et les seigneurs s'emparent des forêts et en augmentent la superficie.

« Certaines étendues de forêt furent réservées à » l'usage spécial du roi et de ses officiers. Ce sont ces » cantons qu'on appela *foresta*, *forestis*. Comme c'é- » tait surtout en vue de la chasse que les monarques » se réservaient ces forêts, on peupla celles-ci de bêtes » fauves avec défense de les détruire. Les forêts » moins importantes, celles qui demeuraient à l'abri » des défenses, finirent par tomber en la possession » des seigneurs, des principaux usagers. Et, une fois » que ces forêts eurent perdu leur caractère de pro- » priétés communales, il devint d'autant plus facile

» aux puissants de les revendiquer, en faisant valoir » une sorte d'usucapion, de possession de long titre. » Toute *sylva* devint nécessairement une *foresta*. Le » droit de forêt et de chasse fut un apanage obligé » de la seigneurie. Les rois se montraient jaloux » d'un privilége qui assurait leur plaisir favori... » Les concessions de forêts attribuées par les rois à » des particuliers furent d'abord très-peu nom- » breuses.... Au prince seul appartenait le droit de » laisser établir une *foresta*, c'est ce que l'on appelait » *forestare*, *afforestare* ou *inforestare*..... Quand la » *foresta* avait été établie, même avec le consente- » ment royal, elle pouvait être supprimée aussi bien » dans les domaines des particuliers que dans ceux » du prince; c'est ce qu'on appelait *deafforestare* » ou *disafforestare*. De même les *forestæ* détruites » étaient susceptibles d'être reconstituées; c'est ce » qu'on appelait *reafforestare*. Telle était la législa- » tion germanique ; mais elle ne s'introduisit jamais » complétement en France, en ce sens que le droit » de supprimer les *forestæ* établies *cum jussione* » *regis* n'a guère été exercé par nos monarques....»

Les forêts royales étaient surveillées par les *forestarii*, qui avaient au-dessus d'eux les veneurs. Ces derniers exerçaient aussi leur surveillance sur les pêcheries du roi.

Le droit de propriété, mieux établi depuis Charlemagne, n'excluait pas complétement le droit de prendre comme autrefois dans les forêts le bois mort et le mort-bois; mais le droit de *glandée* et de *paisson*

était chaque jour de plus en plus restreint. « Le » soin que Charlemagne prenait de ne pas laisser » dévaster les forêts, de veiller à leur bonne conser- » vation, paraît à M. Maury devoir difficilement » s'accorder avec la défense portée dans certains ca- » pitulaires d'établir des forêts nouvelles. » Dans la conduite de Charlemagne je ne vois aucune apparence de contradiction. Pour ses besoins et pour ses plaisirs, ce prince a voulu des forêts, il défend que celles qui existent soient dévastées et diminuées (campos de sylvâ increscere non permittit); mais d'un autre côté, il veut s'opposer à ce que les forêts envahissent les champs cultivés, et il ne permet pas d'étendre les forêts ni d'en créer de nouvelles. Tout cela s'explique parfaitement.

Avec le temps les grandes forêts finirent par faire partie du domaine royal; les bois moins étendus passèrent entre les mains des seigneurs et des abbés ; les anciennes forêts communales furent morcelées entre les seigneurs, les villes et les monastères, et chaque division prenant un nom spécial, le nom générique disparut; mais de ce que ce nom générique ne se trouve plus dans les actes, il ne faudrait pas conclure que la forêt avait entièrement cessé d'exister ; ce serait une grossière erreur. A l'exemple des premiers rois carlovingiens, les seigneurs restreignirent de plus en plus les droits des usagers et établirent le droit de garenne en vertu duquel ils chassaient, en dehors des bois, dans une certaine étendue de terres cultivées. A titre de seigneurs, les abbés s'arrogè-

rent les droits de forêts qu'ils concédaient ensuite à leurs subordonnés.

A partir du x^e^ siècle, l'interdiction d'établir de nouvelles forêts disparut complétement ; les seigneurs ne songeaient qu'à leurs chasses, souhaitaient d'avoir des forêts étendues. Le droit de forêts et de garenne ne donnait pas au seigneur la propriété du territoire où il exerçait ce droit : c'était seulement une prohibition pour tout autre de chasser ou de pêcher sur tout ce qui était ainsi frappé d'interdiction.

L'abus des *usages* fut un contre-poids presque toujours excessif à l'extension démesurée des forêts. Outre la vaine pâture, les droits de paisson et de glandée, le droit de bois mort et de mort-bois, les usagers jouissaient encore, nous l'avons déjà vu, du privilége de couper le bois nécessaire pour leurs besoins particuliers et pour l'exercice de leurs professions ; ils jouissaient enfin du droit de ramage, « c'est-à-dire de ramasser les rameaux qui pouvaient » leur servir à élever des haies ayant pour but de » les protéger contre les ravages du gibier, » la jouissance et surtout l'abus de tous ces usages tendaient, comme je l'ai déjà dit, à porter la dévastation dans les forêts que les rois et les seigneurs s'efforçaient de défendre et d'agrandir. « Dans le » principe, il n'existait point en France de lois géné- » rales applicables au régime forestier. Les lois bar- » bares qui y pourvoyaient, à quelques égards, » ayant cessé d'être en vigueur, chaque seigneur

» faisait son règlement local pour la police du droit » d'usage.

» C'est de Philippe-Auguste que datent les pre- » mières ordonnances royales sur les forêts. Mal- » heureusement une partie des mesures que les sou- » verains prenaient pour la conservation des bois » tournaient contre leurs intentions ; la friponnerie » et les malversations des agents forestiers établis » par l'autorité royale venaient se joindre aux abus » des droits d'usage. Saint-Louis, frappé de l'im- » probité des magistrats sous l'inspection desquels » les forêts étaient placées, défend expressément » aux baillis, sénéchaux et autres officiers de rien » recevoir sur le produit de la vente des bois. Les » édits de Philippe de Valois, de Jean, de Charles V, » montrent que de tous côtés les agents forestiers » exploitaient les bois à leur profit. »

Mais on l'a vu, les défenses n'étaient pas suffisamment observées; le nombre des usagers était prodigieux ; les délinquants devenant chaque jour plus forts et plus nombreux, menaçaient incessamment les forêts d'une véritable dévastation. Il était temps que l'autorité forestière fût concentrée dans une seule main, et que cette main fût assez ferme pour protéger d'une manière efficace toutes les forêts du royaume, aussi bien celles qui appartenaient aux seigneurs que celles qui dépendaient du domaine royal. François Ier entreprit vigoureusement cette œuvre. «Par lui les règlements faits au XIVe et » au XVe siècle furent repris, étendus et promulgués

» de nouveau. Une ordonnance de mars 1515 pres-
» crivit aux agents forestiers une inspection fré-
» quente et régulière des forêts, régla leur aména-
» gement, leur mode de conservation et de vente....
» L'ordonnance de janvier 1518 intitulée : *Édit*
» *sur la conservation des forêts*, signala la ruine et le
» dépeuplement, non-seulement des forêts de la cou-
» ronne, mais de tous les autres bois et forêts du
» royaume. Des peines pécuniaires fixes et certaines
» sont établies contre les auteurs des délits forestiers.
» L'art. 24 interdit le défrichement des forêts royales,
» mais l'ordonnance ne renferme aucune disposition
» relative au défrichement des bois appartenant à
» des particuliers. L'édit de Fontainebleau du 17
» juin 1537 s'immisça plus directement dans l'admi-
» nistration des forêts particulières..... Le principe
» de la surveillance par les agents royaux des bois
» privés, confirmé par l'édit de 1543, devint dès
» lors la base de la législation forestière..... Un édit
» de 1563 interdit à tout particulier de couper les
» taillis avant l'âge de 10 ans..... et une ordonnance
» de 1573 prescrivit de mettre en réserve le quart
» des bois pour croître en futaies..... mais les guerres
» de religion, les discordes civiles, rendirent stérile
» la belle législation de François Ier complétée par
» ses successeurs..... et le désordre au moment où
» Henri IV monta sur le trône, était arrivé à son
» comble. »

Aidé des sages conseils de Sully, le roi entreprit d'y porter remède. Un édit de 1597 interdit toute

coupe extraordinaire, et révoqua les droits d'usage concédés à titre gratuit depuis François Ier prescrivant en même temps le rachat de ceux de ces droits qui avaient été concédés à titre onéreux. En même temps, il publia un règlement général des eaux et forêts contenant un grand nombre de dispositions sur les officiers, sur les coupes et ventes ordinaires. Malheureusement ce grand roi ne vécut pas assez pour mettre à exécution tout ce qu'il avait projeté.

« C'est à Louis XIV qu'il était réservé de rétablir » en France la propriété forestière. L'ordonnance du » mois d'août 1669, qui est à elle seule un code fo- » restier, est un des plus beaux monuments législa- » tifs de son règne.... Elle fit sortir la législation » forestière du chaos dans lequel elle était tombée. » Elle fonda l'unité du système dans toutes les pro- » vinces et l'uniformité de jurisprudence pour tous » les délits. Elle fit constater avec exactitude l'éten- » due et la contenance des principales forêts; elle » fit surtout déterminer leur mode de conservation » et d'aménagement, ainsi que les précautions et les » formalités relatives aux coupes et à la vente de » leurs produits. Cette ordonnance s'appliquait non- » seulement aux bois de l'État, mais à ceux des » communautés et des établissements publics. Elle » reproduit même certaines dispositions sur les bois » des particuliers, contenues dans les ordonnances » antérieures. »

Louis XVI s'efforça de suivre les principes qu'avait consacrés Louis XIV ; mais plus tard, par sa procla-

mation du 3 septembre 1791, il plaça les bois sous la protection des municipalités. C'était livrer les forêts, dans les communes rurales, précisément à ceux qui les dévastaient; aussi furent-elles exposées à d'effroyables ravages qui ont amené le résultat que j'ai déjà fait connaître, c'est-à-dire la destruction de la moitié des bois qui subsistaient encore en 1789.

III. M. Maury, qui avait à parler des forêts de la Gaule, n'a pas cru pouvoir passer sous silence les forêts de la Germanie. Le Jura les séparait; les chaînes du Jura étaient elles-mêmes couvertes de sombres forêts qui descendaient jusqu'au Rhin, au delà duquel était la forêt Noire. De toutes les forêts dont la Germanie était hérissée, celle dont les auteurs anciens ont le plus parlé et dont ils n'ont parlé qu'avec des expressions d'étonnement et d'horreur, est la forêt Hercynienne, fameuse entre toutes par son étendue, par les bêtes fauves qu'elle renfermait et par les choses merveilleuses qu'on en racontait. Les grandes et sombres forêts qu'on trouve encore en Allemagne sont les restes des immenses forêts mentionnées dans l'antiquité et qui couvraient le pays presque en entier.

La Gaule n'était guère moins boisée que la Germanie, et, longtemps après la conquête romaine, malgré les incendies et les progrès de la civilisation, par conséquent de l'agriculture, les pays situés entre la Loire et le Rhin étaient couverts d'épaisses et nombreuses forêts. La plus vaste et la plus célèbre était la forêt des Ardennes qui occupait un espace de dix

mille lieues carrées. Elle formait la ligne de défense la plus redoutable du côté du nord. Elle produisait une impression si profonde sur l'imagination qu'on la trouve mêlée à toutes les aventures chevaleresques, à toutes les fictions des trouvères; c'est là que les fées et les enchanteurs faisaient leur séjour. Elle était de plus représentée comme le repaire de bêtes féroces inconnues à nos climats. Le paganisme s'y maintint plus longtemps que dans le reste de la Gaule. Des croyances superstitieuses ont subsisté, jusque dans ces derniers temps, dans les forêts royales qui sont des demembrements de la forêt des Ardennes, et dont un capitulaire de Charlemagne nous a conservé l'énumération, énumération trop longue pour trouver place ici. Du IXe au XIIe siècle, toutes les forêts de la France subirent de bien grands changements qu'il est impossible de faire connaître d'une manière précise, mais dont les causes ont été sommairement indiquées plus haut en parlant du déboisement et de la législation forestière.

Avec le XIIe siècle commence la partie sans contredit la plus importante du travail de M. Maury. Il traite successivement de l'état forestier de toutes les provinces de France du XIIe au XVIe siècle; et, dans cette partie de son livre, l'auteur déploie autant, si ce n'est plus que partout ailleurs, cette érudition consciencieuse et pleine de sagacité qu'on remarque dans tous ses ouvrages.

Ici, il n'y a pas d'analyse possible; l'analyse la plus sèche et la plus décolorée dépasserait encore

de beaucoup l'étendue que je puis donner à cet article.

M. Maury a-t-il donc tout dit sur l'état forestier de la France? *Non certes*; au moins a-t-il dit tout ce qu'on pouvait dire? encore une fois non. Il avertit lui-même qu'il lui était impossible de s'étendre également sur les diverses provinces, les matériaux lui manquant, et, les eût-il possédés, il ne pouvait leur assigner à tous une place sans donner à son *Essai* des proportions démesurées. Qu'on n'oublie pas cet avertissement, afin que chaque lecteur ne soit pas tenté d'exiger, sur certaines forêts qu'il pourrait connaître, des détails par trop minutieux. Me souvenant moi-même de l'avertissement, je crois cependant devoir faire remarquer combien, le plus souvent, la description des forêts, si pleine d'ailleurs de faits curieux et de détails intéressants empruntés aux meilleures sources, laisse de vague quant aux limites du sol autrefois boisé. Je citerai la forêt de Fontainebleau dont il n'est dit que quelques mots; au contraire, la forêt d'Orléans est mieux traitée, et ses limites sont indiquées de manière à donner une idée assez nette de son étendue. Il en est de même de l'ancienne forêt de Marchenoir et de celle du Perche dont les forêts de Bellesme et de Perseigne sont des démembrements. A cette occasion, je ferai remarquer que M. Maury passe entièrement sous silence le Perche-Gouet ou Bas-Perche, qui confinait au Dunois. Ce pays était anciennement couvert d'arbres, comme le prouve une multitude de

noms de lieux, tels que les Bois-Besnards, Bois-Méan, le Buisson, les Bouleaux, la Grande Forêt, la Haie-Gouget, Soisay, etc.; et, comme l'attestent encore mieux les forêts de Montmirail et de Bois-Rufin, et les nombreux bouquets de bois qui jusqu'ici ont échappé à l'ardeur du défrichement.

L'ouvrage de M. Maury est accompagné de quatre petites cartes, dressées par notre savant et laborieux confrère M. Malte-Brun, avec le soin et l'exactitude qu'il apporte à tout ce qu'il fait. Ces cartes sur lesquelles on peut reconnaître les lieux boisés des environs de Paris, des Sables-d'Olonne, de Saintes, d'Aurillac et de Bordeaux, ne doivent êtreconsidérées, je pense, que comme un spécimen d'un travail plus important, qui permettrait d'embrasser d'un coup d'œil le résultat des immenses recherches de M. Maury. Et, en effet, son travail ne sera complet que quand, à l'aide de la carte de Cassini qu'il connait si bien, il aura dressé une carte forestière de la France, sur laquelle on pourra suivre les grands changements survenus dans l'état forestier à différentes époques qu'il saura choisir; travail difficile, je n'en disconviens pas, mais que néanmoins je crois possible; les renseignements exacts manqueront souvent, c'est vrai, mais on y suppléera par des conjectures raisonnées; et les conjectures d'un homme qui a tant étudié la France au point de vue de son histoire forestière sont précieuses à connaître. Dans presque toutes les grandes villes il existe des sociétés littéraires et archéologiques; en faisant appel

au zèle des membres qui les composent, les conjectures de M. Maury pourraient être vérifiées, et les erreurs, s'il s'en trouvait, seraient signalées. Pour atteindre ce but, les matériaux ne manqueront pas ; indépendamment des sociétés particulières des provinces et des villes, que de renseignements précieux ne trouverait-on pas dans les archives et bibliothèques des départements, dans les cartulaires, les chartes de fondations et de donations aux monastères, dans les archives des grandes familles, dans les testaments, les ventes, les donations et tant d'actes qui subsistent encore et dorment d'un sommeil non interrompu chez les officiers ministériels. Alors l'œuvre de M. Maury, déjà si remarquable par l'abondance des détails et par les recherches historiques et archéologiques, acquerrait un degré d'utilité qui ne frappe pas assez dans l'état où il l'a laissé ; mais avant tout il faut qu'une carte générale existe, qu'elle contienne le résultat des recherches et des conjectures de M. Maury, et qu'il n'y ait plus qu'à vérifier ou compléter ; et qui peut tracer cette carte avec autorité et peu de chances de se tromper si ce n'est l'auteur lui-même des Essais sur les forêts de la France ? Qu'on ne dise pas qu'à l'aide du livre de M. Maury chacun pourra, s'il le juge convenable, dresser la carte forestière de la région qu'il habite. D'abord tout le monde n'est pas en état d'entreprendre un pareil travail, il s'en faut de beaucoup ; puis plusieurs le pourraient qui ne le feront pas ; enfin le lecteur curieux et instruit ne veut pas seu-

lement connaître ce qui concerne telle ou telle localité, il désire saisir dans son ensemble l'état forestier de toute la France à la même époque. Présenter sur une carte cet état forestier est un labeur long et hérissé de difficultés que M. Maury, qui a tant étudié cette matière, est incontestablement plus capable que tout autre de conduire à bien. J'insiste sur ce point, et j'ai raison d'insister, en voici la preuve : la petite carte de Saintes a été dressée d'après les indications détaillées d'une curieuse charte de l'an 1129. Les lieux mentionnés dans la charte ont été rétablis sur la carte avec toutes les apparences de la certitude ; eh bien, d'après cette minutieuse description topographique, on se fait sans doute une idée vague de l'étendue du territoire boisé mentionné dans la charte ; mais il ne me paraît pas possible de tracer même approximativement les limites de ce territoire. Si, comme moi, M. Maury eût essayé de tracer les limites de la forêt de Saintes, il eût vu la difficulté, et, l'ayant aperçue, il aurait cherché d'où elle pût provenir, et, je n'en doute pas, il serait parvenu à la lever. Que si, partout où des difficultés analogues pourraient se présenter, M. Maury les faisait disparaître soit à l'aide de documents écrits, soit par d'habiles et ingénieuses conjectures, alors son ouvrage ne serait plus seulement un beau et précieux travail d'érudition, il deviendrait une sorte de monument historique et topographique des forêts de la France.

POULAIN DE BOSSAY.

ANTIQUITÉS DE L'ORIENT, MONUMENTS RUNOGRAPHIQUES,

Par M. C. C. Rafn, Copenhague, 1856.

Il est aujourd'hui constaté par l'histoire, comme par de nombreux documents conservés aux bibliothèques scandinaves, que les anciens Normands ont eu de fréquents rapports avec l'Orient. Dans le but de mettre en lumière ces antiques traditions, M. C. Rafn, le savant secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord de Copenhague, a entrepris de porter à la connaissance du public les vieux manuscrits où les souvenirs des relations des peuples du Nord avec ceux de l'Orient ont été consignés. L'ouvrage que nous annonçons contient à ce sujet plusieurs articles pleins d'intérêt (1).

L'article sur lequel nous porterons aujourd'hui notre attention, est celui qui a pour titre : ***Ancienne langue danoise.***

On sait que les trois royaumes du Nord, la Suède, la Norvége et le Danemark, ont de commun une seule et même langue primitive, et que les langues modernes, particulières à ce pays, ne présentent que de légères variations de désinences introduites par l'influence du temps. Depuis quelques années on a essayé de faire croire que la langue primitive des

(1) Nous avons déjà publié aux *Nouvelles Annales des Voyages* de février 1857 une analyse critique de l'inscription runique du Pirée, laquelle fait partie de l'ouvrage qui nous occupe. Nous faisons remarquer ici que, dans l'analyse, l'absence des caractères islandais dans l'imprimerie a été cause que le Þ (th) islandais a été rendu par le *p* français. V. A. M.-B.

trois pays était la norvégienne. Pour dissiper cette erreur préjudiciable à la Suède autant qu'au Danemark, l'auteur rétrograde aux manuscrits du temps le plus reculé, et par ses savantes recherches il nous fait voir que partout où il est question de la langue parlée dans la Scandinavie, on y donne toujours le nom de *donsk tunga* ou *langue danoise.*

L'idiome que les anciens adorateurs des Ases introduisirent avec eux, de leur patrie orientale, dans le nord de l'Europe, était répandu au nord de l'Allemagne qu'on nommait alors le pays des Saxons, dans le Danemark, la Suède et la Norvége, et dans une partie de l'Angleterre et de l'Écosse. Les colons sortis de ces pays l'introduisirent à leur tour en Islande, où la littérature du Nord se développa avec une prospérité étonnante. Dans tous les pays du Nord, cette langue s'appelait, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle, langue *danoise* (*donsk tunga*). On y donna ce nom même dans la Normandie où elle était appelée *lingua danisca* ou *danica.* L'illustre auteur *saxon* désigne les *Vérin-gues*, admis dans la garde de l'empereur grec à Constantinople, dans laquelle on fit aussi entrer des Anglais, par le nom des hommes qui parlaient le *danois* (*danicæ vocis homines*).

Selon le poëme de Rigsmál de l'Edda, Rig (Heimdal), aïeul des Scandinaves ou de leurs races royales, était le premier qui eût en *danois* le nom de roi. La dénomination de *donsk tunga* est ainsi rapportée jusqu'à l'époque où les adorateurs des Ases ou les

Normands firent leur immigration dans les pays du Nord.

Plusieurs passages des anciens manuscrits nous font connaître jusqu'où cette langue primitive était répandue, et quelle était sa dénomination ordinaire. On en trouve dans les codes islandais de *Grágás*, publié en 1118. et de *Jónsbók*, publié en 1280. Dans le plus ancien de ces codes, il est dit en termes clairs qu'en Islande personne ne pourrait être élu membre d'un jury, à moins qu'il n'eût, pendant son enfance, parlé le *danois* ou qu'il n'eût passé trois ans en Islande, et dans l'un et l'autre il est dit expressement que la langue des Islandais, *donsk tunga*, fut parlée dans les trois royaumes du Nord, le Danemark, la Suède et le Norvége.

Eystein Asgrimson, islandais et religieux norvégien qui, en 1360, composa son excellent poëme de *Lilja*, y dit : les hommes de l'antiquité qui entendaient les anciens et sages préceptes des livres païens, chantaient en l'honneur de leurs rois des hymnes artistement composés en langue *danoise* (med *Danskri* tungu) ; plus qu'aucun d'entre eux, je le tiens pour mon devoir de reconnaître le Roi Tout-Puissant du du Ciel (sa grâce envers moi) par un poëme cordial, exprimé en termes d'affection dans cette même langue (*danoise*) qui est ma langue maternelle.

On appelait, pendant une période postérieure, le même idiome qui était répandu dans toute la Scandinavie le *norrœnt mál*, l'idiome nordique. L'adjectif *norrœnn* avait, à l'instar du substantif *Nordmenn*, deux significations. Nordmenn était le contraire de

Sudrmenn (Allemands), c'est-à-dire habitants du Nord en général (Nortmanni), mais plus tard il eut un sens plus restreint, selon lequel il ne fut appliqué qu'aux habitants de la Norvége. Il en est de même de *norrœnn* qui désigne primitivement nordique; dans l'ancienne langue du Nord, il servait à désigner le vent du Nord, et encore aujourd'hui on l'emploie dans ce sens dans le langage vulgaire de la Norvége. De même que le substantif, il eut plus tard la même signification restreinte, comme nom de peuple, pour désigner ce qui était particulier à la Norvége; mais appliqué à la langue ou à la poésie (*norrœnt mál*, *norrœnn skáldskapr*) il conservait toujours sa signification primitive de *nordique*, pour désigner la langue répandue sur tout le Nord et la poésie de cette langue qui, comme une partie de la littérature, appartenait à tout le Nord.

Quelques auteurs anglais, en parlant de langue primitive du Nord, y ont appliqué le nom de *norse*, mais ce mot désigne le patois qui se parlait aux îles Orcades, qui, tout comme la langue des îles Férœnnes et le patois de certaines contrées de la Norvége, est un dialecte de l'ancien idiome primitif. Ce serait donc abuser de l'expression que de qualifier le *norse* du nom de *langue*.

On a aussi introduit le terme de : *ancien nordique* pour désigner l'empire de la langue primitive dans tout le Nord, et la première signification *norrœnn* (norrève) a été conservée. Les dénominations de danois ou de norvégien, appliquées à l'ancienne langue commune dans les trois royaumes, amène-

raient facilement de la confusion ou des malentendus, quoique le premier de ces deux derniers termes soit bien fondé et en pleine conformité avec l'usage adopté par les auteurs les plus anciens. L'emploi d'une dénomination restreinte, appartenant à un seul des trois peuples, serait à bon droit considéré comme une injustice commise envers les deux autres qu'elle exclurait. Comme il est incontestable que les Anglais et les Allemands ont à revendiquer une certaine participation à l'ancienne langue primitive du Nord, on pourrait encore dire que l'application d'un nom restreint, n'appartenant qu'à un seul peuple, aurait aussi pour résultat de se rendre coupable du même tort envers eux, puisqu'elle tendrait à les exclure de la communauté.

Cette dernière observation nous expliquera peut-être le motif pour lequel, à l'exemple de Rask le célèbre linguiste du Nord, le linguiste allemand, M. Jacques Grimm, a adopté, comme d'autres anciens auteurs, la dénomination étendue d'*ædnordisk* ou d'*ancien nordique*. Ce dernier nom a d'ailleurs acquis une certaine autorité par la grande notoriété qu'il a obtenue depuis qu'il est employé dans les ouvrages lexicographiques et les mémoires publiés par la Société royale des Antiquaires du Nord.

On trouvera des éclaircissements plus détaillés sur la dénomination de l'ancienne langue primitive du Nord dans les *Antiquités de l'Orient*, publiées par M. C. C. Rafn, Copenhague, 1856. Introd., p. XII-XLVIII.

Le professeur L. S. Borring, de Copenhague.

MÉLANGES

ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Forage de nouveaux puits artésiens dans l'Oued-R'ir.

Les recherches d'eau entreprises dans le bassin artésien qui s'étend au sud de Biskra se poursuivent toujours avec la plus grande activité.

L'année dernière des puits ont été forés à Tamerna, à Temaçin, à Sidi-Rached, à Oum-el-Thiour; il est probable qu'on obtiendra cette année des résultats encore plus considérables.

Au commencement de novembre 1857, deux ateliers de foreurs, composés chacun d'une trentaine d'hommes du 99e de ligne, partirent de Biskra et se rendirent, l'un à El-Faïdt, sur la route du Souf, l'autre dans l'intérieur de l'Oued-R'ir.

Le premier, dirigé par M. Jus, ingénieur civil, commença les travaux le 6 novembre. Contrariés par des éboulements considérables, ils furent pénibles et laborieux dans les premiers jours; mais l'habileté de M. Jus ayant bientôt triomphé de toutes les difficultés, le forage reprit sa marche habituelle, et la sonde, parvenue depuis à une profondeur de 69 mètres, traverse maintenant des terrains composés de

sable jaune, gras, gypseux, indice à peu près certain que le moment n'est pas éloigné où elle atteindra enfin la couche artésienne.

L'autre atelier, placé sous la direction du sous-lieutenant Lehaut, fonctionna d'abord à Kessour. Cette petite oasis, située à peu de distance au nord-ouest de Meggarin, dépérissait de jour en jour, faute d'eau. Nos foreurs se mirent à l'œuvre le 10 novembre; le 12, à midi, la sonde avait déjà pénétré à 48 mètres, et l'eau jaillissait à la surface du sol à raison de 3,336 litres à la minute.

De Kessour, l'atelier se rendit à Si-Sliman, autre oasis de l'Oued-R'ir, qui, malgré les courageux efforts des habitants pour y creuser un puits, se trouvait privée d'eau depuis environ quarante-quatre ans. Le sondage fut entrepris le 19 novembre; quinze jours après, le 4 décembre, la sonde brisait la couche artésienne, et une source qui ne donne pas moins de 4,000 litres d'eau à la minute, sortait d'une profondeur de 75 mètres et baignait toute l'oasis.

On ne saurait décrire la joie des indigènes en voyant les féconds résultats des recherches de nos soldats. Ils nous en garderont longtemps une profonde reconnaissance. Dans tous les cas, grâce à ces utiles recherches, nous assurons la tranquillité et la prospérité du Sud, et non-seulement nous étudions les voies de communication par où les produits de notre industrie pourront s'écouler un jour vers l'intérieur de l'Afrique, mais nous les rendons prati-

cables en les jalonnant de sources abondantes qui donneront la vie à des contrées restées jusqu'à nous stériles et inhabitées. Encore quelques années de ces importants travaux, et la région saharienne aura subi une immense transformation.

La ville de Humboldt dans le Kansas.

Parmi les nouveaux établissements du Territoire du Kansas, aucun n'a eu un accroissement aussi rapide, et n'a surpassé les espérances les plus exagérées que la ville de *Humboldt* (1) et ses environs, établie par une société allemande-américaine. Au commencement de mai 1857 arrivèrent les premiers colons, la plupart de Hartfort et du Connecticut; ils dressèrent leurs tentes sur la rive gauche de la rivière de l'Arkansas *dans une situation* très-romantique (la ville est située à environ 80 milles au sud de Lawrence, dans le comté d'Allen), et maintenant après deux mois à peine, la plupart des lots de terre, dans les environs de la ville, sont déjà vendus jusqu'à 4 et 6 milles de distance; déjà il y a eu des cas de cession d'établissements. « Mais aussi, dit un des nouveaux colons à un de ses amis d'Allemagne, le pays et les environs sont de la plus grande beauté, et journellement nous lui découvrons de nouveaux charmes,

(1) Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre *Humboldt*, ville située en Californie sur la côte de l'océan Pacifique, un peu au nord du cap Mendocino, où il s'imprime aujourd'hui un journal intitulé le *Humboldt-Times*.

nous ne pouvons souhaiter un climat meilleur et plus sain, il n'y a pas encore eu de maladies. La ville elle-même promet de devenir une ville d'échange. Le commerce principal se fera avec les riches indiens Cherokées, et plus tard avec l'Arkansas, le nouveau Mexique et le Texas. Nous y avons déjà plusieurs entrepôts qui font des affaires importantes, des hôtels meublés, restaurants et d'autres établissements de commerce sortent de terre comme par enchantement, un moulin et une scierie à vapeur de la force de 40 chevaux qui mettra en même temps en mouvement les rouages d'une fabrique de meubles commencera à fonctionner ces jours-ci. Des colons arrivent journellement, et si cela continue jusqu'à l'automne, nous formerons bientôt une colonie importante. La ville est convenablement éloignée de *Lawrence*, *Kansas-City*, *Ottawatomie*, etc., pour former un entrepôt pour le commerce du Sud. Elle est sur les bords d'un très-beau fleuve qui fournit d'excellente eau, et qui abonde en poisson. Dans le voisinage il y a des forêts magnifiques et une très-belle chasse, surtout en cerfs, antilopes, élans, etc., de manière que chaque caprice des nouveaux colons peut être contenté gratuitement. On y établira bientôt un bureau de poste. (La pétition relativement à cet objet est déjà envoyée.) On a établi des communications avec Ottawatomie et Lawrence. Enfin, vous voyez que nous ne sommes pas restés oisifs, et que nous avons fait beaucoup d'efforts en outre des travaux de campagne. Nous engageons tous nos

compatriotes à nous visiter avant d'aller s'établir ailleurs (surtout des gens de commerce ayant quelques ressources), ils pourront décider eux-mêmes si nous exagérons, en disant qu'il n'y a pas de ville plus belle et qui promette davantage pour l'avenir, que notre ville de Humboldt. »

Nouvelles de l'expédition anglaise d'exploration de l'Amérique du Nord, commandée par le capitaine Palliser.

On sait que la Société royale géographique de Londres, d'accord en cela avec le gouvernement de S. M. Britannique et la Compagnie de la baie d'Hudson, fait faire une exploration dans l'extrême ouest du continent américain dans le but de trouver une voie praticable pour aller du Canada à la côte de l'Océan Pacifique et à l'île Vancouver.

On a appris à la Société royale géographique que le capitaine Palliser, qui était à la tête de cette expédition, s'était avancé à l'ouest jusqu'au 109e degrés de longitude sur la rivière Saskatchewan. La dépêche faisait connaître les diverses tribus indiennes que l'on avait rencontrées, le caractère du pays, et particulièrement la découverte d'un gisement de houille près d'un des lacs Qui-Appele. Dans quelques districts d'immenses étendues de pays étaient remplies de buffles qui avaient consommé tout le fourrage, et il était difficile d'en trouver en suffisante

quantité pour les chevaux. Les Indiens poursuivaient avec tant d'acharnement le massacre des buffles pour en avoir les peaux, qu'il y avait lieu de craindre l'extermination de ces animaux. Le sol était représenté comme favorable à l'agriculture, et il y avait des Indiens qui exprimaient le désir d'obtenir des instruments pour cultiver la terre, de manière à pouvoir compter sur d'autres moyens de subsistance que la chasse qui ne leur offrait plus que des ressources précaires. Un des résultats les plus importants de l'expédition avait été la découverte d'une communication par eau, fournie par un large tributaire provenant du plus occidental des lacs Qui-Appele, entre la partie méridionale de la rivière Saskatchewan et la rivière Rouge. Des dispositions ont été prises pour franchir au mois de mars les montagnes de l'Aigle, afin de pénétrer dans le pays des Indiens Pieds-noirs.

Le détroit de Torrès.

Un fait curieux, qui intéresse la science et la navigation, vient d'être signalé.

Le détroit de Torrès, situé dans l'Océan équinoxial, entre la Nouvelle-Hollande et la Papouasie, a été, de tout temps d'une navigation difficile à cause des nombreux îlots qui le parsèment, mais des passages profonds et indiqués sur les cartes permettaient aux plus gros navires de traverser ce bras de mer, en naviguant avec soin.

Des travaux hydrographiques récents, exécutés par ordre de l'amirauté anglaise, viennent de faire connaître que ces passages étaient envahis par des excroissances madréporiques qui rendent désormais la navigation du détroit impraticable pour les navires d'un fort tonnage.

Les polypes calcaires de cette mer croissent avec une telle puissance, qu'on a calculé que, si leur développement suit toujours la même loi, le détroit de Torrès pourra, dans vingt ans environ, être interrompu sur plusieurs points dans toute sa largeur. Il a 160 kilomètres de long sur une largeur très-variable, et qui est, dans certains endroits, de 5 kilomètres seulement.

En 1606, à l'époque où il fut découvert, le détroit de Torrès comprenait 26 îlots; aujourd'hui il en a plus de 150, sans compter ceux que les travaux récemment exécutés par l'amirauté anglaise ont permis de reconnaître.

Nouvelles du botaniste Bonpland.

M. de Humboldt a communiqué à l'une des dernières séances de la Société géographique de Berlin les nouvelles suivantes du botaniste français, Bonpland, son ancien compagnon d'exploration, actuellement établi en Amérique.

J'ai reçu, a dit M. de Humboldt, par l'entremise du consul général de Gülich, des lettres datées de Corrientes, du 7 juin 1857, relativement à mon cher

ami Bonpland. Il avait l'intention de célébrer, le 28 août, le quatre-vingt-quatrième anniversaire de sa naissance : il s'occupait toujours de travaux scientifiques, et il avait montré ses collections à un jeune voyageur allemand, M. Jules Pischer; il recherchait tous les doubles pour le nouveau musée à Corrientes, dont le gouvernement l'avait nommé directeur.

« J'ai promis, ajoutait-il dans sa lettre, à M. le gouverneur de la province de Corrientes, don Juan Pujol, homme très-éclairé, les doubles de toutes mes collections pour le musée public, et je remplirai ma promesse. Ce travail terminé, je devrai parcourir les différentes provinces de la Confédération Argentine, mais, s'il m'est possible, je préférerais porter moi-même mes collections à Paris pour les déposer au Musée ainsi que mes manuscrits, et prendre les mesures nécessaires pour la publication de ce qu'il y a d'important dans mes herbiers, qui ne laissent pas d'avoir de l'intérêt. Mon voyage en Europe doit être de courte durée, car je veux revenir à St-Aña où je suis tranquille et heureux. Je veux être enterré sous les arbres que j'ai plantés. »

Ce passage de cette lettre est très-tranquillisant; il donne la certitude que l'honorable savant n'a jamais pensé à ensevelir ses trésors botaniques inconnus dans un solitaire musée de province, mais bien qu'il destine toujours ces trésors aux botanistes européens. Dans le cas où il ne pourrait exécuter son voyage à Paris ou à Berlin, dont il a tant parlé dans

ses lettres antérieures, il prendrait des mesures pour faire parvenir ses herbiers et ses manuscrits (ces derniers sont d'une grande importance pour la géographie des plantes) par une voie sûre aux professeurs du Jardin des Plantes de Paris. On y conserve déjà tous les journaux botaniques que Bonpland et Humboldt (le premier pour les trois quarts) ont rédigé dans leur voyage commun de juin 1799 jusqu'en août 1804. A la fin de la lettre il dit encore :

« Je compte bientôt aller demeurer à San-Borja, et je serai de retour à Corrientes dans le courant de septembre. Je travaillerai alors sans relâche aux herbiers et je mettrai à part pour la Prusse, et de préférence pour l'Université de Greifswalde, qui m'a donné tant de preuves de son souvenir bienveillant, le plus de plantes possible propres à cette partie de l'Amérique si peu visitée jusqu'ici. »

Prochaine exploration des Russes dans le Khorassan.

L'Inde et la Sibérie ont été les premiers et principaux théâtres des explorations scientifiques régulièrement suivies en Asie. C'est aux Anglais et aux Russes que l'on est redevable des progrès de la géographie dans l'intérieur de ce vaste continent. Les limites des contrées explorées se sont, dans ces derniers temps, rapprochées de plus en plus : d'une part, la frontière septentrionale des vastes posses-

sions des Anglais a été visitée et est devenue l'objet des études des naturalistes, des archéologues et des linguistes ; d'autre part, des travaux semblables ont été entrepris par le gouvernement russe dans la Sibérie, dans la contrée d'Orenbourg, dans les steppes kirghizes, au Caucase. La partie occidentale de la Perse, l'extrémité septentrionale du Khorassan, quelques provinces de l'Asie centrale et l'Afghanistan ont été parcourus par des savants voyageurs ou sont devenus le théâtre des exploits guerriers des puissances européennes ; aussi, quoique ces dernières contrées ne puissent passer pour complétement explorées, sont-elles sorties du cercle des pays entièrement inconnus.

Parmi ces derniers il ne reste plus en Asie que la Chine, le Japon, la partie de l'Asie centrale qui touche à la Chine et la partie sud-est de la Perse. Quant à la Chine, les lacunes se remplissent en partie par les travaux des missionnaires, des savants russes et par les données de la littérature chinoise même. Mais pour ce qui concerne la partie sud-est de la Perse, ni la littérature persane, ni les investigations des étrangers ne nous offrent rien de satisfaisant. Nous ne savons rien de positif ni sur les propriétés géologiques et météorologiques ni sur la végétation de cette contrée ; nous ne pouvons même pas déterminer avec précision le caractère de son système orographique et hydrographique. Cette ignorance a une influence défavorable sur les déductions générales relativement à la physique du

globe. On ne connaît pas non plus les richesses industrielles de cette contrée, c'est-à-dire que l'on ignore encore jusqu'à quel point elle contient des éléments nouveaux pour le développement sans cesse croissant, de l'esprit industriel et commercial de l'Europe. Au point de vue de l'ethnographie et de la philologie, ce pays est aussi une mine encore inexploitée. La part que la race de l'Iran a prise aux destinées de l'humanité commence à intéresser vivement et à juste titre la curiosité des savants de l'Europe : l'étude de cette nationalité dans sa source primitive n'est pas une tâche de médiocre importance.

La Société géographique impériale de Russie, fidèle aux principes qui dirigent tous ses travaux, favorise principalement, après l'étude des contrées qui sont constituantes de l'empire russe, l'exploration de celles qui en forment la continuation naturelle. C'est dans ce sens que l'angle nord-est de la Perse doit éveiller la curiosité géographique des russes, bien plus que l'angle sud-ouest : le premier, par le caractère de ses productions naturelles, par ses influences météorologiques, par le rôle qu'il a joué dans les destinées des contrées soumises à la Russie et par sa proximité des principales voies de communication conduisant en Russie, forme les premiers anneaux de la chaîne qui doit lier tout ce qui a été fait dans ce pays pour la géographie de l'Asie à ce qui a été entrepris ailleurs dans le même but.

Frappée de cette importance incontestable, la Société impériale géographique de Russie a résolu, dans une de ses dernières séances, de faire explorer le Khorassan. Le Conseil, après avoir soumis ce projet à l'empereur et lui avoir proposé de confier la direction supérieure de l'expédition au membre effectif M. Khanikoff qui, par suite du séjour de plusieurs années qu'il a fait en Orient, est mieux que personne en état de conduire l'entreprise à bonne fin, s'est occupé de l'organisation de l'expédition. Les instructions dont elle sera munie se rédigent, pour les branches des études de la Société, dans les sections de géographie mathématique, de géographie physique et d'ethnographie; pour l'archéologie, la partie historico-géographique et l'histoire naturelle, à l'Académie impériale des sciences.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette nouvelle exploration dont l'entreprise témoigne du zèle bien dirigé de la Société impériale géographique de Russie, aux procès-verbaux de laquelle nous empruntons les considérations qui précèdent.

Montre géographique et astronomique de M. Oletti.

Le *Courrier franco-italien* rend compte dans les termes suivants de cette curieuse invention destinée à l'usage des marins, des agriculteurs et des voyageurs : La nouvelle montre de poche de M. Oletti représente la terre, le soleil et la lune. Elle a une

espèce de pivot, que l'on suppose être le pôle arctique, et un cercle que l'on prend pour la ligne de l'équateur. En décrivant l'hémisphère terrestre, depuis l'équateur jusqu'au pôle arctique, elle marque exactement les heures et en même temps les différents méridiens et les distances de toutes les capitales,

La montre de M. Oletti possède, en outre, deux cadrans ou sphères, dont l'une représente le *Soleil*, et l'autre la *Lune*. Le rouage de celle-ci nous permet de suivre les phases de ce satellite, et indique au laboureur les époques des semailles. On peut connaître aussi les heures et les degrés de la haute et de la basse marée partout où le flux et le reflux sont presque invisibles.

Banquet d'adieu offert au docteur Livingstone.

Nous extrayons de la *Correspondance particulière* de Londres (*Revue Britannique* du mois de février dernier) le récit plein d'intérêt du banquet offert au docteur Livingstone.

« Le banquet d'adieu offert au docteur Livingstone a donné le dernier relief à la popularité de cet explorateur, qui repart pour l'Afrique à la tête d'une expédition officielle, muni du titre de consul et d'une somme d'argent qui lui permettra de réaliser au moins quelques-uns des objets de sa mission multiple; car M. Livingstone est considéré comme étant à la fois le missionnaire de la religion, de l'abolition

de l'esclavage des noirs, du commerce britannique, de la géographie, de la botanique, de l'histoire naturelle, etc.; et c'est ce qui explique sa popularité personnelle ainsi que celle de son premier ouvrage, dont il s'est vendu 30,000 exemplaires en moins de quelques mois. L'Afrique du docteur Livingstone est d'ailleurs une autre terre promise, un grenier à blé, un vaste champ de cannes à sucre, un jardin immense arrosé par des fleuves dont il n'y a qu'à remonter la source pour arriver à des montagnes où l'on respire l'air le plus frais et le plus salubre. Ces fleuves sont navigables, et l'Angleterre croit voir déjà leurs eaux sillonnées par ses navires à vapeur : grâces au docteur Livingstone, la Compagnie des Indes pourrait presque abandonner l'Hindoustan aux cipayes, car il promet aussi une riche culture de l'indigo, et, sur les bords du Zambèse, il a trouvé cette riche plante appelée l'*alfacynia*, qui, seule, constitue au gouvernement de Cachemire un revenu de douze mille livres sterling.

» C'est dans la salle à manger de l'hôtel des francs-maçons que se sont réunis les souscripteurs du banquet offert au nouveau Josué de cette nouvelle terre de Chanaan. On avait dressé 260 couverts, il s'est présenté 300 convives, et quels convives!... presque tous des ducs, des marquis, des comtes, des barons, de hauts fonctionnaires de l'administration ou des membres du Parlement. Le beau sexe n'avait pas fait défaut dans la galerie supérieure, et dans ce concours féminin on remarquait la comtesse Grey, la comtesse Carna-

von, qui racontait que la reine elle-même avait voulu recevoir le docteur Livingstone ; lady Franklin, l'Artémise de la marine anglaise, miss Burdet Couts, cette riche *patronesse* de toutes les entreprises philanthropiques, etc., etc., etc. Après avoir proposé le toast en l'honneur du héros de la fête, sir Roderick Murchison, le président de la Société géographique, a terminé son éloge et celui de ses compagnons, par une allusion à la femme remarquable sur la collaboration de laquelle le docteur compte surtout, — mistress Livingstone elle-même, « qui, fille et femme de missionnaire, secondera son époux comme elle a autrefois secondé son père, le Rév. M. Moffat, cet Hercule sacerdotal, allant au désert tuer des lions et baptiser les sauvages. M. Moffat ne s'est pas amusé à apprendre le latin à sa fille. Non ; mais mistress Livingstone, née en Afrique, parle tous les dialectes africains. L'allusion de sir Roderick a provoqué trois salves d'applaudissements, et tous les regards tournés vers la galerie ont révélé aux dames qu'elles avaient parmi elles l'héroïne. Alors, l'époux lui-même a répondu au compliment et aux salves enthousiastes par la paraphrase conjugale de tous les mérites de sa compagne : « Je l'ai laissée une fois au Cap pendant quatre ans et demi, et je devais m'attendre à être un peu boudé d'une si longue absence ; mais non, Ulysse ne fut pas plus tendrement reçu par sa fidèle Pénélope ! Seulement elle ne veut plus que je parte seul, et je ne saurais m'en plaindre, car je sais qu'elle va m'être fort utile. Elle est familia-

risée avec tous les dialectes de l'Afrique méridionale, elle est dure au travail, elle est patiente à la douleur, et elle n'ignore pas que dans les pays où nous retournons, il faut que la femme mette la main à tout. Oui, elle sait qu'elle sera servante pour tout faire (*maid of all work*) comme je sais que je serai un *Jean-fait-tout* (*Jack of all trades*); mais elle sera aussi mon ange gardien ! » On devine l'effet de l'apothéose de l'épouse dans la bouche de l'époux. A ces paroles ont éclaté de nouvelles salves auxquelles ont succédé des airs de cornemuse, car le docteur Livingstone étant Écossais de naissance, le duc d'Argyl, un des convives, avait amené ses *pifferari* montagnards, en grand costume, qui ont rivalisé avec la musique d'un régiment des gardes. Jamais, en un mot, un voyageur, prêtre ou laïque, n'avait été salué par de si éclatantes démonstrations.

» Qui le croirait? le docteur Livingstone, comme les triomphateurs romains, a l'esclave derrière son char. Le géographe W.-D. Cooley n'a pas voulu le laisser repartir sans écrire une lettre critique où il met en doute sa capacité géographique, sous prétexte qu'il a eu tort de prétendre que le Liambye et le Zambesi ne sont qu'un même fleuve. M. Cooley nous certifie aussi que sa propre carte de l'Afrique est bien supérieure à celle du docteur Livingstone. Celui-ci, qui ne manque pas de malice sous son écorce d'Écossais bonhomme, a répondu à M. Cooley : « Venez avec moi pour voir qui a raison de nous deux. Tant que vous resterez à Londres, savant géo-

graphe, vous me ferez l'effet d'un indigène de Tombouctou, qui prétendrait que la Tamise et le Pool sont deux rivières différentes, parce qu'il n'a vu ni l'une ni l'autre. » Pas mal répliqué, n'est-ce pas, pour un saint homme qui n'a pas eu l'avantage de s'exercer à la discussion dans son ménage, le ciel lui ayant donné une femme qui est toujours de son avis. »

Départ du docteur D. Livingstone pour l'Afrique.

On nous écrit de Liverpool, le 4 mars :

« Le steamer ***Pearl***, capitaine Bedingfield, est arrivé hier dans la Mersey, ayant à bord le révérend docteur Livingstone, sa femme, son fils, son frère et les personnes qui doivent l'accompagner à la côte sud-ouest de l'Afrique. Aujourd'hui, le grand voyageur a consacré une partie de la journée à visiter les chantiers de construction de navires de M. John Laird ; il a assisté aux dispositions prises pour le départ de l'expédition, c'est-à-dire l'équipement du petit vapeur doublé de fer qui est destiné à la navigation et à l'exploration de la rivière Zambèse. Les instruments scientifiques et les bagages de l'expédition seront placés demain à bord du ***Pearl***, et la mission, selon toute probabilité, mettra à la voile samedi (6 mars) et se dirigera de ce port au lieu de sa destination. Le docteur Livingstone, sa femme et son fils ont été les hôtes de M. Crotfield jusqu'à ce jour, demain ils seront re-

çus par M. Laird et habiteront chez lui jusqu'au moment de leur départ. M. John Laird est frère de M. Mac Gregor, dont le nom est connu par les résultats de l'exploration de la *Pléiade* dans le Niger, à la côte occidentale d'Afrique. »

Un de nos amis qui arrive de Liverpool nous annonce qu'en effet le *Pearl* a mis à la voile. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de nouvelles explorations du docteur D. Livingstone.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de Géographie de Paris.

Séance du 5 février. — Présidence de M. d'Avezac.

M. de la Roquette annonce qu'il vient d'apprendre par une lettre que M. Kelley lui adresse de New-York que l'expédition chargée par le gouvernement des États-Unis d'explorer le cours des rivières Atrato et Truando pour l'établissement d'un canal maritime sans écluses destiné à unir les océans Atlantique et Pacifique, est arrivé le 3 novembre dernier à Carthagène. Le lieutenant Craven, commandant l'expédition, avant de continuer sa route a dû rester, une quinzaine de jours dans ce port pour remonter jusqu'à la baie Candelaria, et remonter l'Atrato; et un *Bunge*, monté de vigoureux rameurs, destiné à naviguer sur cette dernière rivière et sur le Truando;

dans le cas où le navire américain ne pourrait franchir la barre existant à l'embouchure de l'Atrato.

Le même membre communique une lettre que M. Henri de Saussure écrit de Genève pour lui transmettre un mémoire sur les ruines d'une ancienne ville mexicaine, découverte par lui sur le plateau de l'Anahuac, et il donne lecture de ce mémoire.

M. de Varnhagen lit la seconde partie de son examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil.

Séance du 19 février. — Présidence de M. d'Avezac. — M. le président annonce que M. Ruppell, le doyen des voyageurs en Afrique, et M. le capitaine Stokes, l'un des lauréats de la Société pour son voyage dans l'Australie, sont présents à la séance, et il leur adresse les félicitations de la Société.

M. Jomard annonce qu'un savant russe, M. Sevastianoff, conseiller de l'empereur de Russie, maintenant à Paris, a visité récemment les monastères du mont Athos et les bibliothèques de ces couvents où l'on savait depuis longtemps qu'il existait des manuscrits précieux. L'un des plus importants est une géographie de Ptolémée, écrite au XIII^e^ siècle avec les cartes : le voyageur en a rapporté la copie par le procédé photographique. Ces cartes diffèrent beaucoup de nos plus anciens manuscrits, par exemple du beau manuscrit n° 1401 de la bibliothèque impériale de Paris; la nomenclature en est très-riche, mais le dessin a été fait sans règle ni compas. Malheureusement la mappemonde qui devait être en

tête des 27 cartes n'existe plus; il en est de même de la carte de la Bretagne. Le texte n'a pas été copié en entier, mais dans un prochain voyage M. Sevastianoff doit recueillir par le même procédé, non-seulement la totalité du texte; mais aussi des fragments d'Arrien et de Strabon. La netteté de la reproduction ne laisse rien à désirer.

M. le chevalier Da Silva commence la lecture d'un long travail intitulé l'*Oyapoc*, ayant pour but d'approfondir la question de la délimitation des Guyanes française et brésilienne. Cette lecture est écoutée par la Société avec la plus sérieuse attention.

M. d'Avezac lit une note sur les anciens témoignages historiques relatifs à la boussole; cette note sera insérée au bulletin.

Société royale géographique de Londres.

Séance du 8 février. —Présidence de sir R. I. Murchison.—On donne lecture des communications suivantes:

Voyage dans la partie orientale du pays des petits Namaquois, le long du fleuve Orange, sur la frontière septentrionale de la colonie du Cap, etc., avec carte; par le R. Moffat.

Reconnaissance des rivières Waïni, Barama et Cuyuni; voyage aux gisements aurifères de Karatal, etc., etc.; par sir W. H. Holmes et M. H. Campbell. Préparatifs de départ de la nouvelle expédition du docteur Livingstone. M. le président donne à l'assemblée lecture d'une délibération du Conseil, dans

laquelle, après avoir rappelé tous les services rendus à la science par le docteur David Livingstone, et le mérite personnel de ce voyageur, il propose de lui donner, avant son départ, une dernière preuve de l'estime de la Société en lui offrant un banquet d'honneur, *cette motion du conseil est* adoptée, et le banquet est fixé au samedi 13 février.

Séance du 20 *février*. — Présidence du colonel G. Everest, vice-président. — Il est donné lecture des papiers suivants :

Explorations dans le désert de Hauran, par Cyril C. Graham, Esq. — Description des îles d'Arrou, par A. R. Wallace, Esq. — Extrait du Journal du schooner Eliza Scott, par le capitaine J. Balleny.

Séance du 8 *Mars*. — Présidence de sir I. Roderick Murchison. — Il est donné lecture de la seconde partie du dernier voyage d'exploration de M. Cyril Graham, Esq., à l'orient du désert de Hauran.

(Nous publierons dans un des prochains cahiers des *Annales* un extrait de cette importante lecture.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

IV^e^ série, tome XV. — Janvier et Février 1857.

Esquisse géographique du bassin de la mer d'Aral et quelques traits des mœurs des habitants de Boukhara, Khiva et Kokan, par *E. Lamansky*. P. 5-41.

Remarques sur l'oasis de Syouah ou de Jupiter Ammon, par M. Jomard, suivies d'une relation de M. James Hamilton. P. 41-61.

Vespuce et son premier voyage. Découverte et exploration primitive du golfe du Mexique et des côtes des États-Unis (1497-1498), par *F. A. de Varnhagen*. P. 62-86.

Rapport sur les cartes d'Egypte de M. Linant-Bey, par M. *V. A. Malte-Brun*. P. 87-92.

Mission de M. *Lejean* dans les provinces danubiennes. — Lettre du comte de Castelnau sur l'état actuel des connaissances géographiques dans l'Afrique Australe. — Notes sur les îles des Cocos, par *E. de Froidefonds des Forges*.

Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt..... von Dr A. Petermann.

1858. I.

Voyage du professeur J. B. Roth, en Palestine. 3e extrait. Les altitudes dans le Wady-el-Arabah, calculées par le professeur *C. Kuhn*. P. 1-3.

Sur les altitudes de la Palestine, mesurées par le professeur J. B. Roth, par le professeur *C. Koristka*. P. 3-5.

Explorations en Palestine, de *Titus Tobler*, en 1857. P. 5-8.

Le Tchou-kiang, ou la rivière des Perles de Canton.—De Canton à Macao et Hong-Kong, d'après de nouveaux renseignements. P. 9-16.

Les îles de Kerguelen, Saint-Paul et Nouvelle-Amsterdam; les prétendues îles du roi Maximilien, par *A. Petermann*. P. 17-33.

Nouvelles géographiques. 23 articles. P. 33-46.

Nouvelle littérature géographique. P. 46-48.

Cartes.

Carte des îles de la partie méridionale de l'océan Indien d'après les sources anglaises, par *A. Petermann*.

Carte de l'embouchure de la rivière de Canton, avec un plan détaillé, d'après les informations anglaises, par *A. Petermann*.

The Church Missionary Intelligencer.

Vol. IX. — N° I. Janvier 1858.

L'arc en ciel dans les nuages ou jugement et miséricorde (détails et appréciations relatifs aux événements qui ont

amené la révolte de l'Inde). —Suite, jusqu'à la délivrance d'Allahâbad. P. 1-17.

Incompatibilité reconnue des castes de l'Inde avec la législation chrétienne. P. 17-24.

N° II. — Février 1858.

De quelle manière nous vengerons-nous de nos malheurs dans l'Inde. P. 25-28.

Nouvelles du Niger. P. 28-39.

L'idolâtrie des Hindous, source d'amertume. P. 39-48.

Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von D^r K. Neumann. — *Neuefolge.*

Vol. III. 5e et 6e cahiers. N^os 53 et 54. Nov.-Déc. 1857.

Sur les races qui habitent Bornéo, par *Oscar de Kessel.* P. 377-410.

État des connaissances géographiques sur l'île Formose, par *Biernatzi.* P. 411-427.

Du caractère d'érosion que présentent les fleuves de l'Inde, par *Robert Schlagintweit.* P. 428-431.

Excursion de P. Sèménow, dans l'Alatau et le Thian-Chan, d'après les lettres de cet explorateur, par *Carl Ritter.* P. 432-440.

La région aurifère et argentifère dans le Honduras oriental, par le D^r *K. Neumann.* P. 440-481.

Observations de M. *de Humboldt* sur les travaux de M. Sémenow, relativement aux monts Thian-Chan, communication de M. *Carl Ritter.* P. 481-483.

Mélanges. 15 nouvelles géographiques. P. 483-522.

Nouvelle littérature. Comptes rendus de deux ouvrages l'un sur l'expédition de *Walker*, au Nicaragua; l'autre des voyages de M. *Scherzer*, dans l'Amérique Centrale. P. 522-530.

Coup d'œil analytique sur les publications géographiques, de juillet à décembre 1857, par W. Köner. P. 533-582.

Cartes.

La région aurifère du Honduras oriental, réduite, d'après la carte de Wells.

Les îles des Cocos ou Keelings, réduites d'après les reconnaissances du capitaine Fitz-Roy.

BIBLIOGRAPHIE.

Europe.

17. Description du château de Coucy, par *Viollet le Duc*, architecte du gouvernement; in-8 de 23 pages et 4 planches. — Paris, chez Bance.

Amérique.

18. *Tagebuch einer reise vom Mississippi nach den Küsten der Südsee.....* Journal d'un voyage du Mississipi aux côtes de la mer du Sud. Par *Balduin* de *Möllhausen*. Sous les auspices de M. Alexandre de Humboldt. Avec illustrations chromolithographiées, gravures spéciales, et une carte particulière. 1 fort vol. in-4. 1858. Prix 72 francs. — Leipzig, Hermann Mendelssohn; Paris, chez Franck.

La première partie de ce bel ouvrage est en vente. Elle contient une préface de M. Alexandre de Humboldt et XVII chapitres, consacrés aux explorations de M. Möllhausen dans les contrées situées entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses, avec des observations sur l'histoire naturelle du pays et sur les mœurs et les coutumes des Indiens qui l'habitent.

Mélanges.

19. Fragments ethnologiques. Études sur les vestiges des peuples gaélique et cymrique dans quelques contrées de l'Europe occidentale; sur la couleur de la chevelure des Celtes ou Gaulois; sur les liens de famille entre les Gaëls et les Cymris. Par *J. A. H. Périer*, médecin principal à l'hôtel des Invalides. 1 vol. in-8. Paris, Victor Masson.

Ces fragments sont extraits d'un travail, encore inédit, de l'auteur sur les climats et les races humaines. Une partie en a été insérée au *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*. Voici les titres des chapitres :

1er *Fragment*. Sur quelques vestiges des peuples anciens dans l'Europe occidentale.
2e ——— Sur la couleur de la chevelure des Gaulois.
3e ——— Sur la fraternité entre les Gaëls et les Cymris.

L'Index et les nombreuses notes, qui accompagnent cette brochure de 125 pages, témoignent du soin consciencieux que l'auteur a apporté dans son travail.

Cartes.

20. Album géographique de la ville de Paris, circonscription et configuration des douze arrondissements et des quarante-huit quartiers, avec un plan d'ensemble et une carte des environs. En tout 62 cartes et plans. — Paris, chez Martenot, éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER DE 1858.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS.
TRADUCTIONS.

VOYAGES DE LADISLAS MADGYAR dans l'intérieur de l'Afrique australe, en 1848, 1849 et 1852. Par M. l'abbé DINOMÉ. 5

LE PÉROU AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE, d'après les principaux historiens originaux et quelques documents inédits sur les antiquités de ce pays (3e, 4e et 5e et dernier article). — LES INSTITUTIONS. LES MONUMENTS. — CONCLUSION. Par M. ERNEST DESJARDINS. 55, 174, 301

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE SUR LES POPULATIONS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, leur langage, leurs croyances et leur état social aux différentes époques de l'histoire. Par M. REINAUD, membre de l'Institut. 129

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE de l'universalité des météores en zones terrestres, atmosphériques, solaires ou lunaires; de leurs rapports entre elles. Par M. ANDRÈS POEY, directeur de l'Observatoire météorologique de la Havane. 150

TABLEAU SYNOPTIQUE des explorations faites par les frères Schlagintweit dans l'Inde et dans la Haute Asie. 1854-1855. Par M. V. A. MALTE-BRUN. 216

VOYAGE de l'aviso à vapeur le *Ténare* sur la côte septentrionale du Brésil (Amérique du Sud), décembre 1856 à janvier 1857. Par M. G. LAVELAINE DE MAUBEUGE. 257

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur le *Mémoire sur le Soudan* de M. le comte d'Escayrac de Lauture; par le docteur M. CH. CUNY. . . 275

SUR QUELQUES RENSEIGNEMENTS relatifs au Dhiolli-Ba et à Ségou, fournis par deux Africains à M. le capitaine Vignon; par M. l'abbé DINOMÉ. 324

ANALYSES CRITIQUES
ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur les documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes; par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Par M. *V. A. Malte-Brun*. 92

Études sur les Beaux-arts, par F. B. de Mercey. Par M. *Adolphe de Circourt*. 218

Les forêts de la France dans l'antiquité et au moyen âge; nouveaux essais sur leur topographie, leur histoire et la législation qui les régissait; par M. Alfred Maury, membre de l'Institut. Par M. *Poulain de Bossay*. 329

Antiquités de l'Orient, monuments runographiques; par M. C. C. Rafn. Par M. le professeur *L. S. Borring*, de Copenhague. 353

MÉLANGES ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

EUROPE.

Inscription runique de Gallehus, interprétée par M. C. C. Rafn. Copenhague, 1857. 112

ASIE.

Prochaine exploration des Russes dans le Khorassan. 366
Navigation du fleuve Amour, par les Russes. 109

AFRIQUE.

Forage de nouveaux puits artésiens dans l'Oued-R'ir. 358
Nouvelles de l'expédition du Niger. 115, 241
Nouvelles officielles sur la destinée du Dr Éd. Vogel. 239

AMÉRIQUE.

Les Esquimaux et les animaux de *Repulse-Bay*. 113
La ville de Humboldt dans le Kansas. 360
Nouvelles de l'expédition anglaise d'exploration de l'Amérique du Nord, commandée par le capitaine Palliser. 362
Nouvelles du botaniste Bonpland. 364

OCÉANIE.

Le détroit de Torrès. 363

MÉLANGES.

Nouvelles du voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne *Novara*. 115
Mort de l'amiral Sir Francis Beaufort. 116
Mort du géologue norvégien Keilhau. 117

Prochain départ du Dr Livingstone pour le Zambèse. 244
Montre géographique et astronomique de M. Oletti. 369
Banquet d'adieu offert au docteur D. Livingstone. 370
Départdu docteur Livingstone pour L'Afrique. 374

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Travaux des diverses Académies et Sociétés savantes de l'Europe relatifs à la géographie.

Société de Géogr. de Paris. Novembre et décembre 1857. Janvier et février 1858. . . . . 118, 245, 375
Société royale Géographique de Londres. Novembre et décembre 1857. Janvier, février et mars 1858 . . . . . 121, 247, 377
Société de Géogr. de Berlin. Octobre 1857. 249
Société Géogr. impériale de Russie. Octobre et nov. 1857. . 123, 250

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Bulletin de la Société de Géogr. de Paris. 4e série, tome XIV. — Novembre et décembre 1857. — Janvier et février 1858 . . 126, 251, 378
Mittheilungen aus Justus Perthes' Anstalt.... Von Dr A. Petermann, Gotha. Nos IX, X, XI, XII. 1857. — I, 1858. . . . . 127, 252, 379
The Church Missionary intelligencer. Vol. VIII et IX, no 12. Décembre 1857. — No 1. et 2. Janvier et février 1858. . . . . 127, 379
Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, herausgegeben von Dr *K. Neumann. Neuefolge*, vol. III, nos 52, 53 et 54, 4e 5e et 6e cah. Octobre, novembre et décembre 1857. . . . . 253, 380
Mémoires de la Société impériale géographique de Russie. T. XII. . 253

Liste de 20 ouvrages récents (livres ou cartes), français et étrangers, relatifs à toutes les branches des sciences géographiques. 128, 254, 382

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 117, au lieu de géologue *suédois*, lisez géologue *norvégien*.
— 249, au lieu de 50°-4′ et 50°-47′, de latitude, il faut 53°-8′ et 53°-50″.
— *id.* au lieu de *les nouvelles intéressantes suivantes*, lisez *des nouvelles intéressantes*.

Paris.—Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.